N° 378 — Tome CII 16 Mars 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

GUILLAUME APOLLINAIRE, PIERRE BART,
EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BOISSARD, MARIE M. BONNET,
R. DE BURY, JEAN CHUZEVILLE, HENRY-D. DAVRAY,
GEORGES DUHAMEL, GEORGES EEKHOUD, PIERRE GERMAIN,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, N. KOSTYLEFF, MADAME LAFARGE,
LOUIS LE CARDONNEL, PAUL LOUIS, AUGUSTE MARGUILLIER,
HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, GEORGES PALANTE, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

N° 378. — 16 MARS 1913

Pierre Germain	*Le Procès de l'Anarchisme*	225
André Rouveyre	*Visages : CVII. Annie de Pène*	263
Louis Le Cardonnel	*A Figline*	264
Pierre Bart	*Au temps de la Terreur : Les dernières aventures du baron de Trenck*	266
N. Kostyléff	*Nouvelles recherches sur le mécanisme cérébral de la Pensée*	284
Marie M. Bonnet	*La Mer calme*, nouvelle	303
Paul Louis	*La Crise des armements*	312
Mme Lafarge	*Lettres inédites à son Directeur de conscience (1848-1849)*	330

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : XXIIe Lettre à l'Amazone*	353
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	356
Rachilde	*Les Romans*	361
Jean de Gourmont	*Littérature*	367
Edmond Barthélemy	*Histoire*	372
Henri Mazel	*Science sociale*	379
Georges Palante	*Philosophie*	384
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	390
A. van Gennep	*Ethnographie. Folklore*	396
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	400
R. de Bury	*Les Journaux*	408
Maurice Boissard	*Théâtre*	412
Gustave Kahn	*Art*	417
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	420
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	427
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	431
Jean Chuzeville	*Lettres russes*	435
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	439
Mercvre	*Publications récentes*	444
—	*Echos*	446

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, **PARIS**

Nouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE
DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

FEDERIGO ENRIQUES
Professeur à l'Université de Bologne

LES CONCEPTS FONDAMENTAUX DE LA SCIENCE

Leur signification réelle et leur acquisition psychologique
Traduit de l'Italien par L. ROUGIER

Un volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

L'auteur montre que ces concepts, loin d'être des conventions simplement commodes, trouvent leur justification dans les données de la physiologie des sens et l'analyse des sensations, ou dans les lois générales de l'association des idées.

VIE PRIVÉE DES ANCIENS

par René MÉNARD & Claude SAUVAGEOT

★ ★ ★

La Famille dans l'Antiquité

CONSTITUTION DE LA FAMILLE — LE VÊTEMENT

Un volume in-8 écu, de 416 pages, avec sommaires analytiques et Index alphabétiques des noms propres de personnes et de lieux, accompagnés de 565 fig. et cartes. — Prix.... **5 fr.**

La famille égyptienne. — Usages égyptiens. — Les morts en Egypte. — La famille en Asie. — La famille en Grèce. — Le mariage grec. — Les enfants grecs. — Emplois des vases grecs. — Repas des Grecs. — Coutumes des Grecs. — Usages funèbres des Grecs. — La famille romaine. — Le mariage romain. — Les enfants romains. — Plats et ustensiles romains. — Repas des Romains. — Funérailles romaines. — Les Barbares. — Le costume en Orient. — La draperie. — Costume de la Grèce. — Le costume romain. — La coiffure. — La chaussure. — La parure. — La toilette.

JEAN AICARD, de l'Académie française

HOLLANDE — ALGÉRIE

Hommage à la Reine — Visite en Hollande
Au bord du Désert — Alger — La Pétition de l'Arabe

Un volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

GEORGES DESROCHES

LE MAROC

SON PASSÉ — SON PRÉSENT — SON AVENIR

Illustrations par A. MUSSO et Nelsy DESROCHES. — Cartes et Plans par ROBELIN

Un volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

Des faits précis, des descriptions nettes et vivantes, pas de théories personnelles sans intérêt pour le lecteur, tel est le caractère distinctif du livre pratique : **LE MAROC, son passé, son présent, son avenir.**

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché : 95 centimes. — Cartonné toile : 1 fr. 75

LEIBNIZ

Nouveaux Essais sur l'Entendement humain

Un volume

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

ART ET ESTHÉTIQUE

Études publiées sous la direction de M. PIERRE MARCEL

Volumes parus :

TITIEN

Par Henry CARO-DELVAILLE

1 vol. in-8 avec 24 reproductions hors texte..... 3 fr. 50

L'art de M. Henry Caro-Delvaille le préparait à écrire un livre sur Titien. C'est un des maîtres qu'il a le plus regardé et le mieux aimé avant de commencer à peindre, et à travers ces pages frémissantes de vie toute la sensibilité de l'artiste apparaît.

Sous une forme d'une grande pureté littéraire, on trouvera contée ici la biographie de Titien et ses œuvres décrites avec une précision de termes qu'un artiste seul pouvait trouver.

Le milieu dans lequel le maître s'est formé, les contemporains illustres qui l'ont protégé et qui ont agi sur le développement de son genre, sont peints avec un puissant relief. Depuis le pape et l'empereur jusqu'au poète ardent, lyrique et vulgaire que fut l'Arétin, c'est toute une galerie de portraits de la Renaissance que nous avons sous les yeux. A connaître tous ces hommes, nous connaissons plus exactement Titien. Nous apprenons ce qu'il leur doit et nous déterminons les conceptions artistiques nouvelles que son génie propre apporta à Venise et à l'Italie.

Aucun livre ne peut mieux que celui-ci justifier le titre de la collection : *Art et Esthétique,* dont les auteurs, non contents de donner une biographie de l'artiste qu'ils étudient, s'efforcent encore de dégager les tendances de son œuvre et de la juger sans faire abstraction de leur sensibilité personnelle.

GREUZE

Par Louis HAUTECŒUR

1 vol. in-8 avec 24 reproductions hors texte ..... 3 fr. 50

Dans ce livre, M. Hautecœur, après avoir indiqué les succès de la peinture de genre au début du XVIII^e siècle, étudie les débuts de Greuze, montre l'influence qu'exercèrent sur lui, malgré son voyage en Italie, les Hollandais et Chardin. Greuze sut admirablement s'adapter à son époque, sa peinture fut littéraire à la façon du théâtre de Diderot, sentimentale comme les romans de Rousseau, morale comme les contes de Marmontel, mélodramatique enfin comme les « drames sombres ». M. Hautecœur, grâce aux journaux et mémoires du temps, prouve avec quelle habileté Greuze sut organiser sa réclame, mais comment son caractère, ses aventures conjugales, comment enfin les changements du goût détournèrent de lui le grand public.

Les derniers chapitres sont consacrés à l'analyse des procédés littéraires de Greuze et de son adroite sensibilité, qui, loin de contredire, explique son sentimentalisme.

UGÈNE FIGUIÈRE & Cie, Éditeurs, 7, Rue Corneille, PARIS (VIe)

CES PLAISANTES ET DÉPLAISANTES, PAR BERNARD SHAW, ERSION FRANÇAISE FAITE SUR L'INSTANCE DE L'AUTEUR, AR AUGUSTIN ET HENRIETTE HAMON.

— *PIÈCES DÉPLAISANTES : Non Olet, L'Homme aimé des mes, La Profession de Madame Warren.* Volume in-8° de 475 pages, portrait de BERNARD SHAW, préfaces des traducteurs et de teur ..... 5 fr. net.

hacune des pièces ci-dessus est éditée séparément en plaquette in-16, chaque uette ..... 1 fr. 75 net.

MOLIÈRE DU XXe SIÈCLE : BERNARD SHAW, PAR AUGUSTIN AMON, cours libre professé à la Faculté des lettres de l'Université e Paris. Volume in-8° de 254 pages, avec 4 portraits de BERNARD HAW ..... 3 fr. 50 net.

En vente chez tous les libraires et dans toutes les gares.

De ces ouvrages il a été tiré sur Japon vingt exemplaires numérotés presse, au prix de 30 fr. pour PIÈCES DÉPLAISANTES et de 20 fr. r LE MOLIÈRE DU XXe SIÈCLE: BERNARD SHAW.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris VIe)

JULES ROMAINS

des et Prières. Vol. in-18 ..... 3 50

PHILÉAS LEBESGUE

es Servitudes, Poèmes (Le Cœur attendri. Les Silencieux. Les Travaux et les Songes. Les étiers. Évasion). Vol. in-18 ..... 3 50

PIERRE LASSERRE

Doctrine officielle de l'Université.
ritique du haut enseignement de l'État. Défense et Théorie des umanités classiques. Vol. in-18 ..... 3 50

MARCEL COULON

émoignages Troisième série (J.-H. Fabre : L'Homme et l'Œuvre. — Moréas dévoilé. — L'Hellénisme de aurice Barrès. — L'Entomologie et J.-H. Fabre. — André Rouveyre. Ephraïm Mikhaël). Vol. in-18 ..... 3 50

ALBERT HEUMANN

Mouvement littéraire belge d'exansion française depuis 1880. Préface par M. MILLE JULLIAN, de l'Institut. Vol. in-18 ..... 3 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

GUILLAUME APOLLINAIRE
FERNAND FLEURET ET LOUIS PERCEAU

L'Enfer de la Bibliothèque Nationa

Icono-bio-bibliographie de tous les ouvrages composant cette col
tion. Vol. in-18..... 7

ALBERT SAMAIN

ŒEuvres de Albert Samain. Au jardin
l'Infante, a
menté de plusieurs poèmes. Vol. grand in-8 sur beau papier (0 20 × 0 35).... 7

REMY DE GOURMONT

La Petite Ville Paysages, Vol. in-16 carré tiré à petit nom
dont 120 exemplaires numérotés sont mis dan
commerce..... 5

LAFCADIO HEARN

Fantômes de Chine, Six Légendes, trad. de l'anglais
MARC LOGÉ. Vol. in-18..... 3

RENÉ ARCOS

L'Ile perdue, poème dramatique. Vol. in-18..... 3

TRISTAN KLINGSOR

Poèmes de Bohême, Vol. in-18..... 3

CÉCILE SAUVAGE

Le Vallon, poèmes. Vol. in-18..... 3

HENRI MALO

Les Corsaires Dunkerquois et Je
Bart. Des Origines à 1662. Vol. in-18..... 3

MARCEL COULON

Témoignages Troisième série. (J.-H. Fabre : L'Homm
l'Œuvre. — Moréas dévoilé. — L'Hellénism
Maurice Barrès. — L'entomologie et J.-H. Fabre. — André Rouve
— Ephraïm Mikhaël). Vol. in-18..... 3

ALBERT HEUMANN

Le Mouvement littéraire belge d'e
pansion française depuis 1880. Pr
pa
CAMILLE JULLIAN, de l'Institut. Vol. in-18.....

GEORGES DUHAMEL

Paul Claudel. Le Philosophe, le Poète, l'Écrivain, le Dra
turge. Vol. petit in-8.....

JEAN DES COGNETS

La Vie intérieure de Lamartine d'après les
venirs inéd
son plus intime ami, J.-M. DARGAUD, et les travaux les plus récents.
in-18.....

LE
PROCÈS DE L'ANARCHISME

—

Le procès qui vient de se dérouler devant la Cour d'assises en appelle un autre qui dépasse les cas particuliers et situe la question au delà des contingences où l'on ne peut jamais, si bien informé que l'on soit, se faire une absolue certitude. Et, à côté du jugement que l'on peut porter et qui a été porté sur les exploits de ces aventuriers d'un nouveau genre, il est bon de se faire, sur leurs causes, un jugement général moins aléatoire et moins sujet que l'autre aux chances d'erreur qui n'épargnent jamais les actions humaines. En un mot, à côté du procès des anarchistes, il faut faire le procès de l'Anarchisme, — un procès où nous tâcherons d'être aussi impartial que possible. Ayant été amené, au cours de mes investigations, à étudier et à observer de près ces nouvelles doctrines et — ce qui est plus appréciable — la façon dont leurs adeptes les pratiquaient, j'ai pensé qu'il serait intéressant d'apporter ici le fruit de mes recherches.

Mon exposition comportera deux parties : 1° d'abord une partie purement descriptive du mouvement anarchiste moderne, et pour cette partie je ne promets pas d'être impartial, n'ayant pas encore fait de ma rétine une plaque sensible et croyant qu'il est impossible de ne pas regarder les faits sous un certain angle pour s'y intéresser; 2° mais cela n'a pas d'importance, car, dans la seconde partie, j'exposerai le thème anarchiste d'une façon tout à fait générale, de telle sorte

que la solution qui s'en dégagera puisse s'appliquer à toutes les variations que les doctrinaires anarchistes exécutent sur ce thème, au fur et à mesure des besoins de la discussion, passant à une autre dès que l'une d'elles ne leur paraît plus défendable.

§

Mais écartons d'abord une objection que ne manqueront pas de nous faire quelques anarchistes, en nous disant : de quel droit choisissez-vous, comme expression de l'anarchisme, la fraction qui aboutit à la bande Bonnot, Valet et Cie ? Croyez-vous que ce soit là tout le mouvement passé, et présent ? — Non, certes, et je m'étais proposé tout d'abord d'en donner un aperçu avant d'aborder l'état actuel de la question. Mais, même en me limitant au XIXe siècle et en laissant de côté les constructions philosophiques ou poétiques plus ou moins apparentées aux doctrines anarchistes, qui vont de la République de Platon à l'Icarie de Cabet, en passant par l'abbaye de Thélème, la cité du soleil de Campanella et l'Utopie de Thomas Morus, l'exposé critique même succinct de l'anarchisme au XIXe siècle nous eût entraînés beaucoup trop loin. Nous l'essaierons peut-être plus tard; pour l'instant, je renvoie le lecteur, désireux d'avoir un aperçu synthétique et pas trop long sur la question, à deux ouvrages qui ne sont pas dus à des plumes anarchistes, mais que les anarchistes ont reconnus et approuvés : *l'Anarchisme*, de P. Eltzbacher (1), qui a le mérite, mais aussi le défaut, d'être écrit par un érudit allemand doublé d'un magistrat; — et l'*Anarchia*, de Zuccoli, en italien, qui n'est malheureusement pas traduit.

Et si j'ai choisi comme expression de l'Anarchisme moderne la fraction qui aboutit à la « bande tragique », c'est parce que — et je le montrerai — elle m'a paru la plus caractéristique, et que le mouvement anarchiste, conditionné comme il l'était, ne pouvait pas aboutir à autre chose.

D'ailleurs un fait montre bien que cette bande n'est que l'expression un peu accentuée et comme l'avant-garde du mouvement : ce sont les sympathies et les complicités morales qu'ils ont trouvées auprès de leurs coreligionnaires. Et dans les sentiments qui animaient la plupart de ceux-ci, pendant ces fameu-

(1) Traduit par Otto Karmin. Giard et Brière, Paris, 1902.

ses journées — avec les fanatiques d'Arsène Lupin et de Nick Carter — il eût été facile de démêler, à l'analyse, des nuances affectives très éloignées de l'horreur et de la réprobation.

HISTORIQUE

Le mouvement anarchiste se confondit longtemps, en fait, c'est-à-dire dans son côté agissant et combattif, avec le socialisme révolutionnaire, tant que celui-ci s'exprima de façon assez vague et assez négative pour abriter, sous son large manteau, les tendances les plus opposées. Les besoins de la lutte rassemblent les volontés divergentes, et lorsqu'il faut faire face à un ennemi commun — le capitalisme bourgeois, par exemple — on fait taire momentanément ses rancunes, quelque répugnance que l'on éprouve pour ses voisins de combat, car il faut aller au plus pressé. Mais en acquérant de l'ampleur sans que le danger commun s'accrût d'autant, l'ensemble du mouvement révolutionnaire devint bientôt assez volumineux pour se fragmenter selon ses tendances intimes. Cela se produisit chaque fois que ses membres durent prendre devant des faits précis des attitudes précises, et quitter un moment le vague qui unifie tout par confusion. C'est ainsi qu'entre autres choses la question du vote, celle de la conduite à suivre en temps de guerre furent, bien avant qu'Hervé parût, autant de pierres de touche — et d'achoppement — où les tendances multiples qui fusionnaient ensemble s'éprouvaient et se différenciaient mutuellement, suivant les deux courants généraux qu'on retrouve au fond de toute théorie agissante : le courant *opportuniste* des gens qui veulent tenir compte des réalités présentes et faire la part du feu, et le courant *radical* de ceux qui n'acceptent ni compromissions, ni demi-mesures et veulent atteindre le mal dans sa racine (1). Et, pour prendre les deux exemples que nous avons choisis, les révolutionnaires anarchisants déclaraient que l'on ne devait pas, en votant, signer un pacte que l'on réprouve, ou, en allant à la guerre, sacrifier sa vie à un Etat que l'on veut abolir.

Ces divisions se produisaient aussi chaque fois que, passant

(1) Ce fut probablement cette différence de méthodes qui divisa les deux partis politiques ainsi désignés à la Chambre : au début tout au moins. Mais il est évident que nous n'employons ici ces deux termes que dans leur sens étymologique.

de la négation à l'affirmation et de la théorie au fait, les socialistes accouchaient d'œuvres d'organisation et de combat où ils pouvaient se reconnaître eux-mêmes mieux que dans leur discours et se juger réciproquement. C'est pour se dérober à l'intransigeante orthodoxie de Marx que Bakounine rompit avec la Sozial-Demokratie. Mais ce divorce fut repris plusieurs fois dans la suite après des réconciliations imposées par certaines phases de la lutte contre l'ennemi commun (pendant l'affaire Dreyfus par exemple, et la période d'anticléricalisme qui s'en suivit). Il fut repris plusieurs fois, aussi bien pour l'ensemble de la tendance révolutionnaire qu'à l'intérieur même des fractions qui voulurent le divorce, chaque fois qu'il s'ébauchait au sein des unes et des autres un embryon d'organisation qui concrétisait, mais limitait en même temps les aspirations de chacune d'elles, et où les « radicaux » retrouvaient, en raccourci, les vices et les défauts que tous combattaient dans la société bourgeoise. Certes, un minimum d'organisation fut toujours nécessaire. Mais il fallait qu'elle atteignît un certain développement dans ses manifestations pour qu'ils s'en aperçussent et que leur fût révélé l'embryon de hiérarchie qui est au sein de toute organisation. Alors les poussées individuelles reprenaient leur effort un moment interrompu et disloquaient ces fragments de sociétés et les fragments de ces fragments, multipliant les sectes et les chapelles, aiguisant les passions égoïstes, installant l'anarchie au sein même de l'Anarchie.

Les systèmes et les méthodes, d'ailleurs, subissaient le même sort que les organisations. Tout système n'étant que la mise en formules de préférences personnelles, il est évident qu'à plus forte raison les diverses expressions du mouvement révolutionnaire et anarchiste ne pouvaient que se nier les unes les autres. Quand bien même un de leurs protagonistes n'aurait eu, pour rejeter la doctrine ou la méthode d'un confrère, d'autre raison que de s'affirmer lui-même, cela lui eût suffi, surtout s'il avait lu dans Stirner : « Tant que tu crois à la vérité, tu ne crois pas en toi et tu es un serf, un homme religieux. Toi seul tu es la vérité, ou plutôt tu es plus que la vérité, car elle n'est rien sans toi (1). »

Mais, ainsi que nous l'avons dit, nous nous en tiendrons à la dernière phase du mouvement anarchiste français que nous

(1) Stirner, *l'Unique et sa propriété*, trad. Reclaire, p. 433.

avons eu sous les yeux et qui peut être considéré comme l'épanouissement, la branche terminale de l'anarchisme. Il se présenta comme une résurrection du mouvement, alors qu'il en fut, en réalité, une des dernières convulsions.

§

C'est au début de ce siècle que le mouvement anarchiste reprit une allure nouvelle, subordonnée à deux caractères : l'accentuation de la note individualiste et l'esprit scientifique. Autour de deux chefs intransigeants et doctrinaires à souhait, et qui n'attendirent pas longtemps pour se déclarer une guerre à mort, apparut une troupe de jeunes gens pleins d'enthousiasme et de confiance, qui apportaient une vérité nouvelle — la vraie, cette fois. Car, jusqu'alors, les anarchistes n'avaient absolument rien compris à la question. Classant les théoriciens du siècle précédent dans le ravon des antiquités, ils ne retinrent de leurs œuvres — que la plupart n'avaient d'ailleurs pas lues — que les côtés négatifs, les admettant de confiance, quittes à y renvoyer les contradicteurs, lorsque leur logique nouvelle ne suffirait pas.

Quant aux fameux praticiens de 1892 et 93, Ravachol, Vaillant et Cie, qui découvrirent dans le fulminate et la dynamite le levain de la société future, les nouveaux anarchistes, tout en leur accordant une lointaine sympathie, considéraient la tranche d'histoire qu'ils illustrèrent comme « l'époque héroïque », comme l' « enfance » de l'anarchie. Tous ces précurseurs leur apparaissaient comme des mystiques, imprégnés d'un idéal surhumain, mais irréel. Leur geste était beau, mais illogique, car ce ne fut pas une Idée scientifique qui l'impulsa, mais un vieux fonds de religiosité qu'ils n'avaient pu dépenser autrement. Romantiques d'un genre spécial, ces chimistes distingués n'étaient pas des « scientifiques ».

Mystiques aussi tous ces théoriciens qui, comme Bakounine, exigeaient de l'anarchiste un renoncement complet à tout ce qui n'est pas la Révolution avec un grand R, y compris leurs intérêts personnels. Lui non plus n'était pas un « scientifique », car, bien qu'il se fût réclamé de la science pour juger et condamner la société actuelle, il s'en méfiait un peu et conseillait de n'en user que modérément dans la pratique révolutionnaire, juste en ce qui touchait certaines questions spéciales

utiles à la Révolution par le fer et par le feu. Tous ces « attentats audacieux, ces entreprises insensées » qu'il prescrivait en propres termes « pour épouvanter les puissants et réveiller le peuple jusqu'à ce qu'il ait foi dans la Révolution » (Catéchisme révolutionnaire), ne les charmaient plus. C'est dangereux, ça ne réussit guère, exemple : Bakounine lui-même; et puis c'est tout à fait en dehors de la question.

Quant aux pontifes modernes de l'anarchie, tous plus ou moins entachés de romantisme, et qui commençaient à radoter avec leurs histoires de Révolution et de Société future, ils furent plus spécialement malmenés par cette phalange de jeunes doctrinaires. L'un d'eux — affligé, je crois, de quelque bachot — fit comprendre à Sébastien Faure, dans un style imagé, qu'il devenait gâteux, en lui rappelant qu'« à une certaine époque de la vie le cerveau humain cesse d'évoluer, les cellules nerveuses gardant toujours le même coefficient de vibration (1) ». Il appelait Malato « un bon vieux révolutionnaire d'il y a vingt ans, qui croit toujours en la panacée Révolution »; puis, divisant l'humanité en quatre parties : les politiciens, les savants, les exploiteurs et les exploités, il en ajoutait une cinquième : *les individus*, êtres mystérieux « dont toute l'histoire n'est que le triomphe » et définissait l'anarchiste comme la résultante d'un savant et d'un individu : « L'anarchiste est un individu qui, ayant étudié les grandes lois du transformisme universel et de l'évolution générale, la physique et physiologie humaine, a compris que les sociétés actuelles étaient bâties sur un plan absolument contraire à l'expansion vitale, à la conservation et au développement des êtres, contraires à toute vérité. »

Enfin, dénonçant le socialisme et les socialisants comme plus dangereux que la franche réaction des conservateurs, il expliquait que « l'anarchie a ceci de particulier et d'essentiel, qu'elle ne peut composer avec les formes de vie actuelle », et concluait ainsi : « Le rôle d'un anarchiste consiste uniquement à essayer de sortir ses concitoyens du marasme intellectuel où ils croupissent, à faire des hommes conscients, et tout le reste n'est que fariboles. »

La situation était donc très nette. La nouvelle école rendait

(1) *Le Libertaire*, 10 mars 1907, art. « Ce que je pense », p. Mauricius.

plus profond, infranchissable même, l'abîme qui séparait l'anarchisme des solutions socialistes ou collectivistes et que des libertaires plus ou moins socialisants essayaient de combler. Et à ce point de vue, leur jeu était facile et leur position solide, car rien ne s'oppose autant à l'expansion illimitée du Moi qui est postulé, sous diverses formes, par les doctrinaire, anarchistes, que le régime social imaginé par les collectivistes et où l'on porterait à son comble la tyrannie de l'Etat, déjà si intolérable aujourd'hui.

Mais, en rejetant nettement la solution socialiste, ils en rejetaient du même coup les méthodes : syndicats, coopératives, grèves, etc., en un mot tous les moyens pratiques mis en jeu dès aujourd'hui par les socialistes pour arriver à leur but. Et ils les rejetaient d'autant plus triomphalement qu'ils n'avaient pas de peine à découvrir et à révéler dans ces organisations intermédiaires entre la société d'aujourd'hui et celle de demain tous les vices et toutes les tares qu'elles avaient mission de supprimer. Les coopératives sont des boutiques comme les autres ; les grèves — quand elles réussissent — ne font qu'augmenter le coût de la vie en augmentant le prix de la main d'œuvre ; — les corporations, qui ont des intérêts opposés, sont amenées fatalement à lutter entre elles : tels étaient leurs moindres griefs. Enfin la mentalité des syndicalistes les choquait particulièrement. Anarchistes ou communistes, dit Malato, « leur parlaient affinités, libre entente, abolition du salariat ; on leur répondait : ordre du jour, collectes et prix de série (1). » Mais tandis que Malato, « le bon révolutionnaire d'il y a vingt ans », exhortait les anarchistes à s'enrôler quand même dans les syndicats pour y éduquer les prolétaires, ceux de la nouvelle génération préféraient éloigner leur individu de ces coteries administratives où il n'y avait rien à faire. Ils n'interdisaient pas aux plus charitables d'entre eux le plaisir d'y apporter la bonne parole ; mais comme cette bonne parole y était fort mal reçue, ils jugeaient, pour la plupart, les « brutes syndiquées » indignes de leurs lumières. Des perles pour des pourceaux...

Aussi leur propagande s'adressait-elle indifféremment à tous, bourgeois ou prolétaires. Ou plutôt il n'y avait, pour eux, ni bourgeois ni prolétaires, car l'amour du peuple n'était, à

(1) Malato, *Philosophie de l'anarchie*, p. 227.

leurs yeux, qu'une marotte sentimentale bonne pour les socialistes, et l'exploitation capitaliste, l'exploitation de l'homme par l'homme, leur paraissait aussi légitime que la domestication des animaux, puisqu'il existait des individus assez vils, assez lâches pour servir les autres.

Pour eux qui connaissaient « les grandes lois du transformisme universel et de l'évolution générale, la physique et la physiologie humaines », ils savaient que ce n'est pas en faisant miroiter aux yeux de la masse le Paradis socialiste et le Grand soir révolutionnaire qu'ils aideraient les hommes à sortir de leur misère, mais en les éduquant, en leur inspirant une vive répulsion pour les préjugés religieux ou moraux au milieu desquels ils s'embourbaient et qui constituaient le ciment de la société bourgeoise ; en leur révélant enfin les hautes vérités qu'ils avaient lues dans Büchner — un laborieux primaire, habile dans l'art de résoudre les problèmes en les embrouillant. Hæckel, qui nous apporte — enfin ! — la solution des énigmes de l'Univers ; — Le Dantec, un philosophe manqué, qui s'amuse, sous prétexte de science, à pourfendre les moulins à vent de la métaphysique, — et quelques autres, sans négliger pour cela Stirner et Nietzsche, qui leur ouvraient l'accès de l'élite.

Ils démontraient que si les réformes politiques étaient vaines, inutiles, que si les tribuns et les démagogues, sitôt arrivés au pouvoir, s'empressaient d'oublier leurs promesses et de trahir leurs frères, les vrais responsables de ces abus étaient les naïfs électeurs qui consolidaient par leur vote un régime de tyrannie et d'oppression. La solution communiste elle-même ne résistait plus à leur critique. Il faut ajouter d'ailleurs qu'à ce point de vue l'expérience les avait guéris de bien des illusions, car toutes les cités communistes qu'ils avaient essayé de réaliser dès ce monde-ci (Vaux, Aiglemont, Saint-Germain, etc...) avaient échoué de façon lamentable pour des causes faciles à prévoir et qui reproduisaient — à une plus petite échelle, mais dans le même rapport — toutes les ignominies de la société bourgeoise : paresse, jalousie, gloutonnerie, etc...

« Il n'y a rien à faire avec des demi-évolués », concluait l'un de ces pionniers après une expérience de ce genre, en un réquisitoire qui attribuait, naturellement, tous les torts à ses collègues, tandis que lui, au milieu de ces turpitudes, apparaissait blanc comme neige et complètement évolué.

Il fallait donc avant tout déblayer les cerveaux de toutes les idées préconçues, de toutes les routines, de tous les préjugés qui empêchaient les hommes de vivre une vie belle et harmonieuse. L'un des chefs du nouveau mouvement, Paraf-Javal, dressa le plan des certitudes anarchistes dans une série de brochures où la forme mathématique exposait pour la première fois les vérités les plus étranges. Divisant les hommes en deux classes : les anarchistes et les abrutis (1), et les idées en deux genres : les idées à posteriori (pour les anarchistes) et les idées à priori (pour les abrutis), il démontrait, dans son « théorème de la qualification et de la disqualification à l'étude de l'organisation du bonheur » (2), que seuls les anarchistes étaient « qualifiés » pour résoudre la question sociale et autres choses du même goût.

D'autres, comme Libertad, s'efforçaient de déterminer les « mouvements utiles » qui sont permis et imposés à l'anarchiste. L'anarchiste ne doit faire que des mouvements utiles et des « gestes nécessaires », et une des meilleures preuves de l'inanité du syndicalisme et des syndicats, c'est que ceux-ci tolèrent dans leurs rangs des ouvriers des arsenaux, des fabricants de coffres-forts, des employés des pompes funèbres et toutes autres professions inutiles entretenues par la société bourgeoise et nuisibles au libre épanouissement des individus.

Ainsi donc leur méthode consistait à pourchasser, par la propagande et par le fait, tous les préjugés : sentiment de la famille, patriotisme, culte des morts, instinct de propriété, d'autorité, jalousie sexuelle, etc... Ce n'était plus dans les casernes ou dans les banques qu'il fallait porter la dynamite, mais dans les plus intimes replis des circonvolutions cérébrales, là où les préjugés se nichaient sournoisement pour vicier, dans l'œuf, toutes les pensées et tous les actes. Et pour ce travail ils n'avaient besoin de nul autre outil que de la Science. Tout imprégnés de sa méthode, brandissant comme des dogmes indiscutables les théories que Lamarck, Darwin et Spencer avaient proposées modestement comme des hypothèses, mettant dans la science tout ce qu'ils désiraient y voir pour les besoins de leur cause, ces jeunes sur-hommes ne s'ar-

(1) Voir, dans *l'Absurdité de la propriété*, le « Théorème des abrutis » et le « Corollaire des fous ».
(2) *Ibidem.*

rêtaient plus devant rien. Ils parlaient de tout et de tous, abordaient sans sourciller toutes les questions, résolvaient avec la même compétence les problèmes les plus divers de la sociologie, de l'histoire, de la philosophie, de l'économie politique, de l'esthétique; sapant les erreurs, découvrant les lumières, tous ces sur-gamins en mal de parole, fiers de se mouvoir à l'aise dans des domaines réservés à l'élite, choquaient moins par leur ignorance que par leur prétention. Car pour ce qui est de leur ignorance, de leur absolue et complète ignorance, on l'excusait assez, en songeant que ces apôtres pleins de zèles consacraient sans ménagement tout le temps dont ils disposaient à *l'instruction des autres*.

§

Il arrive très vite un point, dans les discussions, où l'on est obligé d'abandonner certains individus dans le cercle vicieux qu'ils se tracent sous couleur de système, car le fil qui relie les mots qu'ils mettent les uns au bout des autres n'a plus rien à voir avec la logique et n'apparaît plus que comme un faisceau de tendances passionnelles ou sentimentales absolument inextricables. Il est plus sage, dans ce cas, de laisser ces discuteurs apaiser leur fringale de verbiage et d'attendre un peu : leurs actes parleront pour eux et mieux qu'eux.

Ainsi pour les anarchistes. Négligeant d'éclairer leur lanterne et de définir de façon précise les êtres fabuleux qu'ils poursuivaient sous le nom de préjugés, ils se réservaient une mine inépuisable de discussions; et pour les esprits chicaniers qui se faisaient un jeu facile de les mettre en contradiction avec eux-mêmes, ils gardaient toujours sous la main les arguments sans réplique de « religieux » et d' « abruti ». Mais, heureusement, leurs actes parlaient pour eux et vérifiaient leurs discours en complétant leur pensée. Et le contenu de leur théorie se dégageait beaucoup plus clairement de leur vie que des discussions violentes et broussailleuses où ils conviaient les profanes comme à des banquets de haut régal, et dont on n'était pas toujours sûr de sortir indemne.

Que devenaient ces théories fumeuses au contact de l'expérience? Et que subsistait-il, à l'épreuve des faits, de cette vie intense qui était le refrain de leurs discours et au nom de laquelle ils condamnaient, en même temps que la société actuelle,

toutes les demi-mesures et les palliatifs apportés par les diverses écoles politiques au mal social ?

Si chacun d'eux, après ces moments d'exaltation, s'était retrouvé tout seul parmi les autres hommes, isolé de ses camarades de combat, en face de la vie et des réalités, l'édifice verbal qu'il s'était construit avec les bribes de ces bavardages sans fin lui fût vite apparu comme un château de cartes; et, humble parmi les humbles, il eût été amené, par la force même des choses qui l'obligeait à vivre dans le troupeau et à en tenir compte, à se faire une conception relativiste de l'univers social.

Et c'est ce qu'ils faisaient tous un peu, lorsqu'ils n'avaient pas le privilège très envié de vivre, plus ou moins directement, de la propagande. Lorsqu'il leur fallait rentrer dans leur bureau ou leur magasin, et travailler du matin au soir sous les ordres d'un patron qui n'entendait rien aux théories de Nietzsche, mais voulait, avant tout, faire prospérer sa maison, les retours de haine qu'ils pouvaient avoir contre cet exploiteur avaient tout le temps de s'affaisser, au cours de ces longues heures qu'ils passaient en tête-à-tête avec l'inexorable Réalité.

Et tel qui, la veille au soir, grisait ses auditeurs et se grisait lui-même, en décrivant — oh ! dans ses grandes lignes — la vie intense, supérieure, pleine de logique et de force qui était dévolue aux seuls anarchistes assez courageux pour la vivre sans conventions ni faiblesse, par une révolte de tous les instants contre toutes les autorités, — devait chasser comme des mauvais souvenirs, pleins d'ironie, les échos de ses propres paroles, lorsqu'il lui fallait expédier sans retard copies, minutes, duplicatas, factures et toutes autres pièces utiles au bon fonctionnement des rapports sociaux. Et lorsqu'il s'était répété à lui-même plusieurs fois que toutes ces formalités n'existeraient plus dans une société raisonnable — c'est-à-dire composée d'individus comme lui, — il n'en concluait pas moins qu'en attendant il devait s'en acquitter, vite et bien, s'il voulait garder sa place. Ainsi peu à peu il faisait taire ses révoltes et se construisait, pour vivre, une morale provisoire à l'usage de l'élite égarée parmi la foule.

Il devenait moins rigoriste aussi en matière sentimentale lorsqu'il lui arrivait de s'éprendre passionnément d'une amie. Lui qui flagellait sans merci l'absurdité des gens qui considè-

rent leur femme comme étant *leur chose* et qui transportent dans les rapports sexuels le préjugé « propriétiste », il recevait assez vivement au cœur le coup d'aiguillon de la jalousie pour se sentir prêt, le cas échéant, à commettre des malheurs, et savait le faire entendre à Manon quand celle-ci manifestait des intentions volages. L'on vit même un jour deux de ces surhommes, tous deux orateurs distingués, se colleter comme de simples démocrates au sujet d'une camarade qui n'avait vu aucun inconvénient à les aimer tous deux. Et — pour ne parler que des chefs — c'est dans une rixe de ce genre que Libertad reçut le coup qui permit à la Faculté de Médecine de disséquer son corps, comme il l'avait lui-même testé.

Enfin lorsqu'il apprenait par les journaux qu'une fusillade nourrie, laissant un mort et trois blessés (1), s'était échangée entre deux clans anarchistes, dont l'un, ayant à sa tête Paraf-Javal (l'auteur de l'absurdité de la propriété), réclamait à l'autre — le clan de Libertad — un matériel d'imprimerie qu'il s'était indûment approprié, il était un peu surpris de voir des anarchistes parler de vol. Et une lueur de scepticisme commençait à poindre dans ses idées.

Malheureusement, à la réunion suivante, il retrouvait sa belle ardeur ; se débarrassant du « vieil homme », il faisait peau neuve. Les discussions reprenaient, plus chaudes et plus confuses que jamais. Une fois de plus, la science évolutioniste était mise à contribution ; une fois de plus, on établissait de façon définitive et irréfutable la vérité déterministe ; une fois de plus, enfin, l'anathème était lancé contre une société pourrie, vermoulue, organisée en dépit du bon sens biologique et que l'individu devait repousser du pied pour s'élever et planer avec Zarathoustra sur les hauteurs. Et les rancunes amassées au cours des longues heures qu'exigeait d'eux un patron rapace, ces rancunes qui s'en seraient allées, toutes seules, sur le flot des autres résignations, leur remontaient à la gorge et mettaient une ombre de sincérité dans le rôle de comédien qu'ils se jouaient les uns aux autres.

Dans cette atmosphère factice, surchauffée de haine et d'orgueil, une seule chose apparaissait, lumineuse : il faut se révolter contre le Milieu oppresseur, qui écrase l'individu et l'empêche de développer toutes ses valeurs. Mais, pour se révolter

(1) La chose se passa en juillet 1910.

contre lui, il ne suffit pas de le nier et de lui refuser le respect, il faut prendre cette vie intense qu'il nous refuse — et cela non pas dans mille ans, comme le veulent les naïfs révolutionnaires, non pas dans cent ans, non pas demain, mais dès aujourd'hui, mais tout de suite. « C'est tout de suite que je veux être libre et jouir, c'est maintenant que je veux vivre ma vie! »

Vivre sa vie ! Ce refrain, qui conduisait leurs discussions et fécondait leur prose, résumait, pour eux, le maximum de vertu, de moralité, de force, en un mot, auquel il fallait tendre : c'était le But. Et ce but était suffisamment vague — qui ne vit pas sa vie ? — pour rallier tous les suffrages ; mais dès que l'on envisageait les moyens de l'atteindre, l'accord cessait d'être unanime.

Est-ce que tous les moyens sont permis pour vivre sa vie ? Certains le prétendaient. Mais alors de quel droit reprocher aux bourgeois la méthode qu'ils choisissent? « Je veux jouir du monde, déclare Stirner, qui mourut de privations. Il faut pour cela qu'il soit ma propriété et je veux donc le conquérir. Je ne veux pas la liberté des hommes, je ne veux pas l'égalité des hommes, je ne veux que ma puissance sur eux ; je veux qu'ils soient ma propriété, c'est-à-dire qu'ils servent à ma jouissance. Et s'ils s'opposent à mes désirs, hé bien ! le droit de vie et de mort que se sont réservé l'Eglise et l'Etat, je déclare que lui aussi est à moi (1) ».

Y a-t-il meilleur stirnérien que mon patron ? pensait chacun d'eux. Louis XIV et Napoléon n'ont-ils pas pratiqué, sans les connaître, les doctrines de Stirner infiniment mieux que Stirner lui-même, qui fit si piteuse mine dans la lutte pour l'existence ? Y a-t-il nietzschéen plus orthodoxe que Bismarck? etc.

Ces objections toutes naturelles furent toujours très lourdes pour les théoriciens anarchistes et leurs réponses toujours embarrassées. Ils n'y faisaient face qu'en empruntant à leurs auditeurs le concours de certaines tendances morales — qu'ils cessaient de baptiser préjugés pour la circonstance — et qui avaient échappé à leur dévastation. Par la voie du sentiment, ils faisaient appel à ce qui subsistait en eux d'humain et de social, mettaient cela dans des formules comme celles-ci :

(1) Stirner, *l'Unique*, trad. Reclaire, p. 390.

l'anarchiste *ne doit* ni obéir ni commander ; — il *ne doit* être ni exploiteur ni exploité. Quant à légitimer, du point de vue anarchiste, la forme impérative de ces maximes, et à montrer en quoi et comment le fait de *ne pas obéir* impliquait l'obligation de *ne pas commander*, ils s'en gardaient bien, car cela les eût entraînés trop loin et ils comptaient, pour masquer la part sentimentale de leur raisonnement, sur le prestige visuel qu'ont toujours les formules symétriquement disposées, surtout quand on les répète un grand nombre de fois.

D'ailleurs, de toute façon, ils étaient bien obligés de faire un choix parmi les moyens. Car s'ils avaient convenu qu'il fallait appliquer à la lettre le paradoxe de Stirner que nous venons de citer, ils se seraient aussitôt regardés les uns les autres avec des yeux inquiets ou féroces, retrouvant, d'instinct, la formule de Hobbes : « l'homme est un loup pour l'homme », mais un loup d'un genre spécial, puisque, paraît-il, les loups ne se mangent pas entre eux.

Si donc nos discuteurs médisaient sans mesure des absents, leurs contemporains, la foule, ils étaient polis pour eux-mêmes. Alors le problème moral devenait très simple. D'un côté il y avait les « camarades », pour la fréquentation desquels les mots : honnêteté, loyauté, douceur, altruisme, etc., reprenaient tout leur sens ou plutôt étaient contenus dans le terme général de « camaraderie ». Et d'autre part il y avait la masse, le milieu, contre lequel il fallait réagir, par tous les moyens, pour s'affirmer soi-même. Quant à préciser tous ces moyens, il n'y fallait pas songer en public, car les murs ont des oreilles et les policiers beaucoup d'amis.

En fait, ils réagissaient contre le milieu de plusieurs façons. Les uns — et c'était le plus grand nombre — se contentaient d'appliquer strictement les idées anarchistes dans les occasions où la doctrine ne s'imposait que d'une façon négative. Ainsi, tous les quatre ans, ils avaient la joie de *ne pas* aller voter et de se sentir élevés d'autant au-dessus du troupeau électoral ; très souvent, tous les jours, ils avaient l'occasion de *ne pas* saluer les corbillards. De même ils *ne* se mariaient *pas*, considérant comme également absurdes les deux cérémonies civile et religieuse où les conjoints leur semblaient demander aux autorités le droit de s'entr'aimer. D'aucuns allaient même jusqu'à prévenir les mauvais jugements de leurs cama-

rades en évitant de prolonger l'union libre jusqu'au point où elle se confond, pratiquement, avec le mariage.

Quelques-uns s'abstenaient de fumer et de boire du vin pour ne pas diminuer leur individu. L'un d'eux me déclara un jour qu'il comprenait beaucoup mieux Le Dantec depuis qu'il s'était mis au régime végétarien. Et d'autre part, en se privant de ces plaisirs, ils avaient le droit — et ils en usaient ! — d'être sévères pour ceux qui ne faisaient pas comme eux. Je vis même, une fois, un de leurs orateurs, exposant péniblement la question anarchiste, répondre à un contradicteur gênant qu'il n'avait pas la parole, étant fumeur, et que la nicotine détruisait la valeur de tous ses raisonnements. A quoi l'anarchiste fumeur répondit en reprochant à l'orateur de porter un faux-col, vêtement peu orthodoxe. Un pugilat faillit s'ensuivre.

Beaucoup d'autres s'enthousiasmèrent pour le néo-malthusianisme au point de trouver dans les manœuvres anti-conceptionnelles la clef du problème social, sans doute parce qu'une des meilleures façons de résoudre un problème, c'est de le supprimer.

Enfin quelques-uns — en petit nombre il est vrai — n'allaient pas à la caserne, en s'arrangeant comme ils pouvaient ; et, forts de leur prestige, ils excommuniaient de l'anarchisme tous ceux qui, comptes faits, jugaient plus simple de s'y rendre.

A côté de ceux qui appliquaient l'anarchisme dans ses prescriptions négatives, en s'abstenant de voter, de saluer les corbillards, d'employer les lettres majuscules ou de procréer, il y avait ceux qui luttaient franchement contre la société, par tous les moyens, y compris ceux qu'elle réprouve et punit. Cela ne se fit pas brusquement, et il y a, depuis la peccadille qui consiste à ne pas mettre de timbre sur les affiches anarchistes jusqu'aux exploits de Montgeron et de Chantilly, une série de gradations très nombreuses. La première étape fut franchie avec la fausse-monnaie. Quoi de plus légitime ? L'Etat n'en donne-t-il pas l'exemple avec ses pièces de cent sous qui lui en coûtent quarante ? Et, au surplus, l'argent n'est-il pas la plaie des sociétés modernes, le chancre qui pourrit tout ce qui le touche ? etc... Si bien que ces doctrinaires pleins de scrupules, qui reprochaient aux syndicats de compter dans leurs membres des gens qui font pour vivre des mouvements et des métiers

inutiles, comme le personnel des Pompes funèbres ou de la Monnaie, ne voyaient aucun mal à créer de l'argent avec du plomb et de l'or avec du métal anglais. Encore fallait-il que la monnaie ainsi produite ne vînt pas échoir aux caisses anarchistes. Et Libertad manifesta un jour une vive et comique indignation contre un « copain » qui avait payé d'une fausse pièce de vingt sous une brochure de sa librairie.

Puis peu à peu on en vint à envisager la question de la « reprise », appellation élégante du vol et du cambriolage. Le droit de propriété étant un préjugé comme les autres, quels scrupules pouvait-on ressentir, après l'avoir nié en droit, à le nier en fait? Au contraire. La société, en s'adjugeant certains biens, certaines richesses qu'elle fait respecter par la force, a pris ce qui est à tout le monde. Le pain et la viande ne sont pas plus à l'un qu'à l'autre, mais doivent appartenir, comme l'air, à tous ceux qui en ont besoin et qui prennent conscience d'eux-mêmes : « Je préfère être un cynique conscient de ses droits, écrit l'un d'eux (1), qu'un automate, qu'une cariatide (*sic*)... Dès que j'eus possession de ma conscience, je me livrai au vol sans aucun scrupule, car je ne coupe pas dans votre prétendue morale. »

Comment ces logiciens, pour qui prendre possession de sa conscience implique le droit au cambriolage, effectuaient-ils, de bonne foi, ce passage de l'abstrait au concret; comment rendaient-ils tel ou tel individu responsable de la mauvaise organisation sociale, pour le cambrioler, d'accord avec leur conscience? c'est une question de psychophysiologie que nous laissons aux lecteurs le soin de résoudre. Mais ces justifications, et d'autres du même genre, qu'ils se donnaient à eux-mêmes pour calmer leurs scrupules et sauver les apparences, ressemblent beaucoup aux raisons de mauvais aloi que le loup de la fable a la politesse de donner à l'agneau qu'il convoite.

Ce qui est curieux à noter dans cette tendance illégaliste, c'est l'inclination des anarchistes à y voir autre chose qu'un expédient pur et simple, une manière strictement personnelle de se tirer d'affaire et pas plus intéressante que celle des malfaiteurs ordinaires : ils en faisaient une théorie et la posaient comme un idéal.

(1) *Pourquoi j'ai cambriolé*, par Jacob (édition de *l'Idée libre*). Je recommande spécialement cette brochure, qui est une des dernières et des meilleures productions de la littérature anarchiste.

Dans leurs réunions, dans leurs causeries et au fond de leur pensée, l'individu anarchiste qui vit en marge de la société, ne dépendant de personne et tirant sa jouissance des choses mêmes que la loi défend, leur apparaissait comme l'incarnation immédiate du surhomme. Il était pour eux, et suivant l'expression de l'un d'eux, « le vampire venimeux qui suce la société en l'empoisonnant » pour accélérer sa chute. Indépendamment des bénéfices personnels qu'il en retirait, ses gestes avaient toute la valeur d'un symbole. Et de cette façon, cambrioler tel ou tel bourgeois, ce n'était pas léser les intérêts d'un individu ni plus ni moins responsable que les autres de l'état social, c'était reprendre *à la Bourgeoisie en général* ce qu'elle s'était indûment appropriée (1).

Ce remarquable sophisme n'emportait pas l'approbation unanime. Et des discussions infinies — qui durent encore, d'ailleurs — s'élevaient sur la question de l'illégalisme. Mais parmi toutes les opinions émises à ce sujet, aucune ne réprouvait franchement ce moyen de vivre sa vie : c'eût été tomber dans le ridicule des anarchistes « honnêtomanes » à la Jean Grave. Les plus scrupuleux n'adoptaient sur cette question qu'une attitude négative et abstentionniste.

Mais, en fait, le prestige des illégaux était indéniable et s'accroissait chaque jour, sous l'influence d'un facteur puissant : la vanité. Il était à prévoir que, dans des groupements d'individus qui passaient leur temps à vitupérer contre les lois et les gendarmes, à clamer la honte de l'esclavage volontaire auquel s'astreignent les exploités et à se griser de mots, la dose d'énergie incontestable qui s'affirme dans un crime social quelconque, pour peu qu'elle fût parée de sophismes, perdrait vite le caractère antipathique qu'elle a pour tout homme normal et sain d'esprit. Alors naissaient, en sourdine, l'admiration et le cabotinage.

Et il suffisait d'un péroreur un peu plus violent et paradoxal que les autres pour déclancher en eux le phénomène bien connu de la contagion mentale. Le prestige de l'illégalisme devenait absolu, tyrannique. Ils se citaient les uns aux autres avec une admiration non déguisée tel et tel camarade « qui en

(1) Quelles théories justificatives construisaient-ils pour excuser le vol de bicyclettes, qu'ils pratiquèrent sur une grande échelle, et qui frappait aussi bien des ouvriers pauvres que des bourgeois ? Même raisonnement que plus loin pour les employés de banque.

vivait » et comme chacun avait son petit amour-propre et ne voulait pas rester en arrière, tous racontaient leurs histoires et confiaient aux intimes, et en inventant au besoin, de quelle façon ils avaient « réagi contre le milieu » sur la personne de leur patron, de l'épicier, du propriétaire. Cet employé de magasin exposait comment il mettait, dans le paquet d'un client ami, deux ou trois fois plus de marchandises qu'il n'en déclarait. Cet employé des postes expliquait comment il avait « repris » à son voisin de guichet — une brute indigne de toute pitié — quelques centaines de timbres.

Tous écoutaient ces confidences avec un respect mêlé d'envie.

Les délicats qui auraient osé suspecter la légitimité de ces actes se seraient attiré une avalanche de sarcasmes. Et tandis que leur théorie adoptait et approuvait, par gradations insensibles, les expédients qui vont depuis la simple soustraction d'une boîte de homards à l'épicier jusqu'à l'abus de confiance et au vol à main armée, ceux qui pratiquaient la doctrine et risquaient, en fait, le premier pas étaient bientôt pris dans l'engrenage.

Presque tous, d'ailleurs, tombaient rapidement dans la lutte, en proportion beaucoup plus grande que chez les criminels ordinaires. Car ces malfaiteurs occasionnels, qui agissaient ainsi en vertu d'une théorie, oubliaient que l'on naît escroc ou bandit, un peu comme on naît musicien, avec des dispositions naturelles et des aptitudes spéciales qui ne s'acquièrent pas. Criminels par principe plus que par vocation, mesurant leurs capacités à l'étendue de leurs appétits et à leur foi dans l'anarchie et surtout ne se méfiant pas assez les uns des autres, ces malheureux, qui auraient pu faire d'excellents journalistes ou de bons commerçants, étaient vite hors d'état de « réagir contre le Milieu » dans les maisons sévères où celui-ci hospitalise ses ennemis.

Rien de plus misérable, au fond, que la vie de ces fanatiques d'un nouveau genre, qui croyaient échapper ainsi aux obligations sociales. Pour les émetteurs de fausse-monnaie, ils étaient exploités par les fabricants tout aussi âprement que par des patrons et connaissaient des angoisses morales continuelles que leurs maigres bénéfices ne compensaient guère. Quant aux autres, en plus des risques professionnels qu'ils

couraient, ils traversaient de durs moments, car la « cambriole » ne nourrit pas toujours son homme et les affres qu'ils subissaient avant, pendant et après leurs opérations n'avaient qu'un rapport très lointain avec cette vie intense qu'ils poursuivaient comme une chimère.

De la fameuse « bande tragique », j'ai vaguement connu Valet. Il m'apparut comme un garçon assez intelligent, teinté d'une légère instruction, serviable, mais haineux, sectaire, violent, et abondamment vaniteux. Comme je lui demandais un jour, quelque temps avant la série d'attentats auxquels il fut, paraît-il, mêlé, quel but il donnait à sa vie, il me répondit avec une lueur de mauvaise opiniâtreté dans les yeux : « Mon seul but, c'est de vivre sans travailler et c'est à ça que je donne tous mes efforts. » Et dans cette formule il semblait faire entrer, de force, celles de ses tendances où subsistait quelques vestiges d'idéal. Lamentable idéal et qu'il ne devait pas réaliser longtemps. Le moment arriva vite où lui et ses pareils, las des petits expédients, brûlant leurs dernières cartouches, risquèrent dans un suprême effort de convoitise et de cabotinage une existence qu'ils avaient faussée, et, voulant « vivre leur vie », ils s'ensevelirent dans leur folie.

§

CRITIQUE

Au début de la première partie, j'ai prévenu l'objection toute naturelle qui consiste à dire qu'on ne doit pas conclure de la partie au tout et juger un mouvement social ou religieux par une de ses fractions. J'ai prévenu cette objection en disant que la fraction anarchiste dont je racontais l'histoire me semblait la plus caractéristique — j'expliquerai pourquoi — et m'apparaissait comme l'aboutissement normal du mouvement tout entier ; et que d'autre part les sympathies morales plus ou moins avouées que ces malfaiteurs avaient trouvées, aussi bien dans leur propre clan que dans les autres — et je parle ici en connaissance de cause (1) — impliquent une solidarité de fait qui suffirait à légitimer mon point de vue.

(1) C'est ainsi qu'un doux philanthrope de ma connaissance, anarchiste scientifique, *capitaliste et rentier*, m'expliquait que les employés de la Société Générale tués à Chantilly ne méritaient aucune pitié parce qu'ils étaient les serfs et les chiens de garde de ces maisons de vol que sont les banques.

Mais il y a autre chose. Si le mouvement anarchiste, logiquement poussé et conséquemment conduit à l'excès, ne pouvait mener qu'à cette catastrophe, c'est que la doctrine qu'il exprime doit contenir, soit un vice latent, soit un vice d'application, soit l'un et l'autre. C'est en réalité l'un et l'autre, nous allons le démontrer.

Mais ne nous battons pas contre des fantômes. Si j'ai promis d'exposer dans cette deuxième partie le théorie anarchiste d'une façon tout à fait générale, c'est pour le définir aussi clairement et distinctement que possible, de façon à le reconnaître dans toutes les formes particulières qu'il pourra revêtir.

Qu'est-ce que l'anarchie ?

Lorsqu'un profane veut s'enquérir d'une doctrine qu'il ignore ou d'un point de cette doctrine, il s'adresse à l'un de ses représentants autorisés. Si l'on veut savoir, par exemple, dans quelle mesure Chateaubriand peut être considéré comme un bon catholique, on ira, comme Jules Lemaître, demander une consultation là-dessus à quelque théologien suffisamment averti.

Rien de plus facile lorsqu'il s'agit d'une doctrine hiérarchisée et cristallisée dans des formes à peu près immuables et fixées grâce à une autorité qui n'admet pas d'exceptions officielles aux lois qu'elle édicte. Mais les doctrines anarchistes n'ont pas de représentants autorisés ni de canons officiellement reconnus : ou plutôt elles en ont autant que d'adeptes. C'est beaucoup ; c'est même trop, car les expositions qu'ils en donnent, et qu'ils font varier au fur et à mesure des besoins de la discussion, se suivent et ne se ressemblent guère. On peut faire le même reproche à celles qui ont « survécu » et qui ont acquis le droit de cité : je veux parler des ouvrages de Godwin, Proudhon, Kropotkine, Stirner, etc., auxquels nous renverrons ceux de nos lecteurs qui ont beaucoup de loisirs. Ceux qui n'en ont point pourront se contenter des résumés synthétiques d'Eltzbacher et de Zoccoli, dont nous avons parlé. Mais les uns et les autres éprouveront le besoin de se faire une définition générale de l'anarchisme qui en condense tous les genres : c'est ce que nous allons faire en partant de l'étymologie, notre suprême et unique ressource.

L'étymologie nous apprend que le terme anarchie est composé de deux mots grecs : a, qui veut dire sans, privé de et archè, mot qui signifie, par dérivations successives

origine, principe, primitivité, suprématie, autorité. Laissons aux linguistes qui sont autre chose que des rats de bibliothèque la tâche intéressante de rechercher comment, dans quel ordre exact et pourquoi ces divers sens ont pu s'engendrer successivement dans la pensée humaine, et retenons simplement que, l'anarchie étant l'absence d'autorité, l'anarchisme est une doctrine qui nie et veut détruire l'autorité *dans son essence*.

Je dis dans son essence, et cela nécessite une première mise au point qu'on ne fait pas toujours. Lorsque nous parlons de suppression de l'autorité au sens précis des mots, nous ne considérons pas telle ou telle autorité particulière, telle ou telle forme de gouvernement, mais l'autorité d'une façon absolument générale. Ceci nous permet de redresser un faux-sens que l'usage attache quelquefois au terme anarchiste et sous lequel un public simpliste ou partial englobe quiconque manifeste une antipathie un peu forte contre l'autorité présente, y compris parfois les socialistes, quand les expédients de la lutte électorale rendent utile cette confusion de nuances (1). Retirons donc l'épithète d'*anarchistes* aux gens qui ne haïssent et ne veulent détruire que l'autorité présente, soit qu'ils regrettent un gouvernement passé, soit qu'ils en espèrent un autre, et nous la réserverons à tous ceux qui, par la théorie ou par le fait, veulent supprimer l'autorité d'une façon absolue et pour tous les temps, *parce qu'elle est, disent-ils, la cause de tout le mal social et que toutes les iniquités dont nous souffrons n'en sont que des effets, des manifestations*.

C'est ce qu'on appelle une thèse, une affirmation. Sur quoi est-elle basée? Car une affirmation doit toujours être basée sur quelque chose qui permette de la juger et de la contrôler, et sa valeur sera exactement solidaire de cette base. Or, chose curieuse, et que nous allons prouver, *la thèse anarchiste n'a aucune base*.

Cherchons, en effet, dans le seul domaine où nous ayons chance d'en trouver pour une thèse d'ordre sociologique, c'est-à-dire dans l'histoire, qui est pour la sociologie ce qu'est un laboratoire pour la chimie : un champ d'expérience, un moyen

(1) Dans même vu en Belgique, aux dernières élections, les catholiques traiter d'anarchistes les candidats qui correspondent à notre parti radical et représenter sur des affiches un député anticlérical donnant la main à Bonnot par l'intermédiaire de Ferrer. Évidemment, de cette façon on peut aller loin...

de contrôle. Or, nulle part l'histoire ne nous montre rien qui ressemble à une société anarchiste telle que la définissent les théoriciens. La seule chose que l'on constate, expérimentalement, c'est que, chaque fois que l'autorité disparaissait ou même simplement se relâchait dans une nation, il s'en suivait un état de troubles, de guerres intestines et de violences qui se reproduisait immanquablement dans les mêmes conditions et durait jusqu'à ce qu'une autorité nouvelle ou plus forte que l'autre vînt réorganiser le pays. Et ceci est tellement vrai que la signification courante du mot *anarchie*, celle enregistrée dans les dictionnaires et qui n'est pas issue de fantaisies individuelles, mais s'est formée empiriquement au cours des âges, est synonyme de désordre et de confusion. Et la vie des mots reflète toujours l'histoire des choses.

Donc l'observation, l'expérience, en un mot l'histoire, ou, pour parler comme les anarchistes, la méthode *a posteriori*, condamne l'anarchie et les anarchistes. Et si l'on appelle *mauvaises* les tranches d'histoire et de civilisation où s'épanouit une vigoureuse et solide autorité, on devra appeler *exécrables* les périodes d'anarchie.

Ou alors c'est que l'anarchie dont il s'agit n'est pas l'anarchie réelle et expérimentale, que nous montre l'histoire passée... et présente, mais une anarchie théorique, imaginaire, *à priori*, en un mot: une anarchie *possible*.

Rien de vaste et de tolérant comme l'empire du Possible. Il contient tout ce qui a été, qui est, et qui sera. Seules les choses qui impliquent une contradiction intime, — un cercle carré, par exemple, — en sont exclues pour toujours. Mais comme notre expérience, si loin qu'elle aille, ne va jamais jusqu'à nous faire connaître les choses comme des essences mathématiques, nous ne pouvons jamais affirmer d'une chose particulière quelconque qu'elle est impossible :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Comment démontrer de façon absolue que l'anarchie, c'est-à-dire l'état d'une société vivant aussi bien qu'on peut vivre sans gouvernement ni chef, soit une chose impossible? *Je n'ai qu'à la composer avec des hommes parfaits*. Et s'il me plaît à moi d'imaginer qu'il existe *peut-être* dans Saturne ou

dans Mars un bœuf à 5 têtes et à 15 pattes, qui me démontrera que c'est impossible ?

Mettons donc — pourquoi pas ? — l'anarchie au nombre illimité des choses possibles... et n'en parlons plus.

Cela ne contentera pas nos anarchistes. Peu nous chaut, diront-ils, que vous admettiez notre doctrine et l'état social qu'elle exprime dans le monde des choses possibles en compagnie de votre bœuf fantastique. Cette satisfaction purement théorique ne nous suffit pas. Nous prétendons que, de possible, l'anarchie deviendra réelle, qu'elle descendra du ciel sur la terre et beaucoup plus tôt que vous ne pensez. Et je vous mets au défi de prouver le contraire. L'un d'eux disait même : « L'anarchie n'a jamais été réfutée parce qu'elle est irréfutable. »

A quoi l'on peut répondre : Je veux bien croire, pour vous faire plaisir, que l'anarchie est plus et mieux qu'une chose possible, que c'est une chose réelle ou qui va se réaliser incessamment. Mais ce n'est pas à moi à la réfuter ; tout ce que je puis faire, c'est d'attendre qu'elle apparaisse et qu'elle descende non plus dans le monde des discours, des brochures et des journaux, mais dans le monde des réalités sociales, visibles et tangibles. Et il ne s'agit plus pour vous de *démontrer* l'anarchie, mais de la *montrer*.

Et il faut soigneusement réagir contre la tendance de ces gens que l'on rencontre surtout — mais pas uniquement — dans le midi de la France, et qui, lorsqu'ils ont parlé longtemps, abondamment et bruyamment d'une chose, commencent à croire qu'elle existe déjà un peu — alors qu'il n'y a rien de plus que quelques vibrations sonores à ajouter à la liste de toutes celles transportées par l'atmosphère depuis qu'il y a des hommes, « et qui parlent ».

L'anarchie sera donc prouvée lorsqu'elle existera et cela non point parce que l'exemple est le plus éloquent de tous les sermons, mais parce que c'est, ici, le seul sermon possible. Jusque-là, elle ne sera pas plus irréfutable qu'elle n'est réfutable, toute réfutation supposant une démonstration logique et la logique n'ayant rien à voir avec des *vérités de fait*, même existant présentement — cela relève de nos sens, — à plus forte raison de faits qui n'existent pas encore.

Pour la connaissance des vérités de fait, il ne peut être ques-

tion d'autre chose que de croyances plus ou moins fortes, de probabilités plus ou moins grandes, qui peuvent atteindre un assez haut degré pour équivaloir, *pratiquement*, à des certitudes, mais n'en sont jamais.

Et pour décider de ces croyances et de ces probabilités, pour accorder aux possibles le droit d'être réels, la dernière réponse que nous fera la Logique, si nous l'interrogeons, sera la suivante : « Ceci n'est plus de mon ressort, je ne m'occupe que des possibles. Pour ce que vous me demandez, interrogez ce que vos grands-pères appelaient la tradition ; regardez l'histoire. »

C'est pourquoi beaucoup de théoriciens anarchistes ont voulu trouver, coûte que coûte, dans l'histoire, des « antécédents » pour l'anarchie, afin d'augmenter leur croyance et de la répandre plus aisément chez les autres. Malheureusement l'histoire ne leur prodigue pas ces raisons de croire, puisque, nous l'avons vu, l'usage a même identifié anarchie et désordre. Mais, de plus, les quelques exceptions qu'ils ont cru trouver à cette règle ne prouvent absolument rien, et nous allons voir pourquoi.

C'est ainsi qu'ils ont cru découvrir, chez certaines peuplades de l'Amérique, les Mormons, par exemple, chez les Esquimaus et quelques autres, une organisation sociale où n'apparaissait aucune trace d'autorité. Mais outre que les documents fournis par les historiens et les voyageurs sur ces peuples sont toujours approximatifs et vus à travers un prisme spécial, ceux qui s'en servent usent d'un procédé bien connu et très employé par les sociologues qui ont un système à démontrer, mais n'en vaut pas mieux cela : c'est le procédé de la fausse analogie.

Ce procédé consiste à attribuer à une chose les propriétés d'une autre sous prétexte qu'elles ont toutes deux un certain rapport entre elles, et sans savoir si les propriétés de la seconde que l'on étend ainsi à la première sont compatibles avec l'individualité de celle-ci. Et pour prendre un exemple concret, c'est le raisonnement qui consisterait à dire qu'une société anarchiste serait possible chez nous sous prétexte qu'elle se réalisa chez les Mormons — qui sont des hommes comme nous, — sans se demander si les qualités grâce auxquelles les Mormons pouvaient mener cette vie — qui n'était d'ailleurs pas anarchiste au sens précis du mot — ne tiennent pas à des

conditions de race, de climat, de mentalité, d'économie sociale que nous ne pouvons pas remplir, parce qu'elles nous apparaissent comme des préjugés ou qu'elles sont incompatibles avec d'autres conditions que nous voulons réaliser par-dessus tout. Les communautés chrétiennes du moyen âge et certains monastères prouvent assez qu'une société sans juges, ni prisons ni lois est, jusqu'à un certain point, une chose possible, mais il ne faut jamais perdre de vue que ces communautés ne se réalisèrent est ne se maintinrent qu'au prix d'un certain nombre de conditions morales auxquelles nos modernes fondateurs ne voudraient jamais souscrire. Et de même si une grande partie de la Chine offre, aujourd'hui encore, le spectacle d'un socialisme vécu, où même les « bons de travail » sont ignorés, il ne faut pas oublier que cet état social n'a pu s'effectuer que dans et par un faisceau de conditions matérielles et morales que nous ne pourrions jamais remplir, *même si nous le voulions*. Lorsqu'on tente d'établir des analogies de cette sorte, et intégrer dans un peuple les avantages matériels ou moraux d'un autre, il faut toujours voir par quoi sont payés, chez le peuple modèle, les avantages observés, quelles qualités sont leur prix, de quels défauts ils sont le revers.

Ainsi remises au point, ces fausses analogies perdront du même coup tout leur intérêt et tout leur poids. Mais nous faisions encore la part trop belle à ces historiens occasionnels en leur concédant qu'il ait pu exister quelque part des sociétés humaines privées d'autorité. Car il faut s'entendre sur le mot : autorité, et l'on peut se demander si, parce que l'on ne découvre pas chez certaines peuplades les formes spéciales d'autorité que nous sommes habitués de voir chez nous, l'on a le droit d'affirmer que ces peuples n'en ont pas. L'autorité est chose très souple et peut revêtir mille aspects qui ne sont pas toujours forcément tangibles comme les poings du « flic », surtout pour des voyageurs étrangers ne possédant pas cette clef de la vie morale d'un peuple qu'est une langue et qui ne sont pas toujours de subtils psychologues. C'est ainsi que des sanctions purement morales (individuelles ou collectives) peuvent tenir lieu de loi et que certains sentiments, appelés préjugés parce qu'ils sont cristallisés dans des formes routinières, peuvent contenir en eux-mêmes des sanctions et des châtiments qui sont encore des façons d'autorité.

Il est donc impossible de tirer de l'histoire une base concrète à la thèse anarchiste. Toutes les analogies dont ils se servent, même si elles étaient exactes, n'auraient que la valeur purement relative qu'ont toujours les analogies, mais de plus elles sont fausses, doublement fausses.

§

La seule méthode rationnelle que ces scientifiques devraient suivre et qui vaudrait mieux que des analogies, ce serait d'interroger l'histoire présente, et non plus l'histoire d'une secte ou d'une peuplade quelconque, mais leur propre histoire à eux, celle qu'ils ont vécue et dans laquelle leur théorie a pu se concrétiser. Mais de cela ils se garderont bien, parce qu'ils savent que leur propre histoire est une charge accablante pour leurs prétentions, et qu'elle démontre mieux qu'aucun syllogisme l'inanité de leur thèse et l'excellence du gendarme. Car jamais, dans aucun milieu — ceux qui ont pu les connaître ne me contrediront pas, — jamais on ne vit s'affirmer comme chez eux l'autoritarisme — avec révolver à l'appui — et grouiller la haine, la violence, l'orgueil, la convoitise ; nulle part ailleurs autant que chez eux je ne vis pululer la médisance et la jalousie. Les seuls points par lesquels ils m'ont paru différer des milieux bourgeois, c'est dans une plus grande intensité des mêmes vices, soulignée par la plus parfaite grossièreté de manières que j'aie jamais vue et qu'on chercherait vainement chez les rustres.

Les anarchistes ont évidemment prévu... et constaté cette objection de fait et ils y ont répondu par le procédé extrêmement simple qui consiste à dire : les gens que vous avez vus et dont vous me parlez ne sont pas des vrais anarchistes, par définition même, puisqu'ils se conduisent comme de simples bourgeois. Notre doctrine n'est pas responsable des défaillances individuelles. Ceci n'est rien : encore un peu de patience et vous verrez l'arbre anarchiste porter ses véritables fruits...

De fait, il n'y a rien à reprendre, du point de vue strictement logique, à cette échappatoire ; elle constitue un argument que les plus mauvaises causes ont toujours le droit de plaider ; et l'on pourrait allonger indéfiniment la liste des défaillances individuelles sans que la doctrine qui les abrite s'en trouvât lésée. Mais les anarchistes, qui usent et qui abusent de ce procédé,

n'admettent pas que les autres s'en servent. Ils s'indignent quand un parti politique vient poser le problème social d'une façon nouvelle en reniant les erreurs passées et en disant : à partir de ce moment-ci, dans l'avenir les choses iront beaucoup mieux. Patientez : la République, le Socialisme ou le Syndicalisme ne sont pas tellement vieux qu'on ait le droit de les condamner ; ils n'ont pas encore développé tous leurs possibles, et le monde ne s'est pas fait en un jour.

Tous les partis politiques ou religieux peuvent tenir le même langage avec autant de raison que les anarchistes, — avec beaucoup plus de raison même, car ils se rattachent à un corps de doctrines *sociales*, tandis qu'on peut dire de l'anarchisme qu'il y en a autant que d'anarchistes et qu'étant seuls juges de leur doctrine ils auront toujours la ressource de l'adapter aux besoins du moment, c'est-à-dire à leurs passions, à leurs convoitises, en les baptisant : besoins.

C'est ainsi qu'ils en sont arrivés peu à peu à légitimer les pires crimes. « Allons, conclut l'un d'eux dans une brochure où il excuse les assassinats de Chantilly, allons, peuple avachi, fais un retour sur toi-même, et vous autres qui niez l'efficacité de tout acte individuel, songez que s'il existait quelques hommes de cette trempe, les tyrans auraient vécu (1). »

Ce qui est amusant, c'est le besoin qu'a l'auteur de cette brochure d'excuser et de légitimer ces assassinats et ces vols. Pourquoi ce luxe ? Si « mon besoin justifie ma prise », n'ai-je pas le droit de supprimer les obstacles qui m'empêchent de satisfaire ce besoin, même si cet obstacle est un homme ?

Le seul inconvénient dans cette façon de poser le problème, c'est qu'on ne voit plus pourquoi, dans ce cas, un anarchiste n'aurait pas le droit de voler et de tuer un autre anarchiste. En fait, d'ailleurs, les deux choses se sont produites, le meurtre plusieurs fois, le vol continuellement. Mais y a-t-il un obstacle de droit ? Qui m'empêcherait de tuer un de mes « camarades » ? Le fait qu'il est anarchiste ? Ce n'est pas une raison : un anarchiste n'est pas pour moi une chose sacrée. Et puis tenez, si vous voulez une justification, en voilà une : qui me prouvera que cet individu dont je convoite la montre ou le porte-monnaie est *vraiment anarchiste* ? Est-ce que sa nature et ses actes coïncident parfaitement avec la nature et les actes

(1) *De la rue Ordener aux Aubrais*, par H. Lanoff.

du *type* anarchiste? Rentre-t-il dans la définition vraie de l'anarchiste ? Il le prétend ? Cela ne suffit pas.

Un homme ordinaire, bourré de préjugés, ne tuera ni ne volera un autre homme, même s'il est d'un autre parti politique ou religieux que le sien, pour cette seule et claire raison que c'est *un homme*. Mais si je divise une fois l'humanité en deux espèces : la masse et les anarchistes, en admettant que ceux-ci ont tous les droits et pas de devoirs envers celle-là, où m'arrêterai-je ? Et qui m'empêchera d'inclure chaque anarchiste que je voudrai voler ou vendre à la police pour de l'argent, qui m'empêchera de l'inclure dans la définition de la masse, pour les besoins de *ma* circonstance ? Cela m'est d'autant plus facile qu'il n'existe nulle part, dans la réalité, d'étalon anarchiste qui me permette de mesurer et de reconnaître les miens : là où il n'y a pas de contrat, je n'ai de compte à rendre à personne et *je suis seul juge*.

On voit à quelles absurdités, à quelles incohérences peut aboutir la tendance anarchiste quand elle est poussée par des gens férus de logique. Et les conclusions elles-mêmes sont tellement invraisemblables qu'il n'y a plus à se demander un instant si l'anarchisme est vrai ou faux, mais comment des idées aussi saugrenues que celles qui se propagent sous ce nom peuvent trouver place dans des cerveaux *qui passent pour* sains et qui croient l'être, puisqu'ils se sont donné pour mission d'éduquer —j'allais dire de contaminer — les autres. Ce n'est pas un problème de sociologie ou d'histoire qui se pose : c'est une question de psycho-pathologie. Nous terminerons par là.

§

Il y a trois facteurs principaux qui ont contribué à donner au mouvement anarchiste l'allure et la physionomie que nous lui connaissons : la vanité, le fétichisme scientifique, la vulgarisation.

1° *La vanité.* — Ceux qui ont pu observer les mœurs anarchistes dans les réunions où ils se livraient à leurs orgies de paroles ont dû être frappés comme moi de l'atmosphère d'orgueil qu'on y respire. Tous ces êtres rudes semblent vivifiés par une vanité sans limite qu'ils ne peuvent contenir en eux et qui déborde sur leur visage, qui éclate dans leur voix, dans leurs gestes, qui rayonne autour d'eux.

Comment ne seraient-ils pas fiers de leur personne, ces individus « complètement évolués » qui se sont redressés pour secouer des jougs tant de fois séculaires ?

En prenant « conscience d'eux-mêmes », ils se sont trouvés dans le cas de l'aveugle-né que l'on vient d'opérer de la cataracte. L'illusion qui leur avait masqué jusqu'ici la réalité des choses tombe, un univers nouveau se découvre à leurs yeux : ils voient clair. La peur et le respect qui maintinrent l'imbécillité de nos ancêtres s'évanouissent. L'Etat, le Droit, la Justice : autant de survivances religieuses, de fantômes qu'il faut chasser sans relâche. La morale est un ensemble de coutumes et de routines inventées par la multitude — ou les tyrans, je ne sais plus au juste — pour opprimer l'Individu, l'empêcher d'agir, de respirer, de penser librement. Mais ce combat gigantesque qui dure depuis des siècles touche à sa fin : il y a des Individus qui ont osé se dresser en face de l'hydre aux mille têtes qui s'appelle la Masse, la Foule, et qui, assez courageux et assez forts pour s'évader un instant de la mare de préjugés où croupit cette bête apocalyptique, ont vu d'un seul coup la vaste hypocrisie qui se cache derrière les idéals humains. Ils ont compris que le mensonge, la force et la ruse sont le nerf et la charpente de la morale, qu'il n'y a rien de sacré, rien d'intangible pour le Titan qui ose, etc..., etc... Nous laissons aux lecteurs le soin de broder sur ce thème.

En méprisant tout ce que la vile multitude adore et ce qui a courbé dans la crainte tant de générations humaines, en connaissant les grandes lois scientifiques qui régissent l'univers, l'anarchiste n'est-il pas une façon de petit dieu, et ne fait-il pas partie, de plein droit, de l'élite humaine ? Pourquoi pas ?

Cette vanité maladive, beaucoup d'entre eux l'ont contractée en partie dans la fréquentation de Stirner et de Nietzsche, qu'ils ont lus pieusement, sans trop les comprendre, et en accommodant tant bien que mal dans leur tête les contradictions qui fourmillent chez ces virtuoses du paradoxe. Mais une chose qui développe particulièrement cette tendance à l'orgueil, c'est la position même de leur méthode.

Le côté positif de leur doctrine, s'il existe, consiste surtout à éduquer les hommes pour les rendre conscients et capables de mener la vie raisonnable où l'autorité n'aura plus de raison d'être. Cela sous-entend évidemment que, pour leur compte

personnel, et par ce fait même qu'ils se donnent comme tâche d'éduquer les autres, ils parlent de ce qu'ils connaissent et possèdent toutes les vertus et qualités requises pour mener la vie raisonnable. Donc en éduquant et en perfectionnant les autres, ils se donnent à eux-mêmes et aux autres l'impression d'être parfaits : autrement ils n'auraient pas l'outrecuidance de se charger d'une telle mission. Et lorsque l'un d'entre eux se lamente sur les tares et les préjugés humains qui empêchent l'apparition de l'anarchie, il est bien entendu que ces tares sont endossées par tous les hommes, excepté lui et les très rares intimes qu'il admet dans son élite.

On serait anarchiste à moins...

2° *Le fétichisme scientifique.* — Un autre caractère qui donne au mouvement anarchiste moderne sa tonalité particulière, c'est une manie spéciale à notre époque et dont ne sont pas atteints les seuls anarchistes, une manie que je ne crois pas pouvoir désigner plus exactement que par le terme de « fétichisme scientifique ».

Cette manie consiste à chercher dans la science le placement de vieilles ardeurs religieuses ou morales dont on ne sait que faire. Dans cette langue plus ou moins bien faite qu'est la science, dans ce recueil de symboles plus ou moins grossiers que sont nos lois physiques, certains esprits s'ingenient à faire entrer de force l'absolu du vrai et du bien, pour les besoins d'une cause quelconque. A la suite de quels artifices, de quelles confusions d'idées arrivent-ils à mettre, peut-être à leur insu, dans les formules scientifiques, ce qu'ils désirent y voir, pour que la thèse qu'ils soutiennent participe au prestige de la science? Laissons cela pour l'instant, nous aurions trop à dire. Toujours est-il que beaucoup de gens réussissent à voir dans les lois scientifiques autre chose que des expressions et des moyens d'action — d'action bonne ou mauvaise. — Mais cette tendance sévit particulièrement chez les anarchistes.

« La science nous défend de fumer », disait l'un d'eux. C'est aller un peu vite. La science nous permet de connaître, grosso modo, la composition chimique du tabac d'une part ; celle des tissus sanguins et nerveux d'autre part ; enfin la façon dont les éléments du tabac agissent sur les éléments du sang ou des nerfs, si elle peut aller jusque-là, mais jamais à aucun moment et si loin qu'elle aille, elle ne nous dira : ceci

est bon, ceci est mauvais. L'individu est seul juge et reste toujours libre d'établir l'échelle de ses valeurs : le bien et le mal seront *la créature* de ses préférences.

Si je veux voler ou cambrioler, la science mettra à ma disposition des pinces-monseigneur, des ouistitis, des leviers et autres instruments tous plus scientifiques les uns que les autres. Si je veux tuer un individu gênant, la science me donnera des armes à feu ou des poisons discrets ; si je veux guérir un malade, elle me donnera des remèdes. Comme la langue dont parle Esope, la science peut être la meilleure ou la pire des choses, selon les individus qui s'en servent, mais en elle-même elle est absolument indépendante et irresponsable des abus comme des usages qu'on en fait.

Ne pouvant se soustraire à la morale, les anarchistes l'ont habillée d'une autre façon. Tous ces demi-quarts-de-savants ne délaissent les vieux termes que pour en cultiver d'autres, qu'ils ont pillés au hasard dans le vocabulaire scientifique, les admirant d'autant plus qu'ils les comprennent peu et qu'ils ont l'impression, lorsqu'ils s'en gargarisent, d'absorber en eux, pour quelques instants, toute la Pensée humaine.

C'est cette admiration puérile qu'ils professent pour la science qui leur permet de traiter de si haut les civilisations disparues et de fonder sur les progrès scientifiques des espoirs illimités, y compris celui de voir réaliser prochainement la Société raisonnable dont ils nous donnent un avant-goût. Quant à montrer quels rapports le développement des arts mécaniques peut bien avoir avec le perfectionnement moral — sans lequel les gendarmes resteront toujours d'utiles compléments de la loi, — ils n'y songent pas. *Un siècle d'expérience répond pour eux.*

3° La vulgarisation. — Enfin un facteur qui a concouru à donner à l'anarchisme moderne son cachet spécial, c'est la vulgarisation, c'est-à-dire la propagation, dans les classes inférieures, d'une doctrine quelconque et, en l'occurrence, de la doctrine anarchiste.

Lorsqu'on envisage les théories de Godwin, de Proudhon, de Stirner, de Kropotkine, etc..., qui, malgré leurs défauts, méritent d'être prises en considération, soit pour le talent qui sert à les exposer, soit pour les idées et les critiques intéressantes qu'on y trouve çà et là, on ne peut s'empêcher de se

demander comment ces théories ont pu alimenter plus ou moins directement les aspirations de l'école anarchiste qui nous donna Bonnot et ses amis.

Tous ces théoriciens sont-ils responsables — et dans quelle mesure — de la somme d'absurdités et de crimes que représente le mouvement anarchiste dont nous avons eu le spectacle ?

Pour mon compte, je ne crois pas qu'on puisse leur attribuer la paternité même morale de toutes ces insanités. Et je ne connais rien de plus inexact et de plus dangereux que la thèse soutenue par Paul Bourget dans *le Disciple*, thèse d'après laquelle un théoricien serait responsable des interprétations particulières et des conclusions pratiques que l'on peut tirer de sa doctrine. Et M. Bourget apporte lui-même un curieux démenti à sa propre thèse ; car les inepties qu'il met sur le compte des philosophes dont il parle dans ce mélodrame montrent bien à quelles vicissitudes sont vouées les plus belles doctrines en tombant dans des cerveaux simplistes.

Aucune n'y échappe. Et si certaines théories, en se combinant avec le « composé psychique » de certains individus, peuvent donner lieu à des « mélanges détonants », il faut s'en prendre beaucoup moins à la théorie elle-même et aux théoriciens qu'aux individus récepteurs : car l'esprit d'un individu n'est ni une table rase, ni un disque de gramophone sur lequel on peut écrire tout ce qu'on veut ; il réagit toujours d'une façon spéciale, unique, irréductible. Et si une lecture paraît l'avoir déterminé à un acte anti-social quelconque, cette lecture n'en est pas la cause au vrai sens du mot, mais l'occasion ; elle est la chose à l'occasion de quoi cet individu a réalisé des mauvaises tendances *qui étaient siennes* et qui sans cela se seraient réalisées d'une façon différente, mais ni meilleure ni pire.

Il n'en est pas moins vrai que l'on doit éviter et diminuer autant que possible les occasions dangereuses, pour soi et pour les autres, et ne jamais se départir d'une grande prudence lorsqu'on s'adresse à ce personnage souvent ignorant et presque toujours malveillant qui s'appelle Monsieur Tout-le-Monde. Et il faut avouer qu'à ce point de vue les théoriciens anarchistes ont quelquefois manqué de probité intellectuelle. Indépendamment de confusions des mots ou d'idées qui pullulent dans

leurs œuvres, et desquelles une discipline mentale sévère les eût un peu préservés, ils ont abusé autant qu'on peut le faire de ces méthodes d'exposition qui s'appellent l'*outrance* et le *paradoxe* et qui sont indignes d'esprits sérieux, lorsqu'il s'agit de choses sérieuses.

Il serait facile de montrer, d'ailleurs, que la doctrine anarchiste tout entière n'est qu'un tissu d'outrances et de paradoxes que leurs auteurs ont jetés à tous les vents et dans toutes les oreilles, par amour du scandale et de la réclame, et qu'ils ont dû prendre au sérieux et suivre jusqu'au bout pour soutenir leur réputation. C'est ainsi qu'Hervé, le chef d'une fraction avancée du parti socialiste, fut amené, en forçant un peu la note — ne faut-il pas demander plus pour avoir moins ? — à commettre certaines « erreurs pédagogiques » qu'il eut le courage de désavouer, mais que lui pardonneront difficilement ceux qui prirent ces formules au pied de la lettre.

Même lorsqu'on prend le langage des gens auxquels on s'adresse et qu'on se met à leur niveau, il faut être prudent. Si leur langage est trop confus et leur niveau trop bas, il est bien plus simple de les laisser tranquilles. Et pour parler d'une façon absolument générale, il n'est pas de pires ennemis du peuple et de plus coûteux parasites que tous ces bavards dont le métier consiste à exaspérer sa haine contre les « puissants », à exciter ses besoins, à en créer même, et sans avoir d'autre remède à lui offrir que la pommade de leurs discours.

On perdrait son temps à vouloir démêler dans ce tragique imbroglio d'événements que nous avons eus sous les yeux la part et l'origine des responsabilités ; et en remontant en arrière des effets aux causes, je ne vois pas où l'on s'arrêterait. L'un de ces utopistes auxquels j'ai déjà fait allusion, maniaque naïf, plus volé que voleur, et bourré de scientifisme, ne me montra-t-il pas jusque dans Spinoza une apologie de Bonnot ? Et pourquoi n'irions-nous pas chercher dans certaines réflexions de Pascal sur la relativité de la morale une des origines de ce passage que j'ai cité et où le cambrioleur Jacob explique comment, dès qu'il fut en possession de sa conscience, il se crut autorisé à prendre possession du coffre-fort des autres ?

La seule logique qu'il convienne d'employer avec des gens qui confondent à ce point le fait et le droit, c'est... la logique du

fait, c'est-à-dire le jeu mécanique de la défense sociale, que Gustave Téry a fort bien défini : un réflexe collectif.

Mais on peut noter en passant, pour en tirer une leçon de prudence, les dégradations régulières que subissent les idées, quelles qu'elles soient, en se propageant ; à plus forte raison si elles contiennent un vice initial de fonds ou de forme, comme ce fut le cas pour les idées anarchistes. Cela nous permettra de comprendre comment elles ont pu devenir si vulgaires en se vulgarisant, avec le concours involontaire de l'instruction obligatoire et de l'imprimerie pour tous, et comment une des attitudes du scepticisme intellectuel, après avoir diverti quelque temps les dandys et les snobs, est devenue rapidement, en descendant dans la plèbe, *une philosophie à l'usage de la canaille*.

L'on aurait tort, d'ailleurs, de prendre trop au sérieux ce mouvement qui agonise et n'a même aucune chance d'intéresser le peuple. Car celui-ci est, malgré tout, trop positif pour accepter une doctrine aussi dépourvue de valeur pratique et d'opportunité et propagée par de si mauvais apôtres.

§

Résumons et concluons.

1° L'anarchisme, c'est-à-dire l'idée et le fait d'une société humaine privée de gouvernement, n'a aucun fondement historique, aucune base expérimentale, en un mot : aucune *tradition*. La seule chose que nous montre l'histoire, c'est que les périodes d'autorité — et autorité ne veut pas dire tyrannie — sont meilleures, ou si l'on veut moins mauvaises que les périodes d'anarchie. Et les exemples concrets dont se réclament les théoriciens anarchistes ne reposent que sur des artifices et des fausses analogies.

2° Cette doctrine constitue donc, au sens le plus précis du mot, une *spéculation théorique*, qui, si on ne peut en démontrer l'impossibilité absolue — pas plus d'ailleurs que celle des hypothèses les plus fantaisistes — est tellement incompatible avec ce que nous connaissons de la nature humaine par cinq ou six mille ans d'expériences, que l'on ne peut absolument pas la situer dans le temps même avec la plus grossière approximation. Et, pour le moment, il semble qu'au contraire une autorité plus forte soit indispensable à mesure que s'affaiblissent

les croyances religieuses qui constituaient des pressions morales et sociales autrement efficaces et précises que la logique anarchiste qui supprime tout devoir : « ce que tu as la force d'être, tu as aussi le droit de l'être » (1) — et aussi parce que les sentiments familiaux, civiques, sociaux, qui sont des formes d'autorité complémentaires de la loi et ne sont efficaces que dans des groupements restreints où l'on se connaît, tendent à perdre de leur poids, à mesure que les frontières s'atténuent, que les peuples se déplacent et se mêlent, et que les classes se confondent.

En conséquence, se désintéresser de la forme sociale actuelle et des intérêts présents pour les subordonner à cette pure chimère équivaudrait rigoureusement à lâcher la proie pour l'ombre.

3° Et si, par une supposition purement gratuite, une société anarchique était réalisable à brève échéance, elle ne le serait certainement pas par l'intermédiaire de ces précurseurs qui ont tous les vices qu'il faut pour reconstruire une société aussi mauvaise, sinon pire, que celle qu'ils incriminent. Ils sont donc totalement disqualifiés pour mener à bien la mission présomptueuse qu'ils ont assumée. Et si tout leur bon sens ne s'est pas épuisé dans ce prosélytisme intempestif, ils comprendront que la tâche, fort belle, certes, qui consiste à éduquer les autres ne dispense nullement de l'autre tâche, plus belle encore, mais surtout plus urgente, qui consiste à s'éduquer soi-même. C'est par là que devraient commencer ces incontinents qui parlent toujours de logique sans y penser jamais et ne voient pas qu'il y a beaucoup moins de désordre dans la société que dans leurs idées.

4° Les anarchistes, les communistes et, d'une façon générale, toute la grande famille moderne des constructeurs de sociétés futures, fondent sur la science des espoirs qu'elle décevra toujours, pour la bonne raison qu'ils ne sont pas de son ressort, et nous avons vu pourquoi. Malgré tous leurs efforts et toute leur bonne volonté, ils ne trouveront jamais dans la Science que ce qu'ils y mettent et elle ne donnera jamais à la Morale humaine que ces « décors de théâtres » et ces « assises en carton » dont se plaint quelque part Marcel Sembat. Car, avec des faits scientifiques aussi nombreux et aussi précis qu'on

(1) Stirner, *l'Unique*, trad. Reclaire, p. 225.

voudra, et n'admettre jamais le fait moral qui s'expérimente et se suggère mais ne se démontre pas. Enfin on peut, sans s'écarter au nom de l'orthodoxie scientifique, se permettre les pures variations de la personnalité humaine pour satisfaire un besoin ou même simplement un caprice ; et le nombre des besoins, à plus forte raison des caprices, est illimité. Or tout le problème moral est là, il faut avoir la sincérité de le reconnaître et se demander s'il est raisonnable de nier certaines réalités parce qu'elles résistent à nos classements et débordent sans mesure nos plus spécieuses formules.

Et ceux qui voudraient, malgré tout, tirer des conclusions générales de la Science, sinon des règles tout au moins des indications, se ménageraient peut-être quelques surprises. Ils pourraient se demander, par exemple, en s'aidant des analogies naturelles, si la hiérarchie n'est pas au fond des choses, en ce sens que partout où il y a diversité, donc inégalité et différenciation dans les fonctions, une certaine subordination est indispensable pour la coordonner ; en tout cas ils verraient que partout où il y a groupement, il y a interdépendance des individus qui le composent, et qu'une autorité commune aux individus ne devient inutile qu'à partir du moment où une autorité extérieure et supérieure à la fois, et faisant partie d'un système plus haut et plus vaste, s'y substitue.

Enfin — et ceci serait le coup de grâce pour les [illegible] — l'idée de loi qui est chère à l'ensemble des sciences physiques et naturelles, je veux dire le principe de la conservation de l'énergie, d'après lequel une quantité donnée d'énergie demeure constante à travers les changements de formes qu'elle revêt, ne nous induirait-il pas à croire qu'à travers les formes sociales que nous avons connues et que nous connaîtrons encore, la quantité de sottise et de méchanceté qu'Adam nous a infusée dans le sang, est restée et restera constante ? et qu'elle saura se plier à toutes les modifications qui lui seront imposées sans perdre sa nature ? Mais laissons là ces hypothèses.

V

Les conclusions de notre propos ne s'adressent pas aux classes sus-dites. Car pour ceux qui empruntent leur foi aux formules scientifiques, il n'en faut [illegible] et [illegible]

pour ceux qui éprouvent le besoin d'introduire dans leurs pensées et dans leurs actes un peu de cet ordre qui résout les problèmes en même temps qu'il les pose, ils commenceront par tirer le rideau sur une des scènes les plus passionnées et les moins passionnantes de la tragédie humaine, pour contrôler ailleurs cette belle vérité qu'exprima un clairvoyant et sur laquelle on a fait de l'esprit si facile depuis Voltaire : Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes *actuellement possibles*.

PIERRE GERMAIN.

A FIGLINE

—

O douce Figline, pays du grand Marsile,
O ville heureuse, où tout me redevient facile,
Que je reste à jamais auprès de ton Arno ;
Avec toi que j'échange un éternel anneau !
Depuis longtemps déjà durent nos fiançailles :
Vers toi je suis venu, meurtri de mes batailles.
A retrouver ton cœur j'étais prédestiné :
Oh ! ne me laisse plus m'en aller, Figline !
Ton pèlerin arrive à cet âge sévère,
Où l'homme sent qu'il a sa meilleure œuvre à faire.
Il lui faut le repos dans la stabilité,
D'ardents amis, un bel, un lumineux été,
Un automne, avec lui songeant le long des vignes,
De purs coteaux, menant d'harmonieuses lignes,
Des foyers où s'asseoir, toujours sûr de l'accueil :
Et, quand il s'étendra, comme tous, au cercueil,
Pour qu'il puisse y dormir, en cendres révérées,
Un beau Campo Santo, clair au fond des soirées...

Ainsi j'irai : mes jours couleront, tels que l'eau
Du calme Arno, longtemps, jusqu'au lointain tombeau.
Je serai salué par les fils et les pères :
Il me plaira de voir les campagnes prospères.
Lorsque je passerai dans tes murs, les enfants,

Si je leur ai souri, bondiront, triomphants.
Reproduisant mon geste, et respirant mon âme,
L'homme sera plus doux pour l'inquiète femme.
Les mères me feront bénir quelque berceau :
J'aimerai l'ouvrier, joyeux comme un oiseau.
Je serai plus léger du fardeau que j'enlève
Aux hommes, travaillés par leur orageux rêve.
Je leur dirai : laissez tomber ce joug pesant,
Goûtez le jour ; le ciel est pour tous bienfaisant!
Figline, Figline, dans ta Collégiale,
Je chanterai, tandis qu'un flot d'amour s'exhale ;
Je chanterai les mots anciens, les mots sacrés,
Qui font les vivants purs, et les morts délivrés.
Ainsi, de jour en jour, par ta vertu secrète,
Grandiront à la fois le prêtre et le poète.
Si je te quitte un peu, ce sera pour aller
Vers Florence, ta mère, afin d'y reparler
Avec mon Dante, avec mon Ficin, et les autres...
Ses fresques me diront les Anges, les Apôtres.
Je m'y promènerai. Tu ne m'en voudras pas
D'avoir porté là-bas mes pensers et mes pas,
Et de m'être mêlé, sous l'azur qui m'isole,
Aux clartés, aux cyprès, aux roses de Fiesole.

LOUIS LE CARDONNEL.

AU TEMPS DE LA TERREUR

—

LES DERNIÈRES AVENTURES DU BARON DE TRENCK

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS (1)

—

Ils sont nombreux les étrangers qu'attirèrent en France les puissantes clameurs de la Révolution. Mais tous n'arrivèrent pas avec des idées pures. Si quelques-uns voyaient, dans le spectacle émouvant de l'heure, la réalisation de leurs plus chères, de leurs plus intimes conceptions, d'autres ne pensaient guère qu'à se repaître des dépouilles qui s'offraient à leur cupidité et dont l'importance leur semblait de bonne prise. Cependant, malgré les accusations contraires, il ne paraît pas que l'on puisse suspecter la loyauté des idées révolutionnaires de Frédéric, baron de Trenck. Quarante-deux années de sa vie passées dans les cachots du roi de Prusse ou en exil ne contribuèrent pas peu, sans doute, à le pousser vers le pays de la liberté. Au despotisme royal, qu'il rendait responsable de ses souffrances, de sa captivité et de sa ruine, il opposa la générosité des déclarations nouvelles. Sur leur foi, il se réfugia en France, espérant y trouver un asile à sa vieillesse, un adoucissement à ses malheurs et une application de ses rêves ; mais il n'y rencontra que la délation, l'emprisonnement et la mort, — fin lamentable d'une vie agitée et toute remplie d'aventures.

Ces aventures sont fameuses. Il n'est pas de récit d'évasions célèbres qui ne les relate en détail, et elles ont inspiré au

(1) Archives nationales, F^{7}4775^{31}. — Voir également : *Mémoires* et *Journal* de Treuck ; Aulard, *la Société des Jacobins*, t. V ; Wallon, *Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris*, tome V, et, sur les sources allemandes, un récent article de M. Joachim Kühn, dans la *Revue des curiosités révolutionnaires*, t. II, 1912, n° 24. Nous avons indiqué en références les autres sources utilisées.

moins trois ou quatre romans historiques. — Après avoir connu la faveur royale la plus incroyable, les attentions et probablement l'amour de la princesse Amélie, sœur de Frédéric II, valurent à Trenck la plus atroce des disgrâces. Sa famille, considérable en Prusse, se partageait les grandes charges civiles et militaires. En 1740, à l'âge de quatorze ans, il eut son premier duel, suivi de deux autres en 1742, alors que s'achevaient brillamment ses études à l'université de Kœnigsberg; il se tira avec honneur de toutes ces rencontres. « Ces succès multipliés, écrit-il dans ses Mémoires, m'ayant extrêmement enflé le courage, je ne parus plus en public qu'avec une épée d'une énorme longueur et tout l'appareil d'un vrai spadassin. »

Ainsi préparé au métier des armes, Trenck entra facilement comme cadet aux Gardes du Corps. Frédéric II choisissait lui-même les hommes qui composaient cet escadron. Ils étaient beaux, robustes, entraînés et somptueusement équipés. Leurs officiers, instruits et riches, courtisans et tacticiens, pouvaient prétendre à toutes les ambitions, s'ils plaisaient au roi. Trenck s'attira sans retard les faveurs de celui-ci; après trois semaines d'incorporation, par l'effet d'une bienveillance rare, il obtenait le grade d'officier.

Il peut alors fréquenter la cour. Mais, pour son malheur, il y rencontra la princesse Amélie, la propre sœur du roi. Les projets matrimoniaux de la princesse étaient alors fort contrariés par la faute de sa sœur Louise-Ulrique. Celle-ci, craignant le célibat, avait attiré à elle les hommages d'Adolphe-Frédéric, prince de Suède, précédemment destinés à Amélie. Et une demande en mariage officielle venait de couronner ses efforts et de satisfaire son ambition. De cette trahison, Amélie éprouva un violent dépit; elle se décida à un coup de tête. L'occasion s'en présenta au cours d'un bal auquel Trenck assistait au milieu des courtisans. Ayant perdu la frange d'or de son écharpe, il fut raillé par le roi devant tout l'entourage. Cette scène attira sur lui les regards d'Amélie, qui trouva de son goût l'officier élégant, jeune et beau, et le pria d'accepter de sa main une autre écharpe. D'autres bienfaits suivirent, et bientôt le protégé étonna Berlin de son luxe.

Ainsi qu'il est naturel, Trenck ne s'explique pas positivement sur le chapitre de ses amours. Ses Mémoires parlent

bien de relations intimes avec une grande dame, mais ne dévoilent ni le nom ni le rang exact de celle-ci. Quoi qu'il en soit, Frédéric, mieux renseigné, coupa court au scandale en enfermant l'amoureux trop fortuné, d'abord dans la citadelle de Glatz, puis dans celle de Magdebourg. Ainsi commencèrent les persécutions qui rendirent Trenck célèbre dans toute l'Europe et qui durèrent plus de quarante ans. Après quoi il obtint enfin sa grâce et se maria. Pendant seize années on toléra sa présence à Aix-la-Chapelle, mais il ne profita complètement de sa liberté qu'après la mort de Frédéric. Pensionné alors par la cour d'Autriche, entouré d'une nombreuse famille, il pouvait espérer une heureuse et tranquille vieillesse, lorsque l'annonce de la Révolution réveilla ses anciennes rancœurs et en fit, dans les pays de langue allemande, un champion acharné des idées nouvelles.

§

Déjà le nom de Trenck avait pénétré en France. Dès 1788, la scène d'Oudinot donnait un drame intitulé : *le Baron de Trenck ou le prisonnier prussien*, dont on ne connaît rien de plus, sinon qu'on invita le héros à venir en personne tenir son rôle, ce que d'ailleurs il refusa (1). En ce moment, d'autres travaux l'occupaient davantage et parmi eux, en première ligne, la traduction en français de l'Histoire de sa vie, où il racontait tout au long ses démêlés avec le philosophe de Sans-Souci, ses aventures et ses malheurs.

Vers le mois de janvier 1789, Trenck arrive donc à Paris donner de son histoire une édition nouvelle qui, écrit-il, « éclipsera toutes les éditions falsifiées qui ont paru jusqu'ici ». Et, fier des persécutions qu'il a endurées, il ajoute : « Les souverains m'ont pillé et il ne me reste que mon industrie pour soigner ma nombreuse famille... Le *Journal de Paris* m'honore de son approbation, mais on me reproche à tort d'avoir différé l'Histoire de ma vie jusqu'à la mort de Frédéric... Je ne suis pas l'homme qui craigne le courroux des despotes. Ah !... je serais riche si j'avais rampé aux pieds du trône de Joseph ! Je ne changerai pas au moment où le sage se trouve au-dessus du péril; mon tombeau me garantira des poursuites

(1) Baron Kervyn de Lettenhove, *les Collections d'autographes de M. de Stassart* : in-8, Bruxelles, 1879, p. 83.

des tyrans ... (1) » On voit qu'il ne soupçonnait pas alors sa destinée.

Le 13 mars, le directeur de la librairie lui accorde un rapport favorable, une sorte de permis d'imprimer, autorisant la nouvelle édition des Mémoires qui parut, en trois volumes, sous la date de 1788, à Paris, chez Onfroy, et à Strasbourg, chez Treuttel (2). Pendant plusieurs semaines, la grande affaire de Trenck, sa grande préoccupation, est de ménager un sort favorable à ces coquets petits livres. Lus avec intérêt, ils provoquent un vif mouvement de curiosité en faveur de leur auteur, ce héros, ennemi personnel du grand Frédéric. Mais, toutefois, ils ne se vendent pas en quantité suffisante pour lui permettre d'édifier une fortune ; ils jouissent d'un succès d'estime.

Sur ces entrefaites, Trenck retourne à Vienne. Il n'est pas dans sa nature d'y garder le prudent silence que lui conseille sa qualité de pensionné autrichien. Il se croit un droit imprescriptible à la pension qu'on lui sert, et que justifient amplement, à ses yeux, son long emprisonnement et la confiscation de ses biens. Mais le gouvernement de l'Empereur ne tarde pas à lui montrer que recevoir deux mille florins par an ne l'autorise pas à conserver son libre parler ni ne le dispense de gratitude. En septembre 1791, Trenck se trouve compromis, assez obscurément, dans une manière de complot de cour. On lui reproche certaines réflexions sur la Révolution publiées à Bade et, en guise du châtiment, on lui inflige dix-sept jours d'arrêts qu'il passe dans sa maison, à Vienne.

Le motif apparent de mon arrestation, écrit-il, était que j'avais négligé de me présenter au gouvernement général pour être employé au service, mais le véritable motif de ce traitement est une vengeance de prêtres qui ont dû profiter des circonstances pour me dénigrer. Je les avais provoqués par la découverte de plusieurs grands abus que j'avais dénoncés à la Diète. L'absence du monarque avait enhardi mes ennemis pour me faire un procès qu'ils ont commencé par l'exécution. Mais j'ai triomphé d'eux, je suis libre ; mes adversaires sont confus et l'Europe entière lira en peu de temps ma justification. La justice et la magnanimité de l'Empereur me font espérer que ce moyen légitime ne me sera pas refusé.

(1) Charles Asselineau, *Mélanges curieux et anecdotiques* tirés de la collection d'autographes Fossé-Darcosse ; in-8, Paris, 1861, p. 456.
(2) *Archives Nationales*, V^1 55o.

En effet, l'affaire se termina sans grands dommages. Au lieu de se voir condamner à quelques années de forteresse, non seulement il obtint sa liberté, mais on l'autorisa même à voyager partout et à écrire des livres en tel nombre, en tel lieu et sous telle censure qu'il lui plairait. Toutefois, dans ce cas, on le privait de sa pension, laquelle cependant était conservée à sa femme, si elle continuait à demeurer en Autriche (1). L'Empereur ne pouvait se montrer plus accommodant. Mais Trenck, esprit aigri, difficile et brouillon, ne put se plier à ces nouvelles exigences et se jeta à corps perdu dans une croisade contre l'absolutisme des rois et la tyrannie des prêtres.

Dans les derniers jours de 1791, traqué en Autriche, à la suite d'une histoire de duel mal éclaircie, et banni de la Prusse, il se réfugie à Hambourg. Dans cette ville libre, il espère trouver un abri aux persécutions et une sécurité suffisante pour mener à bien la campagne politique qu'il rêve d'entreprendre. Pour ce faire, il commence la publication de son journal, le *Journal de Trenck*, qu'il traduira plus tard à Paris, et qui bientôt possède en Allemagne quatre mille abonnés. Pendant dix-huit mois, il y mène rudement le combat. Mais à la fin les autorités s'émeuvent ; elles craignent des représailles diplomatiques ; elles confisquent le journal et menacent le trop violent pamphlétaire d'une arrestation immédiate. Trenck se sauve alors à Altona, en territoire danois, où il peut continuer son ouvrage. Mais ses ennemis le poursuivent encore et cherchent à l'enlever. Il songe alors à gagner la France où, pense-t-il, un accueil chaleureux et une vénération universelle l'attendent. Le ministre français à Hambourg fait part de ses desseins au ministre et reçoit l'ordre de presser le voyage ; à Paris, Trenck sera reçu à bras ouverts et on y utilisera ses lumières.

Une fois déjà, avant cette brillante invitation, Trenck avait correspondu avec la Convention. Il lui recommandait Guillaume Gerresheim, ancien aide-de-camp de Dumouriez, qui demandait à mettre son épée au service de la Révolution. Dans une langue plus chaleureuse que correcte, il écrivait à la haute assemblée :

Mon histoire, mon nom, mes sentiments, mon caractère sont connus en France. Ennemi déterminé du fanatisme et du pouvoir

(1) V. le *Moniteur*, octobre-novembre 1791.

arbitraire, sacrifice parlant du despotisme, rien n'arrête mon bras pour me ranger sous vos étendarts, Messieurs, que le devoir de père de huit enfants et le risque d'une troisième confiscation. Mes vœux sont toujours pour votre salut et la destruction des aristocrates, et mon sang bouillonne lorsque ma situation m'empêche d'exécuter ce que l'ambition et le cœur désirent (1).

Les circonstances, désastreuses à d'autres égards, le favorisaient donc et le mettaient à même de réaliser ses souhaits les plus intimes. Réunissant alors ses économies, il frète un navire à Hambourg et essaie d'atteindre la côte française. Mais le malheur le poursuit. D'abord pris par un armateur anglais, il échoue avec lui et ne parvient qu'avec peine à sauver son vaisseau. Puis en arrivant au port du Havre, qui lui semble le terme de sa malchance, et malgré ses passeports de la France et du roi de Danemark, un corsaire français le capture, le dépouille et le débarque seul. Du coup, Trenck perd son équipage d'une valeur d'environ 4000 écus et sa fortune se montant alors en tout et pour tout à 342 écus de six francs. Sa détresse est affreuse; il passe cinquante-deux heures sans nourriture et trente jours sans changer de chemise. Enfin, vers le mois d'avril 1793, il arrive à Paris et s'installe rue de Cléry, à l'hôtel des Colonies, chez un nommé Martin.

§

Il entreprend alors les démarches les plus pressantes pour recouvrer ce qui lui a été pris indûment au Havre et qui constitue les maigres débris de sa fortune. Mais les promesses flatteuses faites naguère à Hambourg sont déjà bien oubliées et, quelque opiniâtreté qu'il apporte à sa réclamation, il n'obtient aucun résultat. « J'ai trouvé des ministres gredins, des députés corrompus, des jongleurs et des meneurs enragés, et des imbéciles ou dupes des imposteurs », écrira-t-il plus tard. Pour le moment, il conserve ses naïves illusions sur la vertu politique. Cependant, sans argent, sans relations, il faut vivre; la misère le guette et le crédit s'épuise. Il pense alors à traduire en français son journal de Hambourg. Peut-être, puisque les hommes de la Convention ne veulent pas entendre ses plaintes légitimes, la Nation sera-t-elle plus sensible et plus attentionnée? En s'adressant directement à elle, en criant l'in-

(1) Hambourg, 2 septembre 1792; *Archives Nationales*, C. 238, n° 248.

justice, peut-être lui rendra-t-on son bien et lui permettra-t-on ainsi de se livrer, sans soucis matériels, à une propagande révolutionnaire utile et désintéressée?

Voilà son rêve; reste la réalisation. Elle est malaisée. Pour se procurer des abonnés et de l'argent, Trenck s'adresse à ses compatriotes habitant Paris. Il écrit à Guillaume de Wolzogen, ami et beau-frère de Schiller en même temps que chargé d'affaires du duc de Wurtemberg :

[Paris, le 4 juin 1793.

Mon ami,

Je vous envoie quelques exemplaires de ma prière pour les distribuer entre vos amis (1).

Recommandez en même temps mon journal, dont le premier cahier paraîtra samedi prochain, et procurez-moi des souscriptions. Je me trouve dans l'embarras pour les frais de l'impression ; chaque cahier demande 1300 livres d'avance. Je vous assure de la réussite, mais l'actuel me gêne beaucoup dans l'exécution.

Demain, je serai initié aux mystères des Jacobins, nouveau rôle pour le Bélisaire allemand. Votre ami par goût raisonné,

TRENCK.

Deux jours après, nouvelle demande d'argent et plus pressante. En possession des épreuves de son journal, il les envoie à son correspondant pour le convaincre de l'exactitude de ses dires.

[Paris], le 6 juin 1793.

Mon ami,

Peut-être qu'en parcourant ces feuilles vous vous ferez de moi une fausse idée. Mais nous sommes tous les deux Allemands et je suis sûr que ma confiance ne vous offense pas. A nos affaires donc et parlons sans réserve.

Tout mon bagage et mon argent se trouvent encore sur mon bateau confisqué au Havre.

Je suis ici un émigré allemand et l'impression de mon journal exige des avances. Aucune feuille n'est rendue sans être payée d'avance. C'est pourquoi j'ai besoin ce soir de 300 livres et je ne sais où les trouver. Quant à mon argent, je peux le recevoir de Hambourg seulement le 15. Aussi personne n'a-t-il encore souscrit à mon journal, sur quoi je compte. Et pour chaque cahier on me demande 1150 livres d'avance (2).

(1) *Prière de guerre des citoyens français, pour contraster celle des Prussiens, insérée dans les feuilles publiques de l'Allemagne, traduite du journal de Trenck par lui-même ;* Paris, 1794, in-4 de 8 pp.

(2) Dans la lettre précédente, Trenck estimait la somme nécessaire à 1300 livres.

Si vous pouviez m'adresser, par le porteur de cette lettre, 300 livres en assignats, vous me rendriez en cette occurrence un service d'ami ; le 15, je vous rembourserai avec gratitude.

Des affaires pressantes m'empêchent de venir vous voir moi-même. Mais demain je me présenterai personnellement pour justifier ma démarche d'aujourd'hui et pour vous assurer que je suis par choix et par goût,

de votre Seigneurerie,
le plus humble sans-culotte,
mais comme penseur votre ami et admirateur,

TRENCK.

Ces appels réitérés ne restent pas sans réponse ; mais toutefois sans satisfaire les exigences de Trenck. L'ami wurtembergois se laisse toucher ; il envoie 30 livres et il souscrit au journal. Aussitôt, nouvelle lettre de Trenck :

[Paris], le 9 juin 1793.

Monsieur le Baron,

Vous me donnez ce titre. Je dois vous rendre la pareille ; mon cœur vous appelle simplement... ami.

Vous m'avez envoyé 30 livres. Sous ce pli je vous retourne donc 6 livres ; d'ici à une semaine suivront trois cahiers à la fois pour réparer ce qu'on avait perdu. Si vous savez des amis de la vérité sèche et satirique, procurez-moi quelques souscriptions de plus. Les avances que vous m'avez faites me pèsent. Dès qu'on connaîtra mon entreprise, les amateurs ne manqueront pas.

Dites-moi, je vous prie, quand nous pourrons nous voir avant votre départ. Cela m'importe beaucoup parce que je suis, par choix et par goût,

Votre admirateur,

TRENCK.

§

Dans l'intervalle de ces deux dernières lettres, Trenck s'est présenté aux Jacobins. Il espère que les fervents sans-culottes qui composent ce club le recevront sans hésitation parmi eux et lui fourniront une aide utile. N'est-il pas une des victimes les plus illustres de l'absolutisme et de la cruauté des rois? Ne va-t-il pas publier un journal où seront stigmatisés leurs méfaits, et où il célébrera l'œuvre libératrice de la Révolution?

Le 7 juin, sous les auspices de Mittié jeune, il sollicite donc son admission ; mais, ni le tableau touchant de ses malheurs, ni l'ardeur de son prosélytisme n'émeuvent certains opposants.

Leurs raisons inquiètes, que nous rapporte un contemporain, font rejeter purement et simplement sa demande. « Trenck, raconte ce témoin, avant de voir fermer ses paupières, veut être jacobin, il demande à être admis dans la société, qui allait adopter ce nouvel enfant sans le légitimer par le creuset épuratoire ; mais Trenck est étranger, a dit un membre ; Trenck peut, les feux de l'amour éteints, chercher à mettre à profit des rapports avec le despote de Berlin ; Trenck a des enfants au service de Frédéric ; Trenck ne doit prétendre qu'aux entrées des séances et n'être admis qu'après un mûr examen (1). » On applaudit, on adopte ces conclusions ; une fois de plus, les espérances de Trenck sont déçues.

Néanmoins il ne perd pas complètement courage ; il s'attache avec désespoir à la dernière chance de salut qui lui reste : son journal, et il y apporte tous ses soins. Dès son arrivée à Paris, il en préparait la publication. Un prospectus, écrit sans doute à la fin d'avril, exposait de la sorte le projet : « Je donnerai de ce journal douze cahiers, d'environ cent pages chaque, trois par mois, le 1er, le 10 et le 20, par souscription, sur bon papier, et le premier numéro paraîtra le 10 de mai. » Le prix de la souscription pour les douze cahiers était fixé à 24 livres pour Paris et à 30 pour la province. L'auteur promettait, en outre, en guise de supplément à chaque cahier, « une feuille de nouvelles concentrées et réelles de nos armées, des progrès de la République, et un raisonnement juste sur toutes les gazettes du jour... Enfin, ajoutait-il, je prie ceux que mon sort intéresse et qui me veulent du bien d'augmenter le nombre de mes lecteurs dans les cercles de leurs amis. » Mais, ainsi que nous l'avons vu, plusieurs entraves, dont la plus tenace fut sans doute l'impécuniosité, ne permirent pas à Trenck de réaliser son projet pour la date prévue. Le premier numéro ne parut que le 15 juin sous le titre de *Journal de Trenck, ouvrage politique, critique et philosophique, dédié aux hommes libres et républicains ;* le second le 22 juin ; deux autres, datés des 20 et 27 juillet, achevèrent la série. Quant au supplément gratis, les abonnés n'en reçurent que trois numéros, les 3, 6 et 10 juillet.

On doit à la vérité de dire que parmi les journalistes révo-

(1) *Courrier universel ou l'écho de Paris, des départements et de l'étranger ;* dimanche 9 juin 1793, pp. 2 et 3.

lutionnaires, et on sait si leur nombre fut immense, Trenck se classa de suite parmi les plus ennuyeux. L'emphase et l'exagération abondent dans ses interminables dissertations sur le despotisme des aristocrates et du clergé, sur la cruauté des rois bourreaux de leurs peuples et sur le machiavélisme de Cobourg. Rien n'arrête sa plume à la poursuite des ennemis de la République; rien, pas même les réelles difficultés qu'il rencontre à employer correctement le français.

Je ne me dissimule pas mon peu d'aptitude à écrire dans une langue qui m'est étrangère, avoue-t-il en présentant sa *Prière de guerre des citoyens français*, mais on reconnaîtra au moins, dans cette faible production, la véracité d'un Allemand devenu Français, et j'ose espérer qu'à ce titre je serai lu avec connivence et reçu tel que je le saurai mériter par mes actions.

Il ajoute ailleurs, toujours sur le même sujet :

Un homme comme moi, blanchi dans les tourbillons du monde; témoin expérimenté dans mille violations du droit des hommes; ayant essuyé lui-même les secousses les plus terribles du pouvoir arbitraire; qui, malgré ses principes, voit avec un cœur navré de chagrin servir ses trois fils dans les armées mercenaires... se croit en droit de blasphémer les despotes qui l'ont maltraité et trompé... ne connaît ni frein ni dangers, lorsqu'il s'agit d'animer, d'instruire ceux qui n'ont pas encore perdu la volonté de briser les fers de leurs concitoyens. Il y a longtemps que mes productions littéraires sont confisquées dans l'Europe. Si je n'avais pas trouvé un asile en France, je l'aurais chez les Hurons. Il est permis dans ce climat d'écrire de nos lois avec autant de franchise et de mépris que nos gazetiers le font du Dey d'Alger ou de quelques majestés sacrées des nègres. Il est juste que je me donne satisfaction, quoique je ne regagnerai jamais, par mes écrits, les intérêts de mon bien confisqué. Leur véracité empêche le débit, et il y a peu d'hommes assez citoyens pour favoriser leur publicité.

Pour une fois, Trenck n'exagérait pas. Malgré son zèle révolutionnaire, le journal ne produisait pas les effets attendus. Le premier numéro du *Raisonneur* fut même dénoncé aux Jacobins, comme renfermant à mots couverts une apologie de Custine et de Biron. Quant aux souscripteurs, ils ne montraient que fort peu d'empressement à apporter leurs 24 livres au bureau de Trenck. En tout et pour tout, il en vint quatre, qui le consolèrent malaisément des quatre mille abonnés qu'il avait perdus en Allemagne.

Cependant, pour piquer la curiosité du public, Trenck annonçait un supplément aux trois volumes de ses Mémoires. « Ce tome, écrivait-il, jettera le jour sur les premiers et sera plus intéressant. » Inutile et fallacieuse promesse! le livre resta à l'état de projet et le journal dut suspendre sa publication. Après quatre mois de vie de Paris, plus pauvre qu'au premier jour, Trenck criait la misère, et il devait quatre mille livres tant en frais d'impression qu'en dépenses d'entretien.

Ruiné sans espoir, à bout d'énergie et de ressources, il écrivait le 17 août au conventionnel Osselin : « J'ai vendu montre et habits pour subsister, et je ne sais où trouver ma nourriture. » Et, malgré tout, il acceptait stoïquement son sort — la mort de faim — quand, à point nommé, un mandat d'arrêt modifia en l'aggravant sa situation lamentable.

§

Malgré ses protestations de dévouement et de civisme, Trenck était suspect à la majorité jacobine, — celle-là même qui s'était opposée à son admission au club. Un pamphlet de l'an III le qualifie tout crûment de gourmand, d'espion, d'aventurier sans esprit (1), et beaucoup de contemporains partageaient ce jugement cruel et catégorique. Enfin, ni sa probité politique ni le désintéressement de sa propagande ne s'imposaient aux politiciens et au peuple. Relevant les conversations de la foule, après son arrestation, un observateur de l'esprit public déclarait sans détours : « Il passe pour constant que le fameux prussien Trenck, que l'on croyait bonnement être venu à Paris pour y respirer l'air de la liberté, est un espion de Cobourg (2). »

L'absence de preuves positives ne permet pas d'adopter ces appréciations dénuées d'indulgence. Parler de la gourmandise de Trenck, de ses mauvaises mœurs, alors qu'il meurt de faim, semble une exagération d'un goût douteux. En ce qui concerne la question d'espionnage, sa déchéance est trop évidente, trop réelle, pour laisser supposer qu'il tire profit de son séjour en France. Et puis quels renseignements sérieux et utiles tirer de cette « pauvre tête désorganisée par de longs malheurs »,

(1) *Dialogue des morts* [auteur anonyme].

(2) Pierre Caron, *Paris pendant la Terreur ;* in-8, Paris, 1911, t. I, p. 228. — Rapport de l'observateur Dugas, du 29 sept. 1793.

de cet homme qui n'approche que de loin les puissants du jour? Son amour de la Révolution est déclamatoire, mais dans le goût de l'époque. Son zèle est indiscret, son langage parfois imprudent, ses démarches inopportunes; mais oublie-t-on le spectre de la misère qui le poursuit, la déchéance de cet homme qui fut aussi riche, fêté, qui espéra voir se réaliser ses rêves de liberté et de fraternité, et qui maintenant en est réduit, pour vivre, à livrer aux marchands ses plus intimes dépouilles, à quémander des faveurs, des secours, sans rencontrer nulle part les douceurs et les consolations que méritent ses malheurs et sa déchéance même?

Autour de lui, Trenck sent donc la défiance, une défiance haineuse, qui met en doute ses plus pures pensées. On dédaigne ses efforts, ses écrits, ses déclarations. Si encore la liquidation de ce qu'on lui a pris au Havre, et qu'il espère toujours, si des dettes criardes ne le retenaient pas, il se réfugierait en Suisse. Il en forme un instant le projet. « Là, écrit-il le 8 août, « je m'ensevelirais dans un village et cacherais mon existence à l'univers, n'ayant plus d'asile en Europe. » Mais comment voyager quand on est pauvre? Un jour, n'ayant plus que dix sols en poche, il implore 300 livres de la Convention ; et, ajoute-t-il, « si on me massacre à Paris, envoyez cette lettre à mon épouse ; elle honorera mes cendres et payera ma dette ».

Aux lamentations de celui qui se qualifie lui-même de Bélisaire allemand, la Convention reste sourde ; d'autres projets l'occupent et d'autres hommes l'intéressent davantage. Malgré plusieurs démarches auprès de son compatriote Anacharsis Clootz, il n'aboutit à rien. Bientôt, il est pris dans l'engrenage terroriste; il est suspect. On le cherche; il change de logement; mais il ne parvient pas à tromper la police, et le 11 septembre on l'enferme à la Conciergerie sous l'inculpation d'agent prussien.

Ironie des choses : une prison comme dernier asile à son zèle! Il était temps qu'il y entrât. Le logeur Martin ne voulait plus conserver un locataire aussi mauvais payeur, qui lui devait huit cents et tant de livres et qui ne lui offrait, en garantie, que sa chétive garde-robe. Deux redingotes, l'une en drap bleu, l'autre en gris, trois culottes, dont une en velours de coton noir, un habit et une veste noirs, trois gilets, une paire de bas de fil, une gibecière, un paquet de cols, deux

vieilles tiges de bottes, un cachet armorié, une boîte carrée en fer blanc, différents manuscrits allemands et quelques journaux ; la fortune de Trenck ne consiste pas en autre chose lors de son arrestation.

Pendant deux mois, on oublie le malheureux dans sa geôle. Nul interrogatoire, nul indice ne le renseignent sur les faits qui lui sont reprochés. Cependant, vers la mi-octobre, on emprisonne une femme qui habitait rue de Cléry et qui était sa maîtresse. Car Trenck avait une maîtresse, laquelle était enceinte de lui ou d'un autre, très probablement d'un autre. Il y a dans cette affaire un nommé Henry, dont le rôle manque de clarté...

Cette femme était allemande et n'avait d'autre état que celui de consoler les cœurs vides et sentimentaux. On l'enferma d'abord à la Force, puis au Plessis. La comtesse de Bohm, qui la rencontra dans cette dernière prison, la distingua pour des raisons qu'elle indique. « Elle ne rougissait pas d'être fille publique, écrit la comtesse. Chez elle, un assez beau corps servait d'enveloppe à une âme audacieuse, ardente, fortement trempée. Elle faisait son métier avec une dignité que nulle autre de même sorte n'eut peut-être jamais. Les femmes de cette espèce abondaient au Plessis, elle seule s'y fit remarquer (1). » Entretemps, elle avorta, ne pouvant supporter les souffrances et la misère de l'incarcération.

Dans une lettre à la Convention, Trenck raconte les services que cette femme lui rendit et dans quelles circonstances. « N'ayant ni ami, ni connaissance à Paris, écrit-il, je m'adressai à une femme de caractère, nommée Elysée Demorest (2), qui se chargea de porter ce mémoire (3) à sa destination », non sans en avoir lu le contenu et s'être assurée qu'elle ne s'intéressait pas à un émigré. « Se trouvant dans l'antichambre du conseil, continue-t-il, elle remet mon écrit entre les mains d'un certain député que je ne veux pas nommer, parce que depuis ce temps il a été reconnu coquin et enfermé en prison comme traître à la patrie. Celui-ci accepte le mémoire, et promet avec politesse de s'intéresser pour moi.....

(1) Comtesse de Bohm, née de Girardin, *les Prisons de Paris en 1793* ; in-8, Paris, 1830, p. 154.

(2) On la nomme ailleurs Louise Pagès. Son nom véritable n'était probablement ni l'un ni l'autre.

(3) Un des nombreux mémoires adressés par Trenck à la Convention.

Je passe sous silence l'infamie du législateur et la publierai en son temps... » Il n'y tarde guère; en guise de conclusion, la même lettre contient le mot de l'énigme : « Une femme cherche justice chez un député de la Convention. Ce député en veut faire sa maîtresse. Elle préfère l'amitié d'un vieillard honnête, et ce scélérat puissant la sacrifie par jalousie et atrocité. » Le scélérat en question n'est autre que le conventionnel Osselin, qui devait se suicider en s'enfonçant un clou dans la poitrine. En attendant, il se vengeait des dédains de la femme en lui faisant partager le sort peu enviable de son malheureux protecteur.

Si, pendant ce temps, Trenck continue à se demander pourquoi on l'a arrêté, il ne tarde guère à connaître les noms de ses dénonciateurs. Ce sont les frères Frey, étrangers comme lui et beaux-frères du conventionnel et ancien moine Chabot. Sans doute, pense Trenck, ils ont agi à l'instigation de celui-ci. Sa fureur alors ne connaît plus de bornes et il exhale ses plaintes dans un papier intitulé :

Note sur la source de mon arrestation.

Je connais un juif nommé Dobrufka, né à Nikelsburg en Moravie. Il vint à Vienne pour faire le m.....de ses deux sœurs très jolies qui infectèrent et ruinèrent les jeunes chevaliers, et pour cela furent chassées publiquement de la ville et des états autrichiens.

L'empereur Joseph se servit de ce juif, qui acheta à Vienne le titre de Schönfeld, comme espion, durant les diètes en Hongrie, où tout le monde le connaissait sous ce titre respectable. Je le connais positivement, et je sais qu'il avait par ce mérite beaucoup d'accès chez l'empereur Léopold.

Mon épouse m'écrivit, il y a quatre mois, d'être sur mes gardes à Paris, parce que le juif rusé Schönfeld se trouvait ici et que sans faute il aurait des instructions de l'Empereur pour me faire du mal. C'était même un favori du souverain qui, par amitié, me fit donner cet avis. Je cherchai Schönfeld ici sans le trouver. Enfin un Viennois vint me dire qu'il était logé rue d'Anjou, dans un grand hôtel d'émigrés, qu'il faisait de grandes dépenses, donnant table ouverte aux Jacobins, entre lesquels il jouait un grand rôle; qu'il portait ici le nom de Frey, et qu'il avait donné la fameuse vierge de Vienne, sa sœur, au député Chabot, ex-capucin, en mariage.

J'allai incessamment chez lui pour être sûr de mon fait. Je trouvai le même juif Dobrufka, espion de l'Empereur, qui m'avoua même que c'était lui qui, par l'organe d'un de ses amis, empêcha ma récep-

tion aux Jacobins, le jour où je me présentai à leur tribune... (1).

§

Ce temps est déjà loin, mais l'amertume n'en est pas amoindrie. Trenck ne se console pas de cette dénonciation par des traîtres, et, ceux-ci, il les dénonce lui-même. Soin superflu; la justice révolutionnaire aura son heure.

En attendant, le 12 janvier 1794, on le transporte, sur la charrette des malfaiteurs, de la Conciergerie à Saint-Lazare. Il y produit mauvaise impression. « C'était, dit l'un, un fort mince personnage que ce baron fameux, sale, malhonnête, ignorant et menteur,... et, comme ces tableaux prestigieux, le beau disparaissait à mesure de l'approche (2). » L'autre le dépeint : « Un homme long et mince, vêtu d'une redingote claire(3). » Pour tous, c'est un malheureux halluciné, victime de ses rêves.

En prison, son dénûment est absolu ; pendant six semaines, il couche sur le carreau, à même, et il mange les restes. Il y serait sans doute mort de faim et de souffrances si le comte d'Estaing, lui-même incarcéré, ne lui eût offert, à son insu, un lit complet et, moyennant deux livres par jour, payé sa pension à un traiteur. Malgré tout, le pauvre sexagénaire tombe malade. Assigné comme témoin, lors du procès Chabot, il souffre d'une telle goutte aux pieds qu'on doit le transporter, sur

(1) *Archives nationales*, série W, carton 342, dossier 648, pièce 7.—On trouve une autre version de cette visite de Trenck aux Frey dans une lettre de Chabot à ses collègues membres des comités de Salut public et de Sûreté générale, écrite pendant son incarcération au Luxembourg, le 11 frimaire an II (1er décembre 1793). « Le baron de Trenck, dit-il, vint leur emprunter de l'argent : mille écus, si je ne me trompe. Junius Frey lui dit : « Je ne puis pas vous prêter cette somme. Mais puisque vous êtes dans le besoin, voilà quatre cents livres dont je ne vous demande pas de billet. » Le baron de Trenck lui dit alors : « Je ne serais pas dans l'embarras, si un inconnu ne s'était pas opposé à ma réception aux Jacobins. » — « Ce n'est pas un inconnu, lui dit Frey, c'est un excellent montagnard, Simon de Strasbourg. Mais il faut que vous sachiez qu'il n'a été que mon organe. Je vous ai vu jouer la comédie en Hongrie. Vous vous fîtes mettre en prison par Léopold et cela pour mieux lui livrer le pauvre peuple de la Hongrie qui, sans vous, serait libre et du royalisme et de l'aristocratie sacerdotale et nobiliaire. J'ai cru qu'il fallait avertir les Jacobins que vous étiez dangereux. » Trenck s'excusa bien mal de cette accusation faite en ma présence. Il se retira fort en colère et dit quelques mots allemands par lesquels il menaçait Frey de son épée quand il serait guéri de son attaque de goutte. Il n'emporta pas moins l'argent que Frey lui avait donné. Je lui dis alors : « Vous devez à la patrie qui vous adopte de dénoncer formellement le baron de Trenck. » Il le fit au comité de Sûreté générale par l'intermédiaire d'Emmanuel Frey... » *Archives nationales*, F7 4637.

(2) *Mémoires sur les prisons de la Force et du Plessis*, p. 22.

(3) Cité par M. Joachim Kühn.

un brancard, à l'audience (1). Avec joie, il apprend la condamnation et l'exécution des Frey. « Les têtes de mes ennemis étant tombées, écrit-il à la citoyenne Onfroy, sa libraire, j'attends justice et satisfaction, et c'est le moment d'agir pour mon droit. » Tout ragaillardi par l'espoir de la liberté, il ajoute ces « vers » détestables :

Je me porte bien, et je sais braver les orages,
Il ne me manque que le besoin physique à mon âge.

Maintenant, il accable la Convention de mémoires et de défenses. Son dossier, aux Archives nationales, en contient plus de vingt. Les mêmes phrases s'y retrouvent, et les mêmes sentiments. Il y maudit la négligence, la cruauté et l'ingratitude des Français à son égard ; il y compare les richesses qu'il a abandonnées en Autriche, la haute situation occupée par ses enfants, par ses parents, à sa détresse actuelle. Il a voulu servir la Révolution, il lui a tout sacrifié, mais, en retour, elle ne lui donne que l'aire d'un cachot. Et il ajoute, véridique et navré : « Je manque de tout. »

Une fois encore, la Convention reste sourde. Que lui importent Trenck et ses anathèmes ? Mais Trenck n'envisage pas pareillement la situation ; elle l'intéresse davantage. Et bientôt la colère l'emporte sur la prudence. Par rage ou par désespoir, il tient les propos les plus compromettants sur le gouvernement et sur les personnes. Il répète, avec un air de mystère, que cent mille Valaques vont envahir la France, et autres balivernes, qui non seulement mettent en fuite ses codétenus, mais le font accuser d'être « l'auteur de toutes les mauvaises nouvelles (2) ».

Cependant, il se trouve englobé avec André Chénier, Roucher, le poète des *Mois*, et le conseiller Goëzmann, l'adversaire de Beaumarchais, dans la conspiration de Saint-Lazare. Traduit avec eux devant le Tribunal Révolutionnaire, le 6 thermidor an II (24 juillet 1794), il y entend les sévères accusations de Fouquier-Tinville :

... Trenck, étranger connu par les prétendues persécutions qu'il a essuyées à Berlin et à Vienne, n'était ici, sous le masque du patrio-

(1) *Assassinats commis sur 81 prisonniers de la prison dite Saint-Lazare les 7, 8 et 9 thermidor...* [par Roux l'aîné], p. 29.

(2) Dénonciation de Jaubert et Robinet, citée par Becq de Fouquières, Œuvres en prose de André Chénier, p. LXXVII.

tisme, que l'agent secret, l'émissaire de François et de Guillaume, tyrans d'Autriche et de Prusse. Le Journal dont il est l'auteur, malgré l'espèce de vernis républicain dont il a cherché à le couvrir, n'en démontre pas moins dans l'auteur le partisan du fédéralisme, de la tyrannie et du despotisme. Il est évident qu'il n'était que l'écrivain stipendié par des contre-révolutionnaires cachés, qui voulaient se servir de sa plume pour empoisonner l'opinion publique... (1).

Sous ces lignes menaçantes s'écrasaient la ferme signature de l'accusateur public et son dur paraphe; l'affaire était jugée et sans arrêt; la mort des « complices » fixée au lendemain. Mais, avant que de sentir sur la nuque le froid couperet de la guillotine, Trenck voulut encore une fois protester, pour les siens, de son innocence; il écrivit à sa femme le simple et digne billet que voici :

Ma digne et chère épouse, je marche à la mort avec le seul regret de vous avoir quittée. C'est Cobourg qui m'a forcé à me retirer en France. Je meurs innocent; vengez ma mort contre les scélérats qui me sacrifient; oubliez, s'il se peut, chère épouse, les malheurs que je vous ai causés pendant ma déplorable vie, ainsi qu'à nos enfants, à qui je vous recommande de partager toujours également vos tendresses (2). Adieu, ma digne épouse, adieu, mes chers enfants, que Dieu vous serve de père! Je vous donne ma bénédiction. Honorez ma cendre dans la personne du bon vieillard qui vous remettra cette lettre; il fut mon compagnon dans ma prison en France, et le soutien de ma triste vieillesse. Adieu pour jamais, ma chère et digne épouse. Adieu! Adieu!

Si, comme il est probable, cette lettre ne parvint jamais à sa destinataire (3), elle n'en prouve pas moins la parfaite inno-

(1) *Archives nationales*, série W, carton 431, dossier 969.

(2) En 1815, quelques jours après Waterloo, un fils de Trenck, général dans l'armée autrichienne, combattait en Savoie contre un détachement français commandé par le futur maréchal Bugeaud. On nous le représente comme brave, loyal et grand buveur. Il possédait, écrit un témoin, une gourde « qui était d'une capacité fort respectable et qu'il paraissait affectionner particulièrement ». *Souvenirs d'un vélite de la garde sous Napoléon Ier. Extraits des manuscrits de François-Frédéric Billon...*; in-18, Paris, 1905, p. 289. — L'année précédente, il avait campé à Paris sur la place de la Révolution où, croyait-il, son père avait été guillotiné. Il faisait erreur; en thermidor an II, on exécutait à la Barrière du Trône renversé et, de là, on portait les cadavres au cimetière de Picpus.

(3) On trouvera dans l'article de M. Joachim Kühn, précédemment cité, la discussion de ce point. La question de savoir si cette lettre parvint à la baronne de Trenck, qui habitait Vienne, ou si, au contraire, le messager la conserva afin de ne point se compromettre, est assez conjecturale. Un fait subsiste : c'est qu'il existe de cette lettre au moins deux variantes — celle des Archives nationales et celle de trois ou quatre brochures de l'époque — et qu'elle a été traduite en 1799 par un journal d'Altona. Mais cela ne résout pas le problème, assez insignifiant en soi, — ni d'ailleurs n'infirme l'authenticité du document.

cence de Trenck. Un condamné ne proteste pas avec une telle véhémence et à une telle heure. Ou il se glorifie de ses crimes, ou il les considère avec abattement, mais où trouverait-il ces phrases sincères et touchantes, sinon au fond d'un cœur qui va cesser de battre?

... Et ce fut le lendemain du jugement, le 7 thermidor an II, à six heures du soir, que, dans le panier de Sanson, la tête de Trenck, blanchie dans les cachots, heurta celle du divin poète de la jeune captive qui, lui aussi, avait rêvé de liberté, d'amour et de gloire...

PIERRE BART.

NOUVELLES RECHERCHES SUR LE MÉCANISME CÉRÉBRAL DE LA PENSÉE

—

On écrit beaucoup, on publie énormément aujourd'hui. Jamais la curiosité scientifique de l'homme n'a été plus vive. Mais l'abondance des matières et la dispersion de l'intérêt présentent de grands obstacles à la pénétration des idées nouvelles. C'est pourquoi nous croyons utile de signaler un fait qui risque de passer inaperçu et qui cependant marque bel et bien un nouveau tournant dans l'histoire intellectuelle de l'humanité. Ce fait est la révolution qui est en train de s'accomplir dans la psychologie.

Nous ne parlons pas ici pour des seuls savants, nous nous adresssons au grand public, à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes généraux — soit de la philosophie, soit de l'art, soit de la morale, — qui tous plus ou moins relèvent de nos connaissances psychologiques. Ce que nous avons à dire peut être formulé dans le langage de la vie courante et nous ne demanderons à nos lecteurs qu'un très léger effort d'attention.

La révolution dont nous voulons parler ne saute pas aux yeux parce qu'elle s'accomplit peu à peu touchant l'un après l'autre différents domaines de la psychologie. Ce qui empêche encore de la ressentir vivement, c'est qu'elle n'est pas subite, ni imprévue. Elle se prépare depuis longtemps et a été précédée par des mouvements plusieurs fois avortés. Cependant, il y a là un changement si complet des notions reçues que nous ne saurions nous empêcher de la comparer aux grands bouleversements qui se produisent dans la nature et dans la vie des sociétés.

Le fait nouveau qui cause ce bouleversement, c'est l'identification enfin obtenue des phénomènes psychiques avec les processus cérébraux. Non pas un essai d'identification, ni une hypothèse encore éloignée de la vie! Une identification

pratique rattachant au substratum matériel du cerveau toute la richesse, toute la mobilité, tout le mystère de la vie mentale. Ce n'est pas d'hier que datent les tentatives de ce genre. Les noms de La Mettrie, de Buchner et de Taine surgissent tout de suite dans la mémoire, dès qu'on commence à parler d'une matérialisation de la pensée. Mais leurs efforts ont échoué, et cela non seulement à cause de l'insuffisance des preuves scientifiques, mais encore à cause de l'écart qu'il y avait entre le schéma fourni par la science et l'expérience pratique de la vie. Le schéma des cellules cérébrales reliées par des fibres associatives paraissait si pauvre, si insuffisant à côté du caléidoscope des phénomènes mentaux !

La réussite est due maintenant à ce que le changement s'est produit dans nos connaissance des deux côtés à la fois. Elle est due à ce qu'on a reconnu d'une part le *caractère fragmentaire des phénomènes psychiques* et, d'autre part, le *caractère mobile du substratum cérébral*. Voilà la formule synthétique de cette révolution. Tâchons d'en exposer le contenu dans le langage de la vie courante.

Qu'est-ce que c'est que les phénomènes psychiques ? Ce sont les images mentales, les idées, les états de conscience et de subconscience qui constituent notre vie intellectuelle. Quelque imprécises que soient, pour la plus grande part, ces données, il semblait difficile de les rattacher à un schéma de cellules cérébrales à cause du caractère qu'elles prennent dans la vie pratique. Nous sommes habitués à considérer les images mentales commes des unités statiques, à les assimiler aux images obtenues par la reproduction des choses, et conférons ce caractère aussi bien aux idées qu'aux phénomènes psychiques encore plus imprécis. Un état de conscience est quelquefois tout à fait vague et fugitif comme un éclair, mais il suffit pour remplir tout le champ de vue intellectuel de l'individu. Rien n'a été formulé, aucune image ne s'est présentée, mais on a la conscience que rien n'a existé à côté, et cela suffit pour assimiler cet état à l'évocation d'une image mentale.

D'autres états de conscience présentent, au contraire, des images si riches en contenu qu'on ne saurait jamais les saisir entièrement. Prenons, par exemple, le souvenir d'un voyage, d'une lecture ou d'un événement dont on a été témoin. Il y a là souvent mille détails qui s'évoquent au gré du hasard, mais

cela n'empêche pas d'en parler comme s'il s'agissait d'unités nettement définies et toujours les mêmes. Simple écran dérobant ce qui se produit à côté, ou trame fugitive et changeante de sensations, l'état de conscience prend dans la vie pratique le caractère d'un tableau.

Ceci répond du reste entièrement aux besoins pratiques de la vie. Qu'importe que d'un voyage on évoque tantôt un épisode, tantôt un autre! Ils font partie du même complexus de sensations qu'il s'agissait de distinguer des autres, en le désignant nominativement. Il y a des fois où celles-ci se réduisent à un simple mot, comme aussi elles peuvent s'accompagner d'une représentation schématique ou d'une image concrète servant de symbole pour toute une catégorie d'impressions. Dans la vie pratique, elles prennent l'importance et la portée des images mentales.

Que trouvait-on maintenant de l'autre côté, dans le substratum matériel du psychisme? Un réseau de fibres et de cellules nerveuses. Les premières étaient censées servir à la conduction, les secondes à l'emmagasinement des impressions. Mais à supposer même que le nombre des cellules fût assez grand pour expliquer l'emmagasinement de tous ces tableaux, on était encore loin d'expliquer les innombrables connexions qui existent entre ces dernières et la mobilité de la vie mentale. Le fait est que la même image mentale peut faire partie de groupements bien différents. Prenons, par exemple, l'image d'un ami que nous avons vu dans les circonstances les plus variées de la vie. L'empreinte cérébrale correspondant à cette image aurait dû être reliée par une quantité innombrable de fibres associatives à d'autres empreintes localisées dans les régions les plus diverses du cerveau, et cela n'expliquerait pas encore la prodigieuse mobilité de la vie mentale, le fait notamment qu'une impression n'évoque pas toutes celles qui sont associées, mais va mystérieusement éveiller tantôt un souvenir, tantôt un autre. Le schéma des empreintes cérébrales ne pouvait expliquer que l'idéation d'un enfant ou d'un être primitif et se trouvait séparé par un abîme de la succession des phénomènes mentaux comme elle se produit chez un adulte de quelque culture.

Cet abîme a commencé à se combler avec la découverte d'une base nouvelle des phénomènes mentaux dans le mécanisme

des réflexes cérébraux. Dans sa forme la plus générale, cette théorie n'est pas, non plus, toute récente. L'idée d'un processus réactif était depuis longtemps familière aux psychologues qui cherchaient à saisir le substratum matériel de la pensée. Lorsque Taine parlait d'une danse des molécules dans les cellules de l'écorce cérébrale (1) il y avait bien là un processus réactif, mais il l'envisageait comme une conséquence des empreintes cérébrales qui étaient, pour lui, de véritables *clichés mentaux*. Le physiologiste russe Setchénoff étendait beaucoup plus la notion du processus réactif (2). Pour lui l'image mentale présentait objectivement la reproduction du réflexe cérébral déterminé par la perception, mais cet arc réflexe comprenait tout de même la reviviscence de certaines empreintes cérébrales, du moins pour les images visuelles et auditives. Bref, le processus réactif était bien pris en considération, mais on ne le séparait pas de la formation de certaines empreintes. Un vrai pas en avant n'a été fait ici qu'avec l'abandon de la théorie des empreintes cérébrales et le passage à une conception purement motrice des perceptions. Ceci n'a été réalisé tout d'abord que pour la physiologie du sens visuel et n'a été étendu aux autres sens, comme aussi au mécanisme des reproductions mnésiques, que tout récemment. On a commencé par se convaincre que la perception visuelle d'un objet ne comprend nullement la transmission de l'empreinte rétinienne à une prétendue rétine corticale et se rattache uniquement aux réflexes cérébraux produits par la première. On le voit le plus clairement sur l'exemple des aveugles-nés après l'opération de la cataracte. Ceux-ci se montrent, les premiers jours, incapables de distinguer un objet rond d'un objet carré, malgré l'absence de tout obstacle à la formation des images rétiniennes, et n'arrivent à ce résultat qu'avec l'établissement des réflexes cérébraux qui règlent le fonctionnement de l'appareil visuel. Autrement dit, les empreintes rétiniennes ne nous fourniraient que la sensation brute du contact, tandis que la distinction de la forme, comme aussi du relief et de la distance des objets, serait due aux réflexes cérébraux produits par l'excitation rétinienne. Il en est de même pour la physiologie du sens auditif, où l'hypothèse de la résonance se trouve rempla-

(1) H. Taine, *De l'intelligence*.
(2) Setchénoff, *les Réflexes du cerveau*.

cée aujourd'hui par celle d'un processus réactif dans les milieux auriculaires, aboutissant à la production d'un réflexe cérébral. Ces conclusions de la physiologie des sensations ne peuvent pas ne pas influer sur la conception des phénomènes mentaux. Le fait est que si la perception ne comprend aucune empreinte cérébrale, la reproduction mnésique ne peut être aussi que purement motrice. La physiologie vient de le reconnaître enfin dans la personne de W. Bechterew, un de ses représentants les plus autorisés.

« Pour bien comprendre la nature des traces cérébrales, dit ce dernier, il faut se rendre compte que les impressions se confondent entièrement avec les réflexes cérébraux et ne doivent aucunement être assimilées à la formation d'un cliché photographique. L'essence des actes mnésiques consiste apparemment en ceci que chaque réaction neuro-psychique facilite la conduction du courant nerveux et ouvre aux courants suivants des voies de moindre résistance (1). » Il écarte résolument l'objection basée sur certains faits cliniques qui semblent prouver que les images mentales se conservent en dehors des centres de perception. Ces cas bien connus — de cécité et de surdité psychique — où les souvenirs s'abolissent et la reconnaissance même devient impossible malgré l'intégrité des perceptions, ne prouvent d'après lui qu'une chose : que la reproduction des réflexes cérébraux dépend non seulement de l'intégrité des voies adductrices, mais encore de la conservation des voies associatives. Dans les cas pathologiques en question, où les centres récepteurs ne sont pas atteints, la faculté de reproduction peut s'abolir par suite de la destruction des fibres associatives qui passent dans une région voisine. Voilà ce qui lui paraît la seule conclusion à tirer des cas de cécité ou de surdité psychique, car la physiologie des sensations tend de plus en plus à prouver que, « dans l'écorce cérébrale, il n'existe aucune empreinte statique et qu'il ne peut être question que d'une modification des voies nerveuses permettant la reproduction interne des réflexes cérébraux ».

Vis-à-vis de la multiplicité et de la mobilité des phénomènes mentaux, ce schème a une valeur tout autre que celui des empreintes cérébrales. Un nombre limité de voies nerveuses

(1) W. Bechterew, *la Psychologie objective*, en russe. 1911-12. Trad. française, Paris, Alcan, 1913.

suffit pour l'établissement d'une quantité innombrable de réflexes et les connexions qui existent entre les centres nerveux expliquent par là même toutes les associations. D'autre part, comme les réflexes n'existent réellement qu'au moment où ils s'opèrent, on comprend que toute la richesse du cerveau n'a qu'une valeur potentielle. Reprenons l'exemple cité plus haut de l'ami que nous avons vu dans les circonstances les plus variées de la vie : en voyage, à son travail, dans le monde. Ce ne sont plus là des empreintes différentes, diversement localisées dans le cerveau. La réaction visuelle se produit toujours dans les mêmes voies, différant seulement par l'étendue et la combinaison des réflexes. Cela fait que les images mentales peuvent s'emmagasiner en quantité infinie et s'évoquer l'une l'autre sans être reliées par des fibres associatives.

Mais celles-ci, si elles ne présentent plus des liens permanents entre les images, gardent toute leur importance, car elles permettent de les compléter par les données des autres sens et par les associations les plus étendues. Le fait est que l'image mentale relève rarement d'un seul sens. L'image visuelle se complète généralement par des données tactiles et par des données soit auditives, soit verbo-motrices sous forme d'une appellation verbale, sans parler des cas plus rares où il s'y ajoute encore une donnée gustative ou olfactive. L'évocation mnésique peut donc comprendre la reproduction simultanée de tout un groupement de réflexes, sans parler de ceux qui peuvent se produire en vertu des associations externes, établies d'une image à l'autre. Mais elle peut aussi se réduire à presque rien, chacun de ces réflexes pouvant être inhibé dans le centre nerveux et ne donner lieu qu'au transfert de l'impulsion aux centres suivants.

On voit donc que l'association continue d'être le phénomène dominant de la vie mentale, mais dans un sens plus large qu'auparavant. Il ne s'en suit plus uniquement l'évocation des images mentales dans leur intégralité et comme unités nettement déterminées, mais encore la reproduction fragmentaire des impressions sensorielles, ou de la réaction verbo-motrice associée, ce qui constitue la pensée par mots, sans représentations, et enfin la reproduction pure et simple des transmissions centrales, ce qui constitue la pensée sans images et sans mots. Si on prend en considération, d'autre part, que le cou-

rant nerveux peut déclancher, dans chacun de ces centres, une quantité d'autres réflexes, en vertu des connexions établies et de la simple parenté de leurs rythmes, on reconnaîtra que le nouveau schème est parfaitement adéquat à la multiplicité et à la mobilité de la vie mentale.

Il pouvait sembler par contre plus éloigné que le précédent des phénomènes mentaux, pris isolément. Car, somme toute, ces faisceaux de réflexes, se produisant dans différentes régions de l'écorce cérébrale, semblent avoir très peu de commun avec la notion du tableau, comme nous l'avons établi précédemment.

Mais — nous l'avons déjà dit — de ce côté-là aussi il s'est produit un changement considérable dans nos connaissances. L'impulsion première à ce changement date aussi d'assez loin, des travaux d'analyse psychologique d'E. Mach (1) et de R. Wahle (2). Ceux-ci ont depuis longtemps reconnu que notre conception des phénomènes mentaux est tout à fait conventionnelle et très éloignée de la précision scientifique. Ils ont constaté — indépendamment l'un et l'autre — que nos images mentales ne présentent qu'une mosaïque fort incomplète de sensations, qui, en plus, peut varier d'une évocation à l'autre. A côté de cela ils ont eu la grande perspicacité de reconnaître que bon nombre de notions avec lesquelles nous opérons ne correspondent à aucune évocation de ce genre et présentent des entités purement verbales. Telles sont, par exemple, les notions de la matière, de l'esprit, de la volonté, etc., etc. Celles-ci ne pouvaient se rattacher naturellement à aucune image mentale, mais les autres, les notions concrètes, ne devaient pas non plus, d'après eux, être prises dans le sens d'un tableau, ni rattachées à des dépôts analogues dans l'écorce du cerveau. Malheureusement, tant que les perceptions mêmes, surtout les perceptions visuelles et auditives, étaient rattachées à des empreintes, la découverte de Mach et de Wahle n'a fait que multiplier les difficultés du problème des localisations cérébrales. S'il était difficile d'expliquer toutes les connexions qui existent entre les images mentales, il devenait encore plus difficile d'expliquer celles qui se révélaient au sein de chaque image, entre ses fragments réunis par des liens si fragiles. Mach

(1) E. Mach : *Analyse der Empfindungen*, 1885.
(2) R. Wahle : *Gehirn und Bewusstsein*, 1884.

est allé, il est vrai, assez loin dans cette voie pour reconnaître que la plupart de ces données se rattachaient non pas à des empreintes, mais à des processus moteurs. Malheureusement, il ne pouvait pas l'affirmer pour tous et le mystère de ces formations hybrides — mi-empreintes, mi-réflexes — semblait d'autant plus profond.

La solution de ce problème n'est devenue possible qu'avec la reconnaissance du fait que toutes les données de la perception consciente se rattachent à des réflexes cérébraux. Nous l'avons constaté dans un travail paru en 1906 (1), et sommes allé même un peu plus loin depuis. Pour faire comprendre que les données de la perception consciente se rattachent *uniquement* aux réflexes cérébraux, il ne suffit pas de constater le caractere fragmentaire des reproductions mnésiques, il faut encore les distinguer d'une reproduction plus complète, nous voulons dire, de l'hallucination.

« Lorsque j'évoque le souvenir de quelqu'un, disions-nous, je suis loin de me rappeler tous ses traits, et ceux même que je me rappelle sont loin de posséder la réalité de la perception. *Je ne les vois pas devant moi, pas plus que je n'entends chanter l'air de musique qui me revient à la mémoire.* Sinon, c'eût été non pas un souvenir, mais une véritable hallucination. L'évocation mnésique ou associative ne comprend qu'un trait ou deux, mais toujours des traits essentiels. La psychologie objective dit que ce sont des sensations motrices qui avaient rendu la perception initiale consciente. On se le figure très aisément. Du reste, pour éviter tout malentendu, on peut faire une contre-épreuve. *On peut prouver que la sensation du contact réel qui manque à l'image mentale n'a rien d'essentiel pour la conscience.* Chacun sait par expérience qu'on peut entendre des paroles résonner distinctement à l'oreille, sans en saisir le sens. Cela arrive fréquemment lorsqu'on a l'attention détournée. D'autre part, lorsqu'on ouvre les yeux et les referme aussitôt devant la clarté trop vive du jour, les objets qui se trouvent devant ressortent vivement sur le fond de la rétine, mais on ne s'en aperçoit généralement point et n'arrive même pas, une minute après, à dire quelle en était la forme. Ce n'est donc pas la sensation du contact immédiat qui nous donne

(1) N. Kostyleff, *les Substituts de l'âme dans la psychologie moderne*. Paris, Alcan, 1906.

la connaissance des choses, mais bien les réflexes cérébraux dont elle est le point de départ. Autrement dit, *ce n'est pas le processus de contact, mais le processus de mesure et d'identification qui fait la connaissance des choses et revit ensuite dans la pensée.* »

Voilà la vérité, — si simple et puisée dans l'expérience pratique de la vie, — que nous avons essayé d'établir en face de la conception usuelle des phénomènes mentaux. Si on se place à ce point de vue, si on arrive à distinguer nettement les images mentales des hallucinations, on reconnaît du coup l'identification des phénomènes mentaux avec le mécanisme des réflexes cérébraux. Ce qu'il y a d'*immatériel* dans la pensée provient justement de ce qu'elle ne va jamais — à l'état normal — jusqu'à la reproduction du contact primitif. Ce qu'elle a de *fragmentaire* provient de ce que les divers centres peuvent y être inégalement intéressés. Ce qu'elle a parfois d'*insaisissable* provient de ce que la réaction peut être constamment inhibée dans les centres cérébraux et se réduire au transfert du courant nerveux d'un centre à un autre. Dans une autre étude, nous nous sommes arrêté sur ces états mentaux qui ne présentent que la conscience tout à fait abstraite d'un rapport entre les choses ou un aperçu mental des faits sans aucune représentation concrète (1). Nous avons cité, comme exemple, la question : « Que veut dire le mot « idéal » ? à laquelle un homme instruit peut répondre par un aperçu instantané de la philosophie de Kant ou de Platon. Le mécanisme des réflexes cérébraux se montre adéquat même à des états de conscience aussi vagues, car de la lecture des ouvrages philosophiques, il doit se conserver un système d'associations cérébrales dont la reproduction correspondra à l'aperçu mental comme nous venons de l'établir. Des systèmes de ce genre, mais c'est le pivot de notre vie mentale ! « Pour vivre comme nous vivons, disions-nous, il faut apprendre à faire sa toilette, à passer et boutonner ses vêtements, à remplir le rite complexe de la nutrition, à communiquer avec d'autres hommes à l'aide de symboles parlés et écrits, etc., etc. (2). » *Chacun de ces actes est déterminé par un système d'associations cérébrales.* Qu'on pense alors aux associations qui doivent

(1) *Revue philosophique*, novembre 1910, pp. 573-74.
(2) *Revue philos.*, décembre 1910, pp. 775-78.

correspondre à la possession d'une langue étrangère, d'un art ou d'une science! Ces associations nous les reproduisons constamment, car dans la vie il s'agit encore bien plus d'agir que de sentir. Voilà ce qui fait qu'à les voir de plus près, les images mentales ne sont que de rares îlots dans le flot obscur de nos états de conscience. L'associationnisme anglais, qui ramenait la vie psychique à l'association des images mentales, était justement critiqué comme étant beaucoup plus pauvre que la réalité, mais il n'en est pas de même pour le schéma objectif qui ramène la vie psychique à l'association des réflexes cérébraux. Celui-ci se montre adéquat aux données de l'expérience interne dans tous leurs détails : aux états de conscience les plus fugitifs et les plus imprécis qui font que la pensée paraît échapper aux lois du monde matériel.

§

Quelles seront les conséquences pratiques de cette découverte? Enormes, aussi bien pour la psychologie que pour la pathologie mentale et la psychiatrie. Il suffira de les indiquer en quelques mots pour en faire comprendre la portée. La psychologie trouve ici la base positive qui lui manquait jusqu'à présent. Et, du coup, bien des recherches engagées à tâtons s'éclairent d'un feu intérieur et prennent une signification tout autre. Tel est tout d'abord le cas pour le problème de l'imagination. Celui-ci a été abordé dernièrement d'une manière très intéressante par S. Freud et son école, qui prend un si grand développement dans les pays de langue allemande. Partis de recherches purement pathologiques — sur le diagnostic et le traitement des névroses — les freudistes sont arrivés à des conclusions qui intéressent la psychologie générale et, avant tout, l'étude de l'imagination.

Le fait est que, chez les hystériques et les névrosés, l'imagination joue un très grand rôle. Elle constitue souvent le terrain sur lequel se développe la maladie. Ceci a amené les freudistes à s'occuper des rêveries de leurs malades. D'autre part, certains rêves avaient un caractère nettement morbide, faisant partie des symptômes de la maladie. S'étant appliqués à délivrer les malades des rêveries obsédantes ou, du moins, à remonter par là à la source du mal, ils sont *arrivés à constater la présence dans le cerveau de données*

inconscientes susceptibles d'agir sur le cours de la pensée. Jung l'a prouvé d'une manière très ingénieuse par ses expériences d'association. Il demandait aux sujets de répondre à une série de mots inducteurs, tenant compte aussi bien du contenu des réponses que du temps de ces dernières. Les résultats ont montré que, chaque fois que le temps de réaction s'écartait de la moyenne, il y avait là un rapport à l'expérience antérieure du sujet. Tantôt c'était la concordance du mot inducteur avec un fait personnel qui accélérait la réponse, tantôt c'était le désaccord, surtout de nature affective, qui la rendait hésitante. Bref, on a vu qu'outre les données actuelles de la conscience il y a dans le cerveau des complexus inconscients qui agissent sur le cours de la pensée. C'était une mainmise directe sur l'inconscient, source de toute imagination. Ceci concordait du reste avec les conclusions de Freud lui-même, qui avait trouvé que les hystériques souffraient bien souvent d'une association des troubles nerveux avec des impressions morbides profondément enfouies dans l'inconscient. La preuve en était fournie par la guérison physique au moyen de la psychoanalyse, c'est-à-dire d'un procédé de recherches mentales qui permet au malade de se rappeler ces impressions et de les dissocier des réactions pathologiques. Là aussi il y avait une mainmise sur l'inconscient, un moyen de le soumettre à l'étude et à l'expérimentation.

Mais quelle était la localisation cérébrale de l'inconscient et qu'était-ce objectivement que ces complexus psychiques ? Pour Freud et ses adeptes, c'était quelque chose de tout à fait réel, mais ne relevant que du sens interne et échappant à toute définition objective. C'était un résidu des impressions antérieures se conservant d'une manière tout à fait imprécise dans le cerveau. Du point de vue auquel nous nous sommes placé, ce phénomène prend un sens tout à fait précis, car la conservation des impressions antérieures se rattache à l'établissement des réflexes cérébraux. Nous savons que les réflexes consolident les voies par lesquelles ils passent en raison de leur intensité sensorielle et de la fréquence de leur répétition. D'autre part nous savons aussi qu'ils se reproduisent en vertu des associations établies dans les centres cérébraux. Il s'en suit que tous ne sont pas également susceptibles de reproduction. A côté des réflexes qui se reproduisent facilement et sont, pour

ainsi dire, d'usage courant, il y en a d'autres qui ont leurs voies toutes tracées, mais dont la reproduction dépend du hasard des associations cérébrales.

Voilà ce qui correspond objectivement à la notion subjective de l'inconscient, du moins dans la plus grande partie ; car pour être complet il faut ajouter qu'accidentellement le réflexe le plus usuel peut devenir inconscient. Il suffit qu'il se reproduise indépendamment du noyau central des réactions neuro-psychiques qui représente la « conscience de soi » de l'individu. Par conséquent, on peut dire que non seulement l'inconscient se trouve maintenant localisé dans le système nerveux du cerveau, mais encore qu'on découvre du même coup la source interne de l'imagination et donne à l'étude de cette dernière la base positive qui lui manquait. Le système nerveux du cerveau permet l'établissement d'un nombre incalculable de réflexes, et ceux-ci s'établissent continuellement dès les premiers jours de la vie. On comprend donc que chaque homme qui a un peu vécu ait en lui une base organique très étendue pour l'activité créatrice du cerveau. Mais tous ne possèdent pas au même degré la faculté de la reproduction interne des réflexes! Voilà ce qui distingue les esprits créateurs des autres qui, malgré une érudition parfois considérable, semblent ne pouvoir rien tirer de leur cerveau. C'est là une distinction tout à fait lumineuse, car c'est un fait expérimentalement établi que, selon l'étendue et la solidité des associations cérébrales, les réflexes peuvent se reproduire indéfiniment ou nécessiter chaque fois le concours d'un excitant externe. Qu'on pense seulement à la différence si frappante entre les gens qui peuvent exécuter des morceaux interminables de musique par cœur et d'autres qui, tout en étant aussi bons musiciens, ont besoin d'avoir le cahier de musique devant les yeux ! Ce qu'il y a en plus dans l'imagination, c'est que la reproduction se double d'un groupement nouveau des réflexes ; mais la base organique est ici la même.

Partant de là, on peut étudier l'enrichissement du cerveau en réflexes de ce genre, en comparant l'enfant à l'adulte, comme aussi les conditions spécifiques de leur fonctionnement chez le poète, chez le romancier, chez le savant, etc. Nous avons publié récemment des recherches de ce genre sur le mécanisme de l'inspiration poétique, d'où il ressort que,

tout en répondant à des impulsions très variées, la création poétique se réduit toujours au même schéma : à la mise en mouvement d'un mécanisme de réactions verbales formé par la conversation, la lecture et, d'une manière générale, par le contact du poète avec la vie. Il était infiniment curieux et instructif de constater que même un jaillissement d'images mentales comme celui qu'on trouve chez Victor Hugo peut être rattaché à un jeu de réflexes cérébraux établis par des contacts tout à fait précis : avec des dictionnaires, des précis d'histoire ou de droit, des recueils de légendes, des livres de voyages, voire même de simples guides (2).

A côté de cette forme de l'imagination, toute verbale, il sera intéressant d'étudier le jeu plus libre des réflexes cérébraux chez le romancier et celui où les images mentales ne trouvent pas de décharge adéquate, comme on l'observe chez les gens doués d'une riche imagination, mais dépourvus de talent littéraire. A toutes ces recherches, la découverte du mécanisme cérébral de la pensée donne une base positive et expérimentale.

Un problème connexe à celui-ci, dont la solution va se trouver grandement avancée, est celui du sommeil et des rêves. Là aussi on retrouve Freud à l'avant-garde des chercheurs. Ayant été amené à s'occuper des rêves de ses malades, il est arrivé à la conclusion que ceux-ci présentent un phénomène de régression sensorielle, c'est-à-dire un retour des impressions, parfois très anciennes, compliqué par la condensation et la déformation de celles-ci (3). Comme formule empirique, c'était très intéressant, car c'était basé sur de nombreuses observations, mais théoriquement cela manquait de base et, aussi, de précision. D'où venaient-elles ces impressions ? Comment pouvaient-elles se fondre, plusieurs en une seule, ou se déformer, comme semblait le prouver l'analyse très suggestive de certains rêves ? Comment pouvaient-elles surtout atteindre l'intensité sensorielle approchant d'une perception réelle ? Voilà un problème qui semblait encore plus complexe que celui de la reviviscence des impressions dans la

(1) N. Kostyleff : *Enquête sur le mécanisme de l'inspiration poétique*. La Grande Revue, 25 sept. et 10 oct. 1912.

(2) N. Kostyleff : *le Mécanisme d'un génie poétique*. Journ. de psych. norm. et path., juillet-août et sept.-oct. 1912.

(3) S. Freud : *Die Traumdeutung*, 1900.

mémoire. Du point de vue du fonctionnement des réflexes cérébraux, il s'éclaircit instantanément. Le sommeil ne suppose évidemment pas un arrêt complet du mécanisme cérébral, mais simplement un état de désagrégation, produit par le défaut des impulsions externes et de l'action directrice qu'exerce le complexus du « moi ». Il s'en suit une reproduction des réflexes analogue à celle qui a lieu dans les évocations mnésiques, mais plus désordonnée, comprenant aussi bien la fusion de plusieurs complexus que toutes les déformations possibles de ceux-ci. Les données du sens interne se trouvent de nouveau rattachées à un processus physiologique tout à fait précis. Naturellement, il reste là encore quelques points mystérieux. Telle est, par exemple, la question de l'intensité sensorielle des rêves. Faut-il admettre que l'excitation se communique aux appareils mêmes de perception, à la rétine, par exemple, et aux milieux auriculaires ? Ou bien, ce degré n'est-il atteint que dans les hallucinations, les rêves ne comprenant d'un rétablissement plus complet des réflexes cérébraux que celui qui a lieu dans l'évocation mnésique ? Entre la perception et le souvenir il y a bien des degrés intermédiaires. Il est assez rare qu'on visualise les objets en les évoquant dans la mémoire. Pour la plupart des gens, l'évocation est toute verbale et la fonction de la mémoire se limite à l'activité des centres verbo-moteurs. Les rêves, tenant le milieu entre le souvenir et la perception initiale, ne seraient-ils pas l'effet d'une reproduction plus étendue, moins intense du côté des fonctions verbo-motrices, mais comprenant en revanche les réflexes visuels? C'est une question qui appartient encore à l'avenir, mais dont l'étude a déjà trouvé une base positive. Du reste, n'y a-t-il pas là une concordance étonnante avec l'expérience de chacun, notamment avec le fait que, pour se plonger dans les visions reposantes du rêve, il faut obtenir avant tout l'arrêt de la parole intérieure qui nous tourmente pendant les insomnies ? Qui sait même s'il ne va pas en résulter un traitement nouveau et plus rationnel de ces dernières ?

Ceci nous amène à envisager les conséquences générales de notre découverte pour la pathologie mentale et la psychiatrie. Dans les cas où les troubles mentaux proviennent d'une lésion cérébrale, elle ne peut certainement être d'aucun effet, mais à

côté de cela il y a bien des cas où les troubles sont purement fonctionnels et pour lesquels la connaissance du mécanisme cérébral de la pensée doit avoir une valeur décisive. Avouons que l'ignorance où on était jusqu'à présent laissait les aliénistes tout à fait désarmés contre le mal. Ils se bornaient à prescrire des calmants, à isoler les malades et... à laisser agir la nature. Le plus qu'on pouvait faire, c'était recourir à l'hypnose ou à la suggestion dans les cas où le malade n'était pas encore tombé dans la confusion mentale.

Un traitement rationnel n'a été inauguré ici que tout récemment, de nouveau grâce aux freudistes. Freud lui-même l'a proposé pour les névroses hystériques et les obsessions. Un hasard lui avait révélé que les symptômes hystériques s'affaiblissent grandement et finissent par disparaître, lorsque le malade arrive à se rappeler certains souvenirs qui remontent à l'origine de la maladie. Il en avait conclu que l'état morbide tenait à la fixation des troubles organiques aux souvenirs ancrés dans l'inconscient et en avait tiré tout un système de psychothérapie qui consistait à amener par le questionnement la reviviscence des souvenirs remontant parfois jusqu'à la première enfance. L'effet curatif était ensuite obtenu par la décharge verbale de l'émotion attachée à ces souvenirs. Jung a essayé d'étudier du même point de vue des états morbides plus graves, notamment des cas de démence précoce. Il s'est appliqué à noter le délire de ses malades et à les questionner ensuite dans les intervalles lucides. Les résultats obtenus n'étaient pas aussi probants que ceux de Freud, mais tout de même très significatifs. Il a trouvé notamment que, dans la démence précoce, le fonctionnement du cerveau se trouve faussé par la prédominance de certains complexus morbides qui le font travailler sans relâche sur les mêmes impulsions.

Dans un de ses cas, par exemple, il s'agissait d'un archéologue étranger, esprit distingué et de grand savoir, qui, au cours d'un voyage de vacances, se trouvant dans la ville universitaire où il avait fait ses études, fut pris d'un accès de démence (1). Il resta plusieurs semaines délirant et agressif, de sorte que les gardiens pouvaient à peine le maîtriser, puis commença à se calmer et, un jour, revint à lui, comme s'il se réveillait d'un cauchemar. Il retourna chez lui, reprit ses tra-

(1) C. G. Jung : *Der Inhalt der Psychose*. Wien, 1908.

vaux, fit paraître même plusieurs ouvrages remarquables, mais au bout de dix ans, se trouvant de passage dans la même ville où l'attiraient les souvenirs de sa jeunesse, retomba de nouveau malade. Dans son délire il faisait une gymnastique violente, sautait par-dessus les meubles, ou se mettait à déclamer et à chanter. Avec cela il vantait ses muscles athlétiques et sa belle taille ou assurait avoir découvert une loi de la nature qui lui permettait de développer une admirable voix. Il se disait grand chanteur, artiste unique, composant en même temps les paroles et la mélodie. Tout cela faisait tristement contraste avec la réalité, car il était petit, maigre, laid et n'était doué ni pour la musique, ni pour la parole. Puis il se calma de nouveau, resta des heures entières le regard perdu dans l'espace en chantant à mi-voix une complainte amoureuse, et finalement recouvra encore une fois la raison.

Profitant de la valeur intellectuelle du malade, Jung essaya de reconstituer son état mental pendant ces deux crises et obtint, à peu près, le tableau suivant. La première fois il était entré dans un rêve d'une violence extrême. Il voyait une mer de sang et de feu, l'univers rempli de cataclysmes, partout des incendies, des éruptions volcaniques, des tremblements de terre. Puis vinrent des batailles formidables, des chocs prodigieux de nations où il prenait une part active, supportait des fatigues et des douleurs inouïes, mais se trouvait fortifié par la pensée que la femme aimée le voyait de loin. Il sentait ses forces grandir, se voyait à la tête des armées, était vainqueur et allait recevoir le prix de la victoire des mains de l'aimée. A ce moment il revint à lui.

La seconde fois il ne perdit pas contact avec la réalité, mais se trouva entraîné dans une activité exaspérée. Il faisait de la gymnastique pour augmenter ses forces. Puis vint le déploiement des facultés musicales et poétiques ; il se sentit grand artiste, capable de conquérir l'aimée par son art. Puis vint une période où il se sentit sur la limite de deux mondes, ne sachant pas de quel côté était la réalité. « On me disait qu'elle était mariée, raconte-t-il, mais je ne le croyais pas. Je sentais qu'elle m'attendait toujours. Il me semblait qu'elle n'était pas mariée et que je pouvais encore réussir. » Finalement la sensation de la réalité avait pris le dessus et la porte du rêve s'était fermée, mais, ajoute Jung, le malade avait gardé une

expression de stupeur et la conscience de quelque chose d'obscur qui semblait river sa pensée.

Les deux délires rapprochés l'un de l'autre révèlent une systématisation très précise. Dans sa jeunesse, le malade avait connu une étudiante et était tombé amoureux d'elle, mais sa timidité naturelle, augmentée par le bégayement, l'avait empêché de se déclarer. Du reste il était pauvre et ne pouvait lui offrir que des espérances. Ses études terminées, elle partit, sans en avoir rien su, et il se plongea, avec acharnement, dans le travail. Il voulait travailler pour elle, gardant son visage dans le cœur. Mais un jour il apprit qu'elle était mariée. Au cours d'un voyage de vacances, devant passer par la ville qu'elle habitait, il avait cru l'apercevoir dans son jardin avec un petit enfant sur les bras. Là-dessus il se retrouva dans la ville où ils s'étaient connus, sentit remonter tous les souvenirs et, en même temps, les complexus affectifs qu'il avait si longtemps réprimés par l'étude : le désir de lutter, de surmonter tous les obstacles pour la conquérir et aussi celui d'être fort, séduisant et éloquent. Ces complexus, on les retrouve dans le contenu de son délire. Naturellement, ce cas est assez exceptionnel. Outre que le malade, ayant retrouvé sa raison, a aidé le médecin à déchiffrer son délire, celui-ci se trouve enrichi de son érudition et prend une forme presque artistique. Tel est du moins le caractère de la première crise, remplie de luttes fantastiques. Généralement il n'en est pas ainsi. La plupart des malades ne reviennent pas à la raison et leur délire reste très difficile à déchiffrer. Ils le masquent d'un mutisme absolu ou le déchargent en un flot de paroles dont on saisit difficilement le sens, mais Jung affirme qu'on y découvre souvent un phénomène analogue : la répétition à l'infini du même complexus psychique qui semble détourner le malade du contact avec le monde réel. Jung ne se rend pas encore compte de ce que peut être objectivement un complexus de ce genre, mais il réclame pour les affections de cette catégorie un traitement adéquat, portant non pas sur la constitution, mais sur le fonctionnement du cerveau. Il constate que les asiles renferment jusqu'à 70 et 80 p. 100 de malades de ce genre, sans aucune lésion organique du cerveau, et conclut que la vraie voie de la psychiatrie, la voie de demain, est une voie psychologique.

De notre point de vue, cette conception prend un sens tout à fait précis. Le retour du même complexus psychique se rattache évidemment à la reproduction d'un groupement de réflexes cérébraux, se faisant comme une réaction circulaire. On connaît des réactions analogues qui n'ont pas une forme pathologique : le mouvement qu'un enfant se plaît à répéter plusieurs fois, d'une manière purement automatique, la phrase ou le vers qui reviennent comme une obsession. On connaît d'autre part les pensées obsédantes qui empêchent de se concentrer sur autre chose. On sait donc que, dans certaines conditions, les réflexes peuvent avoir une tendance à se répéter automatiquement, causant un trouble passager de l'attention et un arrêt de l'activité. Dans les états pathologiques cela va beaucoup plus loin. Nous ne savons pas encore comment on peut réagir là contre, ni quel peut être le traitement fonctionnel d'une portée effective et radicale, mais nous savons du moins en quoi consiste le mal et ne sommes plus réduits à d'impuissantes expectatives. Un autre adepte de Freud, Maeder, a essayé d'appliquer à la démence précoce la méthode préconisée par ce dernier dans les cas d'hystérie : la psycho-analyse par le questionnement et la provocation d'une décharge verbale (1). Il n'a pas obtenu de guérison, mais a pu tout de même constater une amélioration de l'état morbide, permettant de transférer les malades de la section des agités dans celle des plus tranquilles et même de les admettre à travailler dans les champs. Il est vrai qu'il s'est heurté ici à des difficultés bien plus grandes que dans le cas décrit par Jung. Il a trouvé, par exemple, que les malades se servent souvent des mots inventés par eux, dont il faut pénétrer le sens pour converser avec eux et provoquer leurs confidences. Avec cela il a vu que les complexus morbides se développent parfois à l'infini par de nouvelles associations, mais, somme toute, ils avaient toujours le même noyau et c'était toujours le même processus cérébral. Cela fait que la lutte est tout de même possible et qu'on sait du moins à quoi s'en prendre. Nous voyons ici, comme Jung, une ère nouvelle pour la psychiatrie et croyons pouvoir dire sans exagérer que celle-ci va trouver maintenant une thérapeutique qui lui manquait totalement,

(1) Maeder : *Psychol. Untersuch. an Dementia praecox Kranken*. Jahrbuch für psychoanalyt. u. psychopath. Forschungen. Wien, 1910.

car elle se bornait, dans ces cas-là, à faire le diagnostic de maladie.

Peut-on conclure que ce mouvement aboutisse à la matérialisation de la pensée? Certainement, mais pas dans le vieux sens du mot, car on a reconnu aujourd'hui que la matière ne présente pas la « réalité dernière » de l'être. On ne connaît ni une « substance matérielle », ni une « substance immatérielle ». Ce qu'on appelle corps matériels se révèle, vu de plus près, comme siège de réactions chimiques ou mécaniques. La réduction de la vie mentale au fonctionnement des réflexes cérébraux n'a donc de valeur qu'au point de vue de l'unification de notre savoir et nous ne voudrions pas soulever à ce propos le problème bien plus profond de la réalité dernière de l'être. Mais, tel quel, ce résultat est déjà très appréciable. Il met fin à l'opposition séculaire de l'âme et du corps qui, tout en changeant d'aspect, s'est perpétuée jusqu'à nous sous forme d'une opposition irréductible entre les images mentales et le substratum anatomique du cerveau. Ce qui est particulièrement important, c'est qu'on reconnaît du même coup la cause de ce dualisme dans l'impossibilité de saisir les réflexes cérébraux, comme on saisit les données du monde extérieur. Pour le monde extérieur, c'est la vue et le toucher qui nous servent de principaux moyens de connaissance, et les réflexes cérébraux échappaient au contrôle de ces deux sens. On ne pouvait pas voir ce qui se passait dans le cerveau, ni l'atteindre par aucun procédé direct. Voilà ce qui conférait aux phénomènes mentaux cette apparence hétérogène, mystérieuse, immatérielle à laquelle nous sommes habitués à croire depuis notre enfance. Il se passera peut-être pas mal de temps encore avant qu'on arrive à vaincre cette habitude enracinée par l'éducation, mais l'ensemble des faits que nous venons de résumer ici constitue d'ores et déjà la découverte du mécanisme cérébral de la pensée.

N. KOSTYLEFF,
Maître de Conférences
à l'Ecole des Hautes Etudes.

LA MER CALME.....

Les personnes qui ont connu Mme B... penseront à elle en lisant le récit suivant.

A ce bord de mer où elle vivait, son souvenir m'a accompagnée dans toutes mes promenades. Ma mémoire me présentait les faits connus, la face extérieure de son histoire, si je puis dire. Alors la face intérieure et cachée m'en est apparue, d'un relief aussi net, aussi franc. Je me suis attachée à la retracer telle que la logique me la suggère avec la force impérieuse de la certitude. Bien des faits, des paroles, des actions qui passent inaperçus parce qu'ils n'ont pas de conséquences sont les plus significatifs pour l'interprétation des caractères et du monde sensible. Je vous raconterais au besoin les souvenirs sur lesquels s'appuie mon récit. Vous trouveriez qu'ils sont composés de peu de chose. Peut-être verrez-vous un effet de mon imagination là où je vois une construction logique. D'accord. Je vous laisse le choix des termes. Serais-je paradoxale ? L'imagination est-elle plus que de la logique subtilisée, émancipée, vagabonde ?

Du moins, je ne veux pas m'exposer au reproche d'avoir éclairci le mystère à l'aide du surnaturel. Mme B... a été victime d'une sorte fréquente d'impression nerveuse, dont des exemples curieux sont signalés par nos psychologues titrés et étiquetés, les plus compétents. Son expérience pourrait figurer sur les fiches d'un William James.

Ne me prêtez pas cependant une envie de jouer au philosophe. J'ai seulement voulu plaire à mon cœur en représentant mon amie dans les endroits qu'elle a chéris et qui me parlent d'elle. Elle est dans mon souvenir comme une morte et je lui donne des regrets bien plus poignants qu'à une morte.

★

La mer calme, chaude à l'œil, étincelante, emplissait la petite baie de son flot montant. Une jeune fille étendue à l'ombre des rochers sentant le sol devenir humide se leva vivement et

se mit en route par le sentier qui montait de la plage au plateau sur la falaise. La terre et les pierres barraient par endroits le passage; il fallait escalader obstinément les éboulis. Le soleil de midi embrasait les champs de légumes mûrs et altérés d'eau et l'océan qui battait maintenant le pied des rochers.

La jeune fille se dirigea par une route sans ombre vers les arbres. Dans le bois, l'air était imprégné d'odeurs végétales. Le jour incomplet, les perspectives mystérieuses reposaient de la lumière éclatante, de l'étendue découverte. Le bruit des vagues ne parvenait pas jusque-là. On entendait des bestioles à leurs grignotements, à leurs pas furtifs, à leurs ébats joyeux.

Au détour d'une allée, la promeneuse se trouva devant une voiture de bébé, la capote baissée. Un voile de mousseline déplacé par le vent traînait sur le sol. Elle se pencha et vit un enfant endormi qui étalait à l'air ses beaux membres mi-nus. Les rayons du soleil tombaient en plein sur lui et la capote retenait l'air échauffé. Ce signe de l'abandon émut la jeune fille. D'un mouvement rapide, elle mit à l'ombre la tête enfantine où perlaient des gouttes de transpiration. Elle s'inclina et embrassa le doux inconnu. Eveillé par ce baiser, il lui sourit d'un sourire qui s'épanouit sur sa chair parfaite comme une fleur aérienne à la surface de l'eau.

Un homme qui s'approchait aperçut la forme penchée sur son enfant, image d'amour protecteur. La jeune fille ne le vit pas. Déjà elle poursuivait sa route, tout entière à l'influence subie de ce petit être paisible trouvé sur le chemin du bois, sentant encore à ses lèvres la peau fine qu'elle avait touchée, attendrie au souvenir de la main minuscule et volontaire posée sur la tempe par un de ces gestes maniaques comme en ont les petits.

. . . . . .

Elle revit cet homme et cet enfant. Elle les revit souvent depuis ce jour de lumière, où la marée montante l'avait envoyée sur leur chemin. Et puis elle resta auprès d'eux et reconstitua par sa présence leur foyer que la mort avait dévasté.

Une tendresse parfaite unit ces trois êtres. L'homme était marqué par le malheur, mais il trouva la sérénité. L'amour vigilant rayonnait au front de la femme, lorsque, la nuque inclinée, elle s'absorbait dans quelque travail nécessaire. De

doigts agiles et actifs assuraient de nouveau le bien-être du petit. Comme autrefois, on voyait, après la lessive, dépasser de la corbeille à ouvrage des vêtements roses, blancs, en flanelle, en toile fine, en percale. Ils étaient entretenus avec diligence. Petit à petit se détacherait d'eux le souvenir des mains qui les avaient achevés.

L'enfant était aimé et joyeux, à combler même les vœux de sa mère par le sang. Est-ce qu'une mère aimante et raisonnable demande à qui son enfant doit le bonheur ? Ne se contente-t-elle pas s'il le possède ? Au père il semblait qu'un esprit perpétué de douceur et de tendresse enveloppait lui et son fils. Une fervente admiration, une poussée d'amour lui montaient au cœur pour la vie et ses forces irrésistibles.

Le feu de l'âtre brûlait sans savoir qu'il avait changé de gardienne.

★

Elle disait de lui : « mon enfant », et il l'appela tout de suite : « maman ».

Un des premiers matins, elle le prit pour aller au bois. L'endroit où elle l'avait rencontré d'abord l'attirait. Le petit savait marcher. D'ailleurs, elle aimait à le porter lorsqu'il devenait las. Avec ses jambes, il lui enlaçait la taille et avec ses bras, le cou.

Elle resta longtemps sous les arbres. Il dormit, la tête sur un petit coussin de plume. Ses cheveux mouillés par la sueur se collaient sur sa nuque. Quand il fut temps de partir, elle l'agaça pour le réveiller avec une fraise suspendue au bout d'une longue queue. Il ouvrit les yeux et mordit dans la fraise, riant à cause de la plaisanterie et de la saveur du fruit.

Dans la torpeur de midi, l'assemblée muette des troncs était mystérieuse comme par la nuit. Elle se leva et prit la main de l'enfant. Alors une main se glissa entre la sienne et celle du petit et quelqu'un d'autre qu'elle se leva de la place où elle avait été assise. Pourtant ils étaient bien seuls tous deux. Une peur irraisonnée la saisit subitement. Elle prit l'enfant dans ses bras et s'enfuit.

Non loin dans une clairière où ils passèrent, un groupe de promeneurs déjeunait sur l'herbe. Cette rencontre anéantit à l'instant chez la jeune femme l'impression qu'elle avait subie

dans le silence et la solitude. Elle sourit de sa frayeur. Ensuite elle n'y pensa plus. Le reste du jour elle amusa l'enfant autour des rochers à marée basse.

Entre ces deux êtres, l'accord devenait toujours plus étroit, consolidé par chacun des regards qu'ils échangeaient : regards de sollicitude, de tendresse protectrice et regards chargés de questions, remplis de confiance.

★

Un soir à la nuit tombante, le mari et la femme travaillaient ensemble auprès d'une table. Elle s'en fut chercher des effets au petit dans une pièce qui servait de débarras à l'extrémité d'un long corridor.

Il y avait là des brassières de flanelle, des chemises de poupon qui croisaient dans le dos pour fermer sans bouton, toutes fines, souples, douces à la peau. Elle en examina une ; les ourlets étaient réguliers, les coutures fines. On aurait presque dit, aux dimensions, un vêtement de poupée. « Comment a-t-il jamais pu tenir là-dedans? » et elle sourit pensivement. « Je ne l'ai pas connu dans le temps où il était si petit! » Les vêtements formaient des piles arrangées selon l'étoffe et la grandeur. Une main tendre et prévoyante les avait serrés en attendant d'avoir à les déplier de nouveau pour un autre bébé. Il y en avait aussi de plus grands : tout un trousseau. Elle prit ceux dont l'enfant avait besoin et remit bien soigneusement toutes choses dans l'état où elle les avait trouvées, caressant en les touchant ces objets évocateurs.

Soudain la porte s'ouvrit. La jeune femme fut tirée brusquement de ses pensées. Quelqu'un était entré et, debout derrière elle, fixait les yeux sur la layette. Le bougeoir qu'elle tenait sursauta dans sa main; la lumière faillit s'éteindre. Elle se retourna et ne vit personne. Il faisait frais et sombre.

Elle s'enfuit en oubliant les vêtements sortis du tiroir. Mais au milieu de l'escalier, elle se ressaisit. « C'est absurde d'avoir peur, puisqu'il n'y avait personne. » Remonter et rentrer dans la pièce lui parut nécessaire, ne fût-ce que pour se réhabiliter à ses propres yeux. A peine avait-elle franchi le seuil du débarras qu'elle sentit distinctement la présence étrangère qui occupait un endroit précis devant la fenêtre basse. Elle se dirigea vers le meuble qui contenait la layette, « l'autre » s'en

approcha aussi, sans hâte, sans agitation, sans hostilité, sans sympathie, et comme s'il était naturel qu'elle fût là. La jeune femme prit les vêtements où elle les avait déposés et sortit. L' « autre » ne la suivit point.

Elle descendit précipitamment l'escalier, sur les lèvres le récit de ce qui venait de se passer. Un flot de lumière l'inonda. La femme de chambre avait posé le thé sur la table volante. Une flamme bleue et rouge brûlait sous la bouilloire. L'incident qui l'avait surexcitée lui parut tout à coup insignifiant. Elle servit le thé et se mit à coudre.

Mais le même soir, dans la chambre à coucher, un rideau près du petit lit s'étant soulevé et abaissé, elle tressaillit de la tête aux pieds. Puis elle rit. « Qu'y a-t-il? » — « C'est un courant d'air qui m'a fait peur. » Elle ferma vite la porte et s'approcha de l'enfant. Il n'avait pas froid et respirait d'un souffle égal. Bientôt la lumière fut éteinte.

La nuit maternelle enveloppait la demeure endormie. Avant l'aube, un vent léger se leva et les arbres se mirent à frémir. Le bruit de leurs branches frôlant le toit éveilla la femme en sursaut. Une lueur grise annonçait le jour au dehors, mais la chambre était pleine de ténèbres. Elle se pencha vers le petit lit, un peu inquiète. Souvent, depuis qu'elle avait la garde de l'enfant, ses réveils étaient brusques et anxieux, comme ceux d'une sentinelle épouvantée d'avoir dormi au lieu de veiller. A peine fut-elle debout, hors du lit, que la sensation aiguë de la présence d'une autre personne debout dans la chambre s'empara d'elle. Et cette personne était près de la fenêtre et observait ses mouvements.

Elle se recoucha et resta longtemps éveillée. L' « autre » était là, immobile, à gauche de la fenêtre, tournée vers le petit lit, ignorant le reste, silencieuse comme une ombre, tandis que la respiration du père et celle de l'enfant s'entendaient distinctement.

Elle s'endormit au jour et se réveilla tard. Le soleil brillait déjà dans la chambre. L'enfant, assis hors de ses couvertures, la regardait en riant, tenu en respect par son père, qui d'un signe lui ordonnait de ne pas faire de bruit.

Elle sourit et l'attira en lui tendant la main. Il ne fit pas répéter le geste et, enjambant la barrière de son lit, posa le pied sur le drap frais de sa maman. La peau à la plante de

ses pieds formait comme une sandale rose d'où sortaient les petites jambes robustes.

Elle le prit par la cheville pour le faire broncher et il s'abattit sur le coussin, riant aux éclats, un peu nerveusement, inquiet et rassuré à la fois. Il s'enfonça jusqu'au cou sous la couverture avec un soupir de bien-être. Elle lui couvrit le visage de baisers. Son petit corps chaud collé contre le sien, il levait vers les tendres yeux aimants ses yeux où resplendissait le matin de sa vie.

★

Elle trouva une photographie qui représentait son mari un livre à la main, regardant sa femme. Celle-ci, sa première femme, penchée sur un moïse, en joignait les rideaux d'une main.

Ce tableau intime la toucha par sa grâce. Il ne pouvait la bouleverser, ne lui apprenant rien, n'offrant rien à ses regards qui ne fût familier à son esprit. Mais lorsqu'un souvenir matériel évoque brusquement le passé, la pitié nous étreint. On dirait qu'un vaincu a surgi tristement de sa nuit dans notre lumière. Pitié pour ce vaincu! Et grâce pour nous de sa part! Dans les ténèbres et les mains liées, il reste le plus fort. Qu'il veuille, ah! qu'il veuille ne pas renverser, par un jeu de ses épaules, à l'heure que nous fêtons, nos arcs de triomphe et nos palais illuminés!

Elle se coucha le cœur troublé et se réveilla vers minuit... Il y avait quelqu'un d'étranger dans la chambre. Elle se tourna du côté où cette présence se faisait sentir. Alors, à l'endroit où elle l'avait déjà vue, elle perçut nettement « l'autre », immobile, attentive à l'enfant, paraissant ignorer le reste. Au profil qui se dégageait d'un voile drapé sur la tête et le corps, serré autour des épaules, aux yeux graves, au coin de la bouche, elle reconnut la mère de l'enfant. Elle la vit se pencher et joindre d'une main les rideaux du petit lit.

Elle s'assit, fascinée, pendant que la sensation de présence s'enfonçait dans son être. La lumière comme toujours chassa la visiteuse, mais le calme ne rentra pas dans le cœur troublé.

Elle ne quittait plus le petit des yeux et son agitation était visible, quoique son humeur altérée ne se manifestât jamais par des mouvements d'impatience.

Souvent elle emmenait l'enfant sur la falaise. Ils se couchaient dans des creux du terrain et regardaient le ciel à travers les graminées. Ou bien ils marchaient entre les immensités du ciel et de la mer, et se gorgeaient du vent, du vent qui contrariait les vagues puissantes, faisait danser les avoines joyeuses et se balancer les seigles aux lourds épis. Et eux, petites choses de la falaise, se sentaient un avec les vagues, avec les avoines, avec les seigles.

★

Une après-midi, elle avait laissé l'enfant s'en aller parmi d'autres sous la surveillance d'une institutrice. Comme elle guettait son retour à la fenêtre, elle entendit ces mots : « Impossible de le trouver, il est resté en arrière. »

En une seconde, elle fut dehors. Elle courait presque, suivie par la bonne qui avait apporté la nouvelle, l'interrogeant et devinant à la fois ce qui s'était passé, son cerveau surexcité lui montrant en rapides images la bande d'enfants qu'on ramenait, le sien aimé resté en arrière, et la mer qui montait.

Elle arriva sur la plage. Des bonnes se racontaient l'incident. Des hommes, des femmes parcouraient la falaise et le rivage. Elle partit le long de la mer, qui, presque au terme de son progrès fatal, allait battre bientôt les galets. La pauvre femme marchait vite sur le sol inégal ou trop mou. Ses yeux fendaient le jour sombre. A un promontoire, elle dut entrer dans l'eau. Quelqu'un essaya de la retenir et la suivit. Elle ne s'en aperçut même pas. Maintenant elle voyait dans les images de son esprit le petit corps roulé par les vagues, et comme elle bronchait contre un paquet d'algues, elle poussa un cri de terreur, mais se ressaisit vite et reprit sa course. « Ils l'ont oublié et je l'avais abandonné », se disait-elle transpercée de terreur et de regrets. Soudain, sur un sentier, dans un ravin fleuri de la falaise, elle le vit et, debout à côté de lui, « l'autre », sereine, vigilante, impassible.

« Maman ! » cria le petit. Elle chancela et s'évanouit.

Sa nuit fut agitée. Chaque fois qu'elle se réveillait, elle cherchait à voir l'enfant, et lorsqu'elle se tournait vers son petit lit, on la voyait s'en détourner aussitôt.

A partir de ce soir d'angoisse, toujours, toujours elle vit auprès de l'enfant sa mère. Cette présence à la fois étrangère,

indépendante et reflet de la sienne propre, libre dans l'espace et implantée dans son esprit, devint sa compagnie habituelle, visible souvent, sentie toujours.

Elle s'affolait, lorsqu'elle caressait l'enfant, de sentir sur lui une double caresse. Lorsqu'elle lissait ses cheveux, à peine avait-elle passé ses doigts sur les mèches soyeuses de l'enfant, qu'elle sentait le même geste se produire à la même place.

La créature impassible interposait toujours sa présence surnaturelle entre elle et le petit.

★

L'enfant tomba malade.

Elle le soigna avec le sang-froid nécessaire. L'approche d'une première maternité l'avait fatiguée. Elle oublia toute lassitude.

Trois êtres entouraient l'enfant, un d'eux sans désir et sans alarmes.

L'enfant mourut. Les signes de la mort déchiraient le cœur de la femme, lorsqu'une nouvelle vie, par un mouvement, se manifesta au dedans d'elle. Le même jour, elle tomba sans connaissance et ceux qui l'entouraient ne la ranimèrent que pour constater qu'elle avait perdu la raison. « Son amour pour l'enfant, écrivait plus tard une de ses amies, croissait aux approches de sa propre maternité. On eût dit qu'elle était jalouse pour lui de ce qu'elle donnait à l'autre et voulait nier que l'enfant de ses entrailles lui tînt de plus près que celui choisi par son cœur.

« Est-ce que la nature s'est vengée, en lui demandant, avec son sang, sa conscience? Le passé l'emportait-il sur l'heure triomphante lorsque l'enfant a été arraché des bras qui l'avaient recueilli avec amour? Quoi qu'il en soit, on sait seulement que l'attente de la maternité a réagi sur l'état cérébral. L'esprit de la pauvre femme devait se déranger depuis longtemps. Des mots qu'elle a prononcés après le malheur où sa raison a sombré, nous portent à croire que des hallucinations la tourmentaient.

« Rien n'est plus émouvant que de la voir lorsqu'on lui met dans les bras son enfant à elle. Elle ne le regarde pas et ne s'égaie ni ne s'attendrit. Elle reste inconsciente et lointaine, les

yeux perdus dans le vague. On dirait que son cœur est mort.

« Le petit semble vigoureux et prêt à vivre. C'est une nourrice qui l'élève. »

Longtemps, mais en vain, on espéra la guérir. Jamais elle ne recouvra la raison. Cette présence étrangère qui l'avait hantée ne paraît pas l'avoir poursuivie dans sa folie, qui fut douce et sans aucun tourment.

MARIE M. BONNET.

LA CRISE DES ARMEMENTS

L'Europe traverse une des plus mauvaises périodes de son histoire. Pendant de longs mois, la question d'Orient et les multiples complications qu'elle recèle ont tenu le monde haletant; les peuples ont vécu de terribles journées, se demandant si, à côté des petits royaumes balkaniques, les grandes puissances n'allaient pas déchaîner les forces de destruction, et si le Continent tout entier ne deviendrait pas un immense charnier. Les combats de Kirk-Kilissé, de Koumanovo et de Tchorlou captivaient moins l'attention générale que les gestes de M. Sazonof ou les communiqués des conseils de guerre de Vienne et de Budapest. Les généraux bulgares, un Savof, un Ivanov, un Fitchef ou le héros d'Andrinople, Chukri Pacha, étaient relégués dans l'ombre par l'archiduc héritier François-Ferdinand, et par le chef d'état-major austro-hongrois, le général Conrad de Hœtzendorf. C'est qu'il s'agissait de savoir si la conflagration de locale deviendrait universelle, et si le sinistre des Balkans, du Pinde et des plateaux du Sandjak, se propagerait jusqu'en Galicie, et de là sur l'Occident.

Ce colossal conflit, auprès duquel les luttes de la Révolution et du Premier Empire n'eussent été que jeux d'enfants, nous a été épargné. Mais l'Europe n'en est pas moins en proie à un état d'insécurité, d'instabilité, qui l'opprime prodigieusement. La crise orientale n'est pas encore close, puisqu'à l'heure où j'écris ces lignes la diplomatie en recherche toujours la solution, et voici que s'est ouverte la crise des armements, avec ses perspectives infinies, ses répercussions imprévues, ses menaces de toute nature.

On eût été en droit de croire qu'au lendemain des ébranlements des dernières années, — la Bosnie, Agadir, le conflit turco-balkanique, — les peuples auraient joui d'un repos matériel et moral bien gagné. Ils auraient pu se relâcher de leur nervosité tendue à l'extrême, oublier peu à peu les heures d'effroi et les secousses douloureuses, vaquer à leurs multiples travaux. Ils se seraient remis à produire et à cultiver, sans

craindre de voir paraître à tout instant, en deçà de la frontière, l'avant-garde d'une cavalerie ennemie ou des avions d'exploration. Point.

Les canons n'ont pas encore rejoint leurs parcs, et les fusils ne sont pas reposés au râtelier que s'élaborent déjà les éléments d'une crise nouvelle. Il n'est bruit que d'armements complémentaires. Au lendemain de cette pénible alerte, chacun se prépare à infliger au monde la terreur d'une alerte plus forte et plus durable. D'un bout à l'autre de l'Europe, les gouvernements recherchent combien de citoyens de plus ils pourraient enrôler sous les drapeaux; les états-majors étudient des formations additionnelles; ils se demandent combien de pièces d'artillerie ils exigeront encore, combien de dirigeables et d'aéroplanes ils tiendront pour indispensables, quels ouvrages de terre et de pierre ils feront édifier. Les ministres des Finances pâlissent sur les devis qu'on leur soumet. Les commissions du budget s'enquièrent des impôts qui n'existent pas, et qui pourraient être institués, — et des impôts qui, existant déjà, n'ont pas encore fourni la plénitude de leur rendement. Toutes les conceptions fiscales se heurtent, depuis le recours à l'emprunt, en dépit de l'accroissement vertigineux des dettes publiques, jusqu'aux monopoles inédits, jusqu'aux impôts de succession qui contristeront les riches, — jusqu'aux taxes majorées sur les valeurs mobilières qui déchaîneront les colères de la haute Banque. Et, dans chaque pays, des millions d'hommes, qui ne comprennent rien ou presque rien à cette fureur subite de mesures militaires, — alors que tous les gouvernements se proclament les amis de la paix et vantent les bienfaits de la concorde internationale, — attendent avec anxiété les décisions qui aggraveront leurs charges, qui les arracheront un peu plus longtemps à leurs foyers, et qui restreindront leur faculté, déjà si réduite, de consommation.

C'est vraiment l'âge de l'acier. La paix contemporaine appelle plus d'hommes aux armes que les plus sauvages guerres d'autrefois. Notre effectif normal n'égale-t-il pas déjà celui des troupes qui constituèrent, il y a plus de cent ans, le corps expéditionnaire entraîné par Napoléon vers Borodino, Moscou et la Bérézina?

C'est une comparaison saisissante que celle des budgets militaires et navals, des effectifs en hommes et en bâtiments,

aux deux extrémités de la dernière période de quinze années. Jamais, à travers l'histoire, de pareils taux d'accroissement ne s'étaient révélés, et cependant, depuis quinze ans, aucune grande guerre européenne n'a été engagée, et même avant ces quinze années, — et pendant vingt-sept ans, — aucun conflit n'avait surgi qui eût opposé, front à front, deux des puissances de premier rang. Les armements s'expliquent au lendemain d'une lutte sanglante, quand un peuple a été décimé, saigné à fond, subjugué, et qu'il veut se relever, briser la tutelle étrangère, et que le peuple victorieux appréhende ce sursaut de révolte et s'apprête à l'écraser. Ils ne s'expliquent pas, quand une phase de paix durable a prévalu, démontrant par son seul développement que les égorgements internationaux ne sont pas nécessaires à la vitalité du monde.

L'Allemagne, en 1898, ne dépensait, pour son budget impérial, que 1.950 millions : chiffre relativement modeste auquel il fallait ajouter les budgets d'Etats, parfois beaucoup plus élevés : Prusse, Bavière, Saxe, etc. Sa dette, médiocre elle aussi, n'excédait pas 3 milliards. L'armée coûtait déjà 800 millions, la marine 165, si bien que l'une et l'autre réunies atteignaient presque au milliard. Quelque énorme que parût alors ce chiffre — (Bismarck au temps de sa splendeur n'eût point osé le soumettre à la critique du Reichstag), — il nous semble aujourd'hui chétif. Ces crédits permettaient d'alimenter 581.000 hommes de troupes de terre, une flotte de 96 bâtiments, jaugeant 375.000 tonnes et d'une force de 398.000 chevaux-vapeur, avec des équipages qui formaient en tout 28.000 hommes.

Or, en 1913, ce budget impérial monte à 3.600 millions : c'est là l'indication officielle, qui est fictive, car si la guerre et la marine sont portées respectivement pour 1.060 et 575 millions, soit en tout 1.635 millions, elles absorbent de fait 2 milliards et demi. La dette impériale a doublé et même plus que doublé : 6 milliards et demi contre 3, pendant que la dette prussienne progresse de 7 à 12 milliards et la dette bavaroise, pour ne citer que celles-là, de 1.800 millions à 3 milliards. L'Allemagne n'a reculé devant aucun sacrifice, mais comme elle hésitait à aggraver sans répit les impôts, elle s'est adressée à l'emprunt. Grâce aux deux milliards et demi des crédits militaires, elle entretient, à l'heure actuelle une armée de 732.000 hommes (64.000 de plus que l'effectif légal) et une flotte de

130 grands navires, qui comporte une capacité de 893.000 tonnes, une force de 2.100.000 chevaux, des équipages de 66.000 hommes.

A coup sûr, l'Allemagne a augmenté sa richesse et surtout sa population, car celle-ci, dans cette période de quinze années, est passée de 52 à 65 millions d'unités. Mais le contingent incorporé représentait 1,10 o/o en 1898 et 1,13 o/o en 1913, alors que la quote-part des dépenses militaires individuelles passait de 18 fr. 75 à près de 40.

La France offrait en 1898 un budget de 3.400 millions, dans lequel la guerre et la marine s'inscrivaient pour 600 et 349 millions, soit 949 millions au total. Sa dette, qui d'ailleurs n'a point varié depuis, oscillait entre 32 et 33 milliards : elle est, peut-on dire, la plus belle dette du monde. L'armée montait alors à 573.000 hommes et la flotte chiffrait par 701.000 tonnes, 1.025.000 chevaux-vapeur, et 54.000 marins.

La progression, de notre côté, a été en réalité beaucoup moins sensible que du côté allemand. Pourtant le budget, en 1913, atteignait à 4 1/2 milliards, et la guerre et la marine, — 920 et 423 millions,— absorbaient 1.343 millions (1) : ce sont là les données officielles qui correspondent aux 1.635 millions de l'Allemagne. L'armée a gagné 11.000 hommes — et par suite ce ne sont pas les suppléments d'effectifs qui expliquent à eux seuls la différence budgétaire de 320 millions. La flotte s'est enrichie de 16.000 tonnes, 886.000 chevaux et 10.000 marins, mais ici je fais toutes réserves sur les bases de cette confrontation, car il semble qu'on ait compté, en 1898, quantité de vieux éléments sans valeur qui avaient disparu en 1913. Ce qui est sûr, c'est que la population restant sans grand changement, le contingent de l'armée de terre était de 1,50 o/o en 1898 ; de 1,53 o/o en 1913 ; la quote-part individuelle des frais militaires se relevait de 25 fr. 75 à 34 fr. 50 (2).

La Russie, en 1898, dépensait en tout 3 1/2 milliards de francs, et pour la guerre et la marine 965 millions, — 750 et 215. Sa dette, fort respectable déjà, atteignait à 15 milliards. L'armée montait à 893.000 hommes, la flotte à 323 navires, 470.000 tonnes, 630.000 chevaux, 45.000 marins.

(1) Il y faudrait ajouter les pensions militaires.
(2) Faites état toujours des pensions ; et d'autres éléments, au surplus, devraient entrer en compte.

Sautons 15 années. Le budget est de 6.800 millions, dont 1.630 pour la guerre et la marine (1.250 et 380 millions). L'armée s'évalue à 1.384.000 hommes, douaniers et gendarmes compris, mais telle est ici la règle; la flotte à 386 bâtiments, 780.000 tonnes, 1.710.000 chevaux-vapeur, 48.000 marins.

Il faut dire que si, dans l'intervalle, la dette a grossi de 7 milliards 1/2, la population s'est accrue de 26 millions d'individus. L'effectif prenait, en 1898, 0,65 o/o des habitants, et en 1913, 0,86 o/o. Les dépenses militaires s'élevaient, par tête, respectivement à 7 fr. et à 10 francs.

La Grande-Bretagne est une des contrées qui, traditionnellement, accordent le plus à la marine et à l'armée, celle-ci étant la mieux payée, et celle-là la plus puissante du monde. Sur un budget de 2.600 millions en 1898, l'une et l'autre additionnées prélevaient 1.260 millions. Cette somme permettait à l'Angleterre d'alimenter une armée de campagne de 258.000 hommes, une marine de 385 unités, 1.695.000 tonnes, 3.440.000 chevaux-vapeur et 115.000 hommes.

En 1913, le budget général chiffre par 6 milliards, les frais de l'armée et de la marine par 1.760 millions, et si l'armée de campagne n'a pas modifié son contingent, la flotte a porté le sien à 570 navires, 2.300.000 tonnes, 4.650.000 chevaux et 196.000 hommes. Les services de défense nationale coûtaient à chaque Anglais 30 fr. en 1898, et près de 40 en 1913.

L'Italie, dans cette période de quinze années, a poussé ses dépenses totales de 1.730 à 2.600 millions, celles de guerre et de marine de 580 à 646 millions, son armée de 257.000 à 305.000 hommes, ses escadres de 369.000 tonnes, 562.000 chevaux-vapeur et 24.000 marins, à 577.000 tonnes, 1.084.000 chevaux et 32.000 marins.

Enfin l'Autriche-Hongrie, dont l'effort n'est certes point le plus négligeable, a fait progresser, au cours de la même phase, son budget global de 3.550 à 4.700 millions; sa dette de 15 à 18 milliards; ses dépenses militaires et navales de 412 à 641 millions; son armée de 336.000 à 415.000 hommes; sa flotte de 133.000 tonnes et 234.000 chevaux à 255.000 tonnes et 666.000 chevaux. Elle prélevait, pour ses troupes de terre, 0,76 o/o de sa population en 1898 et 0,82 o/o en 1913.

Reprenons maintenant globalement tous ces chiffres, et additionnons-les pour les six grandes puissances.

Leurs budgets généraux, en 1898, montaient *grosso modo* à 15.700 millions; leurs budgets militaires à 5 milliards, leurs armées à 2.900.000 hommes, leurs flottes à 3.700.000 tonnes.

En 1913, les budgets généraux s'inscrivent pour 28.300 millions (et pour l'Allemagne, nous n'envisageons que le bilan impérial), les budgets militaires pour 8.550 millions, les armées pour 3.660.000 hommes, les flottes pour 5.500.000 tonnes.

L'accroissement, en quinze ans, a été de près de 90 o/o pour les budgets généraux, de 70 o/o pour les budgets militaires, de 25 o/o pour l'effectif des armées, de près de 50 o/o pour la capacité des flottes, et nous ne sommes qu'au début d'une période d'armements, dont nul ne saurait prévoir la durée, ni les exigences.

§

Ce fut au commencement du mois de janvier, que certains journaux allemands parlèrent, pour la première fois, d'une augmentation éventuelle du contingent. — Les leçons de Bismarck n'étaient point perdues. Le scénario fut admirablement ménagé. Les organes pangermanistes, qui sont toujours prêts à revendiquer un renforcement des troupes, lancèrent ou eurent l'air de lancer l'initiative. Puis la masse des gazettes gouvernementales se mirent de la partie, et reconnurent qu'il pourrait y avoir profit, en effet, à mieux utiliser, pour les besoins de la défense nationale, l'accroissement régulier de la population. Enfin les discours du Kaiser et du chancelier rendirent officielles les décisions prises en haut lieu.

Pour atténuer la fâcheuse impression que ces révélations pouvaient produire sur le corps électoral, travaillé de plus en plus par la Social-Démocratie, et de plus en plus réfractaire aux charges nouvelles, le ministre de la Marine, l'amiral Tirpitz, et le ministre des Affaires étrangères, M. de Jagow, le successeur de M. de Kiderlen-Waechter, se rendirent, dans la première semaine de février, devant la Commission du budget. Le diplomate affirma que les relations anglo-allemandes s'étaient fort améliorées, et qu'en tout cas la tension passée avait disparu. Le marin tira la conclusion de cet exposé optimiste, en déclarant que le rapport jadis préconisé par M. Wins-

ton Churchill, premier lord de l'Amirauté britannique, pour les deux flottes en concurrence, lui semblait fort acceptable. C'était indiquer que l'empire renonçait temporairement à élaborer un nouveau programme naval. En présentant ces observations à la commission, l'amiral Tirpitz, qui est loin d'être un pacifiste, voulait tout simplement frayer les voies au projet d'armements terrestres.

Car il ne fait plus doute maintenant pour personne que l'Allemagne ne vienne d'effectuer une brusque volte-face. Pendant 15 ans, fidèle à la maxime de Guillaume : « Notre avenir est sur l'eau », elle avait prétendu se doter d'une flotte de beaucoup supérieure à celle de la France et à peu près égale à celle de l'Angleterre. Aujourd'hui, elle se résigne à ne point lutter avec l'Angleterre sur les Océans, estimant la rivalité d'autant plus insoutenable que les colonies britanniques offrent des Dreadnought à la métropole ; mais elle se préoccupe, avec une vigilance nouvelle de ses fronts de terre. Ses stratégistes professionnels disent, en dépit des assertions optimistes de M. de Jagow, qu'elle aurait à livrer bataille sur trois terrains — le long des côtes de Meuse à la France : en Belgique, au Royaume-Uni ; en Posnanie ou en Pologne Russe, de préférence, à la Russie ; — et d'après eux ce ne serait pas sur mer, ce serait sur terre, que se livrerait la bataille décisive ; à cet égard, tout au moins, l'on ne saurait leur donner tort. Ils ont insisté d'autant plus, pour que l'armée fût accrue, que la population allemande, grossissant de près d'un million d'unités annuellement, offre un réservoir inépuisable. Il y a, il est vrai, la question d'argent, car le budget impérial ajouté aux budgets d'Etats finit par donner un total énorme, et la chancellerie se trouve contrainte d'envisager des impôts qui répugnent à son esprit conservateur ; mais cette question d'argent, qui réserve évidemment de fâcheuses surprises, est reléguée à l'arrière-plan.

Aux armements allemands vont riposter les armements français. Le gouvernement de la République — qui se heurte, lui, à la stagnation du peuplement, et qui ne dispose plus que de classes réduites, ne se contente pas d'élaborer un encadrement plus solide des réserves, de réclamer des crédits supplémentaires pour les fortifications de l'Est, pour la réfection de l'artillerie, pour l'amélioration de l'outillage aérien, dont certains spécialistes dénoncent l'insuffisance par rapport à l'ou-

tillage allemand. Il n'a pas caché son propos de rétablir le service de 30 mois ou même de 3 ans, ce dernier régime ayant été abandonné en 1905, sans qu'il eût, croyait-on, la plus mince chance de retour.

L'Autriche-Hongrie, durant tout l'hiver, a poursuivi un effort militaire qu'elle n'est pas près de rompre. Ses ministres de la guerre successifs, d'Auffenberg et Krobatin, et ses chefs d'état-major, le maréchal Schemua et le général de Hœzendorf, qui l'a remplacé, ont profité des conjonctures orientales pour opérer de profondes et coûteuses réformes dans l'armée. Ils se sont ostensiblement préparés à une lutte de conquête qui, à plusieurs reprises, parut imminente. Cinq cent mille réservistes appelés sous les drapeaux ; une dépense qui ne doit guère être inférieure à un milliard : tel est le bilan des quatre ou cinq derniers mois. Le cabinet de Vienne, qui ne trouvera plus désormais, devant lui, des Etats slaves divisés et dociles, s'attachera certainement à obéir aux suggestions des grands chefs militaires et à élargir le contingent de paix. Lui aussi peut puiser abondamment dans une population qui augmente avec une méthodique rapidité.

L'Italie et la Russie suivront de toute évidence l'exemple de l'Empire austro-hongrois. Quant à l'Angleterre, elle agite la question de savoir si elle se bornera à garder son armée de métier, très onéreuse et d'effectif médiocre, ou si elle introduira le service obligatoire. Le régime de la conscription est abhorré outre-Manche, mais lord Roberts et quelques autres officiers réputés font campagne pour lui, et même, s'ils n'aboutissent pas à un succès intégral, ils obtiendront du gouvernement une majoration du nombre des recrues salariées.

C'est donc une poussée universelle ou quasi universelle d'armements, que l'Allemagne vient de susciter par sa retentissante initiative.

§

Une fois de plus, les journaux politiques et les grands organes militaires d'outre-Rhin nous ont exposé en raccourci les théories bien connues du grand état-major germanique. Il veut, comme toujours, depuis quarante-deux ans, être prêt à porter, à l'heure et au lieu qui lui paraîtront convenables, un coup irrésistible. Il veut ramasser sous son contrôle le maxi-

mum de forces agressives et leur faire rendre le maximum d'effets. Il veut surtout désarmer l'ennemi du premier choc, en pulvérisant ses corps, et en perforant à fond ses lignes de protection.

On a cette conviction en Allemagne que, si la guerre éclate, elle sera très brève, et par suite marquée, dès le premier moment par des épisodes décisifs. Cette croyance raisonnée s'accrédite d'ailleurs de plus en plus et dans tous les pays. Presque partout ont été construites des voies stratégiques, qui permettront, très peu de jours après la rupture, de verser sur la frontière des centaines de milliers d'hommes : le mécanisme de la mobilisation doit fonctionner avec une promptitude et une facilité que le passé ignora, que les générations antérieures n'essayèrent même pas de réaliser. L'art de tuer en masse, ou mieux d'organiser le carnage et l'invasion, a accompli, depuis cent ans, d'inappréciables progrès. Tous les mouvements qui aboutissent à la mise en œuvre des grandes armées contemporaines ont été étudiés et fixés avec une minutie mathématique ; or, pour frapper vite et sûrement, il serait indispensable d'avoir en temps de paix, et alors même que les relations sont le plus empreintes de confiance entre les peuples, des contingents énormes.

La guerre balkanique est venue confirmer les enseignements que les états-majors avaient déjà déduits des guerres d'autrefois. Elle est, à la vérité, la première grande lutte qui se soit déployée sur le sol d'Europe depuis 1871, car le conflit russo-turc de 1877-78 affecta un tout autre caractère. Les campagnes de Cuba, du Transvaal et de Mandchourie, qui se développèrent, d'ailleurs, hors de notre continent, ne sauraient à aucun égard être assimilées à une campagne franco-allemande ou austro-russe. Ce qui est certain, c'est que les alliés Bulgares, Serbes, Monténégrins, Grecs, ont dû la rapidité de leurs succès à la célérité même de leur mobilisation. Ils ont surpris leurs adversaires en pleins préparatifs, parce qu'eux-mêmes, bien avant l'ultimatum, avaient poussé leur organisation à un degré remarquable de précision et de vigueur.

L'état-major allemand a affecté de s'être aperçu brusquement que son système offensif et défensif offrait des lacunes ou comportait des causes graves de lenteur. Mais pourquoi a-t-il pris ses résolutions en janvier-février 1913, plutôt qu'en

mai, ou plutôt qu'à la fin de 1912 ? Et ceci est une question extrêmement importante et qui n'est pas encore résolue, qui suggère, pour mieux dire, plusieurs hypothèses.

L'attitude du gouvernement impérial a été d'autant plus surprenante qu'il a élaboré un nouveau programme d'armements à une heure où un précédent programme, et qui remontait seulement à quelques mois, était encore en voie d'exécution. De 1912 à 1915, il avait prévu une première augmentation du contingent, qui s'échelonna, de fait, sur beaucoup moins de quatre ans ; il avait consacré de fortes sommes à sa flottille de dirigeables et d'avions : il se préoccupait d'améliorer son artillerie. Nul ne pouvait donc lui reprocher de s'être endormi dans une molle stagnation, d'avoir renoncé à fortifier ses effectifs, puisqu'il venait d'imposer au pays une charge supplémentaire, qui se chiffrait par dizaines de millions. Il a fallu que les raisons déterminantes de sa conception nouvelle fussent bien pressantes, le déficit budgétaire se révélant déjà certain et chronique. Et l'on se prend à rechercher si des événements inconnus du grand public n'ont pas dicté, à l'empereur et à son chancelier, les résolutions qui ont tant ému le monde, et dont les répercussions seront peut-être infinies.

Reprenons le rôle joué par le cabinet de Berlin au début de la crise balkanique, et pendant l'évolution de cette crise. Il s'est efforcé d'apparaître en élément pondérateur et médiateur. Loin de souffler sur le feu et d'attiser les haines, il cherche les moyens de pacifier les esprits et de rapprocher les peuples. Point n'est utile, quelque grief qu'on puisse légitimement avoir contre le militarisme germanique, de travestir les faits. Ce militarisme a été contenu temporairement par une diplomatie, qui s'est piquée, à tort ou à raison, de servir les intérêts communs de l'humanité, qui, on doit le reconnaître, n'a point ajouté au trouble général. Cette diplomatie s'est ingéniée à tenir la balance égale entre la Turquie, dont les attaches avec l'empire étaient manifestes, et les Balkaniques, qu'elle voulait reconquérir : au surplus, si les Serbes sont fort excités contre l'Autriche-Hongrie, alliée de l'Allemagne, — depuis 1908, Ferdinand de Bulgarie avait concerté, à cette date, son coup d'Etat avec M. d'Ærenthal et la proclamation de l'indépendance bulgare coïncidait avec l'annexion de la Bosnie-Herzégovine à l'empire de François-Joseph. La famille royale de Grèce, d'au-

tre part, est apparentée aux Hohenzollern. On ne s'étonnera donc pas que le cabinet de Berlin ait renoncé à jeter le poids de son épée du côté musulman ou du côté orthodoxe. La sagesse même lui conseillait l'impartialité, la neutralité, l'expectative.

Mais il ne s'est pas cantonné dans la simple abstention. Il a travaillé — et ceci est encore incontestable — pour la paix.

On a dit qu'à l'heure où la Turquie et les Balkaniques étaient au bord de la rupture, M. de Kiderlen-Waechter, mort à la Noël dernière, marqua une confiance sans réserves dans l'action modératrice de la France. Il laissait entendre que si le ministre français des Affaires étrangères, — c'était M. Poincaré, — prenait l'initiative d'une intervention, il s'y associerait sans marchander, et de fait l'Allemagne montra, durant plusieurs semaines, beaucoup de bonne volonté à nous seconder. Elle contenait le parti militaire à Vienne, comme la diplomatie du quai d'Orsay stimulait à Pétersbourg la résistance trop timide de M. Sasonof aux menées panslavistes. Le cabinet de Berlin s'entendit avec le cabinet de Paris pour conseiller le maintien de la paix à Constantinople, à Belgrade, à Sofia, à Athènes, puis pour proclamer sa décision de sauvegarder le *statu quo* territorial en Orient, — proclamation devenue tout de suite illusoire, comme chacun sait ; il s'est employé, avec les autres gouvernements, à chercher une formule de conciliation entre Roumains et Bulgares, à propos de Silistrie ; l'empereur en personne a blâmé la politique dangereuse de l'archiduc héritier d'Autriche, François-Ferdinand, et de sa camarilla de cour, qui poussaient à l'invasion et à l'écrasement de la Serbie. On prétend encore qu'à la suite du voyage du ministre de la Guerre russe à Berlin, à la fin de 1912, il suggéra un rapprochement personnel à François-Joseph et à Nicolas II. Bref, l'Allemagne parut plus désireuse d'exclure une conflagration générale que de la provoquer. Remarquez qu'elle affirme aujourd'hui, comme hier, son propos pacifique. Et alors on comprend de moins en moins pourquoi, bouleversant l'équilibre actuel des forces, elle rouvre la crise des armements.

Les milieux militaires et politiques de Berlin allèguent qu'ils visent exclusivement à surveiller la Russie, où se déchaîne un

mouvement panslaviste d'une intensité grandissante, et il est très vrai que ce mouvement panslaviste n'a cessé de s'amplifier, — je l'ai signalé dans un précédent article comme l'un des périls européens ; — mais il n'est pas plus menaçant que les excitations pangermanistes, qui se donnent libre carrière autour de Guillaume II, ou que les manœuvres impérialistes des amis de l'archiduc héritier d'Autriche. Au cas où une guerre éclaterait au Nord-Est de l'Europe, elle opposerait l'un à l'autre l'Etat Austro-Hongrois et l'Etat Russe. Celui-ci avait précipité ses concentrations de troupes dans ces derniers mois, mais son effort fut notoirement inférieur à l'effort du gouvernement de Vienne. La puissance militaire de l'Autriche-Hongrie s'est développée bien plus rapidement que la puissance de la Russie, et si celle-ci dispose d'une population triple, il ne faut pas oublier qu'elle la dissémine sur un territoire immense, et que le problème de la mobilisation n'est point résolu pour elle. Jetez un regard sur une carte, et vous verrez qu'elle dispose de très peu de lignes ferrées pour porter ses effectifs, soit à la frontière prussienne, soit à la frontière gallicienne. Les campagnes se faisant de plus en plus courtes, l'Autriche-Hongrie pourrait frapper un coup d'autant plus décisif, et dès les premiers jours, que le gouvernement de Pétersbourg a reporté très en arrière ses centres de rassemblement. On se demande pourquoi la France n'a pas indiqué, — et indiqué avec insistance à son alliée — la nécessité de multiplier les voies de chemins de fer en Pologne. Si l'on tient compte des possibilités militaires de l'Autriche et de la Russie, on ne conçoit point que le panslavisme puisse apparaître plus redoutable qu'auparavant au cabinet de Berlin, car les effectifs qu'il devra envoyer du côté de l'Est ne dépasseront pas de beaucoup ceux prévus dans le passé. La justification des armements nouveaux par le péril russe ne semble point sérieuse.

Il est vrai que l'Autriche serait tenue de garder de gros contingents du côté de la Serbie, dont l'extension territoriale accroîtra les moyens d'action. Mais le conflit est déjà demeuré aigu, entre les deux pays, depuis l'annexion de la Bosnie en 1908, et la Serbie, pour plusieurs années, va être forcée de se recueillir. Elle se trouvera, d'ailleurs, prise entre le royaume autonome d'Albanie, qui lui pourra créer quelques difficultés, et la Bulgarie, son alliée de la veille, et qui ne sera peut-être plus

son alliée du lendemain. Nous ne voyons pas encore très clair dans la structure d'avenir des Balkans, où pourtant nous discernons un élément permanent et qui, en l'occurrence, offre une importance essentielle, — l'accord militaire austro-roumain.

La poussée slave ne donnant qu'une trop médiocre explication des desseins de l'Allemagne, faut-il croire que le gouvernement impérial vise particulièrement la France? Il le conteste à coup sûr, et ses dénégations ne sauraient emporter la conviction. Mais, en dernière analyse, on peut dire qu'il semble avoir cédé à des considérations d'une tout autre nature. *Il agit, dès à présent, comme si la Triplice craquait, comme si cette combinaison était frappée dans sa vitalité même.*

Les événements qui se sont produits cet hiver lui auraient démontré que l'Autriche-Hongrie n'accepterait pas plus longtemps sa tutelle diplomatique, et que désormais elle s'efforcerait de l'entraîner au lieu de le suivre. Le comte Berchtold, qui a vainement résisté à la coterie militaire de Vienne, a été contraint de pratiquer la politique plus indépendante inaugurée avant lui par le comte d'Ehrenthal. La conception de Bismarck, qui avait élaboré, en 1879, la double alliance austro-allemande, et, en 1882, la triple alliance, reposait sur la thèse de la supériorité allemande : or le cabinet de Vienne rejette le pouvoir de direction du cabinet de Berlin. Le cabinet de Rome s'évade lui aussi, et de plus en plus, dans une stratégie diplomatique personnelle. Il a signé jadis les accords méditerranéens avec la France; il s'est rapproché de la Russie; il entretient des relations cordiales avec l'Angleterre. Le développement récent du conflit balkanique a montré que ses intérêts le portaient surtout à s'accorder avec le gouvernement du Tsar en Orient, — et l'Allemagne doute qu'il participe effectivement à une guerre éventuelle avec la France, et encore plus qu'il prenne position contre les Anglais et les Russes.

Percevant son isolement possible, l'effondrement de la vieille combinaison triplicienne, cette Allemagne *voudrait se suffire à elle-même*. Telle serait la raison de ses préparatifs militaires. Cette raison vaut ce qu'elle vaut. Elle ne saurait en aucun cas légitimer les nouvelles initiatives berlinoises, puisque nul ne menace d'agression les frontières allemandes; que ni la France ni l'Angleterre ne peuvent songer à rompre la paix, et que

les liens dynastiques, — peut-être plus forts que tous les autres, — subsistent entre les Hohenzollern et les Romanow.

L'Allemagne assume donc, on ne saurait trop le répéter, la responsabilité de la crise qui se prépare, des charges écrasantes qui vont encore s'ajouter, pour les peuples, aux lourds fardeaux du passé : elle reste le foyer du militarisme mondial. Elle fournit des prétextes supplémentaires aux impérialismes grondants ; elle resserre l'armure étouffante, qui enserre notre civilisation. C'est de chez elle, quoi qu'elle dise et quoi qu'elle veuille, que partiront une fois de plus les rumeurs de guerre, les excitations, les exemples désastreux.

Non seulement elle provoque les mesures de rétorsion qui s'élaborent chez les autres grandes puissances, mais encore elle inquiète les neutres, les petites nations qui espéraient rester en dehors des luttes continentales, et qui craignent maintenant pour leur indépendance et pour leur vitalité. Les débats qui se sont déployés récemment à la Chambre des représentants de Bruxelles sont significatifs à ce sujet, car la Belgique était l'un des rares pays où la classe possédante et le prolétariat s'entendissent pour écarter les armements.

§

Et l'on se demande maintenant quelle influence exercera la Social-Démocratie germanique sur le sort des projets de loi qui seront soumis à l'approbation du Reichstag, et qui doivent doter l'Empire de 120.000 hommes de plus. Je dirai mieux : le rôle de cette Social-Démocratie peut être énorme : ses amis mettent leur confiance en elle, mais ses adversaires la guettent à l'œuvre, et déjà ils prétendent qu'elle demeurera inférieure à la tâche qu'elle s'est elle-même assignée. Elle touche à l'heure décisive, à l'heure historique, qu'elle n'a pas choisie, que d'autres lui imposent, mais où elle doit donner la mesure de sa force, de sa ténacité, de sa fidélité aux principes.

Elle est la plus puissante fraction, par le nombre comme par l'organisation, de l'Internationale ouvrière. Elle a réuni, aux élections dernières, plus de 4 millions d'électeurs ; elle possède au Parlement 110 sièges sur 397, c'est-à-dire plus du quart des mandats. Aucun parti au Reichstag ne l'égale en importance. On ignore encore quelle attitude prendra tel autre groupement, le centre catholique ou les libéraux, vis-à-vis des demandes

de la chancellerie. On sait que la Social-Démocratie résistera. Ceux qui disent qu'elle a voté les budgets de la guerre dans le passé méconnaissaient systématiquement son histoire, car elle ne s'est jamais départie de sa formule : « Pas un homme, pas un sou. » De même que Bebel et Liebknecht ont combattu, il y a quarante-deux ans, l'annexion de l'Alsace-Lorraine, de même ils ont lutté énergiquement avec leurs amis, en 1886, contre le septennat bismarckien. On ne pourrait pas citer un cas où les Social-Démocrates aient sanctionné les crédits militaires, et, s'ils ont progressé si rapidement, si, en moins d'unquart de siècle, ils ont conquis près de trois millions d'électeurs nouveaux, c'est que leur opposition a été inflexible et qu'ils n'ont jamais capitulé devant les excitations impérialistes.

Mais la situation qui se pose devant eux diffère quelque peu de celles du passé. Plus leur contingent a grandi, et plus s'est accrue leur responsabilité. Ils n'ont pas le pouvoir, mais ils le contrôlent avec une capacité élargie de défensive et d'offensive. Ils représentent le tiers de l'Allemagne, sans compter les milliers et les milliers d'hommes qui sont de cœur avec eux, et qui n'osent pas ou ne peuvent pas encore professer leurs sentiments intimes. Il ne suffit plus qu'ils rejettent les armements, qu'ils reprennent, contre le militarisme pangermaniste, leurs diatribes traditionnelles et leurs condamnations doctrinales. A l'ampleur de la lutte qu'ils vont mener, on jugera, dans le prolétariat international et partout, — de leur vigueur réelle, de la solidité de leur organisation, de leur science à coordonner les mouvements de masses, comme de la bravoure de leurs tacticiens. L'épreuve sera la plus critique de toutes celles que la Social-Démocratie aura subies depuis 40 ans. Elle sera plus redoutable que la mise en vigueur des lois d'exception bismarckiennes en 1878. Cette Social-Démocratie jouera de fait son avenir immédiat et son prestige, en même temps qu'elle engagera l'avenir et le prestige du Socialisme international.

Elle peut à tout jamais détruire les assertions de ceux qui la taxent de faiblesse ou de duplicité, qui veulent mettre ses paroles en conflit avec ses actes, ses déclarations publiques en contraste avec ses préférences secrètes, et qui la représentent comme complaisante aux menées du parti militaire. Elle

peut démentir avec fracas les accusations d'impérialisme portées contre elle à une date récente, et que son dernier congrès et l'exclusion de l'impérialiste Hildebrand n'ont pas réussi à dissiper. Elle se suiciderait, si elle n'entreprenait pas une lutte à outrance, une lutte où elle mettrait en œuvre toutes ses ressources, contre les armements : elle ne peut qu'augmenter son influence, son emprise sur l'esprit des masses, si elle reste irréductible, et si elle relève avec véhémence le défi que le gouvernement vient de lui jeter; car les projets militaires les plus accablants que la chancellerie germanique ait encore élaborés, sont justement soumis au Reichstag le plus peuplé de Social-Démocrates, qui ait été élu depuis l'unification.

Il est à peu près certain que le socialisme allemand sera vaincu dans cette tentative difficile de refoulement; s'il l'emportait, ce serait qu'il aurait déjà ébranlé la structure de l'Etat et qu'il pourrait entamer des entreprises plus vastes, — non plus celles que le gouvernement lui imposerait : — celles qu'il attaquerait de propos délibéré et pour réaliser son plan de rénovation. Les armements font partie du régime politique, économique et social de l'Allemagne contemporaine. Tous ceux qui défendent le régime feront bloc pour les sanctionner. Les Social-Démocrates, vraisemblablement, n'auront d'autre concours que celui des représentants des nationalités subjuguées : — Alsaciens-Lorrains, Polonais, Danois. Mais ce n'est point sur le résultat de la lutte qu'on jugera leur rôle : ce sera sur l'âpreté de leur défensive et sur la durée de leur résistance, au Reichstag et ailleurs.

Les armements seront encore votés en Allemagne, et dans les pays qui riposteront à l'Allemagne ; car partout ils constituent une pièce, un rouage du mécanisme économique, social et politique. Mais j'imagine que partout, et outre-Rhin d'abord, ils engendreront, dans la classe ouvrière, une opposition accrue, une hostilité plus accentuée aux exigences et à l'oppression de l'Etat. Chaque fois que, dans le passé, s'est ouverte une crise de renforcements militaires, les peuples menacés dans leur liberté de mouvements, frappés de taxes surélevées, acculés aux conflits extérieurs, ont fait sentir leur irritation, leur volonté de changement. On peut dire qu'il y a un parallélisme évident entre la progression du socialisme dans le monde et la progression des budgets de la guerre et

de la marine. La Social-Démocratie allemande, — pour s'attacher à elle, — est à coup sûr le produit de l'évolution industrielle, de la grande concentration capitaliste des 40 dernières années ; mais les septennats, les sextennats, les quinquennats qui se sont succédé sans arrêt de Bismarck à Bethmann-Hollweg, et qui ont contribué à aggraver sans trêve les charges fiscales et à alourdir le coût de la vie, ont merveilleusement servi la propagande des idées qualifiées « subversives ». On se demande pourquoi il en irait aujourd'hui autrement, et pourquoi le projet de la chancellerie n'ajouterait pas un million d'électeurs nouveaux aux quatre millions d'électeurs socialistes déjà enregistrés l'an dernier. Toutes proportions gardées, le même travail des idées, la même pénétration des doctrines de lutte prolétarienne s'accomplira chez les alliés et chez les adversaires de l'Allemagne, au fur et à mesure que prévaudront les nouveaux programmes militaires... La conséquence doit à peu près mathématiquement s'affirmer.

Est-ce à dire que la crise des armements doive conduire aussi, et de toute certitude, à la conflagration générale, que d'aucuns tiennent pour imminente ? J'avoue que là-dessus je demeure sceptique. Les grandes puissances ont eu de multiples occasions de faire la guerre depuis huit ans, et elles ont toujours su l'écarter au bon moment. Tanger et Agadir auraient pu provoquer le choc franco-allemand ; on s'est adressé aux diplomates, non aux généraux. En 1908-1909, et en 1912-1913, l'Autriche et la Russie ont mobilisé, mais, tout en mobilisant, échangeaient des propos courtois : l'annexion de la Bosnie-Herzégovine fut un coup douloureux pour le slavisme et la conquête de la Macédoine par les alliés fut une riposte écrasante du slavisme ; et les fusils, qui avaient été dépendus du râtelier, ne partirent pas ; ils ne furent même pas chargés.

Les gouvernements européens savent tous qu'ils auraient trop à perdre à une guerre, vainqueurs ou vaincus, pour l'affronter sans frémir. Non seulement elle sèmera la ruine partout où elle se développera, et par répercussion à des distances colossales des champs de batailles ; non seulement elle distribuera ses ravages entre les peuples qui seront amputés de provinces, et les peuples qui accroîtront leurs domaines de ces provinces, parce que les intérêts économiques et financiers sont enchevêtrés à l'infini ; non seulement elle engendrerait,

si l'on admet que jouent les combinaisons actuelles, — une formidable régression de la production industrielle et agricole, et par suite une catastrophe sans précédent pour les classes possédantes ; — mais encore elle risquerait d'entraîner un véritable cataclysme politique et social, où sombreraient pêle-mêle les empires absolutistes et les républiques oligarchiques ; — et c'est pourquoi les armements, — qui coopèrent à renforcer dans chaque Etat les éléments de subversion, — ne sauraient être tenus pour des causes d'inévitable conflagration. Ils sont suffisamment graves en eux-mêmes, abstraction faite des ruptures auxquelles ils peuvent acheminer, et des chocs sanglants que d'aucuns appréhendent, que d'autres souhaitent et espèrent, dans la folie de leur mysticisme barbare.

PAUL LOUIS.

LETTRES INÉDITES DE Mme LAFARGE

A SON DIRECTEUR DE CONSCIENCE

(1848-1849)[1]

—

XVIII

Enfin, mon frère, c'est vous ! Il y a dans ce mot tout mon cœur, il n'y a pas un reproche. J'ai trouvé votre silence bien long, je l'ai trouvé triste comme la vie. Ah ! la terre... c'est l'exil, le chemin, l'épreuve, le champ de bataille ; ce ne peut être le but, on y souffre trop ! Ce qui s'y passe n'a que rarement un sens. Les amitiés s'y nouent, à l'heure où le sort sépare ; on ne sait pas marcher, quand on a la force de la jeunesse ; on ne peut plus monter, quand on a l'expérience de l'âge mûr. Les parentés du sang participent du néant de la chair. Les parentés de l'âme, si saintes, si splendides, si belles, ne se rencontrent jamais dans les lieux de nos haltes. Rien de complet, rien de durable ici-bas ; des désirs infinis, des facultés bornées, le dégoût de l'heure passée ; une attraction fébrile, douloureuse, inquiète, attachée comme un charme fatal à l'heure de l'avenir, telle est la vie. Les événements la diversifient, c'est le cadre qui change ; la destinée humaine, c'est-à-dire ses fins, sa raison d'être, les causes de la vie, ne changent pas... Exister, c'est l'action de l'Etre. J'ai bien besoin de me reposer, mon frère, et de me retrouver enfin une âme sans corps. J'étouffe ici. Le passé n'est pas représenté à mon pauvre foyer par un père. L'avenir ne s'y rattache par aucun lien ; tantôt il me semble porter le néant en moi ; tantôt, la vie monte en vagues menaçantes, de mon cœur à mon front ; tantôt, je porte le deuil de la terre, tantôt le deuil du ciel.

Mon frère, ne restez pas si longtemps sans m'écrire. Vos lettres si saintes et si douces, vos pensées qui planent dans des régions éthérées, votre existence solitaire et tristement radieuse, comme celle du cygne voyageur qui traverse l'espace

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 375, 376 et 377.

sans jamais toucher terre un seul jour, tout dans votre précieuse amitié me guérit de moi-même, me soulève d'ici-bas et me guide et m'éclaire. Si vous saviez, mon frère ! j'ai peur de mourir seule, dans mon désert de fer et de pierre ; et j'ai peur d'aller revivre seule, dans « le grand désert d'hommes du monde », pour me servir de l'expression splendide de M. de Chateaubriand. Ah ! mon frère, ne restez pas si longtemps sans m'écrire.

Ma santé contribue pour une grande part à cet état de malaise moral. Je souffre presque continuellement ; j'ai des palpitations, je me trouve mal au moindre mouvement brusque. Cet automne il m'a fallu cesser de descendre mes innombrables marches d'escalier. On m'a donné alors la terrasse, au-dessus de ma chambre, pour prendre un peu d'air et boire le soleil. Depuis une grippe doublée de pneumonie que j'ai eue à la fin de novembre, je ne puis plus même monter ces dix degrés. Je reste, le jour, assise sur mon fauteuil et, la soirée, couchée en travers de mon feu sur ma peau de loup. Ce n'est pas vivre, cela ; et c'est encore moins mourir, hélas ! Ah ! si ce n'était le nom de mon pauvre père, si ce n'était le devoir qui ne nous permet pas de laisser notre nom devenir une occasion de scandale ; si ce n'était le devoir et l'honneur, combien je dédaignerais la grâce des hommes, n'espérant plus de grâce que de la mort et de Dieu.

Il faut chasser ces idées, cependant, mon frère ! Depuis votre arrivée à Paris, le bon abbé Coural me presse d'écrire à la maréchale Gérard pour lui demander d'obtenir une audience de la reine et vous mettre ainsi en mesure, mon cher frère, de plaider la cause de mon innocence, en votre nom et en celui de notre bon père. Vous savez, sans doute, que M. Coural doit aller à Paris ce printemps, au moment de la discussion de la loi sur les prisons. Il fera *l'impossible* pour moi, je n'ai pas besoin de vous le dire, mais vous connaissez son humilité, sa simplicité. Il a peur de se troubler devant la personne royale ; il craint de s'embrouiller dans les formules de la politesse obligée en haut lieu. Il me dit que votre éloquence, votre bonté aussi inépuisable que la sienne, votre indulgence pour moi, votre sympathie pour mon malheur me seraient de meilleurs avocats que ses simples paroles. Je le savais tout cela, mon frère, je le sentais. Il me semblait aussi que, si nos

anges gardiens se font visibles sur la terre, le mien ne pourrait prendre que vos traits. Cependant, pardonnez-le-moi, je n'ai pas osé céder aux conseils de notre bon père. Vous m'aviez dit que vous m'écririez à peine arrivé, pour m'envoyer votre adresse. La lettre ne venant pas, je... Ah ! pardon encore !... Je doutais de votre amitié, frère! Je me disais : « Ses jours sont toujours trop courts, à Paris ; le temps aura manqué à la bonne volonté de mon frère. » Je me disais même : « Mon frère me croit innocente, lui ; mais le monde me croit coupable : il lui sera peut-être défendu de plaider une cause perdue. Il souffre, n'ose pas le dire et ne m'écrit pas. » Pardon! J'ai le regret sincère, j'ai la contrition, je suis prête à accepter ma pénitence. Pardon !

Vous trouverez ci-jointe, une lettre pour la maréchale Gérard. Je la prie de vous obtenir une audience de la reine. Je vous demande *en grâce*, mon frère, de la lui envoyer avec deux mots de votre main, pour solliciter ce que je sollicite (1). Je vous

(1) Cette lettre, destinée à Mme la Maréchale Gérard, ne lui a pas été remise. (Note manuscrite de l'abbé Brunet.)

A Madame la Maréchale Gérard.

Madame,

Si le malheur peut servir d'apostille à une triste prière, n'est-ce pas quand cette prière s'adresse à votre inépuisable bonté ?

Depuis neuf ans bientôt, je n'ai pas commencé une seule de mes années d'infortune sans la mettre sous la douce protection du souvenir vénéré de Madame votre mère. Aujourd'hui, c'est au ciel qu'il me faut la chercher, pour lui demander encore de protéger et de bénir mon malheur et mon innocence. Mais, tout en la priant, je n'ai pas oublié que c'est à vous, Madame, à vous qu'une de ses dernières pensées a légué la pauvre et je viens vous demander, sans crainte, ce que je lui aurais demandé, avec une si respectueuse confiance.

M. l'abbé Coural, aumônier, directeur de la *Solitude de Nazareth*, a eu l'honneur de vous voir, ce printemps. Vous avez pu vous convaincre, Madame, des trésors que renferme cette belle âme. Il vous a dit l'intérêt vraiment paternel qu'il me portait, sa croyance intime en mon innocence. Pendant son séjour à Paris, il a vu le Ministre de la Justice, les Sous-Secrétaires d'État. Il voulait voir la Reine; son vœu le plus cher n'a pu se réaliser.

Et maintenant que M. l'abbé Brunet, vicaire-général de Limoges et supérieur de l'Ordre de *Marie-Joseph*, est aussi à Paris, où il a été prêcher l'Avent à Notre-Dame-de-Lorette, maintenant il voudrait que M. l'abbé Brunet pût obtenir l'audience royale qu'il sollicitait. Déjà, il lui a écrit pour lui donner ses pleins pouvoirs, pour le prier de parler en son nom et au sien. Il lui a demandé d'aller plaider ma cause et de la déposer aux pieds de la Providence visible de la France... Faites, Madame, que le vœu de l'abbé Coural, devenu celui de l'abbé Brunet, puisse être exaucé. Faites parvenir jusqu'à Sa Majesté la Reine un des plus éloquents apôtres de cette sainte Religion qui attache un prix infini à chaque larme versée sans désespoir et sans colère. Je dois déjà beaucoup à M. l'abbé Brunet : c'est lui qui m'a encouragée à mettre la robe d'infamie, pour offrir aux pieds des autels mon innocence à Dieu, mes douleurs à la Consolatrice, à la Mère de tous les opprimés. C'est l'abbé Brunet, Madame, qui, le jour même où je m'abaissais ainsi devant les hommes, me relevait en me nommant sa sœur, en Jésus-Christ, et me

demande *en grâce* de reculer, s'il le faut, de deux jours votre départ de Paris. Mon cœur le sent : Si je peux être sauvée, ce ne sera que par vous. Sauvez-moi : c'est plus que la vie que je vous devrai, c'est l'honneur.

La maréchale Gérard est une femme d'une haute piété, exclusivement vouée aux bonnes œuvres et amie, amie vraie de la reine. En envoyant vos lettres chez elle, le matin, avant neuf heures, elle y sera. En mettant sur l'enveloppe qu'elle vient de vous et de l'abbé Coural, il y sera répondu de suite.

La maréchale a 50 ans. Elle a perdu un fils aîné, qu'elle adorait ; le vice de l'époque l'a tué. Elle a perdu une fille, un ange, un an à peine après son mariage avec le marquis d'Archiac. Il y a, de ce deuil immense, à peine deux ans. Enfin, elle a perdu sa mère, Mme de Valence, il y a dix mois. La maréchale, très riche, très puissante, reste donc avec un seul fils. Dieu a la main bien lourde pour les siens !

Maintenant, mon frère, je suis forcée d'entrer dans quelques détails de famille intimes et absolument écrits par la sœur au frère, *au frère seul.* Vous savez peut-être que Mme de Genlis, femme d'un esprit supérieur, d'une instruction solide, de beaucoup de tact et d'ambition, fut nommée, trois ou quatre ans avant 1789, *gouverneur* des enfants d'Orléans. La duchesse d'Orléans, qui l'aimait d'abord beaucoup, s'aperçut bientôt qu'elle prenait un empire absolu sur ses enfants et sur son époux. Mme de Genlis ne sut pas rester irréprochable. Le duc d'Orléans père avait déjà épousé secrètement Mme de Montesson, sa grande tante. L'exemple, le danger de l'occasion, une position qui la mettait à la place de la mère des

rendait des forces en me faisant comprendre la vanité de l'honneur mondain, comparé à l'honneur selon l'esprit de l'Evangile et selon le Ciel.

Je vous en laisse juge, Madame : quel bien ne feraient pas à ma cause deux avocats, comme l'abbé Coural et l'abbé Brunet, plaidant en faveur de mon innocence devant la Reine, dont l'adorable bonté égale la puissance, devant la Reine si méritante, si sainte, que Dieu écoute toutes ses prières et que le Roi ne lui refuse aucune grâce.

Je suis innocente, Madame ! J'ai le nom de mon père à sauver de l'infamie, j'ai la vérité à chercher, j'ai la réhabilitation morale à poursuivre. Je suis innocente ! Faudra-t-il que je meure où souffrent et meurent les femmes coupables ? Non ! car Dieu est juste et Dieu parle aux cœurs des rois.

Adieu, Madame. Je dépose ma prière sur la tombe de vos morts bien aimés. Ils voient tout de là-haut, ils plaideront pour moi et je n'ajoute rien à ma lettre, que l'expression de mon profond respect.

MARIE CAPPELLE

En prison. — 3 décembre 1848.

enfants du duc, la passion de celui-ci d'abord, la sienne plus tard, tout se réunit contre sa vertu et Mme de Genlis-Sillery, — qui déjà avait une fille (depuis, Mme de Valence), — en eut deux autres du duc d'Orléans : Paméla, qui épousa lord Fitz-Gerard ; Herminie, qui épousa mon grand-père, Mr J. Collard.

Herminie, née en Angleterre pendant un voyage que Mme de Genlis y fit, fut ramenée en 1788. Mme de Genlis habitait alors le pavillon Bellechasse, avec les enfants d'Orléans. Ma grand'mère fut reçue par le duc d'Orléans, comme l'orpheline d'un colonel Anglais, mort aux Indes. On la fit élever au pavillon Bellechasse, avec les trois fils du duc et sa fille Paméla et Mlle de Genlis. Quand les événements précurseurs de 1793 forcèrent les enfants d'Orléans d'émigrer, Mme de Genlis conduisit en Suisse *Mademoiselle*, Herminie et Paméla. Leur sort devint si précaire qu'elles durent gagner leur vie avec leurs talents du pinceau et de l'aiguille. Mme de Valence, qui s'était mariée avant et qui était femme d'un général de la République, obtint de reprendre Herminie avec elle. Elles ne se quittèrent plus, jusqu'au mariage de ma grand'mère. Elles ne se quittèrent jamais de cœur.

Lorsque les Bourbons revinrent, le duc d'Orléans (le roi actuel) se fit présenter mon grand-père et resta avec ma grand' mère comme avec sa camarade de jeux et d'études. Mme de Valence avait servi de marraine à ma mère qui fut, toute sa vie, l'amie intime de sa fille aînée, la maréchale Gérard. Ma grand'mère morte, le duc d'Orléans resta excellent pour sa famille. En 1825, il vint passer une journée à Villers-Hellon. En 1830, il engagea mon grand-père à venir à Paris et voulut se l'attacher. Mon grand-père répondit, en sage, « que l'on « n'était l'ami des rois qu'en ne se mettant pas dans la position « de devenir leur courtisan ». Il offrit son sang au nouveau monarque et le pria de lui laisser sa liberté. On la lui laissa.

Après la mort de ma mère, Madame Adélaïde voulut se charger de faire élever ma sœur dans une pension, sous son patronage. Elle resta excellente pour moi. Nous allions la voir au jour de l'an et recevoir nos étrennes. Quant à Mme de Valence, sa bonté pour moi fut toujours adorable. J'ai passé tout un hiver avec elle. Au moment de mon mariage, elle voulut me donner ma parure de noce. Hélas ! en apprenant de quoi

l'on m'accusait, elle resta toujours sûre de mon innocence, fit venir mon avocat près d'elle, me recommanda à lui comme une mère. Ici, sa bonté pieuse et vénérée me suivit encore fidèlement. L'année dernière, elle fit venir chez elle Messieurs Lachaud et Cavel, inspecteur général adjoint, écrivit au ministre, y alla elle-même; enfin, surprise par un rhume, elle se décida à écrire au roi ce qu'elle aurait dû aller lui dire, de vive voix, en audience particulière.

L'implacable mort glaça ses doigts chéris, avant de glacer ce noble cœur. La lettre était à demi faite; elle fit venir la maréchale, lui légua mon malheur, et mourut en ordonnant que la lettre commencée fût remise au roi, *comme le dernier vœu et la dernière pensée* d'une mourante. La maréchale accepta le legs. Elle obtint une audience de la reine, lui remit la lettre, lui dit qu'en s'occupant de moi elle payait une dette sacrée, avec promesse faite sur un lit de mort. La reine *la chargea de me dire qu'elle s'occuperait de moi et en ferait son affaire.* Elle alla elle-même parler aux ministres. C'était ce printemps dernier, on venait d'exécuter des hommes condamnés pour les émeutes de Basanceney. Les ministres dirent que l'on crierait, que la politique s'en mêlerait et que *la parenté de gauche* qu'on soupçonnait serait exploitée par les partis et par les journaux. Au mois d'août, on espérait. L'affaire de Praslin arrêta tout. Maintenant, je ne sais plus où en est la bonne volonté de notre sainte reine. Je ne sais pas si la maréchale veut sérieusement accepter tous les devoirs renfermés dans le legs de sa pauvre mère. Je ne lui ai pas écrit. La prière m'est pénible à adresser aux hommes.

Je m'indigne de crier grâce, quand j'ai le droit de demander justice.

Cependant, mon frère, je vous confie ma vie. Je m'honore de vous prier pour mon honneur, parce que je sais que vous lisez à livre ouvert dans mon âme et dans ma conscience. Essayez de parvenir jusqu'à la reine; on dit sa bonté infinie, on la dit toute-puissante pour le bien. Si elle vous entend plaider ma cause, elle pleurera et les larmes d'une reine chrétienne sont la signature de l'acte qui répare l'erreur et rend la vie à l'opprimée. Essayez !.. Essayez, mon frère, de vous faire l'interprète de l'abbé Coural. Essayez de faire parler son âme en laissant parler votre cœur. Je vous ai donné les détails sur

l'origine de ma grand'mère, pour vous montrer le *fort et le faible* de la position. Vis-à-vis de la maréchale, il faut *ne paraître* instruit que de l'éducation commune qui a rapproché ma grand'mère et sa mère du roi actuel et de Mme Adélaïde, de son amitié pour ma mère, des bontés maternelles de sa mère pour moi. La maréchale est froide ; elle a cette religion sévère qui détache le cœur de tout ; seule, la corde maternelle vibre encore en elle ; seule une évocation à ses enfants morts lui peut faire comprendre le malheur.

Ce printemps, elle a reçu le bon abbé Coural à merveille. Elle lui avait fait promettre de revenir lui rendre compte des démarches que notre bon père allait tenter chez M. Hébert. Elle lui avait donné des lettres d'audience pour beaucoup de personnes influentes ; et notre bon père fut si désespéré de trouver M. Hébert décidé à ne rien faire *pour le moment* qu'il n'y retourna plus et partit de Paris en ne lui envoyant que deux mots d'excuse et d'adieu.

Quelle longue lettre, mon frère ! Cependant je ne m'en excuserai pas. Qu'est-ce que l'amitié, si ce n'est la confiance ? Je me confie et j'incline mon malheur et mon innocence sous la double bénédiction de votre prière et de votre dévouement.

Après Dieu, à vous d'âme, mon frère !

MARIE CAPPELLE.

L'adresse de la maréchale Gérard est : *Hôtel de la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur, quai Voltaire, Paris.*

P. S. — Notre père, l'abbé Coural, me charge de vous recommander de parler de Nazareth à la reine et de lui parler aussi pour faire reconnaître l'Ordre. Je ne comprends pas très bien ce que cela veut dire, mais il m'assure que vous n'avez pas besoin d'explication.

XIX

Hélas ! mon frère, nulle femme plus que moi n'a besoin qu'on la guide. Ne me ménagez pas. Eteignez cette *folle du logis*, armez mon cœur, éclairez ma conscience. J'ai l'amour du bon, du beau et du vrai ; mais en voulant escalader la perfection, il m'arrive de reculer en deçà même du point où je m'étais élancée. Excusez ces confidences, j'ai souvent peur de me montrer involontairement meilleure que je ne suis, à vos yeux.

En lisant vos chères lettres, je me demande avec une grande anxiété si le désir de me montrer votre sœur n'agit pas sur moi, de façon à me faire mettre mes bonnes qualités en relief et à cacher dans l'ombre mes défauts. Aujourd'hui, je prends mon grand courage. Si vous m'aimez encore, ce sera bien moi que votre indulgente amitié aimera. Si vous avez besoin de me corriger avant de me rendre vos précieuses sympathies, taillez dans le vif de mes défauts, mon cher frère ; taillez, retranchez, ordonnez, je vous jure que j'obéirai le plus vite possible pour retrouver le plus vite possible aussi mon trésor.

Me Lachaud, mon ancien avocat, m'a écrit que le terrible procès Praslin avait porté l'attention publique sur les effets de l'arsenic donné à hautes doses, et il m'engage à publier un Mémoire sur la question de *médecine légale* de mon procès. Je le laisse agir, selon qu'il le trouvera convenable. Il est probable que la Presse rendra compte de cette réclamation, pendant votre séjour à Paris. Si, par hasard, j'avais besoin de profiter de votre dévouement, m'y autoriseriez-vous, mon frère ? M'autorisez-vous à vous mettre en rapport avec mon avocat ? L'excellent abbé Coural, qui devait obtenir une entrevue de la Reine par la Maréchale Gérard, voulait vous écrire pour vous demander de porter la parole à sa place, de présenter à la Reine une lettre de lui et de faire pour la cause de mon innocence ce qu'il n'avait pu faire lui-même. J'ai craint, mon frère, les ennuis que pourraient avoir pour vous une pareille démarche. J'ai reculé devant la nécessité de demander grâce, quand j'aurais le droit d'implorer justice. Est-ce bien la peine de revivre ? Ma santé est constamment mauvaise, depuis trois mois. La liberté a-t-elle du prix, sans l'honneur? La vie est-elle à désirer, quand on n'a plus de foyer où s'asseoir, quand on ne croit plus aux affections ni aux alliances du monde ? Sur le chemin rapide de la tombe, est-ce la peine de refaire un bail avec la destinée ? La vraie vie n'est-elle pas dans la vraie patrie ?

Ces pensées me poursuivent. Je suis fatiguée, mon frère !... Autant je me sens de courage pour reconquérir l'honneur, autant je me sens de dégoût pour renouer avec la vie. Plusieurs dames, bonnes et chères amies, sont de la paroisse de Notre-Dame de Lorette. Je les envie, mais mon amitié, mettant tout égoïsme à part, les a prévenues de la pieuse fête qui se pré-

pare pour elles. Vous trouverez là, mon frère, un auditoire plus léger que la gaze, mais ayant comme elle la faculté de s'approprier les couleurs dont le prisme les séduit. Il y aura des intelligences à la hauteur de vos pensées, il y aura surtout des cœurs à guérir et des âmes endolories à sauver. Le culte des plaisirs mondains est terrible; comme autrefois, du temps de la fable, on lui sacrifie des victimes humaines. Les têtes les plus couronnées de fleurs sont celles que le couteau du sacrificateur atteindra les premières. Les sourires les plus éclatants cachent les douleurs les plus intenses. Chaque vice, pourvu qu'il ait de l'or, trouve à commettre le meurtre d'une vertu : la vie se gagne à perdre l'éternité.

Ah ! mon frère, que de secours, que de consolations, que de conquêtes à faire pour le ciel ! Vous trouverez, groupées autour de vous, des femmes de banquiers énormément riches, très belles, très honnêtes, auxquelles il ne manque que le sens de la vertu, le bonheur de la charité !... des femmes d'artistes, au contraire, dont le cœur a toujours la fièvre et qui sont toujours, comme les peuples, au lendemain d'une révolution. Si elles osaient, celles-là vous demanderaient une charte, des lois, « s'il vous plaît » ! Leur vie ressemble à un tourbillon, elles passent faisant connaissance avec le monde entier et ne parvenant pas à se reconnaître, à se *rencontrer un seul jour* elles-mêmes. Enfin vous parlerez à un grand nombre de pauvres jeunes créatures, perdues par la faute des autres, esclaves et tyrans tour à tour ; têtes folles, cœurs de cendre, âmes éteintes, qui volent cependant au-devant de toutes les flammes et qu'un mot venu de Dieu suffit quelquefois à jeter repentantes dans le feu de l'expiation, qui consume les corps pour rallumer les âmes.

Je ne sais, mon cher frère, si vous pourrez lire cette illisible lettre. J'ai repris mes douleurs névralgiques et j'aurais grand besoin, écrivant *par cœur*, d'être déchiffrée par le même procédé. Je n'ose vous en prier cependant !

Adieu ! Je m'incline sous votre sainte bénédiction et je confie à Dieu mon amitié, pour que Dieu daigne vous la rendre. Ne m'oubliez pas, mon frère !.. Pour moi, pauvre recluse, ma vie tout entière est un acte de souvenir adressé aux absents.

MARIE CAPPELLE.

M. de Villars, que j'ai vu avant-hier et qui m'a parlé de vous avec les expressions de la plus haute estime, me charge « de vous dire qu'il voulait vous écrire, mais qu'il ne s'en est « pas senti le courage, n'ayant que de tristes impressions à « vous communiquer ». Comme il était venu accompagner chez moi un médecin de Paris, je n'ai pas osé lui demander la clef de sa phrase. Je crois, mon cher frère, qu'un mot de vous aurait bien vite chassé tous les nuages.

J'écris, ce soir, la parole qui vous remercie, mon frère ! Mais pour vous envoyer, par l'entremise de Dieu, toutes les bénédictions de ma reconnaissance, je n'ai pas attendu si longtemps.

XX

Dès qu'on met le pied dans Paris, le cercle des devoirs d'obligation et de politesse va se rétrécissant sans cesse. On y entre, libre; on s'y réveille, comme Gulliver dans le pays des Lilliputs, cloué au sol par des milliers de fils plus déliés que la trame des toiles d'araignée, si on les considère un à un; mais puissants, résistants, presque impossibles à briser, dans leur ensemble d'une multiplication formidable. Je vous voyais, mon frère, d'abord appartenant aux devoirs de votre saint ministère; je vous voyais vous occupant des intérêts de votre sainte et grande famille, les Religieuses de *Marie-Joseph*. Je vous voyais appartenant ensuite aux éloquentes préoccupations de la chaire chrétienne. Les cœurs se réveillaient, on venait à vous et vous ouvriez les âmes. Vos paroles faisaient tomber l'aumône des mains, et vos paroles encore faisaient fleurir la charité dans les consciences. Vos frères en Jésus-Christ vous priaient de venir imprimer votre passage parmi eux, sur la pierre de leurs foyers. Les mères vous attiraient dans leurs familles, pour que votre bénédiction y assurât la vie spirituelle des petites têtes blondes ou brunes, anges d'hier, devenus petits enfants d'aujourd'hui. Je comptais sur mon frère, sans oser compter sur la petite parcelle de son temps que réclamaient des démarches, en faveur de mon infortune.

Ah ! merci ! Merci de ce que vous avez fait pour moi !

Comme j'ouvrais votre lettre, un rayon de soleil, — le premier rayon du printemps nouveau, — est venu se jouer sur le papier; l'espérance semblait doubler de son prisme la chère

feuille, peu remplie des mots, mais pleine de consolantes pensées. J'en accepte l'augure et j'espère, mon frère ! La dernière heure de la nuit est l'heure la plus sombre. Dieu est puissant, il est juste; je crois que son soleil se lève toujours pour les innocents. Que deviendrait-on, si l'équité humaine n'avait pas au ciel sa Cour de Cassation ?..

Le procès qu'on juge à Toulouse montre déplorablement le néant des institutions purement, c'est-à-dire simplement sociales. Je n'ai pas lu les débats. Quand un tribunal fait du scandale, au lieu de faire de la justice, les faibles doivent protester en détournant la tête; les forts devraient protester aussi en établissant un huis-clos ordonné par la morale publique, à défaut de la Cour qui n'a pas fait, selon nous, son devoir... Les partis se mêlaient aussi à mon jugement; on voulait que le scandale de mon crime supposé pût remonter jusqu'au trône. Aujourd'hui, on veut jeter de la boue au ciel. Les jurés, les juges se montraient implacables, parce que j'étais une dame. Ils se montrent aveugles, parce que l'ombre d'un ordre respecté plane tristement au-dessus de la sellette du patient. Dans les deux affaires ils ont *récusé la vérité*, de peur qu'elle ne leur soit attribuée comme une *influence*. Ils ont fait de la popularité. Ils ont recherché des apparences de preuves, avec *l'apparence de l'équité*. Ils ont traité tous les honnêtes gens en faux témoins et érigé des vertus de circonstance, à l'usage de la Cour d'Assises. Je ne veux rien préjuger de la cause, je n'ai là que le Mémoire publié par la défense, mais il me semble qu'au lieu de dire *à priori :* « Le crime part de là; posons, braquons notre microscope sur cette maison pour trouver des taches au soleil », il eût fallu dire: « Cherchons partout, explorons tout, faisons rayonner l'instruction dans tous les sens, fouillons la boue avant de remonter jusqu'à des lieux protégés par les plus hautes garanties religieuses, philanthropiques et sociales. »

Pardon, mon frère, de laisser courir ainsi mon indignation sur le papier. J'ai tant souffert que je connais l'horreur de la *question morale*, que je sais les tortures du désespoir, les angoisses causées par l'injustice. Vous m'avez permis de penser tout haut et je profite de l'autorisation.

Mes lettres à moi, pauvre morte, ont en plus ce que les vôtres ont en moins. Des quatre pages de rigueur vous en

retranchez deux. Je double les miennes, brûlez l'excédent sans scrupule, mon cher frère; à partir du N° 5, si vos yeux sont fatigués de me lire, ils peuvent se fermer en restant dans leur droit. Je n'ai pas la même ressource. Avec la meilleure volonté du monde, je ne saurais faire apparaître le plus léger caractère sur les deux feuillets blancs qui me regardent d'un air vide, froid et terne... Ce que je dis là ne veut pas vous faire un reproche. Tout au plus, pourriez-vous y voir une prière. L'amitié, sœur de la charité, relève du saint Evangile. Les derniers y sont les premiers et j'ajoute que, chaque fois qu'une de vos pieuses lettres m'arrive, je suis plus forte, plus courageuse, meilleure, pour toute une semaine au moins. Ecrivez-moi, mon frère, et veuillez mettre votre correspondance avec la pauvre captive au nombre de vos bonnes actions.

J'ai passé avec plus de calme ce dernier mois d'hiver. La fièvre nerveuse qui m'a tourmentée, cet automne, ne m'a laissé qu'une grande faiblesse. Cette nonchalance physique influe sur le moral. J'ai peu *le mal de la vie ;* je suis patiente, chose rare et tout à fait opposée à mon caractère. Je ne suis pas sûre de regretter quelque chose et je suis très sûre de ne désirer rien, rien..., *fors l'honneur!* On se résigne à l'adversité. La foudre relève de Dieu et l'éclair s'allume au ciel ; mais on ne se résigne pas ainsi à l'injustice. L'homme doit respecter en lui l'étincelle divine et ne pas permettre qu'on la souille par des calomnies. Les faibles protestent avec autant de droit que les forts se défendent... Mon frère, priez Dieu d'abaisser ses regards jusqu'à moi. La prison est triste, obscure, vide, comme la tombe de l'impie. Elle est murée sur le monde et n'est pas ouverte encore sur l'Eternité. Mon frère, priez pour moi !

Notre bon père, l'abbé Coural se porte comme ses vertus, ô miracle ! Il est venu, ce matin, de *Nazareth*, par un temps qui faisait penser au déluge. Son établissement prospère et s'agrandit. M. Maltac, le nouveau préfet, lui porte une haute estime. Il fera beaucoup pour lui et me disait : « L'abbé Coural est le frère de saint Vincent de Paul ; il a le génie de la Charité. » Cet éloge de l'abbé Coural fait aussi l'éloge du préfet, c'est un homme d'un esprit froid et d'un grand cœur, sa protection a la grâce d'une sympathie. Je crois que vos filles aussi ont et auront à se louer de lui.

Adieu, mon frère. Je m'incline au-devant de votre sainte bénédiction et je recommande mon malheur à vos prières.

MARIE CAPPELLE.

XXI

Le 12 janvier.

Cher frère, quand vous voudrez être sévère et arracher *la paille de l'œil* de votre sœur, restez muet ! — Je ne sais rien de plus rigoureusement austère que le silence. Il va interroger chaque fibre de la conscience, chaque vibration de l'âme et du cœur. Les paroles qu'il ne dit pas s'entendent partout, les reproches qu'il ne prononce pas pèsent, comme du plomb. Il faut se corriger, car il fait plus de mal que toutes les renonciations qu'il peut imposer, que tous les sacrifices qu'il commande. Voulez-vous me permettre, mon frère, de vous continuer la fin de ma confession ?...

A peine votre lettre partie avec mon secret, que me voici désolée de vous l'avoir envoyée. Eh quoi ! me disais-je, alors que tant de pauvres femmes luttent quelquefois une vie entière et meurent de leur victoire, quand elles offrent à Dieu toutes les larmes de leur cœur, quand elles cachent leur torture et portent leur amour comme une croix de feu dans les profondeurs de leur sein; moi, qui n'ai à lutter que contre les désirs, les espérances et les rêves de ceux que j'aime, n'aurai-je pas le courage de la vérité ? N'y a-t-il pas aussi de l'orgueil et de la vanité dans ma faiblesse, ne suis-je pas heureuse de me sentir despote absolue d'un cœur, ne vais-je pas m'exagérer un peu mon *importance de bon ange*?...

Je vous l'avoue humblement, mon frère! Il y avait un peu de ces velléités d'orgueil, dans ma faiblesse à ne pas suivre les avis de ma conscience. Il y avait aussi un peu de ce charme qu'on éprouve à lire un roman, et un bon roman ! Car (encore un aveu à vous faire) on trouve beaux, charmants, hélas ! tous les sentiments qu'on inspire. Maintenant vous allez comprendre, mon bon frère, comment votre silence dut grossir cet examen de conscience. Chaque jour ma vanité, mon orgueil, ma faiblesse me semblaient plus horribles et je sentais que, chaque jour, elles m'éloignaient de votre chère et bien vénérée amitié... Bref, j'eus le courage de dire à mon excellente tante qu'une

belle-fille était bien moins qu'une fille, et que je la suppliais de ne pas perdre l'une pour obtenir l'autre. J'écris à mon cousin qu'« à part la sincère affection que je lui portais, je n'avais « vais accepté son amour que par vilaine vanité de despote, « que j'avais une de ces positions dont les douleurs ne se par- « tagent pas, une de ces croix que nul n'a le droit de soulever « si ce n'est celle qui peut se consoler avec Dieu du mépris des « hommes !... » Ma tante m'a embrassée et pardonnée. Mon cousin m'a écrit que je resterai son bon ange et qu'il essayera de m'oublier. Il ne reste donc plus qu'à vous demander pardon, — oh ! mille fois pardon, — de vous être occupé de moi, pour si peu. Si vous saviez, mon frère, combien votre silence m'a fait souffrir et combien les quelques mots si indulgents de votre lettre m'ont apporté de remords, vous ne me refuseriez pas ce pardon que j'ai demandé à Dieu de vous inspirer, avant de vous le demander à vous-même.

J'ai peur de tout ce qui peut rouvrir mon âme aux affections exclusives, parce que je crains l'oubli plus que la mort et que je ne comprends plus ces sentiments étroits, comme la vie, qui sont rivés à la terre par tant de liens de plomb qu'à l'heure suprême l'âme ne peut dire à l'autre âme, restée veuve, qui la pleure et la perd : « Au revoir, ma sœur ! à bientôt ! à toujours ! à Dieu ! » Dans ce pauvre monde les amitiés sont froides, les amours n'ont pas eu de veilles et n'auront pas de lendemain. J'ai cherché un jour ce que j'ai rêvé si longtemps, ce que je crains de rêver encore. Savez-vous ce que j'ai trouvé, mon frère? L'oubli !... Ma meilleure amie m'a cruellement trahie. Ma sœur, qui a du sang de mon sang dans ses veines, ma sœur nourrie du même lait, s'est éloignée de mon désespoir. Elle a tremblé, devant l'ombre que mon malheur pouvait projeter sur sa vie... J'ai pleuré des morts restés vivants pour d'autres que pour moi. J'ai regretté de n'avoir pas une tombe, devant laquelle m'agenouiller et verser mes larmes.

C'est assez pour une vie; Dieu a noué pour moi quelques saintes parentés, qui font vivre mon âme. Elles me suffisent. Le monde ne peut rien sur celles-là et, s'il m'en séparait demain, je les retrouverais plus haut; pour m'aider à subir les tristesses de quelques jours d'absence, j'aurais l'Eternité avec elles. En les quittant mon cœur pourra toujours leur dire : — Au ciel !

Notre bon père, l'abbé Coural, m'avait parlé de vos ennuis ; mais comme j'ai été assez souffrante d'une névralgie dans la tempe, il a craint de me faire mal et j'ai su presque en même temps le *contre* et le *pour*. Votre lettre, que j'étais si heureuse de recevoir, était pleine de tristesse, chacun des mots qu'elle m'apportait me faisait plaisir ; et cependant, au delà de ces mots, dans les *caractères invisibles* que les *amis seuls* savent comprendre et lire, il y avait une résignation plaintive, une douleur muette qui m'a fait mal et dont j'ai pleuré, à genoux devant ma petite Vierge, refuge de tous les affligés. Des luttes ! à vous, mon noble et saint frère ? Oh ! j'en ai la confiance, ces luttes seront bénies. Elles seront un motif nouveau de révélation pour votre âme captive ici-bas ; votre victoire vous obtiendra de nouvelles grâces et, puisque votre pauvre sœur aura prié de toute son âme pour hâter l'heure du triomphe, laissez-lui espérer que vous lui ferez part de la divine récompense. Je suis déjà bien loin de vous : aidez-moi à monter, afin qu'en vous élevant vers notre Père vous ne me laissiez pas trop au delà du but.

Vous l'avouerai-je ? Habituée à la paix inaltérable du bon abbé Coural qui ne s'émeut un peu que des colères roses de mère Philomène, je regrettais quelquefois d'avoir si souvent des consolations à vous demander, sans oser jamais espérer pouvoir vous donner les miennes. J'oubliais que partout le sillon est rude à tracer, j'oubliais qu'étant fils aîné du Christ vous souffriez d'autant plus qu'il vous était donné de lui ressembler davantage. Aussi, mon frère, je vous en prie instamment, quand vous serez triste, confiez-le-moi. Un mot suffira. L'amitié devine, le sujet lui importe peu. La mienne sait, d'ailleurs, que vos préoccupations sont trop au-dessus d'elle, pour qu'il lui soit permis d'en savoir *la lettre*... Elle ne demande qu'un mot qui lui dise « je souffre », pour souffrir avec vous, pour unir ses prières aux vôtres, pour oser pleurer devant Dieu ; afin que Dieu, toujours bon, daigne compter ses larmes et daigne les recevoir pour abréger l'épreuve, pour hâter le triomphe.

Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. Les événements ne servent plus de cadre à sa vie. Quand j'ai mis la main sur mon front pour sentir sa pensée dominante, quand j'ai mis la main sur mon cœur pour l'écouter battre, quand j'ai pu dire

mes amis : « Je suis la même », tout est dit. Quelle vague onduleuse serait assez forte, pour ne pas se briser avant d'avoir atteint ma paisible marche! Les recluses ne le sont pas plus que moi, je diffère bien peu d'une religieuse. Oh! si sainte Thérèse vivait, avec quelle ferveur je lui demanderais de me garder une place près d'elle, dans le cas où l'heure de liberté sonnerait pour moi, avant l'heure de la mort! Je ne comprends pas qu'on éteigne toutes les flammes du cœur, sans allumer toutes les flammes de l'âme ; qu'il reste des petites passions, et où les grandes sont vaincues... Si j'achevais la phrase, vous me gronderiez aussi fort que me gronde l'abbé Coural quand je me permets de la lui dire tout entière, — ce qui arrive souvent !

Notre excellent père est toujours ma perle de consolation et de bonté. Je fais en ce moment, pour lui, les statuts de l'Administration de Naugeat demandés par le préfet, afin de faire reconnaître l'établissement par le Gouvernement. Il doit vous les soumettre. Je voudrais que vous les trouviez bien. Il y a quelque temps, un journal de la localité avait fait un article très méchant et très amer contre les Religieuses de la Solitude. Le bon père en était désolé. Je lui ai fait la surprise de le défendre dans le journal de la préfecture, sans nom d'auteur. Je vais essayer de retrouver le journal et vous l'enverrai. Notre adversaire m'a prise pour « un jeune séminariste » et m'a répondu fort poliment en me souhaitant de garder, en chaire, les idées larges que je professais, etc... Vous ne sauriez croire combien j'ai été flattée de me voir prendre sérieusement au masculin et, de plus, pour un abbé du lendemain. Si vous étiez entré dans ma pauvre cellule, le jour où je lisais ce compliment, j'aurais pu pousser l'orgueil jusqu'à vous tendre la main. Notre bon père en riait aux larmes. Ses amis lui demandaient le nom du « jeune séminariste ». Vous comprenez que, sans mentir, il a pu dire qu'il ne le connaissait pas.

Vous me croyez plus savante que je ne suis, mon frère. J'ai appris l'harmonie du latin, dans des ouvrages ayant le français en regard du texte. J'ai lu ainsi Cicéron, Virgile, la Bible, saint Augustin. Je comprends très bien le sens, je jouis de ces larges et sévères beautés de l'antique, comme je jouirais des belles lignes d'une statue. Je retiens même ce qui me frappe

le plus, en pensées et en rythme. J'assemblerais une phrase, au besoin; mais, n'ayant jamais eu de maître, ayant même toujours prononcé tout bas mes lectures, il est probable que je ne pourrais dire un mot *compréhensible* et que peut-être même il me faudrait du temps, pour en arriver à comprendre la langue *parlée*. Vous êtes le seul, mon frère, avec qui je me sois permis le ridicule d'aimer cette superbe langue des savants. Cependant : *O gratas tuas mihi jucundasque litteras! Quid quæris? Restitutus est mihi dies festus. Scis me minime esse blandum : itaque minus aliquanto dico, quam sentio.*

Vous le voyez, mon frère, je vais *chantant mon latin* sans savoir aucune règle, ayant toujours vécu dans cette langue avec des grands hommes. Je ne sais pas même arranger mes phrases, au féminin. Je voudrais aussi ne pas vous dire : *te, tu, tuo*. Mais comment faire? Mes textes français le traduisent par *vous;* cependant je ne reconnais pas la raide harmonie du *vous* français, dans *te, tu* latin. Si vraiment la langue de Cicéron ne peut se plier aux formules de respect que je vous dois, pour chaque pronom mal dit, pardon! mon frère. Je ne me permettrai plus d'essayer ainsi présomptueusement de faire sourire tous vos jeunes souvenirs, au risque de blesser la dignité due à tant d'égards à votre noble caractère. Pardon! Et me permettez-vous de continuer, pour la dernière fois? Moi aussi, j'éprouve une joie d'enfant à causer avec vous, dans une langue interdite aux pauvres femmes. Il me semble que je me rapproche de vous, que mon âme est mieux votre sœur.

Tu, de tuo itinere quid et quando cogiter, velim me certiorem facias. Valde tuas litteras nunc exspecto.

Alloquar? Audiero numquam tua verba loquentem?
O misero, frater adempte, mihi!
Omina tecum una perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vita dulcis habebat amor

. . . . . .

Nunquam ego te, vita frater amabilior
Adspiciam posthac? At certe semper amabo.

J'ai trouvé ces vers dans un *Traité sur l'Amitié* de La Boétie. Je ne sais de quel grand poète latin ils sont. Le saurez-vous? En écrivant le latin, faut-il mettre des accents sur les différents *e*? Oh! je vous en prie, si je suis assez heureuse

pour vous revoir, mon frère, voudrez-vous me lire quelques-uns de mes passages latins favoris? Je comprendrai alors la prononciation, *l'accent*, et, sur l'exemple que vous me laisserez, je m'exercerai ensuite toute seule.

Cependant, ne croyez pas, cher frère, qu'en délaissant l'humble utilité de la vie des femmes je fasse un acte de sotte présomption et de ridicule vanité. Hélas! mon Dieu! je me trouverais plus honorée en présidant au bonheur du foyer domestique qu'en essayant d'étouffer mon cœur avec des mots, d'abdiquer le bonheur pour l'étude. Je suis morte, — mes devoirs ne sont plus qu'une obéissance de tous les instants aux austères volontés de la Providence. Et ne croyez-vous pas, mon frère, que l'activité incessante de l'esprit n'éloigne les luttes, le désespoir, et ne conduise plus doucement vers la mort celle que les hommes ont désignée pour victime, celle que la Providence oublie, celle que fuient également la mort et la vie, que le monde rejette sans que Dieu daigne l'appeler?

Etre innocente et ne pas sentir l'œil de la Providence ouvert! Rester seule, sans que jamais elle ne vous visite! Souffrir sans cesse, sans espoir de revivre et sans oser se laisser mourir! Oh! mon frère, c'est une agonie terrible. Est-il donc des voix trop faibles pour que Jésus les entende?... Est-il des êtres marqués au front par la fatalité et qui n'ont pas d'ange gardien?... Je suis innocente, Dieu le sait!... S'il ne me protège pas, qui me protégera, mon frère?

Plaignez-moi!... priez pour moi! Je souffre : quand ces pensées s'emparent de moi, elles me bouleversent. Une tombe!... je ne demande qu'une tombe et, depuis sept ans, je ne l'obtiens pas. Pardon, mon frère! Je fais mal de vous dire ces angoisses ; mais comme je finissais ma lettre, on m'annonce l'acquittement d'une femme dont j'ai pu vous parler, cet été, une femme qui...

Je suis innocente cependant, et si je ne veux pas me permettre des observations sur cette dame Mallarat, je ne puis m'empêcher de penser qu'il y avait du poison en masse, qu'elle avait un intérêt de fortune, qu'elle a épousé son amant et qu'elle est libre, — tandis que je suis ici!..

Tenez, mon frère, il est des instants où je suis si malheureuse que le prix que j'attache à votre chère amitié me *fait peur*. C'est mon trésor, le dernier... Le monde me l'enviera-

t-il encore? Mais, hélas! s'il fallait aussi que vous oubliiez votre pauvre sœur, du moins accordez-lui le droit immuable de ne jamais vous oublier, elle!

MARIE CAPPELLE.

XXIII

M. Pourchet s'est montré reconnaissant et flatté des quelques mots que vous avez ajoutés à votre bonne œuvre. La mère du jeune prisonnier m'a bénie en pleurant. Elle priera pour moi, afin de me rendre ce que vous avez fait pour son fils; et moi, mon frère, j'ai remercié Dieu qui fait battre si haut la charité dans votre cœur. Je m'honore de votre douce amitié, comme d'une vertu; je voudrais m'en rendre digne. J'essaie de chasser mes défauts, en votre souvenir. Mes pensées vous cherchent, mes prières vous gardent.

Chaque matin, à genoux devant mon petit autel, je m'unis au saint sacrifice de la messe que vous dites à cent lieues de ma pauvre cellule... Se reconnaîtra-t-on là-haut? Ceux qui trouvent trop peu de se dire « toujours » peuvent-ils se dire « adieu »? Ah! qu'il y aurait de charme dans ce pieux rêve d'amitié! Les sacrifices, les abnégations seraient les *contrats* de ces divines parentés. Les âmes s'uniraient davantage, en davantage s'épurant. La tombe, qui brise tant de cœurs assez imprudents pour se dire « à demain », quand demain appartient à Dieu, la tombe serait le lieu du rendez-vous. L'âme aurait sa famille, comme le cœur; l'esprit aurait ses alliances, comme la chair. L'attrait serait en haut; et les passions, qui attachent un fer si lourd à nos pieds, les passions épurées nous rendraient peu à peu si légers pour la terre qu'il nous faudrait du courage pour ne pas devancer l'heure de la réunion. Souvent, nous le disons avec l'abbé Coural : l'amour est la foi des cœurs. Aimer, c'est croire; c'est dépouiller, dès ce monde, l'égoïsme qui nous rive à notre enveloppe de boue. Que vous êtes indulgent, mon frère, de m'avoir acceptée pour votre sœur en J.-C. Là-haut, vous verrez, frère! que, depuis l'heure bénie de votre généreuse adoption, j'ai voulu devenir meilleure, pour vous rendre un peu ce que vous aviez fait pour moi.

N'oubliez donc jamais de m'accorder vos conseils. J'ai bien à corriger, il faudrait pouvoir mettre mon cœur dans ma tête,

pour dompter cette rebelle indiscipline. Je vous en prie, ne l'épargnez pas. Quand je doute, quand votre silence m'attriste, c'est elle toujours elle qu'il faut en accuser. C'est ma tête qui est volontaire, colère, exigeante, mutine. Je pardonne, elle trouve moyen d'infuser cet effort dans de l'orgueil, ce qui m'ôte beaucoup de son mérite. Je pleure, elle me dit : « La « Providence, qui a tant de sourires pour les femmes heureu- « ses, tes sœurs, t'a donc oubliée et traitée en paria? » C'est ma tête qui lit des mots désolants pour une morte, dans le rayon de soleil qui passe, dans le soupir parfumé des fleurs. C'est elle qui ferme mes yeux avec deux larmes, quand passe sous ma fenêtre une mère et son petit enfant encore ange, de la veille. C'est elle qui mesure le vide de mon cœur, qui plaide la cause de la vie contre celle de l'indifférence et de la mort. Ma tête déteste les vertus, les devoirs, les sacrifices faciles. Elle voudrait devenir sainte Thérèse, elle envie le martyre de Cymodocée. Elle ne veut pas vénérer saint Alexis et voue un culte à saint Augustin et à saint Paul. Ma tête irait se faire dévorer vive sur l'arène, pour confesser Dieu. Elle ne souffrirait peut-être pas l'égratignure d'un médisant, sans la lui rendre. Ma tête panserait un lépreux, mais refuse de reconnaître beaucoup de sots et de méchants pour son prochain. Elle ne hait pas, pour ne rien prendre de son cœur à ses amis. Elle pardonne surtout pour oser dire à Dieu son oraison dominicale sans mentir et se voir, sans de trop grosses taches, au miroir de sa conscience. Enfin vous le voyez,

[*La suite est perdue.*] (1)

(1) Les premières lettres de Marie Cappelle à l'abbé Brunet, son directeur de conscience, que je dois à la gracieuse obligeance de M. Albin Body, allaient clore la publication que le *Mercure de France* en avait entreprise dans ses deux livraisons de février 1913, quand on me signala leur suite inespérée dans le fonds des papiers posthumes de Zaleski, le poète classique de l'Ukraine, dont les Polonais refugiés, comme lui, à Paris conservent la dépouille mortelle à côté de celle de son grand rival Slovacki, dans notre cimetière de Montmartre, où ils attendent, l'un et l'autre, la résurrection promise aux nations infortunées et toujours souvenantes : — *Hic quiescit expectans spem !* Je n'eus qu'à me recommander de l'ange qui tient, en France, la trompette du Jugement encore en suspens aux bords de la Vistule, pour réveiller dans le fils du généreux Zaleski les sentiments du père et pour obtenir de M. Denis Zaleski la généreuse contribution d'un deuxième lot des Lettres de Direction de Marie Cappelle, que le *Mercure de France* a publiées aussi, dans ses deux fascicules de mars. La 23e de ces lettres, — qui n'est pas la dernière de cette correspondance éminemment révélatrice de l'écrivain que fut cette femme et de l'innocente que fut cette accusée, — se termine par une phrase inachevée dans un aveu, et par cette mention attristante sans être encore désespérée :

— (*La suite est perdue.*)

Ainsi finissent trop souvent les irrémédiablement incomplets Carnets de Route de

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée...

En achevant la lecture des lettres de Marie Cappelle à son directeur de conscience, ces deux vers, les plus harmonieux peut-être du poète de l'amour malheureux, me revenaient à la mémoire, avec la douce image qu'ils enchâssent et qui fut la plus idéalement triste de celles que nous légua cette cruelle et noble antiquité des Grecs classiques dont la religion, aussi fidèle à la Vérité nue des noires réalités de la vie qu'à l'Eleusis voilée des sombres mystères de la mort, mariait, en un double dogme indissoluble, la beauté des grandes âmes à la fatalité des tristes sorts. Mais plus attendri, sinon plus affaibli, par un christianisme moins désespérant qui a fait la consolation finale de cette « fiancée du malheur », je revenais de son calvaire où cette « amante de la mort » dort enfin, sous la pesée des grandes, longues, belles lettres que le temps oublieux a roulées, comme des pierres tumulaires, sur une mémoire qui n'y paraît que mieux ensevelie dans le secret de sa douleur posthume. Et aussi, comme un des simples disciples d'Emmaüs, je me demandais, en m'éloignant du petit cimetière d'Ornolac, où je venais de déposer avec des regrets impuissants cet inutile ex-voto mortuaire, quelle main assez forte et assez courageuse ébranlerait jamais ces pierres et provoquerait une résurrection dans la lumière dont la lente justice de Dieu éblouit et confond parfois la hâtive injustice des hommes.

Ah! ces lumineuses et innombrables lettres de Marie Cappelle, quels tombeaux d'archives nous en révéleront de nouvelles encore? Ah! ces petites feuilles discrètement marquées, sur un coin, aux deux imperceptibles initiables M. C. de celle qui les remplissait si fièvreusement et en lignes si descendantes qu'elles semblaient, d'une marge à l'autre, descendre réellement vers la tombe où cette épistolière passionnée de justice et de liberté trouva si tôt, hélas! le repos de la mort dont la vie la fit tant désespérer! Combien j'en ai exhumé, de ces légers papiers au glaçage presque élégant et si conforme à l'âme distinguée qui s'y livrait tout entière, de ces incalculables feuillets où

maints héroïques pionniers de la civilisation qui, — tel que Scott, le dernier perdu dans les solitudes inexplorées des pôles, — n'ont pas eu le temps d'achever la phrase finale de leur Journal s'arrêtant au seuil de l'infini qui les terrassa et du mystère qui les glorifie. De notre douloureuse exploratrice des chemins du malheur, il n'en fut pas de même. Toutes les étapes de son calvaire et toutes les ascensions de son ciel furent écrites par Marie Cappelle, dans sa prison de Montpellier, à l'abbé Brunet en résidence à l'évêché de Limoges. Sur cette route et entre ces deux adresses doit se retrouver la suite de cette correspondance où une femme, aussi malheureuse que la plus calomniée ou la plus méconnue, doit reprendre, devant ses juges enfin sincères, la liberté d'être entendue et le droit d'être absoute. Nous osons demander à quiconque possède d'autres lettres libératrices de Marie Cappelle la grâce de nous les communiquer. Elles nous aideront ainsi à libérer, par ses propres écrits, cette malheureuse et, encore par delà le tombeau, inlassablement suppliante mémoire. — B. d' A.

l'encre uniformément légère a pâli : tant fut rapide la plume étonnemment stylée qui courut sur eux, ou si brûlantes les consumèrent les armes qui tombèrent sur eux, — sans avoir à y effacer jamais la moindre rature dont ne présente nulle trace l'écriture toujours nette de cet esprit toujours précis et de cette âme toujours claire. Et vous en avez retenu de ces phrases que vous n'oublierez pas, françaises comme la mieux racée de sa haute origine, chrétiennes comme la plus résignée de sa consolante religion :

— Souffrir, c'est un peu mourir chaque jour.

— Le malheur n'est pas comme la foudre qui, chez les Anciens, rendait sacré tout ce qu'elle touchait.

— Votre amitié sera, pour moi, ce qu'était autrefois le sel qu'on répandait sur la tête des victimes.

— Le Seigneur a fait fleurir votre amitié à l'ombre de mes deuils, comme il choisit la nuit pour attacher au ciel les étoiles.

— C'est surtout parce que nous ne comprenons pas Dieu, qu'il est Dieu.

— Faut-il vous l'avouer? Je n'ai rien, rien, que le mal de tout ce que je n'ai pas.

— Si ce n'était le devoir et l'honneur, combien je dédaignerais la grâce des hommes, n'espérant plus que de la mort et de Dieu.

— On se résigne à l'adversité : la foudre relève de Dieu, et l'éclair s'allume au ciel. Mais on ne se résigne pas à l'injustice.

— La politesse est le respect des lèvres; la confiance, le respect du cœur.

— Je crains l'oubli, plus que la mort.

— J'ai cherché, un jour, ce que j'ai rêvé si longtemps. Savez-vous ce que j'ai trouvé? L'oubli.

— Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, les événements ne servent plus de cadre à ma vie.

— Je ne comprends pas qu'on éteigne toutes les flammes du cœur, sans allumer toutes les flammes de l'âme; qu'il reste de petites passions, là où les grandes sont vaincues.

— Est-il donc des voix trop faibles pour que Jésus les entende?

— Je suis la fiancée du malheur.

Et combien d'autres pensées inoubliables de cette Ariane de l'amour incompris, de cette Iphigénie du sacrifice innocent, de cette Antigone du malheur fatal, n'avons-nous pas mieux dit de cette Thérèse d'Avila si ardente à la souffrance qu'elle n'avait pas méritée et dont Marie Cappelle a écrit : « Elle m'aurait, si j'étais libre! » Pour souligner le rayon de tant d'étoiles scintillant dans le ciel noir et dans l'âme éblouissante de cette Muse de Prison, il faudrait relire toutes les lettres que cette épistolière étonnante et encore inconnue a écrites, avec des pensées si profondément humaines et dans un style si sim-

plement et si noblement français, que le sensible et célèbre écrivain des *Miei Prigioni* peut prendre à sa couronne de myrtes et d'immortelles la part qui servira certainement, tôt ou tard, au front purifié de cette malheureuse que le génie de la douleur a frappé de son aile et n'a courbé si bas que pour la réserver à un relèvement qui, pour être tardif, n'en paraîtra que plus méritoire et plus durable. Et quand même ces asphodèles posthumes ne couronneraient qu'une tête vouée, par les aveugles passions des hommes, aux irrémissibles anathèmes des Enfers, n'y aura-t-il pas encore quelque grandeur antique pour cette sœur plaintive de l'infortunée Ariane, d'aller se consoler des vaines injustices du monde des tristes vivants, là-bas, au royaume des morts et dans la compagnie de celle qu'en un autre vers, numismatiquement le mieux frappé peut-être de notre langue, Racine a célébrée en l'appelant :

La fille de Minos et de Pasiphaé.

BOYER D'AGEN.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XXIIe Lettre à l'Amazone.

Voici, mon amie Amazone, la première partie de ce poème que vous n'avez pas désapprouvé. *Sonnets en prose*, cette manière, non plus, ne vous a pas scandalisée, habituée que vous êtes à la magnifique liberté de la poésie anglaise, qui ne souffre pas d'emprisonner sa pensée derrière les barreaux de la prison syllabique. Ce n'est pas le vers libre, qui suit ses règles particulières, c'est la cadence de la prose, mais soumise à une discipline, qui en fait peut-être une forme nouvelle de poésie. J'ai voulu un rythme où puissent entrer aussi bien les certitudes scientifiques que les rêveries incertaines de l'émotion, un rythme qui admette sans étonnement l'enchevêtrement des connaissances et des sensations, et qui porte la pensée sans attenter à sa fantaisie.

Ou plutôt, mon amie, j'analyse maintenant ce que je n'ai fait tout d'abord que sentir. J'aime à me laisser aller aux forces inconscientes. Elles ont tant de clairvoyance et se font si doucement obéir, avec tant de fermeté et tant de suite dans les idées ! Mais le conscient veut juger l'inconscient : c'est naturel. Il n'y a que les aveugles qui puissent disserter méthodiquement sur les couleurs, et sans rire. Moi, je ris, malgré la tristesse éternelle qui me serre les tempes, je ris quand je vous vois près de moi, je ris comme un enfant qui retrouve la lumière. Le rire est sérieux comme la vie. Le rire est une exaltation.

Cet essai de poème aussi est une exaltation. Elle ne rit pas. On ne rit pas quand on est seul. Mais on est quelquefois ivre de ses pensées.

ELLE A UN CORPS...

— SONNETS EN PROSE —

I

Elle a un corps. Je ne m'en étais pas encore aperçu. Pourtant, j'avais regardé ses cheveux, ses yeux, ses yeux surtout, j'avais touché ses mains ; je ne rassemblais pas tout cela en un faisceau vivant. Je ne l'ai découvert qu'hier : elle a un corps.

Mes déductions sont certaines. C'est en regardant sa voix qui sortait de sa bouche et en faisait vibrer les lèvres que cette idée s'est imposée à moi. Comme elle leva la tête, je vis que l'origine des vibrations était dans la gorge,

Qui se gonflait ou se creusait légèrement à leur passage. Et je vis que la gorge se prolongeait et s'affirmait par des mouvements plus amples et plus sensibles;

La poitrine certainement repose sur le ventre et tout va ainsi jusqu'aux pieds qui sont les siens. Il n'y a plus aucun doute dans mon esprit. Elle a un corps complet, essentiel.

II

Alors je résolus de remonter au commencement, car je sais qu'un corps a un sommet, une base, un milieu, des dimensions, une étendue dans l'espace. Mais quel est le commencement d'un corps? Le haut, le bas, la droite, la gauche

Ou le milieu? Le milieu d'un corps est toujours important. Le centre n'est jamais métaphysique. C'est au centre que s'élabore l'équilibre et du centre que partent les radiations. Mais si le milieu n'est pas le centre, ni la mesure,

Ni la genèse? Si le corps est engendré par une de ses parties hautes ou une de ses parties latérales? La symétrie des corps vivants et organisés

Est pleine de surprises. Je réfléchis. Si je me construisais d'abord un ensemble, d'un coup de crayon hardi, comme en ont parfois les maîtres?

III

Je vois une tache lumineuse, irrégulière, semée de couleurs et d'ombres. Elle est d'un blanc nacré où se mêlent le rose et le jaune et, tout à fait à la surface, velouté d'or, comme les ailes changeantes de ces beaux lépidoptères

De Colombie, qui présentent des tons différents, selon qu'on les regarde penché d'un côté ou de l'autre. Mais le blanc est fondamental, non pas ce blanc livide et sucré de la porcelaine, un blanc d'une apparence vitale, réseau posé sur la chair

Elastique. Cela fait que la surface rebondit çà et là, et non pas

au hasard, mais selon des courbes très précises et qui enchantent un regard géométrique.

La nature est géométrique, la beauté est géométrique. J'ai conclu : le corps que ma raison construit est naturel, il est situé dans l'espace, comme tous les corps.

IV

Comme tous les corps vivants, celui-là est posé sur sa base : elle est formée de deux colonnes fuselées qui s'épanouissent de deux racines charnues, leur lien avec la terre et le médiateur le plus complaisant de leur connaissance de la terre.

Tous les corps dépendent de la terre, excepté la lumière, cette eau qui vient d'en haut et qui ne tombe pas en bas, mais qui plane sur la vie et l'enveloppe d'un manteau aérien, où elle se blottit un temps contre la mort

Et contre la terre dont elle a peur. Mais il faut que les corps se familiarisent avec la terre et c'est pourquoi la nature a voulu qu'ils s'appuient tendrement sur elle

Par leurs pieds ou par leur ventre, jusqu'à ce que sa bonté se fende et s'ouvre avec une tendresse enfin réciproque et reçoive ses enfants dans son sein.

V

Mais ceci m'indique bien que ce n'est pas le commencement. Le commencement est ce qui est le plus près de la lumière, ce qui sourit d'abord à la lumière, ce qui s'y baigne, y flotte, y nage, s'y épand avec une joie simple.

Je commencerai donc ma topographie par les cheveux. Précisément, ils participent du soleil par leur couleur et de l'air par leur légèreté. On pourrait les respirer comme l'air du matin quand le soleil joue avec les feuilles nouvelles.

Quelle plus magique initiale imaginerait-on pour écrire le mot du poème? Les cheveux d'air et de lumière, de soie et de soleil! Et voyez comme ils se lient

Avec aisance aux autres hiéroglyphes qui sont les yeux, qui sont la bouche et toute la face. La chevelure crée la figure et en dessine la limite.

VI

Mais il faut qu'elle flotte comme un jeu, qu'elle tombe comme un rire sur les épaules. Il est barbare de la dresser en architectures. Qu'un cercle d'or ou un peigne d'écaille seuls la retienne sur le front, pour empêcher l'interférence

De leur lumière avec la lumière des yeux, la douce lumière des yeux, changeants comme la mer. J'ai plus aimé les yeux que toutes les autres manifestations corporelles de la beauté. Les yeux participent aussi de la lumière

Et participent de l'eau. Ils participent de la pensée et participent de l'amour. Ils disent le degré de pression de la matière cérébrale et comment sont tendus les nerfs sacrés.

Ils disent l'état du sang, l'étiage du fleuve, ses violences soudaines contre ses digues et ses valvules, ou au contraire sa paix. Les yeux sont le manomètre de la machine animale.

VII

Ils sont cela et pas autre chose. Ils n'ont que le pouvoir d'être un signe. En eux passent les ombres du drame. Les yeux regardent les yeux et les comprennent. Les yeux donnent. Les yeux prennent. Les yeux parlent.

Et leurs paroles signifient le désir de l'être ou la placidité de sa volonté. Le langage des yeux est très clair pour les amants et pour ceux qui ne le sont pas encore et pour ceux qui ne le seront jamais. Les yeux se font des discours entre eux.

Près de se ternir, avant de fondre comme un morceau de sucre dans le verre d'eau de la mort, les miens te parleront encore, mais ils n'emporteront pas bien loin ta réponse,

Car on n'emporte rien, on meurt. Laisse-moi donc regarder les yeux que j'ai découverts, les yeux qui me survivront, pour que j'y grave l'image que je fus en rêvant ceci.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Paul Géraldy : *Toi et Moi ;* P. V. Stock et Cie, 3 fr. — Philéas Lebesgue : *Les Servitudes ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Dominique Combette : *Les Pèlerins d'Emmaüs ;* Édition du Temps Présent, 3.50. — Memento.

Dès qu'on ouvre un livre de vers, il s'échappe d'entre les feuillets

un petit papier que, dans le jargon des lettres, on appelle un *Prière d'insérer*.

C'est en général une note candide et touchante dans laquelle l'auteur de l'ouvrage parle de lui-même, à la troisième personne, avec un respect, une invention et une imagination qui ne sont toutefois pas inutiles puisqu'il se rencontre de temps en temps des critiques débonnaires pour s'inspirer de ces opinions et des lecteurs pour répondre à ces avances.

Je viens de trouver dans le livre que M. Paul Géraldy intitule **Toi et Moi** un petit prospectus à la rédaction duquel M. Géraldy est demeuré certainement étranger. Il y est dit :

« Ces vers, en leur intime et discrète musique, forment l'histoire d'amour la plus humaine, la plus cruelle, la plus tendre, la plus fine qu'un poète ait écrite depuis l'*Intermezzo* de Henri Heine. » M. Paul Géraldy qui est, je veux le croire, un jeune homme plein de conscience et de modestie, me saura gré de lui signaler l'existence de cette notice qu'il ignore, j'en suis intimement persuadé.

Depuis que j'ai terminé la lecture du petit livre de M. Paul Géraldy, je n'ai cessé de rechercher le terrain sur lequel il me serait donné de juger cet ouvrage sinon favorablement, du moins avec indulgence. Non sans dépit, j'avoue n'avoir pas encore trouvé, alors que l'heure est venue de me mettre au travail.

M. Paul Géraldy a réuni trente petites pièces dont on ne saurait équitablement discuter la forme.

Comme s'il n'avait aucune notion des tentatives poursuivies dans ce sens et du résultat de ces tentatives, M. Géraldy s'est sans doute promis d'écrire « simple », de dire, tels, les mots qui se présentaient à son esprit, et de rimer avec négligence les phrases de la vie courante. M. Géraldy doit à cette décision d'écrire :

> Ah ! je vous aime ! Je vous aime !
> Vous entendez ? Je suis fou de vous. Je suis fou...
> Je dis des mots, toujours les mêmes,
> mais je vous aime ! je vous aime !

Ces lignes sont les premières du livre ; elles donnent le ton et je peux ouvrir n'importe où pour prendre d'autres exemples.

> Oui, tu m'aimes. C'est vrai. Tu es très, très gentille.

Et ailleurs :

> Otons les coussins s'ils te gênent.
> Tâchons de nous installer bien,
> et donnez-moi vos mains, vilaine...

Et ailleurs encore :

> Chérie, on s'est encor très mal quittés... Pourquoi ?

M. Géraldy en rimant ces pauvretés, a sans doute cru jeter un défi à l'esprit de littérature ; mais il n'en rime pas moins, il n'en prend pas moins des licences poétiques, il n'en cultive pas moins la pire littérature : celle du sentiment, sinon du style. M. Géraldy a méconnu la leçon de Verlaine à qui je me permets de le renvoyer, sûr que je suis de ne pas donner un mauvais conseil. Quant au sujet même des poèmes réunis dans *Toi et moi*, il semble illustre comme la poésie même et inépuisable comme le cœur des hommes. A quoi tient-il que je ne me sois à aucune minute senti à l'unisson de l'écrivain ? M. Géraldy n'a cependant rien négligé : il a multiplié les détails intimes ; il a fait une ombre propice autour des tasses à thé et du sofa ; il a placé dans la pièce voisine un orchestre possédant un joli répertoire de valses lentes ; il a même, sans malice, fait à la sensualité et à l'impudeur des appels discrets et qui, j'en suis convaincu, ne demeureront pas vains. Il a fait en sorte que les dames sensibles lui trouvent de la profondeur et il a écrit par exemple :

Le Souvenir est un poète,
N'en fais pas un historien.

Mais je renonce malgré tout à m'intéresser à ce que M. Géraldy appelle sans doute l'*amour* et qui est proprement *son amour*. On pourra m'objecter qu'en effet ça ne me regarde pas. A quoi je répondrai que M. Géraldy a publié un livre et que par conséquent ce n'est pas moi qui ai commencé.

§

M. Philéas Lebesgue, qui s'est acquis une réputation de lettré, et qui est un poète, donne un nouveau livre pour lequel il a trouvé un beau titre : **Les Servitudes**. A ce moment de ma besogne, ce n'est pas sans contentement, et même sans soulagement, que je découvre dans cet ouvrage une âme pure et pleine de noblesse.

M. Philéas Lebesgue écrit tantôt un vers régulier fort correct, tantôt un vers libre plein de mouvement et de vigueur. Je ne peux pas distinguer régulièrement les raisons qui font opter M. Lebesgue pour l'une ou l'autre forme, selon les poèmes ; mais je lui donne avec plaisir acte de tentatives métriques dont je constate le succès, à défaut d'en découvrir les mobiles.

M. Philéas Lebesgue alimente sa poésie de tout ce qu'il est donné de contempler à un homme, quand il vit de la belle et rude vie des champs. Les poèmes qu'il a groupés sous ce titre : *les Travaux et les songes*, sont, à mon sens, les meilleurs du livre. Je ne crois pas diminuer les mérites du poète en dénonçant l'influence souveraine et bienfaisante de Verhaeren. M. Philéas Lebesgue doit au maître des

Campagnes hallucinées un certain élan rythmique, et une certaine façon de voir les choses. Il écrit par exemple :

Voici la saison des labours,
Des longs labours qui craquent et qui fument
Dans la brume
A perte de vue !

Parlant de *la Faucheuse*, M. Philéas Lebesgue dit encore :

Avec tes multiples ciseaux,
Tu découds les lés de la plaine,
Rude ouvrière.

Ces vers en promettent d'autres où la personnalité de M. Lebesgue règne solitairement ; et on ne manque pas d'en trouver dans *les Servitudes*. J'aime, dans la description, des notations comme celle-ci :

La nuit approche et le ciel est sans âge.

Et c'est parce que je trouve d'excellentes choses dans les poèmes de M. Lebesgue, que je regrette de ne lui voir pas exercer un choix plus sévère dans ses trouvailles et, d'autre part, éviter les *poèmes en séries*, comme on en rencontre dans le chapitre intitulé *les Métiers*, poèmes qui témoignent toujours d'une certaine complaisance dans l'inspiration. Mais qu'importe, le volume de M. Philéas Lebesgue est vivifié par un air salubre et naïf que l'on respire avec plaisir.

§

De sûrs indices promettent de compter M. Dominique Combette parmi les jeunes poètes destinés à prendre une place et à donner de bons livres. De telles prophéties sont en général mal accueillies, car elles semblent formulées aux dépens de l'œuvre présente. Cela m'amène donc à dire que M. Dominique Combette publie un volume, **les Pèlerins d'Emmaüs**, où sont accumulées, pêle-mêle, de bonnes et de mauvaises choses. Tel, ce livre n'est pas l'ouvrage intéressant qu'on est en droit d'attendre de M. Dominique Combette, mais il fait entendre certains accents qui sont d'un homme et d'un poète. Le recueil de M. Combette manque d'homogénéité. C'est d'excellent augure pour un écrivain jeune ; j'en conclus que M. Dominique Combette n'est pas satisfait de soi et qu'il ne demeure pas sur ses positions. Il considère sans cesse d'autres objets et veille à renouveler ses moyens ; qui voudrait l'en blâmer ?

M. Dominique Combette apporte parfois dans la peinture une fermeté et une sobriété de pinceau qui ne sont pas de négligeables vertus, surtout pour un poète que, par ailleurs, l'éloquence séduit volontiers. J'aime son tableau des gens à table :

Ils mangent
En tenant en l'air

Des cubes de pain gris au bout de leurs couteaux;
Leurs vestes pendent aux dos de leurs chaises,
Ils sont dans l'ombre un groupe clair
Et les plats pesants qu'ils échangent
Fument... Comme à travers une eau
Limpide, je les vois, ceux des âpres coteaux :
Ils ne disent rien ;
Mais soudain leurs yeux durs et pâles se réveillent,
Car le plus vieux d'entre eux a saisi la bouteille
Et le vin rit, finaud, dans les verres épais...

Toutes les pages ne sont pas sur ce ton. Il me semble que le caractère de M. Combette admet, en même temps que l'énergie, le caprice et la défaillance ; en même temps que la simplicité, une sorte de négligence perverse ; en même temps que le désir de profondeur, une incurable jeunesse. Ce poète ne choisit pas plus entre les nombreux sujets de poèmes qui sollicitent son esprit qu'entre les mots qui sollicitent sa plume ; il cède à toutes les tentations ; il n'examine pas d'assez près les influences auxquelles ils est soumis ; la pensée de Verhaeren, qui le guide parfois heureusement, lui souffle ailleurs d'étranges réminiscences. Mais je perçois là une pulsation généreuse et forte et j'attends avec curiosité le jour où cet homme pourra dire d'une voix plus basse et plus posée des choses plus fortes.

Memento. — M. Georges Ducrocq a nommé *les Roses du Valois* des poèmes où s'exerce un talent calme et classique. — M. Fernand Hubert fait fréquemment penser à Laforgue avec *les Inquiétudes*, un recueil intéressant, mais d'une langue indécise. — M. René d'Avril donne un nouveau recueil, *l'Arbre des Fées*, où son mérite réel est parfois trahi par un excès d'ambition. — M. Emile Sicard, dans *le Jardin du Silence et la Ville du Roy*, déploie la plus somptueuse éloquence romantique. — Le livre de M. Léon Riotor, *le Pêcheur d'Anguilles*, ne se signale par aucune vertu spéciale des cinquante volumes de vers qui sortent chaque mois de chez l'imprimeur pour rentrer dans le silence. — *Les Litanies* de Mme Getta Socor sont des vers d'amateur, corrects, sans destin. — Mme Marie-Louise Dromart, qui a écrit *les Feuilles tombent!* a pour la poésie ce goût très vif qui se manifeste par la rédaction de nombreux poèmes. — *Le Harem sentimental*, de M. Louis Galard, est un recueil de poèmes fort légers. — Dans *En gardant les Vaches*, le recueil de M. Paul Besnard, « le littérateur régional bien connu », paraît-il, il y a des vers, de la prose, de la musique, un portrait, et de la couleur locale. — Les *Quelques Vers*, de M. Laurent Davezies, donnent à mesurer toute la distance qui nous sépare du Parnasse. — De M. Joseph Dalby, douze sonnets intitulés *Amants*, et où il est honorablement parlé d'amour. — De M. J. Papillon, deux plaquettes : *Sous les merisiers* et *l'Amour et le Culte des champs*, avec en sous-titre à cette dernière : « Poème Chimico-Géorgique, Suivi de quelques conseils d'hygiène agricole » ; le tout d'une lecture parfaitement comique. — Les *Vers pour Elle*, de M. Auguste Génin, ont une destination privée qui les

arrache à la critique. — Mme Marthe Dupuy, ayant eu naguère le prix Sully-Prudhomme, donne *la Cité de l'Ame*, qui, nous affirme le « prière d'insérer », est « un livre d'avenir » ; tant mieux ! — M. Elie-André Clot s'est peut-être soulagé en mettant en vers des choses qui s'en seraient bien passées ; sa plaquette s'appelle *Dans le Deuil et en Déroute*. — Je me permets de recommander à M. Jean Jacnal, qui a écrit *Rêves d'Annam* dans une langue pavée de bonnes intentions, la lecture d'un livre de Paul Claudel qui s'appelle « Connaissance de l'Est ». — M. Iann Karmor, en publiant *les Pétales fanés*, fait connaître les opinions de la Presse sur ses romans ; c'est une précaution inefficace. — M. Emile Rochard, patient versificateur, publie *Jésus selon les Evangiles*, ouvrage qui n'a, bien évidemment, rien de commun avec la poésie. — *Les Lauriers sont coupés...*, de Mme Picard : un livre copieux, à décourager la meilleure volonté. — Le sentiment qui inspire *la Grande Guerre*, de M. Marcel Blanchard, est fort honorable, mais gagnerait à s'exprimer autrement qu'en vers. — Il y a dans *les Croquis Gnoles*, de M. Georges Gillet, bien des prétentions qui ne sont pas toutes légitimées. — M. Sylvain Royé débute avec *l'Ame sans Miroir ;* il faut attendre maintenant les décisions de ce jeune poète. — Il faut lire *les Stances Haïtiennes*, de M. Duraciné Vaval, et la préface de ce recueil, pour méditer ensuite sur la gloire dans l'espace. — Ce sont des vers faibles et médiocrement écrits que M. Louis Fassina réunit sous ce titre : *Brins d'Amour, Brins de Sagesse*.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Jules Romains : *Les Copains*, E. Figuière, 3.50. — Pauline Valmy : *La Chasse à l'amour*, Calmann-Lévy, 3.50. — Georges Poulet : *Rien n'est...*, Ollendorff, 3.50. — Robert Randau : *Celui qui s'endurcit*, Sansot, 3.50. — Joseph Périer : *L'Homme aux deux âmes*, E. Basset, 3.50. — A. Garenne : *Ialina*, Plon, 3.50. — Jean de Montlaur : *Ben-i-Kelbb*, Lemerre, 3.50. — Fredh : *Mekhanai*, B. Grasset, 3.50. — Adrien Delpech : *Pétropolis*, E. Flammarion, 3.50. — Henri Menabrea : *Une brillante affaire*, Stock, 3.50. — A. Lobry : *Une mésalliance au XXe siècle*, Messein, 3.50. — Antoinette Montaudry : *Leur Fille*, B. Grasset, 3.50. — Maryo Olivier : *Jeunesse*, J. Tallandier, 2.25. — André Salmon : *Tendres canailles*, P. Ollendorff, 3.50. — Victor Ségalen : *Stèles*, hors commerce.

Les Copains, par Jules Romains. On ne sait plus rire en France... et de quoi rirait-on puisque tous les ridicules ont trouvé leur sanction administrative, puisque tout ce qui est vraiment drôle doit être écouté, regardé, admis avec respect ? Ni les costumes, ni les coutumes démocratiques ne font sourire les gens qui passent, d'abord parce qu'ils passent trop vite, ensuite parce qu'ils ont tellement le souci de gagner leur aisance qu'ils n'en peuvent plus conserver leurs aises. Les farces du peuple sont devenues macabres : Jean propose à Paul de boire un litre d'absinthe et Paul, ayant accepté, tombe raide mort, ou bien Paul enduit de pétrole le chien de Jean, qui, en flambant, met le feu à une petite fille voisine. La justice broche sur le tout des farces encore plus sinistres, acquittant les coupables, condamnant les innocents et prouvant imperturbablement

que le personnage qui s'est flanqué vingt-six coups de hachette, dont le deuxième fut mortel, s'est suicidé. En politique comme en religion, tout fichant le camp sans aucune élégance, on a le choix, pour se distraire, entre les massacres de la poudre B, où l'on trouve, paraît-il, des écailles d'huîtres, et le bon petit abbé incendiaire qui va porter ses meubles chez sa tante avant de mettre le feu chez lui, prétexte honnête pour toucher l'assurance. Les Lemice-Terrieux, les Sapeck, sont défunts, il ne reste guère que M. Cochon et M. Pataud se disputant l'emploi de maître à danser en rond, et encore sous couleur de philanthropie. Nous devons, naturellement, bénir ceux qui s'efforcent de nous distraire, mais sommes-nous capables de les comprendre? Notre entendement de la chose sincèrement comique n'a-t-il pas été très réduit par ceux qu'on a appelés les *auteurs* gais? Connaissez-vous rien de plus triste qu'un auteur gai? C'est-à-dire un des acceptés, des patentés par les éditeurs et les critiques payés. Croyez-vous, en outre, que Rabelais était un auteur gai de son temps! Je crois, moi, qu'il faut du génie aujourd'hui pour découvrir le sens du comique à une existence qui prend, dans la pluie persistante de nos étés, le droit de produire le champignon vénéneux de l'ennui.

Les Copains de Jules Romains sont de bons vivants, des êtres de flânes et de perpétuelles beuveries, mais ce sont aussi des hommes instruits, des poètes, des latinistes, des chercheurs d'idéal, des coureurs des mystérieuses ruelles de l'art. Il y a parmi ces lurons des âmes de douceur et de grande naïveté, capables d'aimer la nature sensuellement, ce qui est l'unique façon d'aimer... même la nature. Au long d'un repas interminable, des idées diaboliques ont germé dans leurs cervelles trop farcies d'ingéniosités sans emploi, ils ont vu luire les trente-six chandelles de l'intelligence et, se sentant la nécessité de déborder parce qu'un trop plein de graudiloquence les étouffait, ils élaborèrent un plan de campagne monstre qui devait les égaler aux plus surprenants des conquérants. (Au fait, il ne reste guère que la gloire d'amuser ou de s'amuser à conquérir en dehors des flaques de sang coutumières!) Il ne s'agissait de rien de moins que d'ahurir les habitants d'*Ambert* et d'*Issoire*, deux sous-préfectures où probablement il ne pouvait rien se passer. Et voilà nos gens partis, à bicyclettes ou en chemin de fer, pour se retrouver devant la mairie d'Ambert. Et dans la caserne même de cette petite ville, un barbu, ministre d'occasion, fait sonner le boute-selle, met toute l'armée en révolution... simplement pour cette cause bien moderne... qu'un ministre ressemble au premier venu. (L'auteur ne le dit pas, mais moi je le pense.. J'ajoute ceci, c'est qu'un ministre n'a pas encore fait trois pas ni déclamé trois mots qu'on peut s'apercevoir qu'en effet on a devant soi... *le copain!*) A l'église de cette

même petite ville, un sermon abracadabrant scandalise les dévotes, mais réveille agréablement la... sentimentalité des Messieurs, et le père Lathuile *restaure* un peu les vieilles institutions païennes au plein milieu de la chaire, sans jeu de mot. Mais à Issoire, on tira le bouquet de ce feu d'artifice unanimiste, en ce sens que sa lumière, un peu crue, illumine tout le peuple assemblé autour de nos braves copains ; un faux Vercingétorix, faux comme statue, puisqu'il est un homme véritable, remarquablement poilu, interrompt brusquement le discours officiel en lançant des injures et des pommes cuites sur le sous-préfet. Il serait absolument impossible à un auteur ordinaire de soutenir un tel train l'espace de deux chapitres, mais voilà justement où je sens bien palpable la marque d'un talent confinant au génie, c'est que ce train paraît tout simple et que le lecteur le suit d'un cœur léger parce qu'il devine tout de suite qu'on ne cherche pas à lui chatouiller la plante des pieds. C'est l'auteur qui s'amuse et court, à travers sillons et forêts, en poursuivant la balle rebondissante de son esprit. Or, la première, la seule condition requise pour amuser les autres, c'est de s'amuser soi-même.

Que les gens moroses, ceux d'*Ambert* et d'*Issoire* compris, lisent *les Copains* avec un entier abandon de leurs idées mondaines toutes faites sur le patron des critiques moroses qui ne découvrent jamais que leurs embêtements personnels dans les embêtements quotidiens. Qu'ils en goûtent les images neuves si merveilleusement adaptées au sujet qu'elles semblent l'éclairer comme des feux de bengale, ce style à la fois probe et coupant nettement les phrases inutiles, et ils verront... que l'esprit français n'est pas mort chez nous.

La Chasse à l'Amour, par Pauline Valmy. Cette joyeuse nichée de jeunes filles, qui chiffonnent des rubans, chantent, rient, crient et tiennent tête, sans aucun respect, à leur mère, nous représentent une nouvelle race de femme : l'intellectualité vulgaire, ou mieux l'esprit littéraire du moment lâché en pleine cour de récréation. Je crois qu'il n'est pas bon qu'on apprenne tout aux filles, y compris la fabrication des enfants. Les femmes (je parle de celles qui n'ont pas de rentes, ni même l'espoir d'en avoir jamais) sont comme le peuple ; quand elles comprennent à moitié, elles font beaucoup plus de gaffes que si elles demeuraient dans une entière ignorance. Ces filles-là, tout en gardant des allures de modistes, lisent un peu trop et s'occupent de l'émancipation générale, car les familles nombreuses aujourd'hui possèdent toujours quelques prostitués mâles ou femelles dans leurs rangs, un ou une arriviste qui rêve de ne plus rien faire tout en gagnant la forte somme. Autrefois la cadette songeait au couvent quand elle n'espérait pas se marier aussi bien que l'aînée ; aujourd'hui, elle songe au trottoir, au théâtre ou... à la littérature. Rien mène à tout. Dans ce nid de linottes, une bonne

petite mère poule songe, elle, à son devoir de poule qui est de mettre ses œufs de côté pour que la couvée de l'avenir assure des jours meilleurs, et peu à peu elle est gagnée par la folie de la course au bonheur, elle veut être certaine de ne pas rester pour compte, un soir, parmi les chapeaux défraîchis dont personne n'aura l'idée de se coiffer. Elle est amoureuse d'un prince charmant lointain qui l'aime et ne lui a rien promis. Mais elle a sa belle confiance d'amoureuse chaste. Elle ne se marchandera pas, car elle connaît son prince : c'est tout ou rien et elle ne sera jamais de celles qui pensent à monnayer leur coquetterie. Elle choisit la meilleure part du gâteau, celle qui ne se mange qu'avec le bon appétit du cœur et des sens unis indissolublement. C'est pour cette femme-là que l'on inventerait en effet le mariage, si, par impossible, il avait disparu de nos mœurs. Ce roman, vivant et souriant malgré quelques drames intérieurs, me paraît être une jolie satire des mœurs de notre époque. La morale y trouve son compte, car il suffit d'une bonne brebis, a dit le philosophe Jésus, pour sanctifier le troupeau... Dans le troupeau des Bérille, les brebis tarées seront peut-être ramenées par l'autre... et ce sera le sujet du tome second de ce roman.

Celui qui s'endurcit, par Robert Randau. Il arrive tout bouillant des pays du soleil, tout plein de l'ardeur de ceux qui croient à la puissance du travail, et il commence à grelotter au milieu des brouillards malsains de l'hiver parisien, augmentés encore par la fumée des pipes, les pauses dans les petits cénacles des lettres. Cela se passait au temps où le bon Verlaine se fâchait tout rouge quand on l'appelait : cher maître... Le jeune homme de lettres fait quelques connaissances curieuses, sinon très utiles. Il a des déceptions cuisantes au moins en ce qui concerne ses amours de passage, puis il tombe sur une aimable divorcée bon garçon et assez cultivée pour lui donner la réplique dans un duo d'amour plus intellectuel que sensuel. L'arrivée d'une maman très provinciale, un peu serrée quant à la générosité du geste, semble troubler un instant la lune de miel du jeune couple; mais la fiancée ayant avoué sa petite fortune, tout finira bien. Ecrite en une langue savoureuse, je ne reproche à cette œuvre, très vivante et très sincère que l'uniformité de son style pour tous ses personnages. Les femmes; ont une liberté de propos un peu bien masculine mais... faut-il se plaindre alors que ceux qui se ressemblent justement s'assemblent ?

Rien n'est..., par Georges Poulet. Je crois que les gens superficiels auront de la peine à prendre ce livre pour un livre amusant. C'est ce que l'on pourrait appeler *les ruines* (de Volney) de l'amour sous toutes ses formes ou ses déformations. Il n'y a d'invraisemblable que la réunion de ces gens tous également malheureux ou névrosés et se racontant leurs histoires en un style peut-être trop soutenu. La

vieille fille épousée trop tard et s'acharnant sur sa proie conjugale est un type heureusement rare. Quant au jeune homme capable de tuer son père tourmenté d'une horrible maladie, est-il besoin de lui faire d'abord tuer un chat à sept ans pour indiquer son besoin d'absolu en la pitié humaine? Mais le début de cette histoire noire est malheureusement ce que le lecteur superficiel admettra le plus volontiers et ce qui pourrait peut-être passer pour une scène de vaudeville.

L'Homme aux deux âmes, par Joseph Perier. Plus exactement l'homme aux deux femmes, car sans elles il aurait, je pense, une âme libre de poète, ne goûtant qu'à la fleur de la matière et ne cherchant pas à l'épuiser dans une lutte folle entreprise pour conquérir soit un absolu de volupté physique, soit un absolu de volupté morale. De santé faible, ce jeune viveur se livre à des noces un peu macabres et finit par fuir d'un extrême à l'autre. Né certainement pour une existence contemplative, il est pris par tous les côtés poétiques des situations et il oublie de vivre dès qu'il ne s'exalte plus. Ayant épousé une charmante fille aussi sensitive qu'il est faible, il est heureux l'espace d'un matin, puis elle meurt, et son bonheur, trop grand, s'effondre. Il retombe de toute sa hauteur dans l'abîme de Paris, où il retrouve la première de ses âmes, la mauvaise fée, Marcelle. Ruiné physiquement et frappé de vertige, il retourne à ses hallucinations fiévreuses dans un de ses châteaux où dorment les belles illusions et là il attend la mort ou la réapparition de la meilleure de ses deux âmes. Les poètes sont des gens incapables de sentir le prix (et le poids) de la raison, mais ils vivent double, ce qui est une compensation.

Ialina, par B. Garenne. Une touchante idylle malgache durant laquelle on nous initie à la douceur (et aussi à la difficulté) de passer dans la vie de ces êtres primitifs que nous venons à peine de vaincre. Entre notre civilisation et la simplicité de leurs mœurs, je crois qu'il ne faut pas choisir. Nous serions plus humains en ne cherchant pas à vicier leur sang par des unions de quelques lunes avec leurs petites ramatoues; je n'augure rien de bon de ces idylles noires où l'âme blanche est la plus corrompue. Ce jeune officier blanc n'a pas l'intention d'épouser la jeune vierge foncée ; alors, qu'il ne l'achète pas comme une fille perdue, ou qu'il la laisse aux jeunes hommes de sa race, tellement plus honorables qu'un amateur de ramatoue faute de mieux. Et puis qu'est-ce qu'on fait dans ce pays-là, en dehors de l'amour ? J'aimerais à l'entendre dire. On ne se promène pas tout le temps en filanzane ? Enfin, la petite Ialina est morte avec son secret ; mais j'imagine qu'elle est peut-être morte d'avoir suivi longtemps à pied la filanzane de son Seigneur et maître.

Ben-i-Kelbb, par Jean de Montlaur. C'est un petit arabe venu de

loin, du désert, qui cire les bottes des officiers, fait les commissions louches, ramasse les bouts de cigares, répond à plusieurs noms et se souvient de plusieurs pères. En réalité, il est un animal qu'on apprivoise en lui offrant des restes, il est un fils de chiens, selon l'injure barbare. Et il meurt comme un pauvre toutou, ayant reçu plus de coups que de caresses. Ceux-là, qu'on laisse à la porte par tous les mauvais temps, ont la maladie et s'en vont de bonne heure.

Mekhanai, par Fredh. Au pays de la mécanique suprême, un amoureux enlevé par une étrange femme à remontoir va errer l'espace d'un grand cauchemar. Cela peut durer aussi bien deux minutes que toute une existence fiévreuse. Sa compagne, à son retour sur terre, n'est plus qu'un horrible paquet d'étoupe dardant des yeux de verre et l'on trouve mort le jeune homme dont le mécanisme cérébral n'a pu résister devant la réalité rapportée, pourtant, de si loin. Il y a des détails amusants sur les différents systèmes employés, dans l'étoile, le monde nouveau de *Mékhanai*, pour échanger ses idées, en gaie science.

Pétropolis, par Adrien Delpech. Roman exotique où, malgré la richesse du décor, les beautés naturelles répandues à profusion, tout ce qui devrait rendre la vie plus agréable et, partant, plus sage, un homme (un Français bien entendu) se laisse tour à tour séduire par une aventurière et une jeune fille très tendre. Il trompe sa femme, qui finit par s'en apercevoir. Puis quand il a pris toutes les fleurs de ce pays, les fanant entre ses doigts de peintre qui ne cherche, au fond, que l'éclat de leur couleur sans trop savoir les respirer, il revient en France, ne gardant que sa fille pour tout lui rappeler. Il a pourtant appris à peindre durant son apprentissage de banquier.

Une brillante affaire, par Henri Ménabréa. La cheminée de l'usine se dressant sur un pays comme l'étendard d'une nouvelle féodalité et ce pays d'honnêtes ruraux, de grands bois et de grands vignobles prenant peu à peu la teinte de la fumée, portant le deuil de la simplicité de ses enfants. Les filles sont sacrifiées aux questions d'argent. On finit par vendre la vieille maison de la famille aux vrais maîtres de la terre, à ceux qui captent l'eau des torrents pour les asservir à leur commerce.

Une mésalliance, par A. Lobry. Je pense que cette histoire est le symbole de notre époque où l'on voit les fils des grands bourgeois épouser les petites demoiselles de magasin, sans trop de remords, comme jadis (seulement dans les contes) les rois épousaient des bergères. Rose est une enfant trouvée, très intéressante, mais un brin *Marianne* ; c'est une petite révolutionnaire aux mains rouges. Elle épouse le fils de M. Homais, pharmacien, qui est devenu un docteur célèbre, très au courant des choses mondaines. Le fils à papa est un travailleur à ses moments perdus, puisqu'il soigne les jeunes

filles pour leur faire la cour. Cela finit par un grand mariage, après avoir failli mal tourner dans la forêt de Fontainebleau.

Leur fille, par Antoinette de Montaudry. Une douairière qui ne peut supporter l'idée de voir son petit-fils s'unir à la fille d'une honnête personne divorcée. Ce sont de nobles scrupules bien démodés. La jeune fille va vivre chez son père, détruit ses projets de remariage et le ramène entièrement converti à sa mère. Touchant exemple de piété amoureuse ou filiale.

Jeunesse, par Maryo Olivier. Jeune personne gagnant sa vie comme on sait la gagner dans le grand monde. Ayant une mère très mondaine, elle va poser secrètement chez un grand peintre, parce que c'est là une idée... de naïveté mondaine. Plus tard, elle refusera le vieux Monsieur charmant qui se contente de son portrait acheté au nom de la pudeur... non moins mondaine (car elle n'a posé que pour la tête).

Tendres canailles, par André Salmon. Mais nous voici revenus au meilleur temps de Jean Lorrain. C'est aussi bien, avec moins de faisandage et, ma foi, une couleur plus moderne.

Stèles, par Victor Ségalen. Curieux volume imprimé en accordéon, papier luxueux et tirage restreint. Que les collectionneurs se désespèrent. Il n'est pas à vendre... et on y trouve des choses délicieuses sur l'ancienne Chine, la Chine des ancêtres : « Attentif à ce qui n'a pas été dit. » Le poète n'écoute que le vent qui passe...

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Lucien Corpechot : *Les Jardins de l'Intelligence*, 1 vol. in-18, 3.50, Emile Paul. — Camille Mauclair : *De l'amour physique*, 1 vol. in-18, 3.50, Ollendorff. — Jean des Cognets : *La Vie intérieure de Lamartine*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — Gustave Allais : *Les Harmonies de Lamartine. Nouvelles Etudes*, 1 vol. in-8, 1.50, « Société d'Imprimerie et de Librairie ». — Lamartine : *Œuvres choisies* (*Prose*), publiées par René Waltz, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette.

Les Jardins de l'intelligence par Lucien Corpechot. Il faut placer cet ouvrage à côté de *l'Anthinea* de Charles Maurras : l'un et l'autre sont une apologie de la Raison et de l'Intelligence. De même que le Parthénon est le témoin de la beauté grecque, le parc de Versailles est le symbole de l'intelligence française. Si la langue française cessait d'être entendue, notre littérature d'être comprise, écrit M. Corpechot, « l'essence et la qualité de l'esprit de France, la pureté et la perfection de l'instrument intellectuel départi aux plus grands génies de notre lignée apparaîtraient à Versailles dans tout leur éclat. »

C'est que nos jardiniers, comme les architectes grecs, ont mené à une perfection tangible pour tous un art entièrement nourri de qualités nationales.

C'est que les Français ont été le seul peuple du monde à comprendre cet art des jardins, comme Le Nôtre l'a entendu.

Tandis que depuis les temps les plus anciens les jardiniers se souciaient uniquement d'enchanter la vue et tous les sens, d'émouvoir en copiant les grâces et les fantaisies de la nature, un Mollet, un Boyceau, un Le Nôtre furent les premiers à se préoccuper d'introduire dans l'exubérance des feuillages et dans l'efflorescence désordonnée du monde végétal une ordonnance où l'esprit trouve à se reposer.

Leurs jardins ne sont plus seulement une joie pour le cœur, mais une satisfaction pour la raison. Ils sont de la nature intelligible comme les tragédies de Corneille et de Racine sont de la vie intelligible. Ce sont les jardins de l'intelligence.

Cette page résume très clairement le livre de M. Corpechot, où ces idées se trouveront développées avec une lucidité qui satisfait aussi l'intelligence. Quel plus beau compliment faire à l'auteur que de dire : il nous donne l'impression, en le lisant, de nous promener dans un jardin français dessiné par Le Nôtre. Tous les chapitres, toutes les allées de son livre s'ordonnent logiquement et symétriquement autour d'une idée centrale : les jardins français sont une construction de l'esprit, une manifestation de l'intelligence, organe différencié, selon l'expression de M. Quinton. Cet art des jardins atteint sa perfection avec Le Nôtre, comme l'art sculptural grec la sienne avec Phidias. Mais Le Nôtre ne peut être isolé de son siècle. « Le Nôtre a réalisé à Versailles l'ordre supérieur que Corneille a mis sur la scène, Bossuet dans une oraison, Descartes dans la physique de l'entendement, Molière dans la critique des mœurs. Il a fait l'œuvre de sa race, ce qu'accomplit tout homme représentatif de la lignée française. » Et M. Corpechot nous montre la fraternité intellectuelle qui existe entre les artistes et les écrivains du siècle de Louis XIV.

Jardins français, jardins de l'intelligence. Remontons le cours des siècles : les jardins de l'Orient si fastueux et si compliqués, même les jardins suspendus, les jardins aux vingt terrasses superposées de Babylone, ne voulaient que charmer les sens et déroutaient l'intelligence. M. Corpechot les appelle : les jardins de la sensibilité. Nous prenons cependant un plaisir intellectuel à les parcourir avec lui. Voici la Grèce, qui est un jardin dessiné par les dieux : ses rivages et ses collines ont « la forme sacrée et nette de l'esprit ». Trouvant donc dans leurs campagnes ouvertes et sereines « le prolongement naturel de leurs temples et de leurs portiques, ils négligèrent un art devenu inutile et portèrent tout leur génie vers l'architecture et la statuaire ». Rien, dans le jardin de Rome, ne rappelait cet ordre que Rome avait su imposer au monde.

C'est en France, au Moyen-Age, que naît la tradition des jardins intellectuels : les premiers jardins s'épanouissent au milieu des

couvents et des monastères, où, « sous la triple influence de la discipline catholique, de l'antiquité retrouvée, et de notre génie populaire, se formait l'esprit national ». Cet art naissant peut se résumer dans cette volonté d'imposer une discipline à la nature.

C'est cet art et cette discipline que nous verrons évoluer, à travers la Renaissance jusqu'au siècle de Louis XIV, qui en réalisa la perfection. Pénétrons avec l'auteur dans le jardin de Versailles, et écoutons les leçons de discipline intellectuelle qu'il nous donne. Nous assistons aussi avec lui à la création de Versailles, véritable création et victoire de l'intelligence sur la nature. Le Nôtre a construit ce parc comme un poème,et M. Corpechot peut y voir des rimes et un rythme comparables aux harmonies d'un Racine. Mais la place me manque pour suivre l'auteur dans le détail de ces chapitres où il nous fait assister à cette construction de Versailles, qui devait rester comme le témoignage de l'intelligence française, à sa plus belle époque. Ce livre est encore le premier essai de mettre dans sa pleine clarté le génie de notre plus grand jardinier, Le Nôtre, qui composa les plus beaux jardins de l'intelligence.

§

Cet essai de M. Camille Mauclair : **De l'amour physique**, est d'une audacieuse sincérité. A mesure que j'apprenais mieux la vie, écrit-il, le désir d'écrire ce livre s'imposait à moi plus fortement : « L'absurdité de la théorie religieuse de l'amour-péché, ayant engendré par réaction cette autre absurdité, l'excuse du plaisir physique par le sentimentalisme m'a conduit, avoue-t-il encore, à formuler les diverses propositions de ce livre. » C'est contre le sentiment qui « élève et rachète », c'est contre cette mensongère excuse d'un péché qui n'existe pas que M. Mauclair argumente.

Une des innombrables iniquités au milieu desquelles nous prenons notre parti de vivre consiste dans l'inégalité des licences accordées à la femme et à l'homme relativement à la satisfaction de leurs besoins légitimes. La prostitution est réglementée — d'une façon inepte à vrai dire — pour que l'homme se contente sans compromettre sa vie morale ou sociale. Mais la femme est absolument condamnée à une comédie destinée à rehausser de sentimentalisme la satisfaction purement physiologique qu'elle souhaite. Si elle est mariée, ou liée, cette comédie lui est facile, et elle la joue en rencontrant l'indulgence générale. Mais si elle est veuve ou célibataire, la difficulté devient terrible.

M. Mauclair demande pour les femmes la même liberté amoureuse que celle des hommes. Il existe, dit-il, un très grand nombre de femmes parfaitement capables de désirer une prostitution masculine réglementée comme l'autre, et plus nous irons, ajoute-t-il, plus le nombre de ces femmes s'augmentera, « parce que les conditions

de la vie féminine actuelle tendent à cette fin ». Cette prostitution masculine, quoique non réglementée, même pas tolérée, existe : elle n'attend que la volonté féminine pour s'étendre et réclamer son droit de cité. Mais ce serait plus qu'une révolution sociale, peut-être... Il faudrait auparavant dissocier dans l'esprit du public et des femmes elles-mêmes l'idée d'honneur et l'idée de plaisir sexuel légal. Dans un autre chapitre, M. Mauclair traite la question de la virginité, et de l'importance matérielle et symbolique de la membrane hymen. En réalité la virginité n'est rien et pour la femme la révélation est nulle. Il existe plusieurs peuples pour lesquels la virginité n'a aucun intérêt, sinon celui de procurer par sa conquête une sensation agréable, au point que l'hôte de marque se voit offrir celle de la fille du logis et ne saurait la refuser sans offenser la famille.

La vérité physiologique qui ne s'occupe ni de la morale ni de la poésie est qu'une femme ne ressent rien, hormis la blessure, et qu'elle peut rester des mois et des années insensible, se prêtant docilement à une opération que son mari lui demande de subir et où elle est muettement étonnée de lui voir prendre un plaisir violent et incompréhensible.

C'est seulement le jour où la sensation du plaisir lui est révélée qu'elle devient femme et qu'elle perd sa seconde virginité. C'est de « cette sensation-là, et non de la perte de l'hymen, qu'il faudrait dater la dévirginisation. C'est elle qui constitue le grand événement d'une vie féminine ; elle seule compte, cette virginité mystérieuse et essentielle, autrement grave et symbolique que la déchirure légale et illégale ».

Cette sensation, beaucoup de femmes ne la connaissent jamais, et pour celles qui l'atteignent, c'est rarement leur mari, l'initiateur, qui la leur donnent. On comprend donc le rôle social de l'amant, des amants. Car, pourquoi la femme se contenterait-elle d'une seule nuance de plaisir : chaque amant nouveau lui en donnera une différente, et le plaisir sensuel le plus vif en amour peut très bien, hélas ! n'être pas associé à un état de sentiment, de tendresse ni même d'affection.

M. Mauclair étudie encore le spasme et le langage de l'amour. *Omne animal post coïtum triste*. De cette tristesse indéniable, dit-il, quel profit ne tirera pas le bon moraliste théologien ! Mais, explique l'auteur, cette tristesse est une partie intégrante du spasme. « Elle n'est ni morale ni immorale, elle n'est même pas un sentiment. Elle est une condition d'acte, elle est l'apaisement consécutif à la congestion du système nerveux dont l'émoi est devenu inutile. Elle est une fatigue. » Cependant l'idée de péché demeure associée dans les esprits aux gestes de l'amour et le langage de l'amour exprime cette idée de péché : « Ce langage, les hommes formés à l'idée du

péché l'acceptent et le parlent comme pour certifier que la chair est malpropre et stupide. »

A propos du mensonge de la fidélité, M. Mauclair écrit que la femme n'est pas née menteuse ; c'est l'homme qui l'a voulue telle. Comme l'homme, la femme est tenue à la sincérité et non à la fidélité. Mais l'homme a préféré la trahison voilée par l'hypocrisie. M. Mauclair demande encore que l'on initie simplement les jeunes gens et les jeunes filles aux mystères si peu mystérieux de l'amour ; cela éviterait aux jeunes gens souvent de graves maladies auxquelles le souci « de convenance » des parents les ont livrés sans défenses. Et M. Mauclair nous donne un essai du discours par lequel une mère pourrait expliquer à sa fille, dès sa nubilité, les principes de l'union sexuelle.

L'auteur voudrait que l'on rejette enfin tous ces mensonges, ces niaiseries et ces sophismes qui entravent l'amour. C'est, dit-il, à cause de cette sainte théorie de l'ignorance honorable, que la prostituée règne en maîtresse sur l'adolescent avec l'assentiment sournois et acite des pères et des mères de famille.

Dans la dernière partie de son ouvrage, M. Mauclair nous montrera le duel de l'homme et de la fille, qui se venge sur l'homme du mépris de l'homme pour elle. L'homme est à la fois, en effet, son ennemi et son gagne-pain. Et, au bout de ces pages, où il s'est penché vers ces tristesses, l'auteur rêve d'écrire le livre où seraient présentées « toutes les radieuses communions de l'homme et de la femme se rencontrant sur un plan supérieur, au-dessus du préjugé religieux et de l'hypocrisie sociale ».

§

Beaucoup d'historiens et d'érudits, depuis une vingtaine d'années, se sont occupés de Lamartine, et la bibliographie de ces travaux de documentation et de critique est immense. M. Jean des Cognets, qui nous donne **La Vie intérieure de Lamartine**, a voulu nous présenter une image d'ensemble et comme une synthèse de ces études. Mais, écrit-il, je n'aurais même pas eu la présomption de tenter cet essai « si je n'avais eu la bonne fortune de pouvoir apporter une documentation nouvelle et qui éclairait d'une très vive lumière la vie intérieure de Lamartine ». Il s'agit du manuscrit où J.-M. Dargaud, l'ami intime et le confident du poète, a noté ses souvenirs.

Lamartine lui écrivait : « Vous avez été souvent pour moi comme une ombre de rafraîchissement, *umbra refrigerii*, et vous le serez encore pour ma mémoire, quand j'aurai passé. »

Et, dès les premières pages de son manuscrit, Dargaud nous confie :

J'avais promis au poète persécuté et calomnié de le raconter tel qu'il fut.

Il était souvent revenu avec moi sur cet engagement pour lequel j'avais stipulé mon indépendance complète.

— Je ne l'entends pas autrement, m'avait-il répondu. Si vous parlez de moi, ce que je souhaite beaucoup, parlez-en avec cette belle habitude de franchise qui a sans cesse été entre nous. Dites le bien, mais ne taisez pas le mal. Il n'y a que cela qui soit digne de nous et de la postérité.

Et on s'aperçoit, aux confidences de Dargaud, que sans doute Lamartine se fiait à la franchise de son ami pour rectifier certaines erreurs qu'il avait volontairement laissé croître. Ainsi, lui-même, par délicatesse n'avait-il pas insinué que son amour pour Elvire avait été chaste. Je me permets, écrit M. J. des Cognets, d'apporter ici un aveu du coupable: « Votre passion pour Mme Charles, lui demanda un jour Dargaud, ne fut pas, je m'imagine, une passion purement platonique ? *Assurément non.* Mais l'âme prédomina toujours sur les sens. »

Et M. des Cognets ajoute en note : « Une page plus haut Dargaud écrit : « La veuve de Bernardin de Saint-Pierre, Mme Aimé Martin, qui la connaissait (Mme Charles), m'a toujours dit qu'elle était très volage. » Nous ne connaissons peut-être pas toute sa vie intime et Lamartine n'aurait donc pas été son premier amant.

Cette passion de Lamartine pour Elvire est analysée ici d'une façon nouvelle. Lamartine, d'abord assez indifférent à l'amour de la jeune poitrinaire, ne l'aima réellement que morte. « Par une singulière disposition sentimentale, il semble qu'il n'ait jamais pu livrer qu'à des mortes un cœur sincèrement épris. » Ce n'est en effet que morte, qu'Elvire devint pour le poète le symbole même de l'amour.

Le livre de des Cognets nous apporte beaucoup d'autres révélations sur la vie intérieure du poète, surtout sur ses dernières années et ses derniers jours. A côté de cet ouvrage, il faut placer les nouvelles études de M. Gustave Allais sur les **Harmonies de Lamartine**, où l'auteur a situé aussi exactement que possible la composition de ces différents poèmes. Cependant les pages critiques qui précèdent ce travail de documentation manquent de sobriété.

A signaler encore les **Œuvres choisies de Lamartine**, *Prose*, que publie M. Waltz, où l'auteur a recueilli, à côté de pages célèbres, d'autres moins connues et belles aussi.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Gaston Maugras et le Cte P. de Croze-Lemercier : *Delphine de Sabran, marquise de Custine*. Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Colonel Marquis de Nadaillac : *Mémoires de la marquise de Nadaillac, duchesse d'Escars*, suivis des *Mémoires inédits du duc d'Escars*. Emile-Paul, 5 fr. — Le Roi Joseph Bonaparte : *Lettres d'exil inédites*, publiées avec une Introduction, des Notes et des Commentaires, par Hector Fleischmann, d'après les documents originaux appartenant à M. le baron de Meneval. Eugène Fasquelle, 3 fr. 50. — Memento.

Par le chevalier de Boufflers, ami très cher de sa mère, **Delphine**

de Sabran, marquise de Custine, se rattache, morale ment parlant, aux sociétés et cercles de la fin du XVIII[e] siècle, dont M. Gaston Maugras, en divers ouvrages précédents signalés en leur temps ici même, s'est fait l'agréable familier. De cette voluptueuse société finissante, de ce monde alangui dans « la douceur de vivre », la marquise de Boufflers, mère du Chevalier, avait, aux beaux jours, exprimé la psychologie dans ces petits vers :

Nos sentiments
Sont dans nos sens,
Et nos sens sont dans notre âme.

Vers d'un mirliton accordé par Condillac, où se montre curieusement cette façon commode qu'avait le XVIII[e] siècle de mettre, après usage, les sens dans l'âme, et de concilier la « vertu » avec la « sensibilité », ou même avec les sensations. Ces vers, les filles des mères qui en pratiquèrent le précepte aux temps heureux ne cessèrent de les prendre pour devise quand les mauvais jours furent venus, et plus que toutes les autres, et avec plus de verve que toutes les autres, la blonde et éclatante Delphine de Sabran, marquise de Custine. Si M. Gaston Maugras avait voulu faire autre chose que de placer, dans l'économie d'un récit aimable et à mailles peu serrées, la précieuse Correspondance des familles de Custine et de Boufflers, que le comte P. de Croze lui communiqua et l'aida à mettre en œuvre, s'il s'était départi d'une certaine discrétion vraiment trop scrupuleuse, — car la Révolution et même les temps de l'Empire, qui mirent des rehauts si intenses aux pastels sentimentaux de la Cour de Stanislas et de la vallée de Montmorency, veulent d'autres façons, — il aurait pu fixer, en Delphine, non peut-être sans quelque insouci des convenances, mais d'une manière complète et documentaire au sens psychologique du mot, une bien curieuse figure de jeune patricienne sous la Terreur.

Voilà comme elle les fit, cette époque! C'est surtout à l'aspect de Delphine, marquise de Custine, qu'on aura ce mouvement d'intérêt, en reconnaissant en elle un des chefs-d'œuvre de ces temps dans l'ordre de l'éternel féminin et dans la sphère du patriciat. Plusieurs des « motifs » célèbres, si l'on peut dire, de l'histoire passionnelle et sociale de la Terreur viennent d'elle : le motif de Léonore, ou du dévouement conjugal (tentatives de la jeune femme pour faire évader son mari, Armand de Custine, sur le point de comparaître devant le Tribunal Révolutionnaire); le motif, plus récent,— utilisé par Anatole France dans *l'Etui de Nacre*, — de la grâce intrépide, moqueuse et adroite des belles ci-devant au plus fort du danger (scène de la perquisition, où Delphine dessine une caricature gamine d'un des officiers municipaux, lequel s'ornait d'une énorme

bosse, sans oublier de pousser, du bout de son pied chaussé de satin, un carton à chapeaux réceleur de lettres mortellement compromettantes, sous la housse d'un sofa, où il demeura); enfin, l'ardent, trouble et morbide motif érotique retrouvé par l'inquiétante ironie de Renan dans *l'Abbesse de Jouarre* (amours de Delphine avec Alexandre de Beauharnais, aux Carmes).

Voici bien de la variété, bien de la richesse féminine en tous sens. Qu'on en juge encore : Quand sonna l'heure du malheur, quand fut arrêté le beau-père de la jeune femme, le général de Custine, coupable d'avoir perdu Mayence et aussi d'avoir écrit insolemment au ministre Bouchotte, que faisait donc Delphine ? Elle revenait à peine d'une escapade sentimentale, au Havre, où elle avait été rejoindre le plus tendre et, nous assure-t-elle, le plus respectueux des Sigisbées, M. de Grouchy. Sans transition et sans peur, de son ferme et léger pas de marquise, elle passa du pays du Tendre au pays des Epouvantements, où la fierté de son impavide sang bleu subjugua les juges et les sans-culottes, et faillit arracher la grâce du vieux soldat-gentilhomme. Un peu après, vint l'heure du propre mari de Delphine, Armand de Custine, entraîné dans le désastre paternel : un jeune stoïcien, cet Armand, d'une élévation de pensée intimidante pour la jeune femme, qui ne le comprit pas, qui l'aima bien, c'est-à-dire pas du tout, car le mot, dans son vrai sens, doit pouvoir s'employer tout court, et certes, ici, les jolies lèvres de Delphine ne le prononcèrent jamais de cette manière. Cependant, elle fut intrépide pour tâcher de sauver le père de ses enfants ; elle eut une pitié pressante, impérieuse et agissante, mais qui ne put venir à bout du désespoir calme du condamné, homme à scrupules, qui jugea bon de ne pas engager la responsabilité de son geôlier, représenté, il est vrai, en l'occurrence, par une jolie fille. Enfin, ce fut le tour de Delphine elle-même, et ce fut aussi, dans les troubles amours de la prison des Carmes, en un brusque développement passionnel, la minute d'érotisme de sa vie. Il y a là-dessus une lettre singulière de son amant, Alexandre de Beauharnais, lettre qui ne s'adresse nullement du reste aux amateurs de curiosités érotiques, mais qui nous propose, — en supposant qu'elle n'exprime pas simplement le détraquement d'un homme attendu par le couperet, qui abusait de la vie afin d'oublier qu'il allait la perdre, — un bizarre problème de psychologie. Dans cette lettre, furieux cri de passion, revient à chaque instant et d'un bout à l'autre le nom du frère de Delphine, Elzéar de Sabran, jeune homme sensé et indulgent, lequel pouvait figurer assez, pour les gens de son monde, un personnage d'« homme vertueux ». On ne s'explique pas cette association d'un tiers inconnu de Beauharnais, sinon par les récits de Delphine, à ces brûlantes réminiscences de l'amour. Le nom d'Elzéar est invoqué avec pres-

que autant d'ardeur que celui de Delphine. On ne comprend guère : à moins... à moins, vraiment, qu'en ces heures suprêmes les habitudes d'esprit, de cœur et de chair de ces êtres de l'ancienne société ne se retrouvassent, despotiques, et qu'une dernière fois on n'eût l'illusion de joindre aux sensations la « vertu », et de mettre, enfin, après usage, oh ! très ample usage, ce coup-ci, — « les sens dans l'âme ».

Delphine, sauvée par Thermidor, devait s'attarder, jusqu'au jour où elle acheva de s'y briser, à ce jeu, léger et un peu fat du temps de ses aïeules, mais devenu, après l'approfondissement des sensibilités par les pathétiques temps révolutionnaires, singulièrement sérieux, dangereux, et beaucoup plus qu'autrefois capable de piper les cœurs. Parlerons-nous, d'après ces Lettres, du tyran magnifique de cette vie d'amoureuse, qui en fut le malheur et la gloire, parlerons-nous de Chateaubriand? Tout de suite, vers 1801, Delphine fut la plus éprise, dans cette cour féminine que fit fleurir la séduction étrange du jeune Corsaire. Elle fut celle, dont parlent les *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui, ramassant une enveloppe écrite par lui, la cachait, avec rougeur, « en baissant la tête, sous le voile tombant d'une longue chevelure ». On a dit déjà, çà et là, l'histoire de cette liaison. Non plus que les autres témoignages, les Lettres publiées par MM. Gaston Maugras et de Croze-Lemercier ne montrent Chateaubriand très apte aux sentiments tendres, très enclin à se donner. Mélancolique chercheuse du bonheur (nous avons vu plus haut le principe de cette recherche), Delphine ne fut guère aidée par René à le trouver. Plein d'honneur, mais sans pitié, et probablement aussi sans illusions, le Corsaire paraît n'avoir pu éprouver, à l'égard de ses conquêtes, cette magie d'âme que le Conquérant leur faisait éprouver quant à lui-même, jusqu'à ce que, pour les moins favorisées, il prît dûment soin de la dissiper. Je crois que Mme de Custine fut on ne peut moins favorisée. Cette déception forma, dans la deuxième moitié de sa vie, le fond de ses sentiments, mêlée finalement à de poignantes douleurs domestiques qui l'épuisèrent. « J'ai vu, écrivait Chateaubriand peu de temps avant la fin de son amie, j'ai vu celle qui affronta l'échafaud d'un si grand courage, je l'ai vue plus blanche qu'une Parque, vêtue de noir, la taille amincie par la mort, la tête ornée de sa seule chevelure de soie, je l'ai vue me sourire de ses lèvres pâles et de ses belles dents, lorsqu'elle quittait Sécherons, près Genève, pour expirer à Bex, à l'entrée du Valais. »

Rapprochés des Lettres de la marquise de Custine, les **Mémoires de la marquise de Nadaillac, duchesse d'Escars, suivis des Mémoires inédits du duc d'Escars**, confrontent, dans la même sphère sociale et dans une même époque, la destinée d'une femme forte à celle d'un être de grâce et de passion. Ma-

riée en premières noces au marquis de Nadaillac, émigrée avec lui et ses deux enfants en 1791, veuve deux ans après, à Londres, Mme de Nadaillac séjourna pendant quatre ans à Berlin, momentanément ruinée, mais non sans entretenir des relations avec la haute société et même avec la famille royale, ce qui nous vaut des détails sur le règne du pauvre Frédéric-Guillaume II. A Berlin, encore, elle se remaria avec le baron, depuis duc d'Escars. Rentrée en France en 1801, elle s'établit à Tours avec son second mari. Malheureusement, les échos de son salon, à Tours, puis à Paris, où s'exaltait un royalisme irréconciliable, parvinrent jusqu'à Napoléon, qui envoya la baronne aux îles Sainte-Marguerite. On peut penser que « l'aimable maîtresse de maison », qui ne pouvait point « séparer son esprit de son âme », comme disait le bon Elzéar de Sabran, l'eut trop d'une « émigrée », cette âme, et que son esprit, qui déjà de lui-même semble n'avoir jamais aimé les sourdines, s'en ressentit immodérément. Mme des Cars eut d'ailleurs le tort de déchirer avec fureur le bulletin annonciateur de la victoire d'Austerlitz. Les rapports de Police, récemment publiés par M. Ernest d'Hauterive, mentionnent l'arrestation, ajoutant que « cette dame » a protesté « avec une aigreur et une vivacité de propos très remarquables » (ce qui lui ressemble bien) ; mais, sauf erreur, ils ne signalent pas le fait (Austerlitz), ni là ni ailleurs. On a su depuis, par M. Frédéric Lolliée entre autres, dans son *Talleyrand*, que Mme de Genlis, qui fut toujours un peu de la police, l'affreux bas-bleu ! fit parvenir jusqu'en Moravie quelques-unes de ses meilleures « pages de délation ». Ajoutez, — ce sur quoi le recueil de M. d'Hauterive nous renseigne, — qu'une parente de la baronne, la comtesse des Cars, femme du capitaine des gardes du comte d'Artois, était soupçonnée d'entretenir une correspondance secrète avec Londres ; que le baron des Cars lui-même avait un grade dans l'armée prussienne, grade purement honorifique sans doute, mais compromettant pour un homme, entre Austerlitz et Iéna. N'importe, Napoléon eut la main lourde.

Aussi quelle rage, quels cris de fureur et de haine dans les Mémoires, à partir de là (et même avant) et jusqu'à la fin ! Qu'on en juge : « Marie-Louise ne peut faire un pas sans traverser la place Louis XV, où sa famille a été égorgée ; mais pourquoi l'éviterait-elle ? C'est dans la chambre même de ces victimes qu'elle tombe dans les bras de son bourreau ! Entourée d'assassins et de prostituées, elle paraît insensible à tout... Toute la noblesse est aux pieds de la concubine d'un Corse, et moi depuis cinq ans et trois mois je suis exilée ! »

La Restauration lui apporta de magnifiques compensations. On sait que Louis XVIII fit, royalement, la fortune du baron et de la baronne, devenus duc et duchesse d'Escars, grands dignitaires de la Cour, etc. On sait encore qu'ils n'en furent pas moins des ultras en-

ragés. Mais les Mémoires ne se poursuivent pas jusque-là. Continués, eussent-ils passé du ton de la colère à celui de la satisfaction ? On en peut douter. Nous aurions eu de violentes sorties sur bien des choses et des gens, sur Decazes par exemple.

On doit estimer, chez Mme de Nadaillac, une nature droite, une grande honnêteté. Mais elle fut vraiment trop colère. On en est quelque peu assourdi. C'est dommage. De sang froid, et même dans le blâme quand il n'était pas encore la passion, elle voyait bien les choses. Sur la Prusse, sur l'esprit « philosophique », voire jacobin, y régnant du temps de Frédéric-Guillaume II, ses observations sont un témoignage de ceci. Par ces pages et par d'autres de même portée, ces Mémoires peuvent donc être utiles à la grande Histoire. Une « Fin des Mémoires du duc d'Escars », se rapportant aux années 1793 à 1812, complète le volume.

Les **Lettres d'exil inédites** de Joseph Bonaparte, publiées par M. Hector Fleischmann d'après les documents originaux appartenant au baron de Meneval, furent adressées, d'Amérique, d'Angleterre et d'Italie, de 1825 à 1844, à l'ancien secrétaire de Napoléon, Meneval, demeuré le familier de Joseph. Parmi diverses mentions d'affaires de famille et de contemporains plus ou moins importants, les lettres d'Amérique accusent surtout la préoccupation de Joseph, qui était de défendre sa carrière politique en même temps que celle de son frère. On lira, dans ce sens, la lettre datée du 29 novembre 1828 (page 106) ; on y trouvera, ainsi que dans les suivantes, des détails, non décisifs malheureusement, sur l'affaire, dont on s'est déjà occupé çà et là, de la correspondance des souverains avec l'Empereur. Napoléon, à Sainte-Hélène, voulut faire publier cette correspondance, capable de réduire à néant des calomnies, et peu flatteuse, après coup, pour telles têtes couronnées. Mais il se trouva que Joseph, entre les mains de qui il la croyait, ne la détenait point. Elle fut volée, et vendue — cher — aux intéressés. M. Frédéric Masson a déjà raconté cette affaire, dont le dossier se grossit utilement des Lettres de Joseph.

A dater de 1830, Joseph, qui reprend une vie militante, — d'une façon un peu illusionnée (jusqu'à écrire à Pozzo di Borgo !), — prépare son retour en Europe, et discute, dans sa correspondance avec Meneval, les côtés pratiques de l'entreprise, mise à exécution vers la fin de 1832. De Londres, sa nouvelle résidence, après la mort du duc de Reichstadt, il fait acte de chef de la dynastie impériale, et examine, dans ses Lettres de cette période, un programme de propagande politique.

Aurait-il eu vraiment de l'ambition, à ce moment ? Peut-être. C'est alors, notons-le, et en partie sous l'action de Joseph, que naît la légende de l'Empire pacifique et libéral. Il désavoue le complot

de Strasbourg, « usurpation de son droit dynastique » et d'ailleurs ridicule « équipée ».

Après 1841, date où Joseph, très vieilli, transporte à Florence sa résidence, les lettres diminuent en nombre et en intérêt. Une obscure, peu recommandable, mais curieuse figure, celle du « comte Léon », fils naturel de l'Empereur, s'entrevoit cependant dans cette partie de la correspondance avec Meneval. Pour le reste, la famille de l'Empereur apparaît, dans ces dernières lettres, en posture assez triste. C'est le retour du vieux clan corse à l'ombre. Les nouvelles équipées de Louis-Napoléon y ajoutent même quelque déconsidération. Le Retour des Cendres est pour Joseph « à peine une tardive consolation ». L'aîné des Napoléonides finit en vieux bourgeois lassé. Tout, maintenant, est si loin, comme irréel ! Un marmonnement sénile et indifférent, dans de rares billets, évoque encore à peine, comme en un bâillement, le prodigieux Passé. Heure shakespearienne ! Les lettres, précédées d'une biographie de Meneval et suivies d'appendices documentaires, sont accompagnées d'analyses et d'éclaircissements qui guident le lecteur.

Memento. — *Les Grands espions, leur histoire*, par Paul et Suzanne Lanoir (Gustave Ficker, 3 fr. 50). C'est une suite de récits inédits de faits d'espionnage et de contre-espionnage, de Frédéric-Guillaume à nos jours ; quelque chose comme une mise en œuvre anecdotique de l'étude sur l'espionnage allemand en France, précédemment publiée par les mêmes auteurs. On lira surtout les pages sur Régnier : la conclusion en est que le trop fameux intrigant de 1870 ne fut nullement un agent de l'Impératrice, mais bien un espion prussien.

Revue historique (janvier-février 1913). G. Constant : « Le Commencement de la restauration catholique en Angleterre par Marie Tudor (1553). » Fr.-Ch. Roux : « La France et l'entente russo-prussienne après la guerre de Crimée. » L. Levillain : « La Succession d'Austrasie au VII[e] siècle. » Bulletin historique : Antiquités romaines (*1re partie*), par J. Toutain. Histoire d'Angleterre (*1re partie*), par Ch. Bemont. Histoire de France : Révolution, par Rod. Reuss. Comptes-rendus critiques. Notes bibliographiques, etc.

La Révolution française (14 janvier 1913). « Cinq procès de religion dans l'Eure » (*suite et fin*), par Robert. Anchel. « Les deux premiers évêques constitutionnels de la Mayenne », par A.-F. Brochard. « Napoléon Ier et l'amiral Truguet », par Franck Rousselot. « Voltaire et le Canada », par A. Aulard. Documents. Notes de lecture. Notes bibliographiques. Chronique et bibliographie.

Annales Révolutionnaires (janvier-février 1913). Albert Mathiez : « Danton dans les mémoires de Théodore de Lameth. » Eug. Corgne : « L'Opinion publique en Bretagne et les derniers jours du Parlement de Rennes (nov. 1789-février 1790). » Hippolyte Buffenoir : « Les portraits de J.-J. Rousseau (*suite*). Les gravures de l'œuvre de Houdon. » Roger Lévy : « La Réaction antirobespierriste au Havre » (*suite et fin*). Emile Lesueur :

« Un médaillon inédit de Maximilien Robespierre » (*avec une planche hors texte*). « Louis XVI proclamé Empereur des Français au Champ-de-Mars le 14 juillet 1790. » « Procès-verbal de l'exhumation des corps des princes de la maison de Condé. » Paul Coutant, Le Bas et Emile Lesueur : « Lettre ouverte à la municipalité de Frévent. » Notes et glanes. Bibliographie, etc.

Revue des Etudes Napoléoniennes (janvier 1913). Frédéric Masson : « L'Inceste de Napoléon et Pauline à l'île d'Elbe. » (Pourquoi ramasser, même pour les réfuter, ces sales histoires forgées plus ou moins par la Restauration ? Le mépris ne suffit-il pas ? Quel homme, pour peu qu'il soit sensé, y ajoutera foi ?) L. de Lanzac de Laborie : « Napoléon et David. » J. Colin : « La place de Napoléon dans l'histoire militaire. » Emile Mayer : « Henry Houssaye, notes sur sa documentation. » Mémoires et Documents. Bulletin historique. Notes et nouvelles.

Revue des Curiosites Révolutionnaires (novembre 1912). Lettres et documents inédits : « La Fleur de lys contre-révolutionnaire », « Une élégie de Louis-Bonaparte », « Une lettre de Bailly », « Quel est ce Ney ? » Pierre Bart : « Notes sur la jeunesse de Kléber. » A. Rossigneux : « Une étape de Napoléon (Avallon, 16-17 mars 1815) », avec une planche hors texte. Paul Berlier : « Un nid d'autographes impériaux. » Curiosités révolutionnaires, etc.

La Correspondance historique et archéologique (octobre-novembre-décembre 1912). Commandant Pinet : « Léonor Mérimée » (*suite*). Albert Mathiez : « Le Club des Cordeliers pendant la crise de Varennes et le Massacre du Champ-de-Mars » (*suite et fin*). Lucien Gillet : « Nomenclature des Ouvrages de Peinture, Sculpture, Architecture, Gravure, Lithographie, se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés depuis l'année 1673 jusqu'à nos jours, dressée d'après les Livrets officiels » (*suite*). Chronique. Bibliographie.

Revue du Midi (15 décembre 1912). Prosper Falgairolle : « Le Château et la baronnie de Vauvert » (*suite*). Jules Belleudy : « Les Idées politiques de Frédéric Mistral » (à propos d'un livre de M. J.-Ch. Roux). Emmanuel Gay : « La Viguerie du Vigan au commencement du XVII^e siècle » (*suite*). Elie Peyron : « Nos drapeaux et la capitulation de Paris. » — *Id.* (15 janvier 1913). Armand Coulon : « Un chroniqueur sous le second empire : Arthur de Boissieu ». J. Girard : « Le Général Joseph-François Dours. »

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Yves Guyot : *La Gestion par l'Etat et les municipalités*, Alcan, 3 fr. 50. — Divers : *La Méthode positive dans l'enseignement*, Alcan, 6 fr. — Divers : *Les Œuvres périscolaires*, Alcan, 6 fr. — Perroud : *La Journée d'un écolier*, Revue pédagogique, Delagrave. — Philippe Robert : *Le Progrès contemporain en géographie humaine, en sociologie, en histoire, et l'antériorité des découvertes de la Science sociale*, Didot. — Memento.

Les étatistes ont des façons de raisonner qui ne sont pas qu'à eux. A voir les gros bénéfices que font, croient-ils, chemins de fer, tramways, gaz, assurances, et aussi boulangers, pharmaciens, etc. ils se disent, comme certains autres : Pourquoi tout cet argent-là ne

tomberait-il pas dans nos poches ? De là **la Gestion par l'état et les municipalités** qu'étudie M. Yves Guyot. L'affaire est toujours facile à mettre en train. Il suffit d'un vote du Parlement ou du Conseil municipal. S'il faut de l'argent, ce ne sont pas les étatistes qui le sortent de leurs bourses ; celles du contribuable sont là pour un coup, et même pour plusieurs. Il n'y a donc plus qu'à attendre voir couler les bénéfices. Or voilà le terrible, ils ne coulent jamais ; et le plus terrible encore, c'est qu'ils ne peuvent pas couler ! Entendons-nous bien. Je ne parle pas des monopoles fiscaux ; il est bien certain que quand l'Etat achète un cigare trente centimes et le revend soixante, il gagne trente centimes, défalcation faite des frais généraux, mais pour les exploitations industrielles on n'en cite pas une en France qui soit en excédent, ni Sèvres, ni les Gobelins, ni l'Imprimerie Nationale, ni l'Ouest-Etat. Sans doute le déficit est soigneusement masqué : on ne parle pas, par exemple, des frais d'établissement ; l'ancien réseau d'Etat affichait un boni d'une trentaine de millions ; si on avait tenu compte de l'intérêt du milliard qu'a coûté le réseau on aurait eu un déficit d'autant. On artificialise encore les recettes : la pauvre Imprimerie Nationale que gagnerait-elle, si les administrations publiques n'étaient pas obligées de lui réserver leur clientèle ? D'ailleurs, même avec ce monopole de fait, elle est en perte. Toujours et partout l'Etat ferait faillite. Même à l'étranger, la question des bénéfices des exploitations d'Etat est douteuse ; tout le socialisme municipal anglo-saxon a fait un four noir, et quant aux chemins de fer prussiens, le triomphe des étatistes ! leurs bénéfices, très inférieurs à ceux des compagnies privées, sont compensés par une lourdeur d'administration vraiment insupportable. Ce n'est donc que pour des motifs politiciens que les étatistes peuvent prôner les régies dispensatrices de places et de faveurs ; si l'on raisonnait affaires, ils devraient avouer que toute gestion par l'Etat est fatalement plus onéreuse, plus tyrannique, plus médiocre, plus favorable à la corruption, au farniente, au sabotage et à la somnolence générale qu'une entreprise privée. Sur tous ces points le livre de M. Yves Guyot apporte des chiffres décisifs, et l'on ne peut qu'approuver sa conclusion : Aux travailleurs libres, l'action ; aux pouvoirs publics, le contrôle !

§

Les questions d'enseignement sont à la mode. Aussi lira-t-on avec intérêt les conférences que huit professeurs d'ordres divers ont données à l'Ecole des hautes études sociales et que l'on a réunies sous ce titre : **la Méthode positive dans l'enseignement**. A vrai dire, je n'ai pas très bien compris en quoi consistait cette méthode. Chez Comte, positif s'oppose à négatif, ce qui est clair et scientifique ; chez nos conférenciers, positif s'oppose à discursif, à clérical, à

idéaliste, à inutilitaire, à bien d'autres adjectifs encore ; pour un de ces messieurs la méthode positive consisterait, par exemple, à s'interdire d'apprendre *le Renard et le Corbeau* si on n'a pas vu encore de renard ou de corbeaux vivants ou tout au moins empaillés, ce qui est tout à fait bécasson. Et si le positif consistait à éviter la « curieuse combinaison d'enseignement déductif et de méthode historique » que blâme à juste titre l'un des conférenciers, force me serait de constater que cette « combinaison » s'épanouit outrageusement chez leur chef de file, M. Bourgin, qui prône « l'alliance étroite de l'esprit historique et de l'esprit philosophique » ; on devine, n'est-ce pas, quels esprits. Ce digne magister déclare qu'il faut s'en tenir aux faits avérés, comme s'il y avait des faits avérés, ou comme si l'*avéré* était quelque chose au regard de l'*apprécié*, et quelques pages plus loin, il s'indigne qu'en parlant du tribunal révolutionnaire le cours d'histoire n'explique pas tout de suite que les commissions d'ancien régime étaient pires ! Encore, ayant à parler de la crise du français (ce ne doit pas être un fait avéré), il s'exprime ainsi : « Je ne crois pas à cette crise, proclamée dès le début avec une hâte suspecte ; je n'y ai jamais cru ; je n'y ai jamais vu qu'une invention habile pour atteindre des fins d'abord dissimulées. » Pourtant cette crise n'a pas été niée, même par M. Croiset, mais ces politiciens à férule sont étonnants ! Il est vrai que M. Bourgin continue : « ... Ou bien si cette crise existe, elle a toujours existé, et il était nécessaire et bon qu'elle existât, car..., etc., etc. » O faits avérés, que de bafouillages on commet en votre nom ! — Mais cette mauvaise plaisanterie de « méthode positive » laissée de côté, reste que les huit conférences sont instructives et suggestives, encore qu'elles ne soient pas à mon sens assez radicales, mettons assez positives pour leur faire plaisir. Voilà M. Brunot qui dit fort bien leur fait aux pets-de-loups qui ont perpétré les stupides grammaires dont se servent nos enfants ; pourquoi ne va-t-il pas jusqu'à promulguer les deux articles sauveurs : Défense de donner une grammaire à l'enfant au-dessous de quatorze ans, et même de prononcer devant lui des mots comme pronom défini et verbe intransitif ; et à partir de quinze ans, étude approfondie de la langue, historique, sémantique, grammaire comparée ? Cela vaudrait beaucoup mieux assurément que de faire ânonner *Cinna* ou le *Discours sur le style*. Mais tant que ce seront les pédagogues qui gouverneront en éducation, il n'y aura rien à faire ! Un jour, peut-être, les non-pets-de-loup auront voix au chapitre (et les pères de famille, tout de même, devraient bien l'y avoir) et on enverra au diable l'humanisme positif de M. Bourgin qui ne semble qu'une satanée et coûteuse machine à décerveler les pauvres bougres, comme disait le père Ubu. La solution du problème scolaire, on peut la révéler vite à tous ces « dicteurs de résumés » : moins de

classes, moins de matières, moins de tout, et plus de sports, d'arts, de métiers manuels. Dans la *Revue pédagogique*, un esprit très sage, M. Perroud, dresse en un horaire précis la journée d'un écolier, ce qui est en effet d'importance primordiale, mais 4 heures de classe, 6 heures d'études, pour des potaches, c'est beaucoup! J'ai proposé ailleurs 2 heures de classe et 3 h. 1/2 d'études seulement, avec, il est vrai, 1 heure d'exercices physiques, 1 h. de beaux-arts, et 3 h. de métier manuel, innovation qui ferait dresser les cheveux sur la tête de nos archipions, mais qui serait décisive. Voici, si l'on en est curieux, l'horaire que je propose : Lever à 6 heures. Une heure d'assouplissement ou de danse. Déjeuner, repos. De 8 à 11 h., deux classes d'une heure, une de latin-français, une de science, d'histoire, de langue vivante, chacune précédée d'un quart d'heure d'étude et suivie d'un quart d'heure de récréation. Puis une heure de musique, de chant, de dessin ou de modelage. Repas et repos. De 1 h. à 4 h., exercice d'un métier manuel au moins trois fois par semaine, les autres jours promenade, ou composition, ou grands sports. Goûter. De 5 à 8 h., grande étude. Souper et coucher à 9 h. Et voilà le salut!

§

Car, ainsi que le dit le docteur Gallois dans une autre série de conférences, celles-ci heureusement de non-professeurs, sauf un intelligent M. Georges Bertier, et réunies sous le titre assez biscornu **Les Œuvres périscolaires**, « à additionner le nombre d'heures de travail exigé des élèves, on s'étonne qu'on n'ait pas encore réclamé pour eux la journée de huit heures ». Ici nos malheureux enfants sont les victimes d'un tas de budgétivores qui, pour légitimer leurs demandes d'avancement, pousse à l'enflure des matières, des classes, des devoirs, des examens; c'est là le revers du *Culte des compétences* que prône M. Faguet. On les a laissés faire, les compétents de la peau-d'âne, et nous voyons les résultats! Sans l'auto, la boxe et l'aviation, quelle génération montante de perroquets et de perruches nous aurions! Il s'agit donc carrément de faire machine arrière, de river leur clou aux spécialistes, de nommer proviseurs des médecins ou même des officiers de santé, de composer les conseils universitaires en majorité de pères de famille, de supprimer toutes les subventions aux lycées et écoles, et d'arranger les programmes et les examens de façon à libérer les jeunes bacheliers à quinze ans, et à les laisser à même de se débrouiller, dès seize ans, dans la vie libre.

§

Justement la question de l'esprit universitaire se pose d'une façon

savoureuse à propos d'une publication de *la Science sociale*, école, on le sait, des disciples de Le Play, Tourville et Demolins : **Le progrès contemporain en géographie humaine, en sociologie et en histoire et l'antériorité des découvertes de la Science sociale.** L'auteur du travail, M. Philippe Robert, rappelle qu'il y a 80 ans environ Le Play a fondé la science de l'explication des sociétés par le sol sans préjudice d'autres facteurs, que depuis ses disciples n'ont cessé d'entasser monographies sur monographies et études sur études, que deux revues mensuelles paraissent, l'une d'elles orientée plus spécialement vers cette colossale enquête scientifique, que comme œuvres destinées au grand public M. de Tourville a donnée son *Histoire de la formation particulière* et M. Edmond Demolins ses deux volumes sur *les Grandes routes des peuples*, et que rien de tout cela n'a eu la chance d'être aperçu par nos universitaires. M. Jean Brunhes, disciple de M. Vidal de la Blache, a donné un gros volume, qui a fait assez de bruit, sur la *Géographie humaine*, où il a l'air de croire, paraît-il, qu'il a fondé une science nouvelle, et parmi les 727 auteurs qu'il nomme, il ne cite aucun des collaborateurs de *la Science sociale!* M. Durkheim depuis longtemps ambitionne de fonder une sociologie indépendante, M. Seignobos prône la constitution d'une science de l'histoire, et jamais ils n'ont cité ni Le Play, ni Demolins, ni Tourville, pas plus d'ailleurs que M. Croiset, grand-maître de l'hellénisme, n'a cité, si je ne fais erreur, M. G. d'Azambuja ou M. Philippe Champault, dont les ouvrages ont, tout de même, une autre originalité que *les Démocraties antiques*, et alors le problème fort curieux se pose de savoir à quelle idée répond cette conspiration du silence. Si ces messieurs à peau-d'âne n'en parlent pas par ignorance, quel affront pour la peau-d'âne! Si c'est par mépris, qu'ils exposent les raisons de leur mépris. Un des 727 auteurs cités par M. Brunhes est un collaborateur de *la Science sociale*, et M. Jean Brunhes critique une expression de lui « cluse alluviale »; ce n'est pas suffisant en vérité pour jeter au feu un bloc de cinquante ou soixante volumes dont quelques-uns, ceux de MM. de Rousiers, Pinot, Poinsard, Paul Bureau, sont de premier ordre. Est-ce par préoccupation politicienne? Je ne veux pas le croire. Serait-ce parce que ces messieurs de *la Science sociale* ne sont pas de l'Université, qu'ils n'ont pas passé par la Sorbonne et n'ont jamais entonné les louanges de MM. Croiset et Vidal de la Blache, qui sont d'ailleurs des hommes de valeur, ou de MM. Durkheim et Seignobos? C'est bien possible, mais quelle triste idée cela nous donne de la psychologie universitaire et de l'esprit sorbonicole!

Memento. — Gabriel Compayré : *Frœbel et les jardins d'enfants*,

Delaplane, 0.90. On sait que les *kindergarten* commencent à s'organiser en France ; on lira donc avec intérêt cette plaquette consacrée au grand pédagogue allemand (1782-1853) : « Ne laissez jamais passer une semaine sans conduire les enfants à la campagne. » Voilà un conseil qui rend Frœbel tout à fait sympathique. — M. et G. Braunschvig : *Notre enfant. Journal d'un père et d'une mère*, Hachette, 3 50. Beaucoup de notations fines qu'on ajoutera aux dernières pages de *l'Intelligence* de Taine. Mais la psychologie du père est curieuse aussi. « Nous nous étions promis de ne pas lui donner des jeux qui puissent lui inspirer le goût des aventures et de la guerre (le bébé à 2 ans) et voilà que déjà l'Armée et la Marine ont pénétré chez nous !...» — Gustave Lanson : *Trois mois d'enseignement aux Etats-Unis*, 3.50. Ce sont les très intéressantes notes d'un voyage effectué dans le milieu scolaire américain ; la France jouit encore d'un vrai prestige aux Etats-Unis, et les Américains prisent la science et l'érudition françaises plus encore que l'allemande. Tout le livre est à lire. — A. Vincent : *Les Instituteurs et la Démocratie*, collection du Cercle Proudhon, Librairie nationale, 1.50. L'auteur a raison de dire : « La politique est partout,elle salit tout, elle pourrit tout,la gueuse. » Mais quand il entre dans les écuries d'Augias, c'est, lui aussi, pour en remettre ! — Jean Rivain : *Les Socialistes antidémocrates*, Librairie nationale, 0.75. Le sujet du syndicalisme finit par être bien ressassé ! Mais les pages de M. Rivain, comme celles de M. G. Sorel en appendice, se lisent toujours avec intérêt. — Sidney et Beatrice Webb : *Examen de la doctrine syndicaliste*, 0.30. Le même sujet, mais vu par l'autre bout de la lorgnette. Les auteurs n'admettent pas que les producteurs seuls aient le droit au gouvernement de l'industrie et *à fortiori* à celui de l'Etat en général ; ce sont là les fiefs inattingibles du pouvoir spirituel socialiste. La discussion n'est pas close ! — Raffaele Ottolenghi : *Voci d'Oriente*, Lugano, édition du *Cœnobium*, 2 vol., 7 fr. Etude sur la naissance de l'idée chrétienne dans le monde juif et sur l'élaboration du dogme chrétien. L'auteur, israélite de race, a mis à profit sa connaissance profonde de la littérature talmudique. Son idée centrale, que le christianisme ne descend pas du judéisme, mais est une religion spécifiquement occidentale, me semble très juste au point de vue psychologique sinon historique, mais je n'aperçois pas l'abîme qui séparerait les deux conceptions théocratiques de Iaveh-Sabaoth et du Dieu des armées de l'empereur Guillaume ; la « conquête méthodique et implacable » des Occidentaux n'a pas atteint celle dont le livre des Juges nous raconte la sanglante épopée dans la terre de Chanaan. Le livre de M. Ottolenghi n'en est pas moins très curieux et il mériterait d'être traduit.

HENRI MAZEL.

PHILOSOPHIE

Dr Maurice Dide : *Les Idéalistes passionnés*, 1 vol. in-16, 2.50, Alcan. — Harald Höffding : *Jean-Jacques Rousseau et sa philosophie*, 1 vol in-16, 2.50, Alcan. — E. Seillère : *Schopenhauer*, 1 vol in-16, 2.50, Bloud. — A. Cartault : — *Les Sentiments généreux*, 1 vol. in-8, 3.75, Alcan. — G. de Lacaze-Duthiers : *La Liberté de la Pensée*, 1 vol. in-8, 10 fr., Alcan. — Henri Dussauze : *Les Règles esthétiques et les Lois du sentiment*, 1 vol. in-8, 10 fr., Alcan. — Edouard

Vendéen : *Principes du Beau*, 1 vol. in-16, 3 fr., Bloud. — *Le Rythme universel*, 1 vol. in-8, 15 fr., Jouve et Cie.— Robert Mirabaud : *L'Un-Multiple*, 1 vol. in-16, 2 fr., Alcan. — L. Bardonnet : *L'Univers-Organisme*, 2 vol. in-8, à 10 fr. chaque, G. Ficker. — Louis Prat : *Contes pour les Métaphysiciens*, 1 vol. in-8, 5 fr., H. Paulin et Cie et chez l'auteur à Prades.

Les études de psychologie affective auxquelles M. Ribot a donné en France une si vive impulsion viennent de s'enrichir d'une très remarquable contribution due au Dr M. Dide. M. Ribot, en quelques pages suggestives de sa *Psychologie des Sentiments* et de son *Essai sur les Passions*, avait touché à la pathologie des sentiments idéaux. M. Dide reprend la question, en mettant au service de son enquête les ressources de son expérience clinique.

Les Idéalistes Passionnés! Quel beau titre! Et quelle évocation de figures énigmatiques et troublantes il nous promet! L'Idéalisme passionné constitue un phénomène des plus intéressants en ce qu'il est à la base des manifestations les plus éclatantes de la pensée humaine et qu'il touche en même temps à la sphère pathologique. — Ce n'est pas que, d'après M. Dide, la passion (inclination fixe, systématisation affective) soit par elle-même un phénomène pathologique ; mais elle le devient par l'adjonction des éléments suivants : 1° des troubles de la stabilité mentale qui se surajoutent à l'idéalisme fixe pour lui donner son allure pathologique. C'est, d'une part, l'instabilité de la synthèse psychique ; d'autre part, une tendance à des états irréversibles doués d'une fixité exagérée eu égard à la ténuité de leurs causes. Ce mélange d'instabilité et de stabilité excessives est un des phénomènes les plus curieux de la psychologie pathologique ; 2° caractère extrarationnel et intuitif des jugements qui interviennent dans la systématisation affective. « Chez nos idéalistes passionnés, le cercle des interprétations erronées est très étroit et limité aux attributs de l'inclination prévalente ; » 3° affaiblissement de l'autocritique ; 4° exagération de la personnalité ; 5° troubles fréquents de la sexualité ; en général frigidité amoureuse, notamment chez les idéalistes de l'amour et les mystiques. Les variétés de l'idéalisme passionné dépendent : 1° de la puissance intellectuelle du sujet, qui peut aller de la débilité la plus marquée au développement intellectuel le plus considérable ; 2° du ton affectif qui peut être gai ou triste, euphorique ou déprimé ; 3° de l'association d'autres psychoses élémentaires (interprétation délirante, hystérie, etc.) qui sont d'ailleurs distinctes du phénomène que nous étudions. On peut aussi les distinguer d'après l'objet de la passion idéaliste. M. Dide distingue quatre grands groupes : Idéalisme de l'amour ; Idéalisme de la bonté ; Idéalisme de la beauté et de la justice aboutissant à la cruauté. — Il nous est malheureusement impossible de suivre M. Dide à travers la riche galerie de types d'idéalisme passionné que lui fournit l'histoire ou l'observation clinique. Bornons-nous à quelques remarques

générales. En ce qui concerne l'idéalisme de l'amour, notons l'analogie foncière, disons mieux, l'identité établie par M. Dide entre l'amour profane et l'amour mystique. Notons encore ce trait essentiel : Profane ou mystique, l'amour idéaliste est chaste. — La bonté naturelle, pour beaucoup d'idéalistes, suffit à régénérer l'humanité. Elle peut, pour certains, être réalisée dans nos sociétés modernes et pour d'autres ne peut être retrouvée que par un retour à la vie primitive et naturelle. Les utopies du communisme fournissent à M. Dide des types intéressants : Jean de Leyde, Cabet, Enfantin. L'idéalisme de la nature est représenté par Rousseau, Tolstoï, sans compter des exemples cliniques très curieux de vagabonds, de migrateurs instables, d'amateurs des vastes espaces. L'Idéalisme de la Beauté et de la Justice donne lieu à des analyses de l'idéalisme égocentrique esthétique (M. Gabriele d'Annunzio) ; de la cruauté esthétique ou érotique (Gilles de Rais, le marquis de Sade) ; de l'idéalisme de la justice à tendance altruiste (Torquemada, Calvin, Robespierre) ; de l'idéalisme de la justice à tendance égocentrique. Ici prend place l'importante catégorie des « revendicateurs » qui se divisent en révendicateurs pseudo-altruistes (Marat) et revendicateurs à caractère pessimiste ou hypocondriaque. — Bornons là cette analyse qui ne donnera qu'une faible idée de l'intérêt du livre de M. Dide. En dépit du plaisir que j'ai pris à la lecture de son livre, je veux faire une querelle à l'auteur ; querelle qui vise d'ailleurs les psychiatres en général et plus encore les critiques littéraires ou critiques d'idées qui font trop facilement appel à des considérations pathologiques pour exécuter les écrivains dont les opinions leur déplaisent. J'entends protester notamment contre la tendance des psychiatres et des adeptes de la Critique pathologique à voir dans tous les écrivains qui manifestent des sentiments antisociaux et des dispositions au pessimisme social et à la revendication individualiste ; — à voir, dis-je, dans ces écrivains des anormaux, des dégénérés, des fous ou du moins des candidats à la folie. Je sais que M. Dide est assez prudent à cet égard et qu'il distingue entre la conception pratique et administrative de l'aliéné et la conception théorique ou scientifique. Mais du moins de ce dernier point de vue n'hésite-t-il pas à ranger les revendicateurs à tendance égocentrique parmi les fous ou candidats à la folie. Il leur fait un crime même de leur puissance de raisonnement. Et quand un revendicateur arrive à convertir ses auditeurs à sa cause, il explique le fait par une suggestion morbide, par une communication de psychoses.

Cela est vite dit. Et cela dénote bien du parti-pris. Le parti-pris de donner toujours tort à l'individu qui revendique et toujours raison à la société contre laquelle il revendique. Cette belle société ! On dirait qu'elle est tellement parfaite qu'il faut être fou pour récriminer contre elle. Si « persécutés » il y a, il faut reconnaître que

beaucoup d'entre eux ont eu quelques raisons de se croire tels.

Qu'on lise dans le beau livre de M. Harald Höffding sur **Jean-Jacques Rousseau et sa philosophie**, livre admirable d'impartialité et d'intelligence sympathique; livre qui nous offre le rare spectacle d'un penseur compris par un penseur et qui s'abstient par extraordinaire de traiter le malheureux Jean-Jacques de fou et de paranoïaque; — qu'on lise, dis-je, dans ce livre le récit des poursuites qui ont atteint le philosophe dans toutes ses retraites et qu'on dise si Jean-Jacques n'avait pas quelque motif de se méfier de ses contemporains. — Mais laissons Rousseau. Il y a, à côté de lui, quelques autres « persécutés » et « revendicateurs » qui ont laissé peut-être aussi quelques traces dans l'histoire de la pensée. Stendhal a été un « revendicateur ». Schopenhauer également. Les revendicateurs ont du bon. Ils disent ce que les autres n'osent pas dire. Schopenhauer, poussé par son humeur revendicatrice, a dénoncé les vieilles tares académiques qui existent depuis qu'il y a des universités et qui dureront sans doute autant qu'elles. Il a tracé des professeurs d'Université un portrait d'une vérité impérissable. S'il y avait eu de son temps des psychiatres, ils auraient sans doute arrangé de la belle manière le vieux Maître de Francfort. Et leurs successeurs d'aujourd'hui prennent leur revanche en faisant à Schopenhauer les honneurs posthumes d'un « placement » rétrospectif dans un idéal asile de névropathes. Le livre, d'ailleurs remarquable, de M.E. Seillière sur **Schopenhauer** n'est pas exempt de ce travers.

Eh bien ! si j'étais docteur en médecine (mais, hélas ! je ne suis docteur en rien du tout, pas même docteur en Sorbonne!), j'inventerais une maladie nouvelle et je proposerais pour elle un nom nouveau. Je l'appellerais la *déilite* (du mot grec δειλός = peureux) ; déilite grégaire ou déilite de groupe. Cette maladie sévit notamment dans les cercles fonctionnaires. Les signes pathologiques sont les suivants : démarche circonspecte ; regard de côté ; poignée de mains molle et fuyante ; tremblotte à l'aspect des chefs ; froussite aiguë à la simple idée d'une « histoire » ; bravoure contre l'isolé ; férocité contre l'indépendant ; respect religieux de tous les mots d'ordre de groupe, de tous les mensonges de groupe, de toutes les rancunes et de toutes les calomnies de groupe ; dévouement aveugle à toutes les formes de tartuferie collective. Signe infaillible : si un collègue est mal vu d'un chef, le déilitique s'écarte de lui par un réflexe spécial qui n'a pas encore reçu de nom médical. Le déilitique ne sera jamais un « revendicateur ». Il a le gosier ferré à glace pour toutes les avanies. Sa crainte du qu'en-dira-t-on, son horreur du scandale lui font accepter les pires situations, lui font avaler sans mot dire les pires couleuvres. — J'arrête là ce portrait. Il n'est personne qui n'en ait rencontré d'innombrables exemplaires. On me dira que le nom-

bre même des déilitiques prouve leur caractère normal. Je répondrai avec Stirner : qu'importe la grandeur du préau ?

M. A. Cartault, auteur d'un livre sur **Les Sentiments généreux**, ne risque pas d'être rangé dans la catégorie un peu inquiétante des « Idéalistes passionnés » dont nous entretient M. Dide. L'idéalisme de M. Cartault n'a rien de subversif. C'est un idéalisme universitaire et petit-bourgeois. (Voir l'éloge du professeur ou du petit fonctionnaire consciencieux dont l'ambition suprême est « quelques centimètres de ruban rouge après de longues années d'inaltérable dévouement ».) Ce livre, clair et d'une lecture agréable, rappelle la psychologie morale et littéraire en honneur dans l'école de Cousin et a un intérêt plus pédagogique que philosophique.

M. G. de Lacaze-Duthiers se rapprocherait plutôt de la formule de l'idéalisme passionné. M. de Lacaze-Duthiers est un de nos rares contemporains qui n'aient pas été touchés par l'épidémie de déilite grégaire. C'est un indépendant qui ne craint pas de combattre seul et de dire son fait à la société. Son nouveau livre : **La Liberté de la Pensée**, est, comme les précédents, une satire sociale ironique, hautaine, virulente et exacte. Nos descendants, qui voudront se faire une idée des mœurs administratives, des mœurs littéraires, etc., de notre bienheureuse époque n'auront qu'à consulter les descriptions de M. de Lacaze-Duthiers. Je leur recommande cette petite notation, courte, mais bonne : « Que fait l'Administration ? Elle se venge. C'est d'ailleurs son unique occupation : se venger. » Mais prenez garde, mon cher confrère ! Si vous continuez, vous allez être rangé dans la catégorie des « revendicateurs » et cela est malsain. Mais moi je vous dis : Bravo ! — Et vivent les revendicateurs ! — L'idéalisme esthétique de M. H. Dussauze, dans son livre : **Les Règles esthétiques et les lois du sentiment**, est un idéalisme de tout repos et qui ne risque pas de s'égarer dans les outrances et les cruautés plus ou moins pathologiques dénoncées par M. Dide chez d'Annunzio et consorts. Reprenant une idée d'Auguste Comte, M. Dussauze distingue dans la logique intégrale trois logiques partielles : celle des sentiments, celle des images et celle des signes. Il montre que ces trois logiques doivent s'harmoniser dans l'œuvre d'art et aussi dans la vie. — M. Edouard Vendéen, dans ses **Principes du Beau**, développe, lui aussi, une esthétique très sage et pas bien neuve. Il croit à un beau objectif dont il formule les lois et distingue les espèces en un style qui se veut du XVII^e^. En dépit de sa réserve esthétique et morale, M. Vendéen s'excite sur la beauté de la femme. « C'est la douceur qui caractérise la beauté de son sexe, comme la force caractérise celle de l'homme... L'expression de ses yeux, de sa voix, de son visage, tout conspire à inspirer ce sentiment. La forme du corps y conspire également : on n'y voit point de ces saillies, ni de ces petites émi-

nences, ni de ces passages trop brusques d'une partie à une autre, mais, en leur lieu, des contours souples et finement arrondis. » — Hurrah ! dirait l'Anglais, pour la petite proéminence ! et aussi Hurrah ! pour les « contours arrondis » !

Les auteurs de philosophie générale, de cosmogonies, de cosmodicées, etc., sont aussi, à leur façon, des idéalistes, parfois des idéalistes passionnés, parfois aussi des idéalistes assez ternes et monocordes. M. G. de Tallemonde, dans son **Rythme universel, Essai de philosophie générale**, me paraît imiter un peu la manière d'écrire de Nietzsche dont il se proclame un admirateur. Quand je dis manière d'écrire, je ferais mieux de dire manière de composer. Car tout de même le style de M. de Tallemonde ne rappelle que de loin celui de Nietzsche. Je veux dire que M. de Tallemonde me paraît composer un peu à la diable, comme le faisait Nietzsche. Il me paraît jeter sur le papier, au petit bonheur, selon l'inspiration du moment, ses impressions et ses réflexions sur les thèmes les plus disparates et quand il a ainsi un certain nombre de paragraphes, il les aligne sans le moindre souci d'ordre. Cela constitue, paraît-il, une philosophie générale. Assez nébuleuse, à vrai dire. Je crois y démêler que M. de Tallemonde est un aristocrate, qu'il s'adresse à « l'heureuse élite », *to the happy few*, qu'il invite « à penser en artistes et à faire de leur vie comme une véritable œuvre d'art ». C'est facile à dire !

Voici maintenant deux cosmogonies dues à deux téméraires qui, en plein vingtième siècle, se paient le luxe de retracer, tout comme si on était au temps de Thalès, la genèse de notre mystérieux univers. L'un de ces téméraires est M. Robert Mirabaud, dans son livre : **L'Un-Multiple** ; l'autre est M. Louis Bardonnet dans : **L'Univers-Organisme**. Je n'oserai pas dire qu'ils ont trouvé le mot de l'Enigme ; je ne dirai pas non plus qu'ils ne l'ont pas trouvé ; dans cet ordre d'idées on ne peut jamais savoir !

Pendant que je suis dans cette « Ile des bienheureux » et dans ces « régions hyperboréennes » (c'est ainsi que j'appellerai la Métaphysique, pour employer le langage imaginé de Nietzsche et de M. de Tallemonde) ; pendant, dis-je, que je séjourne dans ces régions hyperphysiques et éternellement attirantes, je veux signaler aux amateurs de métaphysique un livre qui sera pour eux un véritable régal. Moi qui fais profession d'être un antimétaphysicien féroce, j'y ai pris un plaisir extrême. Que sera-ce des amateurs de théodicées, des cosmodicées et autres constructions *a priori* ? — L'auteur est M. Louis Prat, qui n'est pas un inconnu du public philosophique. M. Prat est le disciple et le continuateur original de Renouvier, dont il est aussi l'exécuteur testamentaire. Il a marqué sa place dans la philosophie française par une série d'ouvrages dont le dernier : Les

Contes pour les Métaphysiciens, mérite d'être mis hors de pair. Je me hâte de dire que je ne partage pas du tout les idées de M. Prat. Pas un instant je n'entre dans la doctrine. Je reste à la porte de ce dogme métaphysique comme je reste à la porte du dogme théologique. Je me frappe la poitrine en disant : *Non sum dignus...* Mais cela ne fait rien. Ce livre étrange, énigmatique, mystique, symbolique et qui en même temps évoque de grandes figures d'hier : Renouvier, Lequier, ce livre m'a séduit, m'a réveillé de ma torpeur antimétaphysique. Cela se lit comme un dialogue de Platon, comme une féerie de Shakespeare, comme un dialogue de Renan. Et puis, c'est si inactuel, si anachronique; c'est si à contre-fil de toute la pensée contemporaine ! Ce qui me rend Prat sympathique, c'est que je vois en lui un original, un « revendicateur » à sa manière; un individualiste qui pense tout seul dans son coin et qui de là projette son trait de lumière sur le monde.

GEORGES PALANTE.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Henri Stein : *Le Palais de Justice et la Sainte-Chapelle de Paris*, A. Longuet, 5 fr. — Alphonse Roux : *Le Château d'Anet*, Laurens, 2 fr. — Louis Bertrand : *La Grèce du soleil et des paysages*, Fasquelle, 3 fr. 50. — G. Maspero : *Egypte*, collection *Ars Una*, Hachette, 7 fr. 50. — J. Commaille : *Guide aux ruines d'Angkor*, Hachette, 8 fr. — Albert Bordeaux : *Le Mexique et ses mines d'argent*, Plon, 4 fr.

La librairie Longuet a entrepris, depuis quelques mois, la publication d'une très intéressante série de volumes relatifs aux grands monuments historiques d'Europe, qui comprend déjà des ouvrages sur l'abbatiale de *Saint-Denis et ses Tombeaux*, sur *Notre Dame de Paris* et sur la *Cathédrale de Strasbourg*. Cette collection a été continuée par un volume de M. Henri Stein sur le **Palais de Justice et la Sainte Chapelle de Paris**. — Le Palais de la Cité, on peut le savoir, est presque aussi ancien que la ville même. Peu d'édifices aussi ont été plus remaniés et plus massacrés. De la première construction il ne subsiste, en somme, que des bribes, dans les fondations; mais on croit que le Palais fut habité dès l'époque romaine et que la résidence des Empereurs y était établie, — sinon dans les Thermes de Julien. Chose certaine, on a retrouvé, sur l'emplacement de la rue de la Barillerie, des médailles contemporaines d'Auguste, de Trajan, d'Adrien, d'Antonin, comme du Bas-Empire; en divers endroits, — cour de la Sainte-Chapelle, rue Mathieu-Molé, boulevard du Palais, quai des Orfèvres — des restes de murailles se rapportant aux premiers édifices. Le dernier fragment qui fut mis à nu lors des travaux en cours — qui ont la prétention de terminer l'édifice d'une manière artistique ! — se trouve au coin du quai des Orfè-

vres et du boulevard du Palais ; il n'a pas été détruit, mais encastré dans les fondations de la partie qui s'achève.

Le quartier du Palais était un des plus curieux et des plus pittoresques du Paris d'autrefois ; mais on y a surtout détruit sous les prétextes toujours ronflants d'hygiène et de symétrie, — principalement lors des travaux entrepris sous le second Empire. — La Sainte-Chapelle remonte à saint Louis et plusieurs des bâtiments actuels datent de Philippe IV. Au xv^e^ siècle encore, du côté de la place Dauphine, le Palais étendait sa muraille crénelée ; la pointe de l'île était couverte de champs, et si nous nous en rapportons à une miniature des *Très riches heures du Duc de Berry*, on coupait le foin où l'on ne ramasse à présent que de vieux bouchons et des peaux d'oranges. La transformation de ce coin de la capitale commence alors ; la rivière Jean-le-Gras, qui n'était qu'un bras de la Seine, fut supprimée, et, du reste, dès la fin du xiv^e^ siècle, l'ancien Palais des Rois avait été attribué au Parlement. Mais les monarques utilisèrent nombre de fois encore la Grand'Salle pour les repas et cérémonies d'apparat, — le festin donné à l'entrée de la reine Anne, par exemple, qui fut une des plus triomphantes boustifailles des temps. Là, se trouvait la *table de marbre*, qui servait non seulement aux banquets mais pour les proclamations à *cri public*, et le long des piliers et parois, on voyait les statues des rois de France, depuis le légendaire Pharamond. — Suit dans le livre de M. H. Stein une liste des autres chambres et salles réparties dans ce temple de la chicane à la fin du xvi^e^ siècle et le tableau des galeries marchandes qui restèrent jusqu'aux dernières années du xviii^e^ un des endroits à la mode de Paris. Les marchands étaient installés Grand'Salle, Galerie des Merciers, sur les degrés et au pourtour de la Sainte-Chapelle, et les derniers ne disparurent que vers 1840. De tout temps, le Palais fut d'ailleurs l'endroit des manifestations, des cérémonies, et l'on y débitait volontiers pamphlets et chansons satiriques. Mais plusieurs incendies, — en 1618, en 1737 et en 1776 principalement, vinrent modifier, lors des reconstructions, l'aspect ancien de l'édifice. La Cour de Mai ainsi fut refaite ; les entrées si pittoresques de la rue de la Barillerie disparurent, et l'on finit par y placer la très belle grille qui existe encore sur le Boulevard. — M. H. Stein donne encore de très curieuses indications sur l'ancienne Conciergerie et les incidents de l'époque révolutionnaire ; les tours du quai de l'Horloge ; les cuisines de saint Louis et les salles du Vieux Palais ; l'ancien hôtel du Bailliage, devenu ensuite l'hôtel du Premier Président ; la chapelle Saint-Michel ; — la Sainte-Chapelle surtout, qui reste un des joyaux de Paris, mais dont en 1836 encore on avait fait un dépôt de farines et qui faillit être détruite, le Conseil général de la Seine (30 oct. 1843) déclarant qu'elle n'avait « extérieurement aucun intérêt

au point de vue de l'art » (*sic*) (1). — Beaucoup de bâtiments anciens ont disparu au cours des temps, remplacés par d'autres, qui ont été sacrifiés ou reconstruits eux-mêmes, tant qu'il est très difficile aujourd'hui de retrouver les aspects historiques du vieil édifice; mais des bribes et fragments, œuvres d'art, tableaux, tant du Palais que de la Sainte-Chapelle, sont entrés à Cluny ou au Louvre ; l'arc dit de Nazareth, sur la rue de Jérusalem, est à Carnavalet ; un grand camée portant la glorification de Germanicus et le bâton cantoral surmonté d'un buste de Constantin se voient à la Bibliothèque Nationale, et M. H. Stein a consacré un de ses plus curieux chapitres à ces reliques. — Son ouvrage, dont je ne puis donner qu'un rapide aperçu, est en somme intéressant ; mais il a peut-être eu tort de subdiviser la matière en *Notice historique sur le Palais*, *Notice historique sur la Sainte-Chapelle ; Notice descriptive sur le Palais*, *Notice archéologique sur la Sainte-Chapelle*, ce qui l'oblige à revenir sur les mêmes faits et risque de dérouter le lecteur. Enfin il y manque surtout un bon plan de reconstitution, que deux vignettes du texte et les plans modernes qui seuls figurent à la fin de l'ouvrage ne suffisent pas à remplacer.

§

La collection de monographies de la librairie Laurens s'est augmentée d'un ouvrage sur le **Château d'Anet**, par M. Alph. Roux, travail du reste consciencieux et qui très simplement nous présente un des édifices les plus caractéristiques de la Renaissance, — ou tout au moins ce qui en subsiste après les sauvageries de l'époque révolutionnaire. — Le château d'Anet, élevé d'abord sur l'emplacement d'une plus ancienne forteresse datant peut-être de l'an mil, passa, au XIV^e^ siècle, à Charles le Mauvais, roi de Navarre ; il n'en subsistait guère que des ruines lorsque Charles VII en fit don à Pierre de Brézé, qui dut le reconstruire, et ce fut en raccordement de l'aile droite de ce deuxième château que Diane de Poitiers, au XVI^e^ siècle, fit élever le sien. — C'est surtout l'œuvre de Philibert Delorme qui nous en a laissé une description abondante ; on en a conservé seulement une aile, la chapelle et le portail d'entrée, avec sa galerie sans étage. Des jardins s'étendent en arrière et en contre-bas du manoir. Des bribes des bâtiments détruits sont aujourd'hui à l'Ecole des Beaux-Arts, et au Louvre on peut voir le haut-relief de Benvenuto Cellini, décorant autrefois l'entrée, et le groupe ornemental qui surmontait la fontaine. — Après la mort de la du-

(1) On se plaira sans doute à reconnaître dans ce trait la bêtise de l'époque. Mais en 1911 encore, sur le dôme central, on a substitué au Saint-Esprit de l'écusson de vulgaires guirlandes, et remplacé la couronne royale par une toque de magistrat (p. 96, note 4).

chesse de Valentinois, dont le tombeau, violé en 1795, a été transporté à Versailles, — ses successeurs massacrèrent surtout le château et le parc ; la Révolution vendit Anet et ce fut un sieur Demonti fils, devenu son propriétaire, qui en entreprit la destruction ; un soulèvement de la population le força à déguerpir en 1811, mais il ne restait déjà plus que l'aile actuelle et des annexes. — Dans le bâtiment conservé et restauré, on peut voir encore quelques restes de la décoration ancienne ; des meubles, dont un très beau lit du XVI^e^ siècle ; des tapisseries ; des bribes des vitraux en grisaille, etc. C'est peu, sans doute, mais de meilleur aloi que les deux chapelles — chapelle du château, chapelle funéraire, qui sont de l'époque, mais demeurent surtout des pauvretés. La chapelle du château, la plus importante des deux, est une construction à l'italienne surmontée d'une coupole et d'où proviennent les émaux conservés jalousement à Saint-Père de Chartres, — que le sacristain n'exhibe que contre rétribution. — Du plus ancien château peut dater la porte dite de Charles-le-Mauvais, mais qui fut très remaniée au cours du temps et en somme n'a pas d'âge. — M. Alphonse Roux, dans les illustrations, a fait reproduire de jolis détails : verrous, heurtoir, carreaux de pavage, cheminées, écussons, panneaux de portes, où l'on retrouve l'art délicieux de l'époque et qui nous font d'autant plus regretter tout ce qui a disparu.

§

Je crois que, pour bon nombre des hellénistes qui se donnèrent la peine de lire la relation de M. Louis Bertrand sur la **Grèce du soleil et des paysages**, l'impression qu'il rapporte de ses promenades a dû se trouver surtout déroutante. La plupart, en effet, se font une idée de la Grèce d'après les livres, les travaux nombreux, — depuis le *Télémaque* de Fénelon, — qui s'y trouvèrent consacrés par les érudits, — et les fantaisistes — modernes. M. Louis Bertrand, passant en revue les auteurs divers qui ont écrit sur le sujet, constate également que très peu se donnèrent la peine d'y aller voir (1), et que les autres s'en étaient fait d'avance une idée qu'ils ne voulaient nullement modifier. — Cependant, les ruines et le paysage font partie d'un tout qu'on ne saurait disjoindre, — qui n'existe que dans son milieu ; le sol et le climat importent également ; l'ambiance, en somme, ne s'est pas modifiée. Puis il y a la vie de tous les jours, bien moins différente du passé qu'on ne voudrait le croire. — M. Louis Bertrand a choisi l'été pour son voyage, avec le désir de voir le pays sous son climat excessif ; mais les ruines, malgré tout, l'occupent principalement. Il note ainsi, à Athènes, le coloris du mur de l'Acropole, — où

(1) Je parlerai prochainement du livre de M. Levinesco sur *les Voyageurs français en Grèce au XIX^e^ siècle.*

du reste tout a été bouleversé et qui n'est en somme qu'un champ de ruines. C'est que l'érudition qui remet en place est incapable d'imaginer ce que fut la vie et l'art d'une époque ; pour qui s'intéresse aux vestiges historiques, le petit Temple de la Victoire Aptère est encore, sans doute, une jolie chose, malgré les restaurations ; mais le Théséion déçoit les mieux disposés à admirer. Il reste les ruines de l'Erechtéion, du Parthénon, — plus belles peut-être d'être des ruines — mais près de quoi l'érudition aligne des pierres cassées, comme dans un musée des échantillons de minéralogie. L'Acropole d'Athènes, en somme, n'est qu'un cimetière. — Il y aurait encore bien à dire sur la polychromie des monuments antiques, — niée si longtemps — et qui ne se conçoit qu'avec la magie de la lumière, du soleil, — et d'ailleurs nous déroutera probablement toujours, tant nous sommes éloignés de ces conceptions primitives. M. Louis Bertrand, du reste, ne s'est pas efforcé d'admirer de confiance ; il donne en toute sécurité des impressions, — et des impressions actuelles. D'Athènes, il gagne Eleusis, où se trouvent encore des champs de décombres, qui ne permettent d'imaginer qu'assez mal les *mystères* d'autrefois ; il arrive à Thèbes et note l'aspect de verrues des églises byzantines, tandis qu'une connaissance nombreuse de l'antiquité grecque lui permet de reconnaître des lieux et des sites devant lesquels d'autres passeraient indifférents. La banalité des villes, des ruines souvent médiocres, fait se lever ainsi des souvenirs admirables ; avec les délicieux paysages de l'île d'Eubée, la mythologie même redevient vivante. Puis c'est Corinthe, avec une curieuse forteresse du moyen âge ; avec l'Acro-Corinthe, les restes du Temple de Vénus et l'évocation des orgies antiques; les ruines de Mystra, ville byzantine bâtie aux flancs du Taygète et dont la description est peut-être une des plus belles pages du livre, qui finit après le passage à Mycènes, par de précieuses notes sur Olympie et Delphes.

§

La place me manque pour analyser comme il serait convenable le dernier livre de M. G. Maspéro sur l'**Egypte** dans la Collection *Ars Una* de la librairie Hachette, où il a indiqué avec sa compétence habituelle les caractéristiques de l'art ancien dans la vallée du Nil. La vieille Egypte, en somme, nous est surtout connue par ses tombeaux ; par ses pyramides, mastabas, hypogées — et ses temples gigantesques : elle paraît n'avoir travaillé que pour l'au delà, pour assurer la perpétuité de la vie future. Tout ce que nous en connaissons provient des fouilles dans les sépulcres, — a été indiqué par les scènes qui en revêtent les parois, par les objets déposés dans les tombes. Les fouilles ont permis non seulement de reconstituer la vie ancienne, mais viennent indiquer jusqu'aux procédés

des vieux artistes du temps — leur technique même — et c'est par elles qu'on a pu établir un premier classement des ateliers égyptiens. — Le présent travail — sur lequel, du reste, je me réserve de revenir — nous conduit, à travers le temps, des premières recherches de l'école Thinite la plus ancienne connue jusqu'à l'Empire Romain et l'avènement du Christianisme. En dehors de l'histoire même du pays, qui se reconstitue peu à peu, par un travail incroyable de recherches, d'érudition et de patience, c'est la première histoire de l'art en Egypte qui ait été donnée, et M. G. Maspéro, dont nous suivons depuis trente ans et plus les publications laborieuses, était tout indiqué pour l'écrire.

§

Chez Hachette encore M. J. Commaille publie un **Guide aux Ruines d'Angkor** (Indo-Chine) qui sera surtout utile aux curieux que leurs pérégrinations aventureuses — et bien que les moyens de transport de ce côté soient encore rudimentaires — pourront conduire au Cambodge. Angkor, proche de Siem-Reap et à proximité du Grand Lac ou Tonlé-Sap, est un groupe de temples et de restes d'anciennes villes, remontant, croit-on, au royaume des Kambujas. Il se compose d'Angkor-Vat, temple isolé; d'Angkor-Tom, enceinte défendue par un fossé et recélant des temples, des chapelles, des édicules, des tours, des édifices divers, et qui était très probablement la capitale du pays; des groupes de Prah-Khan; de Néak-Pean, Beanteai-Kadei et Ta-Prohm, et encore de monuments secondaires, — tous élevés dans le style hindou, avec une très forte influence assyrienne, selon M. J. Reinach, et dont les coupoles se lèvent comme de géantes pommes de pin ou des pyramides à degrés, de profil curviligne. Ces constructions, couvertes de reliefs dont les scènes se rapportent pour beaucoup à l'ancienne mythologie hindoue, — et souvent aussi à des légendes que jusqu'à présent on hésite à identifier, — sont surtout envahies par la verdure terrible des tropiques qui achève de disloquer ce qui avait été épargné par le temps et les hommes, et l'on ne peut que se hâter d'en sauver, dorénavant, ce qui peut être sauvé. Elles témoignent, toujours est-il, d'une fabuleuse civilisation perdue, qui remonterait pour le groupe d'Angkor-Tom au IX^e^ siècle ; pour Angkor-Vat au XII^e^. Mais ces édifices, que l'on commence à identifier — et qui ne garderont pas, espérons-le, comme les ruines de l'Amérique centrale, par la destruction systématique et stupide de presque tous les documents qui pouvaient servir à les identifier, le secret des anciennes connaissances et de l'histoire même des peuples qui les élevèrent, — ne sont pas isolés au Cambodge. M. J. Commaille en signale cinq autres groupes parmi les plus importants, — dont celui de Beng-Méalia (province de Chikreng, résidence

de Kompong-Thom) est, paraît-il, une merveille.— Ce simple aperçu indique que la période de l'exploration et des études scientifiques en Indo-Chine ne fait que commencer, et que la *Commission archéologique française* a, de ce côté, des travaux intéressants en perspective.

§

Chez Plon, je signalerai encore un des livres de M. Albert Bordeaux : **Le Mexique et ses mines d'argent**, que les événements actuels,— la guerre civile qui ne cesse, pour ainsi dire, que pour recommencer dans cette partie du globe, — viennent remettre d'actualité. — Ce sont surtout des notes de séjour dans le pays, où il devait s'inquiéter des mines, très nombreuses et diverses, qui en font une des régions, sous ce rapport, les mieux partagées du Nouveau Monde. Mais M. Albert Bordeaux s'occupe aussi de choses assez diverses ; il est heureux de voir du pays, d'observer les hommes, de décrire des cités et des monuments ; il note ainsi le pittoresque de Jecatacas, avec son couvent fortifié et la mine des Moines; le curieux site et les églises de Guanajuato ; parle de la cathédrale de Mexico, qui possède un trésor superbe, et dont l'ornementation est due, comme partout au Mexique, aux artistes indigènes ; du monastère-forteresse d'Oaxaca, etc. Il y a du reste, de ce côté, des régions admirables comme celle de Temascaltepec ; on y rencontre des *haciendas* immenses, et qui valent des millions, et le pays n'est pas seulement très beau et curieux, mais remarquable par sa production — les fruits surtout qui sont abondants. Un dernier chapitre enfin traite de la constitution géologique, à propos des mines sur lesquelles M. Albert Bordeaux donne des détails nombreux, mais surtout pour les spécialistes. — Je doit ajouter qu'il parle abondamment du caractère américains, urtout à l'occasion de son retour par les Etats-Unis et le Canada. Il indique aussi avec un tantinet de malice qu'à Saint-Louis on montre « les plaisirs de Paris dans un but moral », car il faut bien que le protestantisme fasse voir le bout de son nez. Mais surtout il a consacré des pages très curieuses aux monuments de l'ancien Mexique, dont nous parlons plus haut, — certains remontant à des époques inconnues et aux origines possibles de la civilisation — que plusieurs ont même prétendu avoir été apportée d'Egypte, peut-être au temps fabuleux des anciens Atlantes dont parlait le philosophe Platon.

CHARLES MERKI.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Ch. Hose et W. Mac Dougall : *The Pagan Tribes of Borneo*, 2 vol. in-8°, 200 pl. en bistre, 4 en couleurs, ill. dans le texte. Londres, Macmillan et Cie, 42 shills. —

— *Les grandes Légendes du Monde* : I, *Légendes slaves* ; II, *Légendes celtiques* ; Paris, l'Office du Livre, vol. in-18, ill. à 3.50. — Louis Maeterlinck : *Péchés Primitifs, Art et Folklore*, in-18, ill. dans le texte, Paris, Mercure de France, 3.50. — Les collections de folklore et de préhistorique lacustre au Musée de Neuchâtel.

La littérature ethnographique vient de s'enrichir de deux volumes de tout premier ordre, qui donnent un tableau détaillé et complet de tribus demi-civilisées nettement particularisées. Je suis assez avare d'éloges, les lecteurs de cette chronique s'en sont, je pense, aperçus. Ce n'est qu'à bon droit que je déclare que la monographie de MM. Hose et Mac Dougall vient se placer au premier rang à côté de quelques autres dont, hélas ! la liste n'est pas longue : pour les Australiens, Spencer et Gillen ; pour les Mélanésiens, Seligmann ; pour les indigènes de Malacca, Blagden et Skeat... Il n'y a en tout guère plus de quinze monographies de peuples « sauvages » qui répondent vraiment aux exigences de l'ethnographie moderne. Pour qu'une monographie soit utilisable, il est nécessaire que l'observateur soit très au courant à la fois de l'ethnographie théorique et de l'ethnographie descriptive générale. Sinon ses observations sont incomplètes et il risque de laisser passer ou de ne pas noter de petits faits typiques. A mesure que s'établit dans les universités (Leipzig, Berlin, Cambridge, Oxford, Neuchâtel, Bruxelles et quelques autres) l'enseignement systématique de l'ethnographie, il se forme peu à peu un corps d'observateurs jeunes et actifs qui savent, en arrivant sur le terrain, observer et comment observer. Ainsi notre science va regagner rapidement le retard qu'elle a subi au XIX^e^ siècle par rapport à la géographie, à la géologie, à la biologie et aux autres sciences d'observation directe.

The Pagan Tribes of Borneo est dû à la collaboration de M. Hose, qui a été pendant vingt-quatre ans « au service » (on sait ce que les Anglais entendent par là) du Rajah de Bornéo, c'est-à-dire muni d'une autorité telle qu'il a pu explorer à loisir les coins les plus reculés de cette île énorme ; quant à M. Mac Dougall, il a fait d'abord de la psychologie et de l'ethnographie à l'université d'Oxford, a été envoyé en mission à Bornéo et a mis au courant des généralités M. Hose, lequel en revanche l'a emmené en expéditions de recherches. Depuis son retour, M. Mac Dougall professe la « philosophie mentale » à l'université d'Oxford. Les matériaux anthropologiques ont été mis en œuvre par M. A. C. Haddon, l'ethnographe bien connu de Cambridge. Une partie de la population de Bornéo a adopté l'Islam et perdu son ancienne organisation tribale ; le reste, environ 2 millions, est « païen » et se divise en six groupes : Dayak maritimes ou Iban, Kayan, Kenyah, Klemantan, Murut et Punan ; tout compris, l'île ne compte guère plus de 3 millions d'habitants. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les Dayak sont seuls à se grouper par

race : les autres tribus vivent côte à côte en paix et sont parfois représentées toutes cinq par plusieurs familles dans tel petit village établi aux bords d'une rivière ; cependant chaque groupe conserve jalousement ses croyances, rites et institutions propres. C'est bien le caractère pacifique de ces « païens » qui a permis aux observateurs de rapporter tant de matériaux, entre autres de si belles photographies. Les Punan, cependant, sont en majorité nomades et se groupent par vingt à trente personnes, d'ordinaire un chef et ses descendants. Ce serait le type de la « horde » primitive; ils vivent de chasse et surtout de cueillette. De couleur jaune clair, bien proportionnés, ils ont le type ordinaire de Bornéo (malayo-polynésien); ils n'ont ni maison, ni rites funéraires : ils laissent pourrir le cadavre sur la place même de la mort.

La population prise pour base de comparaison est celle des Kayan, la plus homogène et la plus riche en croyances et pratiques, dont beaucoup ont été adoptées par les autres tribus. Le type commun à tous ces peuples est: stature moyenne, couleur allant du brun soutenu au café au lait clair, presque crème, cheveux noirs; les traits vont du type mongoloïde accusé à un type à peu de choses près européen (nez aquilin, etc.). Races intelligentes, actives, franches (sauf les Dayak maritimes), et qui semblent destinées à se développer rapidement. Pour d'autres détails, je renvoie aux divers chapitres de l'ouvrage. Il convient cependant de signaler le chapitre XIII par lequel commence le tome II et qui expose les idées communes aux diverses tribus sur la religion et la magie. L'animisme, c'est-à-dire la croyance en des puissances individuelles et autonomes, représentées sous forme animale ou humaine, y est nettement un développement ultérieur du dynamisme primitif, ou croyance en des forces autonomes, sans formes précises et incorporelles semblables à la « force vitale » ou au « pouvoir de germination » de notre biologie préscientifique. Ce IIe volume apporte ainsi des preuves nouvelles aux théories de M. Durkheim, dont j'ai parlé dans ma dernière chronique. Les tribus ont pour la plupart des chefs groupés hiérarchiquement, et c'est sur ce modèle qu'elles groupent aussi leurs divinités, toutes subordonnées en fin de compte à un chef suprême, ou à un Dieu suprême. Cette conception est bien indigène : les auteurs prouvent qu'elle s'est formée indépendamment de l'Islam et du christianisme; ce qu'il y a de curieux, c'est que les Dayak maritimes, qui sont fortement islamisés, n'ont jamais cru en un Dieu suprême, et qu'Allah chez eux ne remplace pas une divinité antérieure de même caractère. Pas plus que Hose et Mac Dougall je ne m'explique cette différence, paradoxale à première vue.

Les auteurs n'ont rien changé à ce qu'ils avaient dit autrefois du totémisme dans un article que j'ai cité, en le discutant, à plusieurs

reprises, sinon que le terme *nyarong* doit décidément être écrit *ngarong*. Ce chapitre sur la magie et les charmes est bon ; dans le chapitre sur le gouvernement, on trouve d'intéressantes cérémonies de guerre et de paix.

J'ajoute que les planches, très nombreuses, sont tirées en brun pâle, ce qui donne une impression plus exacte de la couleur des indigènes.

§

L'Office du livre a commencé la publication d'une collection intitulée : **Les grandes Légendes du monde** ; sont parus le premier volume, avec des *Légendes slaves*, et le deuxième, avec des *Légendes celtiques*. Il est entendu que ces recueils n'ont aucune prétention scientifique et ne répondent ni à la collection Maisonneuve, ni à la collection Leroux ; on peut les comparer aux volumes à 15-20 centimes des *Livres Roses* de Larousse ; ils sont, comme ceux-ci, illustrés de dessins très simples, parfois bien réussis et, d'après l'expérience que j'ai faite, amusent les enfants. Le volume sur les légendes celtiques se termine par une bibliographie sommaire. Puisque M. Jean Deschamps, qui, je crois, dirige la collection, est au courant de littérature folklorique, il ne lui en coûterait guère d'accentuer un peu le caractère scientifique des préfaces et des notes, afin de vulgariser sérieusement le folklore, qui en a fort besoin.

Le folklore tient une grande place dans **Péchés primitifs** ; surtout dans le premier chapitre, sur le démon et l'enfer. Plus loin on trouvera les légendes relatives aux sacrifices humains, aux diverses fêtes de l'année, aux cultes sexuels, aux pèlerinages, etc. M. Maeterlinck décrit les principales œuvres d'art qui représentent le péché sous ses diverses formes — Dieu et le diable savent si elles furent nombreuses ! — en pays flamand et il en rapproche les œuvres analogues d'autres pays ; ce livre est donc une sorte d'iconographie folklorique spéciale, d'autant plus intéressante que de nombreux dessins reproduisent les types plastiques principaux.

§

Il y a à Neuchâtel un musée de folklore local d'une richesse étonnante, et qu'on connaîtrait au loin si on en publiait un catalogue détaillé et illustré. Je signalerai surtout la série des costumes ; celle des plaques de faïence pour poêles ou *catelles ;* celle des fers à gaufres ; les reproductions de maisons de paysans. Le malheur est que le folklore local n'a pas tout à fait dans ce musée une autonomie suffisante parce que c'est essentiellement un musée historique et archéologique. D'où une certaine confusion dans le classement des objets et une subordination de l'actuel au passé, du commun au rare.

Si vous passez par Neuchâtel, n'oubliez pas d'aller voir les automates construits par Jacquet Droz au XVIIIe siècle et qui furent présentés d'abord à Louis XVI, puis voyagèrent par l'Europe, d'Espagne en Russie. Les Neuchâtelois ont un beau jour retrouvé les automates à Dresde ; ils les ont payés 75.000 francs. Il y a le Dessinateur, l'Ecrivain et la Joueuse de clavecin. C'est amusant ; mais, faut-il l'avouer, c'est aussi un peu pénible, ces mécaniques qui singent si bien l'homme, lequel n'aime pas qu'on lui rappelle combien sa liberté n'est guère supérieure à celle de ces poupées à l'extraordinaire machinerie. J'allais oublier l'admirable série lacustre, recueillie dans les palafittes du lac par MM. Borel, Vouga, etc. Si vous aimez les jolies haches, bien polies, d'un grain vert très fin, et emmanchées, ou si vous voulez avoir une idée de la vie populaire au début de l'âge du fer, c'est au musée de Neuchâtel qu'il faut venir : la célèbre station de La Tène a fourni des mobiliers complets, et l'on y a trouvé un joug entier, identique à celui de nos montagnes du Jura et de la Savoie.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Flora : « l'ode à M. Raymond Poincaré », par M. Lucien Rolmer, restaurateur de l'« Art gracieux » et, désormais, poète officiel de la Présidence.— *L'Ile sonnante :* un beau poème de M. Daniel Thaly. — *La Revue :* M. de Nesselrode décrit « un convoi de Forçats » en Russie. — *Revue bleue :* un souvenir de feu M. Legouvé sur Rachel. — *L'Action d'Art :* déclaration et avis. — *Le Cahier des Poètes :* « Les femmes et la Poésie », par M Francis Carco. — Memento.

Même à cette place, l'élection de M. Poincaré et son installation à l'Elysée trouveront un écho de la grande rumeur. Qu'elle eût été bienvenue, accueillie avec l'émoi qu'un collectionneur éprouve devant une pièce rare, la revue qui aurait salué d'un article discret, courtois à défaut d'enthousiasme, le retour de M. Armand Fallières à la vie privée, après une magistrature correcte, qui n'avait guère promis que pour s'efforcer de le tenir.

L'échange des pouvoirs s'est accompli dans un extrême sérieux de la France spectatrice, qui valait un double sérieux, puisqu'on était en carême. La bruyante sympathie que provoqua M. Poincaré, dès son accession au premier fauteuil national, l'oblige à être un grand Président, c'est-à-dire, en somme, à une véritable création. A-t-il la profondeur politique d'un Grévy ? Sera-t-il ce qu'eût été Gambetta, si le tribun au grand cœur et à l'intelligence prophétique n'était tombé à mi-route de son généreux effort ? C'est encore un avocat, et un remarquable avocat, cette fois, que le Parlement a mis à la barre de la nef française. Il a pour lui la foule, du moins ce qu'on s'en représente par les journaux les plus importants. Car, où prendre la température de cordialité — si j'ose m'exprimer ainsi,— de l'ouvrier

agricole, du bûcheron, du mineur, du forgeron, du maçon, du mécanicien, du pêcheur, etc., qui forment la vraie masse ? Comment douter que M. Raymond Poincaré accomplisse des miracles ? A son succès, le 18 janvier 1913, la lyre de M. Lucien Rolmer a vibré.

Le poète restaurateur de l'« Art gracieux »,— après avoir publié en tête de **La Flora** (15 février) « quelques-unes des lettres *inédites* que les écrivains contemporains, les poètes et les romanciers ont précédemment adressées à Lucien Rolmer » (ce qui est un délicat témoignage de l'estime où M. Lucien Rolmer tient ses correspondants), — le poète de « l'Art gracieux », donc, après s'être rendu justice, chante l'élu de l'Assemblée Nationale, en trois sonnets réunis sous ce titre : « l'Ode à M. Raymond Poincaré. »

La première pièce est intitulée : « Les Barbares. » Elle est d'une étrange beauté : on y voit des arbres poursuivre des vampires. O thaumaturgie du lyrisme !

Mais, voici les deux autres sonnets de M. Lucien Rolmer :

II. LES ARCHANGES

La terre souffre ; viens, — et sois sa guérison...
Nos nuages gonflés sont comme deux cuirasses:
Jehanne la Lorraine et le dieu de l'Alsace
Sortent du fond du jour comme d'une prison.

Le soir comme leur ombre étonne l'horizon
Et s'allonge pendant qu'ils montent dans l'espace ;
Le vent a la couleur et les traits de leurs faces,
Les astres de leurs yeux sont ceux de la saison.

L'air tremble des reflets que jettent leurs armures,
Tout le ciel de la France a reçu leurs blessures
Mais ils montent... Tu vois, aux lueurs de ce vol,

Hérissant la forêt de glaives et de piques,
Comme des escadrons de poètes épiques,
Les sapins, ces guerriers, qui défendent leur sol.

III. LES ARBRES

Le souffle de ta gloire aère mon cantique !
Comme le coq qui chante une dernière fois
Au moment où la nuit couvre la république
Je te salue, ô Poincaré, tu seras roi.

Entends fumer le son des armes dans les bois ;
Entends, la forêt bouge et sa rumeur panique
Repousse les chacals qui s'avançaient vers toi :
Elle arrête la Louve et les Aigles Gothiques ;

Ils ont senti frémir les jambes des sapins...
Comme ces bruits de pas rapprochent les chemins
Tandis que l'Orient s'éclaire comme une arche ;

Esprit victorieux, les Bêtes vont mourir,
Et nos arbres humains se mettant à courir,
Ton étoile se lève et la France est en marche !

Le ton officiel est propice à M. Lucien Rolmer. Quelle trouvaille parodique, ces « jambes des sapins » ! Que ne trouvera pas le génie du maître de l'« Art Gracieux », au cours de ces sept années dont il sera l'historiographe attentif ! Chaque réception à l'Elysée, chaque voyage du Président, la crise ministérielle toujours possible, l'ouverture d'un salon des Beaux-Arts ou d'un concours agricole, inspireront, pour notre constant régal, M. Lucien Rolmer. Il n'oubliera pas, cependant, Botticelli ni *la Flora*.

Si, toutefois, sa prophétie shakespearienne se réalise, — *ergo :*

Je te salue, ô Poincaré, tu seras roi

— c'est-à-dire : si l'événement nous démontre que cela n'était point qu'une image de rhétoricien méridional tout à fait exquis, — alors, nous verrons M. Lucien Rolmer, ceint d'un laurier d'or poinçonné par la Monnaie Royale, éperonner un Pégase mécanique, en tête des cortèges. Et ainsi, d'incorruptibles, de farouches indépendants, deviendront royalistes par la puissante séduction de l'« Art Gracieux ». Et l'amère parole de l'Ecclésiaste sera démentie : il y aura du nouveau sous le soleil !

§

Des *Nostalgies françaises*, les si beaux poèmes que M. Daniel Thaly donne à **l'Ile sonnante** (février), nous détachons la pièce ci-après, qui est une des plus pleinement évocatrices du chantre de paysages de l'hémisphère du Sud :

SOUS LA NUIT DE PARFUMS

Nulle ombre sur les monts, sur la mer nulle voile.
La nuit traîne une odeur chaude de violette
Et la lune en son plein semble une pâquerette.
Parmi les boutons d'or pâlissants des étoiles.

Vénus sur l'océan trace un chemin doré ;
Les grands mornes au loin dressent de pures lignes
Et sous le vaste ciel doucement éclairé
Les lames sur le sable ont des blancheurs de cygnes.

O mer, je ne veux pas écouter les sanglots
Qui montent cette nuit de tes grottes obscures
Et j'irai loin des chants lugubres de tes flots
Me griser de l'encens sauvage des verdures.

Je m'étendrai sur l'herbe vivante ; le bruit
D'une eau lointaine aura le chant léger d'un rêve ;
Et jusqu'à l'heure rose où l'aurore se lève,
Le grand ilang-ilang parfumera la nuit.

§

Le comte A. de Nesselrode publie, dans **La Revue** (15 février), des notes qu'il groupe sous cette étiquette : « Simplicité du Peuple russe. » Voici l'un de ces tableaux qui rappellera d'autres pages à plus d'un lecteur, des pages d'un Dostoïewsky, par exemple, le plus grand de ceux qui ont subi l'exil sibérien :

UN CONVOI DE FORÇATS

C'est par une froide et brumeuse journée de novembre. Le vent glacial chasse devant lui des nuages bas et lourds ; les routes, zigzaguant entre les champs, où les seigles d'hiver commencent à verdoyer, et les forêts de frênes, de hêtres et de bouleaux, dégarnis de leurs feuilles, ne sont plus que des marécages où hommes et chevaux enfoncent jusqu'aux genoux dans une vase épaisse et noire. Les villages s'apprêtent aux longs mois de neige et de froid ; les soubassements des cabanes s'entourent jusqu'à la hauteur des étroites fenêtres d'un rempart de fumier. Voici que les vastes poêles, en briques, qui occupent le quart de l'isba, sont allumés et que brûle dès quatre heures de l'après-midi la petite lampe à pétrole.

Et dans la rue, au loin d'abord, se fait entendre une morne et étrange mélodie. On dirait la plainte angoissante et monotone du vent dans les arbres. Le chant s'approche et grandit, pareil au murmure de la vague battant le rocher, et l'on voit s'avancer, pataugeant dans la boue, une longue colonne de fantômes grisâtres, hommes et femmes, entourés de soldats et suivis de quelques misérables charrettes où, entre des paquets de hardes de toute espèce, gisent des êtres hâves et pâles, qu'on prendrait, à cause de leur immobilité, pour des cadavres.

C'est le convoi des forçats qui passe.

Et de toutes les cabanes, closes et silencieuses jusqu'alors, surgissent les habitants. Point de lazzis ni de moqueries à l'endroit des tristes pèlerins ; point d'injures ni de reproches à l'adresse des criminels ; un seul mot sur toutes les lèvres : *nestchastnye* (les malheureux !), et chacun de tendre à la première main qui rencontre la sienne l'obole de la pitié, celui-ci quelques kopeks, celui-là une tranche de pain, un concombre salé ou un morceau de sucre. Ceux qui n'ont rien à donner, ne possédant rien eux-mêmes, trouvent une parole de consolation ou murmurent une prière.

Cette expression de « malheureux » que le Russe emploie pour désigner les criminels est absolument typique et caractérise bien la conception qu'il se fait du crime ; il le considère comme un égarement, une fatalité. Et cette opinion généreuse n'est pas la suite d'un raisonnement quelconque, d'une théorie philosophique consciente ; non, elle est innée chez lui et part plus du cœur que du cerveau. Il ne voit dans le malfaiteur qu'un frère envers qui le destin s'est montré cruel, et qui a pu mériter le châtiment, mais non la haine et le mépris de ses semblables. C'est son tour aujourd'hui de traîner la chaîne ; qui sait, pense-t-il, si, demain, ce ne sera pas le mien?

Et toute cette pitié s'illumine encore d'un chaud rayon de délicatesse attendrie que l'on est tout étonné de découvrir sous ces rudes dehors. Ce moujik à peine décrassé sait trouver le geste affectueux et cordial, le mot juste et réconfortant qui, en donnant à l'aumône les apparences d'un prêt,

la rendent acceptable sans humiliation. Si un vulgaire mendiant fait appel à sa charité et qu'il n'ait aucun moyen de le secourir, jamais il ne passera son chemin, fier et dédaigneux, en feignant de ne pas entendre celui qui l'implore ; mais il le saluera comme un ami qui l'accoste et ne le quittera pas sans quelques paroles d'excuses.

§

Mme M. Aron publie dans la **Revue bleue** (15 février) des « notes d'une sévrienne » sur M. Legouvé. Que voilà donc un aimable homme que la mort a vieilli ! Il fut discret en son vivant. Il est, d'entre les morts, un de ceux, véritablement, qui vont le plus vite. Une anecdote qu'il narra à son élève, Mme Aron, nous le représente avec Rachel. Et la tragédienne nous semble moins de « l'ancien temps » que le charmant vieillard. Pourquoi?

Aussi bien, l'historiette valait d'être recueillie :

Je vais vous dire une petite histoire de Rachel : il ne doit plus y avoir que moi qui la sache... Elle venait de débuter dans *Horace*. On était à la quatrième représentation. Ses débuts avaient passé inaperçus. Elle habitait alors avec sa mère et ses sœurs un petit appartement dans le passage Véro-Dodat. Elle y avait une chambre qui ouvrait sur le salon par une porte vitrée.

Le lendemain de la troisième soirée, elle allait et venait dans sa chambre, en robe du matin. On sonne. Invisible elle-même, elle voit, par la porte vitrée, entrer dans le salon un de leurs amis : il avait la main enveloppée de linges, et parlait à la mère de Rachel avec animation. Des hommes, racontait-il, l'avaient assailli cette nuit pour le dévaliser ; il s'était défendu, et, en parant de son mieux, il avait eu la main percée d'un coup de couteau ; et il levait sa main bandée, encore sanglante...

Curieuse, Rachel s'était avancée, inaperçue, contre le vitrage de sa porte, avait écouté, avait *vu* surtout. Prompte à saisir et à ressentir les impressions des autres (elle était très nerveuse), le cœur lui manqua. Elle recula, tâtonnant autour d'elle jusqu'à ce qu'elle rencontrât une chaise où elle se laissa tomber. Puis, reprenant possession d'elle-même, elle *se revit* chancelante, à reculons. « Quoi ! si pour la blessure d'un indifférent je suis si émue, que dois-je donc éprouver en apprenant la mort de mon amant? »... Elle médita toute la journée, *rejouant* pour elle-même, dans sa chambre, ses attitudes *involontaires* du matin. Le soir, elle dit à quelques amis : « Venez me voir ! » Ce fut une révélation. Elle enleva la salle par la sincérité puissante de sa douleur, son naturel tragique. Elle était Rachel !

§

Le 15 février a paru le no 1 de **L'Action d'Art journal.** Cet organe bi-mensuel sera doublé d'une revue mensuelle.

Tel est le programme de ses fondateurs :

DÉCLARATION

L'ACTION D'ART associe quelques-Uns qui ne veulent pas s'astreindre à un esprit de groupe.

Nous sommes des individualistes et des réfractaires. Chacun de nous veut, d'abord, en toute liberté et *en beauté*, s'épanouir.

Mais si nous ne voulons pas nous imposer des règles de penser, de sentir ou d'agir communes, nous croyons cependant avoir bien plus de raisons d'être ensemble que n'en ont, pour la plupart, les hommes qui se groupent.

Qu'importe si les motifs et les modes de notre action diffèrent! Nous avons pour nous réunir, face à l'inconsciente solidarité grégaire, la seule chose qui ne puisse peser sur nos consciences, entraver nos personnalités, — notre *individualisme*.

Pour exprimer nos rêves, nos pensées, manifester nos révoltes et livrer nos combats, nous fondons le journal et la revue L'ACTION D'ART.

Ce que nous entendons par « action d'art », ce n'est pas seulement une action dans l'art, à propos de telle ou telle œuvre des « Beaux-Arts » ou des « Lettres » ; c'est encore et surtout notre attitude dans la vie, les actes individuels de quelques-uns avides d'une éclosion intégrale et harmonieuse de leur être.

L'ordre social, reposant sur la laideur, agissant par l'Autorité et triomphant par la force aveugle du nombre, écrase nécessairement l'individualité.

Les *Compagnons de l'Action d'Art* ne peuvent se soumettre à ses lois.

Pour vivre notre vie en beauté, nous saurons lutter. Les réfractaires que nous sommes ne veulent pas se résigner. La révolte, pour nous, est de l'action d'art ; et chacun de nous la manifestera selon son tempérament.

Créatrice ou destructrice, notre action sera toujours de l'art, car détruire de la laideur c'est encore créer de la beauté.

LES COMPAGNONS DE L'ACTION D'ART :

Atl — Banville d'Hostel — André Colomer — Paul Dermée — René Dessambre — Manuel Devaldès — Tewfik Fahmi — Gérard de Lacaze-Duthiers — Paul Maubel.

A la fin du premier numéro, nous trouvons cette note :

AVIS

En dehors de la Déclaration où se trouvent exprimées les seules idées qu'ils se sont reconnues communes, les rédacteurs de l'*Action d'Art* entendent conserver leurs tendances individuelles.

§

Dans **Le Cahier des Poètes** (février-mars), M. Francis Carco écrit sur « Les Femmes et la Poésie » un article de très fine critique.

On a tout dit des femmes, mais il faut sans cesse tout redire parce qu'elles témoignent à chaque instant d'une immense ferveur et qu'impuissantes devant elles-mêmes elles donnent à leurs convoitises une impulsion si grande que nous en resterons surpris (1).

(1) L'auteur de cet article n'ignore pas que des femmes ont trouvé dans la poésie autre chose qu'un moyen de proclamer leur sensualité. Il n'en a pas tenu compte volontairement, mais il a tenu à le dire, pour éviter toute confusion.

Je ne parle pas de leur art qu'elles n'ont pas dépassé depuis qu'une des leurs affirma son génie. Je parle d'un tempérament poétique qu'elles semblent avoir prodigieusement animé et qui les déborde, qui les arrête et leur prête je ne sais quelle pathétique horreur de la Destinée.

En effet, conduites et dominées par l'instinct, les femmes connaissent rarement cette retenue qui, de très bonne heure, fait de l'homme un homme et le rend — pour ainsi dire — insensible à la perte des illusions. Villon, dont l'œuvre entière traduit la désolation d'avoir follement gaspillé sa vie, nous donne un magnifique exemple :

Mes jours s'en sont allez errant,

dit-il dans son *Grand Testament*, et c'est avec une émouvante détresse qu'il chante :

Je meurs de seuf auprès de la fontaine,
Chault comme feu et tremble dent à dent,
Et mon païs suis en terre loingtaine...

Ayant rapproché de ce texte une pièce de Desbordes-Valmore, M. Carco reprend :

Villon s'accuse personnellement. — Desbordes-Valmore, elle, sans accuser personne, s'en prend au Sort qui n'y peut rien, mais que les femmes ont accoutumé de rendre responsable de tous leurs malheurs.

Rejetant ainsi toute responsabilité, leur attitude ne manque pas de revêtir une certaine noblesse qui conduit directement au lyrisme. Mais que fut le Romantisme, sinon cette même attitude devant le Destin ? Ses plus beaux cris nous le prouvent... Prenant tout à témoin de sa Douleur, la Nature et le Ciel, la Vie et la Mort, il sut se poser en victime.

Les femmes n'ont cependant pas choisi, pour le plaisir de paraître quelquefois ridicules, une attitude si périlleuse. Cette attitude leur est naturelle.

. . . . . .

Toute la force des femmes réside dans ce droit au bonheur... C'est aussi toute leur faiblesse, car — devant lui — qui fut jamais assez sage pour s'estimer satisfait ?...

Mais, à la fin, qu'est pour la femme le Bonheur ? Nous ne saurions le définir en particulier puisqu'il diffère avec chacune... Cependant, en tenant compte des aveux qui nous sont faits dans leurs vers, et sans une trop absurde naïveté, on peut déduire que les femmes entendent l'Amour par ce mot. Qu'elles le veuillent ou non, il est l'objet de toutes leurs pensées. L'Amour les gouverne ; il les exalte et les déçoit. Sensuel ou platonique, cruel ou tendre, amer ou triomphant, il les conduit à son caprice. Il les égare. Il leur prête cet accent tumultueux, cette libre audace, cette impudeur, cette grâce, cette fraîcheur, ces appels, ces cris et ces sanglots. Pour l'une, l'Amour a mille visages. Pour l'autre, il reste énigmatique et déconcertant. A la première, il donne une âme capable de le contenir tout entier avec son fabuleux cortège de sensations. Il est à la fois l'Amant qui prend cette femme impatiente et la Nature à qui elle se donne. Il participe à toutes les fonctions... A l'autre, il procure un trouble inexprimable, une langueur mystérieuse du cœur et des sens... Il aiguise chez elle mille plaisirs

inconnus et la prépare aux plus secrets frissons... Et c'est en vain qu'un intervalle immense semble séparer ces deux amoureuses : la Volupté les asservit aux mêmes lois. Que l'une a d'allégresse ! Que l'autre a de tourment ! Que toutes deux se ressemblent !

Ces lignes pourraient soulever des colères, en raison même de leur exactitude.

M. Carco termine par ces mots :

Concluons : Réduites par la Nécessité qui nous accable sans distinction, les femmes ont prodigieusement mis en relief la grandeur de cette situation. Leur vie durant, elles prennent de l'élan. Chaque jouissance les prépare, chaque émotion les enrichit et, le moment venu de renoncer à tant d'illusions, elles se cabrent dans une suprême et furieuse horreur...

C'est alors, je crois, que les femmes trouvent la mesure définitive de leur génie, mais il ne convenait pas de retarder jusque-là le soin de porter sur elles un jugement que la critique littéraire a pu, seule, informer.

§

Memento. — *La Revue du mois* (10 février). — Sur Henri Poincaré : l'« Œuvre mathématique », par M. Vito Volterra ; « l'Œuvre Philosophique », par M. E. Boutroux. — « Sur la Littérature du Moyen-Age », par M. G. Truc.

Les Horizons (février). — Une scène du « Michel-Ange » de Fr. Hebbel.

La Phalange (20 janvier) termine la publication de « Gygès et son Anneau », la tragédie de F. Hebbel, et donne des extraits du journal et de la correspondance du poète allemand, choisis et traduits par M. A. Dreyfus. — Poèmes de Mme Elsa Koeberlé et de MM. Tonnelier, de Palandrie, H. Church. — Les « Lettres de la Brousse », de M. Robert Randau.

Les Marches de l'Est (10 février). — M. A. Dauzat : « La Question des langues en Suisse. »

Le Parthénon (20 février). — « Agathon et Jean Christophe », par M. J. Bury.

Le Correspondant (10 février). — « La Nouvelle question d'Orient » par X...

La Nouvelle Revue (15 février). — « La Dépopulation », par M. le Dr Gallois.

La Revue (15 février). — M. S. Monnier : « Le Guignol lyonnais. »

Le Feu (février) propose, par la plume de M. L. Giniès, l'érection d'un buste à Emmanuel Signoret. — La revue a ouvert une enquête sur ce sujet :

« Doit-on instruire les jeunes filles des devoirs de la maternité ?

« A quel âge ?

« Par quels moyens ? »

Mme Aurel répond avec autorité, Mme Brisson en sept pages, Mme Bouyer Karr, très sagement, Mme Renée d'Ulmès, par un juste commentaire d'une belle citation de M. Camille Mauclair ; — mais Mme Rachilde, dont le bon sens s'exprime volontiers en force, répond nettement ceci :

« Les meilleures mères sont *les femelles des animaux* et personne, heureusement, ne les instruit de leurs devoirs.

« En cherchant à développer un instinct par des moyens dits raisonnables ou prétendus scientifiques, on le dénature. »

La Revue libre (janvier) inaugure une nouvelle série sous la direction de M. Jehan Boireau, avec MM. Larroque, Dermée, Colomer, Dessambre, Féron et H. Jipe pour collaborateurs.

La Revue de Paris (15 février). — M. E. Boutroux commence une étude sur « Henri Poincaré ». — Mme de Noailles : « De la rive d'Europe à la rive d'Asie. » — « Hokusaï », par M. L. Aubert. — M. F. de Miomandre : « L'autre Théâtre. » — « La Schola Cantorum », par M. A. Gastoué.

La Revue critique (10 février). — M. Ch. Merki : « En passant à Courtrai. » — « Parny », par M. J. Bernard. — « Un renouveau de fantaisie chez les poètes », par M. H. Clouard.

L'Amitié de France (février à avril). — M. P. Lœwengard : « Les Magnificences de l'Eglise : la grâce. » — Mme Marie Noël : « Noël des vieilles filles. » — M. R. Mandraux : « Le Divorce. »

La Revue hebdomadaire (8 février). — Souvenirs de M. Alfred Capus. — M. Louis Madelin : « M. R. Poincaré. » — (15 février) « A l'auberge des Douleurs », conte par M. Francis Jammes. — « Le Carnaval italien d'autrefois », par M. Emile Magne.

La Renaissance contemporaine (24 février). — « Vendée », poèmes de Mme J. Perdriel-Vaissière.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le livre et l'insecte (*Le Temps*, 5 mars). — Abdul-Hamid au théâtre (*La Dépêche*, 3 mars). — Sur Paul Fort (*Paris-Journal*, 1er mars). — *L'Action d'art.*

Il n'y a pas que les bourgeois, les journalistes et les femmes qui soient les ennemis du livre, il y a aussi plusieurs sortes d'insectes qui se recrutent dans tous les ordres. Celui qui collectionne les livres et particulièrement les livres anciens, amasse des provisions pour maintes tribus « bibliophages ». Le livre moderne, à cause de la mauvaise qualité du papier qui est en grande partie de la terre de pipe, et, pour le livre de luxe, de la porcelaine, résiste bien aux insectes. Il se détruit lui-même par autophagie. Comme on voit des momies tomber en poussière au contact de l'air, les bibliophiles futurs verront s'évaporer le papier de tels de nos livres, quand ils auront l'idée d'en ouvrir la reliure. Mais il s'agit des insectes, des minuscules amateurs de livres. Voici ce que dit à leur sujet une note scientifique du **Temps** :

Le nombre des ouvrages édités annuellement est si grand que les bibliothèques sont encombrées par le torrent des publications nouvelles. Malheureusement, si l'on publie beaucoup, il semble bien que les livres modernes soient voués à une destruction rapide, non que les œuvres des contemporains le cèdent en valeur à celles de leurs devanciers, mais uniquement parce que les livres modernes sont essentiellement périssables. La

production intensive et le bon marché relatif ont provoqué dans la fabrication matérielle des volumes des négligences fâcheuses. Les produits chimiques, qui jouent un grand rôle dans la préparation du papier et de l'encre, sont, le plus souvent, imparfaitement neutralisés ou éliminés : ils continuent à réagir l'un sur l'autre, à se transformer sous l'action de l'air, de la chaleur et de l'humidité dans les rayons des bibliothèques. Combien d'ouvrages publiés, il y a seulement vingt ans, présentent déjà un papier jaunissant, cassant, qui commence à s'effriter, des caractères décolorés, rongés ! La décrépitude arrive; que restera-t-il de tous les volumes publiés actuellement, dans un siècle seulement ?

A cette action lente et contre laquelle il est difficile de lutter s'ajoutent les ravages causés par les insectes bibliophages, hôtes habituels des grandes bibliothèques où les documents sont rarement consultés et où la surveillance minutieuse est impossible. Les uns, tels que les sirex des meubles et des boiseries, rongent les livres pour se frayer un passage vers l'extérieur; les autres, au contraire, se repaissent du gluten et de l'amidon de la colle, de la cellulose du papier et du carton, du cuir des reliures.

Parmi les plus terribles bibliophages, il faut citer les vrillettes, coléoptères dont la larve taille dans l'épaisseur du volume de longues galeries de forme sinueuse et dont le diamètre rigoureusement constant rappelle le trou fait par une vrille, d'où leur nom, ou par un coup de fusil chargé de cendrée très fine.

Les vrillettes adultes ont la curieuse habitude de frapper des coups secs sur les volumes pour s'appeler mutuellement, et ces coups répétés, analogues au tic-tac d'une grosse montre, produisent une impression profonde dans le silence et la paix des vieilles bibliothèques. L'imagination populaire l'a traduite d'une manière expressive : c'est l'horloge de la mort.

Des névroptères communément appelés poux du bois et qui affectionnent particulièrement les lieux humides, accomplissent à l'aide de leurs mandibules très puissantes des ravages notables. Il en est de même des termites qui depuis quelques années ont fait invasion dans les bibliothèques de France, particulièrement dans les Charentes, à Agen, à Bordeaux. A la Rochelle ils ont tellement compromis les archives du département qu'on a dû renfermer les documents dans des boîtes de zinc.

Comment lutter efficacement contre tous ces ennemis ? Bien des moyens ont été proposés : injections et insufflations de liquides antiseptiques ou insecticides, mise en suspension dans l'atmosphère de vapeurs de sulfure de carbone, de benzine, etc. La meilleure solution consiste à lire les livres de sa bibliothèque ; de cette façon, les insectes ne peuvent y prospérer à l'aise, mais cette solution, pour radicale qu'elle soit, est bien inhumaine : que deviendraient les bibliothécaires s'ils étaient astreints à lire tous les livres dont ils ont la garde !

Et puis, cela va faire frémir les bibliophiles, un trou de ver dans un livre, c'est quelquefois joli. Cela est d'une esthétique si simple et si sûre !

§

Voilà comme les Turcs comprennent, ou du moins comme Abdul-

Hamid comprenait l'art dramatique. Cela aussi est d'une belle simplicité. C'est la **Dépêche** qui nous en informe :

On nous donne les « Pensées et Souvenirs » d'Abdul-Hamid sur la religion, l'instruction, la civilisation, les femmes, la guerre et l'art. Mais on ne nous donne pas ses idées touchant la littérature dramatique.

Je suis en mesure de combler cette lacune.

Un comédien fameux me racontait un jour qu'étant de passage à Constantinople il jouait *les Précieuses ridicules* au Palais impérial, devant Abdul-Hamid, ses femmes et les hauts dignitaires de la cour, lorsque, après le premier acte, il constata que le monarque avait quitté la salle, emmenant son harem. Seuls de vagues fonctionnaires étaient restés. Mascarille demanda des explications. Il lui fut répondu :

— Votre farce ennuie le sultan. D'ailleurs, il n'en est qu'une qui l'amuse. Apprenez-la et revenez ensuite. Elle s'exprime par gestes. Et voici la chose :

« Un gros homme entre avec un panier contenant des provisions de bouche. Il s'assied par terre, mange et se verse à boire. Arrive un autre homme, vêtu de blanc, le visage enfariné, qui vide le verre en cachette et s'enfuit. Stupéfaction du gros homme portant le verre à ses lèvres de n'y rien trouver. Il le remplit derechef. Mais nouvelle intervention de l'homme blanc qui répète la scène précédente, surprise nouvelle de l'homme gros quand il veut boire... Et le jeu recommence jusqu'à ce que le sultan fasse signe qu'il en a assez. Alors, pour finir, le volé rosse le voleur. Et le rideau tombe.

« Voilà. C'est simple. Mais notre auguste souverain rit à mourir. Jamais il ne se lasse de ce spectacle, et il n'aime pas qu'on lui en serve un autre... »

Je rappelais ici dernièrement l'opinion de Théophile Gautier sur le théâtre, — à savoir qu'il ne devrait y avoir qu'un vaudeville auquel on apporterait quelquefois de petits changements.

A ce vaudeville-modèle, Abdul-Hamid préfère la pantomime du cirque. Mais plus absolu que Gautier, il n'accepte même pas les « petits changements ».

§

Voici le début et la conclusion d'un article de M. Romain Rolland sur Paul Fort, « à l'occasion de son choix de *Ballades françaises* ». C'est extrait de **Paris-Journal** :

Notre pays et notre temps sont bien heureux. Les ingrats ne s'en doutent guère ! Ils jouissent de la plus belle floraison lyrique que notre terre ait vue depuis des siècles. Le grand jardin de France a refleuri. Le vent frais du printemps a passé « sur la terre amoureuse »...

. . . . . .

Tout le parfum séculaire de cette terre française s'exhale, à nouveau, de cette jeune poésie, où flottent, par instants, les esprits de Villon, de Ronsard, de Baïf, et du jeune Racine, et de nos charmants petits-maîtres amoureux et narquois du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle et le génie populaire de cette race fine, sensuelle, affectueuse, railleuse... L'aimable

visage fantasque et mobile de ce gentil Gaulois !... La langue est harmonieuse, comme l'âme ; et, comme l'âme, elle est libre... « *Reste libre, c'est là ta première noblesse...* » Le libre rêve, le soleil intérieur de notre libre race, qu'aucun maître n'asservira jamais... Louée soit la bonne terre qui, après tant de siècles, fleurit encore de tels rêves ! Et que ces rêves embaument la Vie de notre race ressuscitée ! Je ne sais pour quelle action nouvelle notre peuple s'arme en ce moment ; mais quels que soient ses destins et les luttes qui l'attendent, qu'il emporte au milieu des combats ce bouquet de fleurs printanières et l'âme libre et claire qui s'exprime en ces beaux chants !

L'article est d'ailleurs presque tout en citations. C'est une méthode qui ne réussirait pas avec tous les poètes. Il est souvent moins délicat de proclamer leur génie que de le prouver.

§

L'Action d'art est un Journal, pas encore quotidien, mais qu'il serait agréable de voir tel, car il défend la liberté et la beauté si maltraitées par la vie. J'y trouve, à propos de l'attentat administratif contre le monument d'Oscar Wilde au Père-Lachaise, de bonnes réflexions signées : Atl.

Personne, en pleine possession de son équilibre sexuel, ne peut se « froisser » devant le symbole de la virilité. M. Delanney plaide pour un état maladif de la conscience, mais nullement pour un droit moral.

La simple nudité d'un organe n'est pas un attentat à la pudeur publique. Qui a dit à l'ignorance bureaucratique du préfet de la Seine que, dans un lieu consacré à un culte, on ne peut présenter en image l'organe humain de la reproduction ? Car c'est là, au fond, la seule raison de cette interdiction. Sûrement les clients de M. Delanney sont des catholiques bretons ou espagnols — gens barbares — qui n'ont d'yeux que pour pécher.

Je vous en prie, promenez-vous un peu sous les voûtes de la Sixtine où messieurs les curés, créateurs de *toutes morales*, se recueillent pour honorer leur Dieu. Là, vous verrez l'organe générateur d'Adam et des saints, puissant et beau, capable d'en finir avec l'hystérisme de *certaines familles*, se dessiner avec un grand réalisme jusque sur l'autel sacré.

Qui a jamais protesté contre les attitudes érotiques des satyres et des nymphes qui font cercle dans la tombe du Palajolo, dans la chapelle du Saint-Sacrement, à Saint-Pierre, contre la licence des mosaïques de San Marco de Venise ou contre les réalismes des bas-reliefs de la cathédrale d'Orvieto, ou les exagérations des gargouilles des cathédrales gothiques ?

Où est la logique ou la justice du préfet de la Seine, qui veut détruire une forme nue dans un cimetière et qui tolère d'autres formes nues dans les édifices et sur les places publiques et même dans d'autres cimetières ?

Il y a là un parti pris inspiré par Lépine-le-Pudibond, à l'abri de la jésuitique sagesse d'esthètes anonymes. M. Delanney a signé un document qui, par son esprit et sa forme, appartient au Saint-Office.

Puis beaucoup de choses, des réflexions de M. Banville d'Hostel sur la sensibilité, d'où celles-ci :

La sensibilité est le premier argument de ma connaissance.

Par la sensibilité, je communique avec le monde qui est en moi et avec l'univers qui s'étend au delà de moi.

Le royaume de l'homme est égal aux dimensions de sa sensibilité.

Tout jugement n'existe qu'à partir de notre sensibilité.

Notre sensibilité peut être illogique, capricieuse et contradictoire.

Les richesses contradictoires de notre sensibilité sont pour la direction de notre entendement comme autant de lampes dans la nuit.

C'est très bien : la sensibilité est primordiale et personnelle. C'est elle qui donne à l'intelligence sa forme et sa valeur.

R. DE BURY.

THÉATRE

Théatre Bobino : *Le Malade imaginaire*, comédie en 3 actes, de Molière (28 février).

Plaignons les gens qui ne connaissent le théâtre que par les scènes distinguées, vantées, dont il est bien porté d'être le spectateur assidu : Comédie-Française, Vaudeville, Renaissance, Gymnase, etc. Ils ne connaissent pas le vrai théâtre. Ils n'ont là, dans les pièces qu'ils écoutent, comme dans les acteurs qui les jouent, qu'un théâtre de convention, de mode, inventé quelquefois jusqu'à la pire invraisemblance, guindé souvent jusqu'à en être glacé. Théâtre de société, où la franchise et la vie manquent dans la salle comme sur la scène. Quelle différence, j'imagine, avec le théâtre à son origine ! Ce devait être alors une distraction essentiellement populaire, — les œuvres qu'on représentait étaient d'ailleurs d'un caractère très populaire. Les acteurs et les spectateurs se connaissaient. Il y avait entre eux une familiarité que la représentation interrompait à peine. Qui sait ? le premier acteur fut peut-être un loustic diseur de plaisanteries et faiseur de bons tours, adroit à imiter ses camarades, et qui les amusait par son verbiage et ses farces. C'est la tragédie, surtout la tragédie de Corneille et de Racine, qui a dû donner ensuite à notre théâtre cette pompe de commande, ces belles manières apprises, ce débit solennel si loin de la vie et de la vérité. Et dame, à entendre de si belles choses, et dites par des personnages si distingués, le public, de son côté, apprit à les écouter comme des choses surnaturelles, dans la timidité, le respect et le silence. Je songeais à cela, l'autre soir, au Théâtre Bobino, où j'étais venu pour voir jouer *le Malade imaginaire*. Bobino, la rue de la Gaieté, le Théâtre Montparnasse ! Que de souvenirs aussi me revenaient d'un temps qui commence à être loin ! Seigneur ! déjà près de trente années ! Est-il possible ? Je regrettais de

n'avoir pas amené avec moi mon vieil ami Van Bever. Lui aussi il aurait pu se rappeler bien des choses. Nous habitions alors ensemble rue Monsieur-le-Prince, une unique chambre au sixième, par l'escalier de service, « notre escalier », car nous étions les seuls locataires de cet étage. Nous vivions là l'existence de deux jeunes gens fort occupés à ne pas faire grand'chose, passant notre temps à bouquiner sur les quais ou sous les galeries de l'Odéon, à boire du café ou à dormir. Nous n'étions pas riches, et les distractions étaient rares. En avions-nous besoin, d'ailleurs ? Aussi moqueurs l'un que l'autre, tout nous était amusement. Van Bever se rappelle-t-il cet écriteau qu'il y avait à la fenêtre d'une concierge, rue de l'Ancienne-Comédie : GRAND LOCAL A LOUER. Il sut un jour s'y prendre assez adroitement muni d'un morceau de charbon, pour transformer l'L de *local* en B, et on put lire, pendant plusieurs jours, cet écriteau ainsi modifié : GRAND BOCAL A LOUER. La concierge le raccrochait chaque matin sans s'apercevoir de rien. Mais notre meilleure distraction, c'était le Théâtre Montparnasse, où nous allions chaque semaine. Le directeur, M. Hartmann, était un vieux camarade à mon père. De même, l'administrateur, M. Paul Albert. Une tante à moi, peut-être ma mère elle-même, dans leur jeunesse, avaient joué à ce théâtre. Je n'avais eu qu'à me présenter et à demander pour obtenir mes entrées. Nous en usions, je viens de le dire, très régulièrement. Chaque mardi, — comme l'abonnement à la Comédie-Française, — nous étions là, fidèles, à l'orchestre. C'est l'agrément de ces petits théâtres qu'ils sont à la fois théâtres de drame, de vaudeville, d'opéra-comique et d'opérette, et que, bien qu'ils ne jouent que des pièces consacrées, ils changent de spectacle chaque semaine. Oui, y jouerait-on même *Primerose*, le chef-d'œuvre de MM. de Flers et Caillavet, qui atteint en ce moment la 161e à la Comédie-Française, qu'on ne l'y jouerait que huit jours. Vous voyez l'avantage. Ainsi nous passions chaque semaine une bonne soirée. Qu'est devenue Mme Mary Fichet, qui tant nous enchantait dans l'opérette et l'opéra-comique ? Et Mme Malvina, si sombre et fatale dans les drames ? Et ces demoiselles des chœurs, pour lesquelles Van Bever était tout yeux ? Sans doute, vieilles et cachées, évoquent-elles leurs succès, comme moi ces jours de ma jeunesse. J'ai moins de souvenirs, je l'avoue, des pièces que nous vîmes ainsi. Quels en étaient les titres ? Que s'y passait-il au juste ? Je l'ai oublié. Je me rappelle seulement certains fragments de couplets que Van Bever passait tout le reste de la semaine à fredonner. Dans quel chef-d'œuvre du théâtre lyrique est celui-ci, par exemple :

C'est une idylle, voilà tou-out,
C'est une idylle, voilà tout,
Dans le goût

De Théocrite ou de Virgile,
C'est une idylle...

et celui-ci :

Qu'on-m'ap-por-te-mon parasol,
Mon parasol,
Car-vrai-ment-il-faut être fol,
Faut être fol,
Pour-s'em-bar-quer-sans parasol,
Sans parasol...

Van Bever, en les chantant, était impayable. Je dois d'ailleurs avouer que l'ambition d'écrire des jolies choses de ce genre avait fini par nous gagner. J'avais présenté Van Bever à M. Paul Albert, et un soir, à un entr'acte, il lui soumit le scénario d'une sorte de vaudeville que nous devions écrire ensemble, et qui fut, pour ainsi dire, accepté d'avance, comme lever de rideau. Helas ! c'est le propre de la jeunesse d'avoir beaucoup de projets et d'en réaliser très peu. Nous en restâmes au scénario, pas une ligne de ce vaudeville ne fut écrite, et nous ne connûmes pas la gloire d'être joués à Montparnasse. Je crois que Van Bever ne s'en est pas encore consolé. Je suis un peu comme lui, du reste. Il en est de l'esprit comme des autres dons de l'intelligence : c'est en entretenant celui qu'on a qu'on en a davantage. Ce vaudeville écrit et joué, nous en aurions sans doute écrit et fait jouer d'autres. Nous serions ainsi devenus les auteurs attitrés, pour les levers de rideau, du Théâtre Montparnasse. Nous nous serions même haussés jusqu'aux grandes pièces, peut-être ? Au lieu de cela... Van Bever est devenu un érudit. Il n'a pas son pareil pour exhumer des textes, ressusciter des auteurs, confronter les graphiques littéraires et retrouver les mille variantes d'un ouvrage. Je suis devenu, de mon côté, par le plus grand des hasards, critique dramatique. Nobles occupations, sans doute, et même assez fraternelles. Il déterre les livres et j'enterre les pièces. Mais se dire qu'on aurait pu être les Blum et Toché de la rue de la Gaieté ! Convenez qu'il y a de quoi s'attrister.

Le Théâtre Bobino a donc joué **le Malade Imaginaire** et c'est une idée dont il faut féliciter son directeur. Elle lui est venue, paraît-il, en voyant M. Antoine faire appel, pour jouer la pièce à l'Odéon, à des artistes de café-concert. Lui, ce sont tous les rôles qu'il a fait jouer par des artistes de ce genre. La distribution, à cet égard, mérite même d'être retenue. Elle n'est pas l'élément le moins pittoresque de cette innovation. Je la reproduis ici exactement d'après le programme.

ARGAN..... MM. Emile RHEIN, chanteur typique.
BÉRALDE..... MAINTZERT, chanteur de genre.

Cléante.....	Marius Reybas, comique de genre.
Thomas Diafoirus	Charley, chanteur typique.
Purgon.....	Albert, excentrique fantaisiste.
M. Diafoirus.....	Sarvey, ténorino bouffe.
M. Bonnefoi.....	Avenière, chanteur à voix.
M. Fleurant.....	Lorand, comique troupier.
Toinette.....	Mlles Lolita, chanteuse de genre.
Béline.....	Berthe Delny, diseuse à voix.
Angélique.....	Rosaberth, diseuse de genre.
Louison.....	La petite Renée Pré.

Tous ces artistes avaient auparavant tenu leur place dans une partie de concert. Cela rendait encore plus intéressant de les voir ensuite tenir les rôles du *Malade*. Eh bien ! chez aucun, pas la moindre gaucherie. Un vrai naturel, au contraire, une excellente diction, — il faut de la diction pour qu'une chanson porte, — une très bonne tenue. Cela devrait donner à réfléchir aux gens qui n'ont d'admiration que pour les sociétaires de la Comédie-Française. On entend ces artistes dans des chansonnettes qui valent plus ou moins. Ils amusent. On les trouve drôles. On se rend compte de l'ingéniosité qu'il leur faut pour varier leurs effets, leurs grimaces, faire rire cette semaine comme ils ont fait rire la semaine précédente. Mais quoi ! On se dit : « C'est du café-concert, et du café-concert de quartier. Ce n'est pas très relevé. » Or, ces artistes savent fort bien dire du Molière, et porter le costume, sans rien perdre de leur aisance en changeant ainsi de partie. N'est-ce pas qu'ils ont du talent pour de bon ? Tentez donc l'expérience contraire avec ces messieurs de la Comédie-Française. Essayez de faire chanter à M. Silvain, par exemple, *Je repris mes sens*, que M. Sarvey chantait si drôlement l'autre soir à Bobino, ou à M. Mounet-Sully *La Valse à ma gosse*, dans laquelle M. Marius Reybas se fit si fort applaudir. Essayez, vous dis-je. Vous verrez. Ce sera lamentable. Ces messieurs exagèreront même la pitrerie. Les artistes de Bobino, eux, ont la finesse, grandement méritoire dans leur cas, de ne pas exagérer la bonne tenue.

Le public, de son côté, s'est fort amusé au *Malade*. C'est le public dont je vous parlais plus haut, familier, franc, habitué à ces artistes qu'il voit chaque semaine et qui font sa joie. Il prend presque part à la pièce, approuve, rit aux éclats, interpelle à demi les personnages. M. Charley, qui joua de façon si parfaite, extrêmement comique sans rien appuyer, paraît, entre tous, en être la coqueluche. Dès qu'il se montre, on l'interpelle, on lui demande de ses nouvelles. « Bonjour, Charlot ! » lui cria, l'autre soir, à côté de moi, un gamin qui avait bien cinq ans. Public populaire, oui ; théâtre populaire, oui, mais, qui sait ! le vrai public et le vrai théâtre, peut-être ?

Après *le Malade,* on est venu nous dire des vers. Pourquoi ne les liriez-vous pas ! Ils complétaient le mieux du monde la représentation.

AU PUBLIC DE BOBINO

POÉSIE DITE PAR M. MARIUS REYBAS

après la représentation du *Malade imaginaire.*

Voilà donc, cher Public, ce que c'est que Molière,
C'est-à-dire un auteur de verve familière,
Qui peut être chez lui (maintenant tu le sais,
La preuve est faite !) ailleurs qu'au Théâtre-Français.
Molière était du peuple ; et, loin des cours royales,
Né dans un vieux logis, sous les piliers des Halles,
D'une mère bavarde et d'un père fripier,
Ayant passé du coup de gueule au coup de pied,
Dès sa plus tendre enfance et, pour toute grammaire,
Ecouté les chansons dont le berçait sa mère.
Il l'adorait, ce peuple, et n'œuvrait que pour lui !
C'est pourquoi tu le vois glorieux, aujourd'hui.
Barbon quinteux, valet insolent, mauvais drôle,
Cocu, fâcheux, avare et, chacun dans son rôle,
Femelle ridicule ou médecin pédant,
Taquin habile à mettre le prochain dedans,
Grand seigneur, faux dévôt, malade imaginaire,
Il fouaille tout avec sa maîtrise ordinaire !
Car tout cela, pour lui, c'est les grands d'ici-bas,
Les riches, les puissants ; c'est tout ce qui n'est pas
Le bon peuple, sain et joyeux, qui, tel Dorine,
Simple, et pourvu de cœur autant que de poitrine,
Et comme qui dirait le bon sens sur la main,
N'y va point en oblique et par quatre chemins !
Donc, cher Public, on peut, sans se tromper, prétendre
Que tu sauras, tout comme un autre, le comprendre,
Le bon Molière, et ce qui donne quelque prix
A cet espoir... c'est que tu l'as déja compris !
Evidemment la troupe est ici moins choisie
Qu'au Français ou qu'à l'Odéon ! La poésie,
Le beau langage, le classique, et cœtera,
Ne sont point notre fait et peut-être on rira
De nos prétentions à jouer du Molière ?
Mais du moins, ô Public, si, troupe irrégulière,
S'essayant dans un genre où nous sommes nouveaux,
Pour la première fois (on vaut ce que l'on vaut !)
Dans ce modeste essai, nous avons su te plaire,
Quel autre compliment pourrait nous satisfaire !

MAURICE BOISSARD.

ART

Exposition d'Art décoratif (Manzi et Joyant).—Exposition annuelle du 2e groupe (Druet) — Exposition Henry Cross (Bernheim Jeune). — A propos d'une exposition d'art français à Zurich. — Expositions Deluermoz ; (Reitlinger), Maniewitch (Durand Ruel). — L'Œuvre libre (Devambez). — Exposition Charles Guérin (Druet). — La Société nouvelle (Georges Petit).

L'Exposition de l'art décoratif, galerie Manzi et Joyant, n'est pas uniquement consacrée à l'art décoratif et c'est un bien, car cette largeur de programme et cette nonchalance heureuse de définition permettent d'y admirer des dessins de Degas, et des Renoir, des Renoir légendaires, voisins des évocations littéraires de Fantin-Latour, des Venusberg tout à fait particuliers, azur et rose avec des essaims de petits amours autour d'une Vénus rose et potelée et d'un Tannhæuser pas trop mystique. On y revoit *la Marchande d'oranges*, *le Jardin rue Cortot*, et de même des frises décoratives de Renoir.

De grandes toiles de M. Auburtin, avec des cygnes, des danses, des nymphes, des bayadères, à côté d'un ensemble de M. J.-E. Blanche, des Nijinsky, des danseuses, des fleurs, un soir florentin de M. Maurice Denis, un beau Gauguin, des cartons de Puvis, des Henri Martin déjà très notoires, à qui font face des Albert Besnard de toutes époques et même franchement des plus anciennes époques. Un ensemble de tapisseries de Jules Chéret est là pour évoquer le plus aimable et le plus captivant des luxes de couleur, et quelque chose de très artiste, de libre, d'aisé et de facile à vivre et de joli rêve qui manque trop à beaucoup d'œuvres d'art décoratif. A la sculpture, des œuvres fort intéressantes de Mme Besnard, mais surtout une grande série de M. Bourdelle; ce sont de solides et archaïques mythologies, des statuettes souriantes, de beaux portraits ; il y a de la vie, il y a aussi du raidissement ; il y a un art très vigoureux ; de M. Jules Desbois, la célèbre femme à l'arc, qui est d'ailleurs un des meilleurs sourires de la sculpture actuelle. Il y a aussi quelques vitrines d'art décoratif avec de belles verreries de Lalique, des céramiques de Metthey, des objets d'art fins et variés de Mme Georges Reboux, des verreries amusantes et élégantes de M. Barbier, des étoffes brillantes et de grand goût de M. Waldraff et des modèles de Mlle Lalique qui donneront des étoffes imprimées avec de très ingénieux fouillis apparents ordonnés tout de même comme il sied à un beau travail d'art, et aussi de Mlle Moreau-Nélaton des faïences harmonieuses de lignes.

Chez Bernheim-Jeune, une exposition **Henry Cross**. On a tout dit sur la belle luminosité du peintre ; on a fait remarquer comment Cross a tourné vers la décoration et la fantaisie une technique que Seurat avait créée pour obtenir une transposition totale des réalités.

L'intérêt de l'œuvre d'Henry Cross s'accroît à cette exposition de la vigueur élégante de tant d'aquarelles. Il est très possible que la pratique du pointillisme, que cette analyse fidèle, complète, minutieuse de la lumière ait donné aux artistes qui illustrèrent cette technique une singulière agilité de notation. C'est un des plus jolis paradoxes *arrivés* de l'histoire de l'art contemporain (qui d'ailleurs en contient un certain nombre) que cette adhésion volontaire à une doctrine de peinture scientifique de plusieurs des artistes à la main la plus fougueuse, à la vision la plus rapide qui aient été. Peut-être faut-il qu'il en soit ainsi ! Peut-être est-il bon pour des artistes de jeter leurs premières qualités, leurs dons naturels, pour le modeler à un idéal hautain. En tout cas, avec leurs aquarelles et leurs dessins, les pointillistes ont pris pour ainsi dire une assurance, et les personnes qui blâment leur technique picturale sont forcées de s'incliner devant la saveur de leurs aquarelles, devant la variété et la force de leur vision et la précision de leurs exécutions rapides des sommaires ou parfois allusion à toutes en cent taches justes et bien disposées. La série provençale d'Henry Cross, ainsi donnée en joie de peindre et dans la fête de la lumiere, est une des belles choses de la peinture moderne. Elle est très variée, elle est très joliment lumineuse, avec, et tant mieux, de la fantaisie dans sa lumière ailée.

Chez **Druet**, un groupe de M. Paul Baignères très exact, d'un joli sentiment qui serait volontiers précis à la manière des primitifs et de Holbein, si n'était un soin particulier à engranger les vibrations lumineuses, des aquarelles de M. Desvallières, des dessins de M. Dethomas toujours excellents et solides, des paysages de M. Dufrénoy avec toutes les qualités de cette exécution rapide qui ferait volontiers dire, comme dans la ballade allemande, les montagnes vont vite, ou les rues vont vite, et l'aplomb tout de même est obtenu grâce justement à cette rapidité vertigineuse de la notation saisissant toute la fluidité de l'atmosphère. De M. Charles Guérin deux beaux aspects féminins, des esquisses amusantes de M. Marval, des dessins féroces de M. Rouault ; on voit là une vitrine où se trouvent réunies les plus belles reliures de M. André Mare. D'éclatantes fleurs sur parchemin blanc, des mosaïques aux couleurs de jardins d'été, d'un goût vif, généreux, neuf et bien moins traditionnel que ne le pense M. André Mare, ce qui n'est pas un reproche, car la tradition c'est bien, mais l'invention c'est mieux. En somme bonne exposition de quelques-uns des artistes qui comptent parmi les plus ardents. M. Druet va à gauche, il a invité M. André Mare et M. André Mare amènera ses amis, les cubistes, par le jeu fatal des choses et la puissance du temps qui marche.

Il faut d'ailleurs des cubistes à une exposition complète du jeune art français. Quant ils y sont, ils n'enchantent pas tout le monde,

mais quand ils n'y sont pas on sent bien que les dernières nouvelles manquent, et alors c'est arbitraire. Peut-on couper l'art français après M. Mauguin, ou après M. Friesz? pas plus qu'après M. Cottet ou même qu'après M. Gleizes, puisque tout continue. Amené à visiter une exposition d'*art français* installée à Zurich dans le bloc de marbre évidé qu'est le musée de cette ville, j'ai su que, parmi les visiteurs venus là pour bien savoir ce qui se fait en France, on regrettait un peu de ne pas voir les cubistes, et de ne pas avoir une notion nette de leur volonté d'art et de leur apport. Cette exposition d'art français était, comme toute les expositions à l'étranger, aussi bien que celles qu'on fait en France avec des éléments d'art étranger, partielle, ce qui se comprend, et partiale, ce qui se conçoit également; l'état d'esprit des organisateurs s'indiquait très large et très conciliant sauf sur ce point spécial; on y reconnaissait des préférences souvent énoncées; des avis souvent exprimés se retrouvaient au nombre de mètres de cimaise concédés à tels ou tels peintres. Pas un tableau d'ailleurs à cette exposition, pas une gravure qui n'apporte le plus beau témoignagne de l'activité de Paris et de la valeur de la nouvelle école impressionniste; mais il manquait un renseignement; pourquoi ne pas le fournir?

On conçoit d'ailleurs l'état d'esprit des étrangers devant une exposition d'art français. Ils veulent sans doute être charmés; ils veulent aussi être instruits. L'optique pour eux n'est pas la même que pour nous. Nous sommes forcément sensibles à Paris à une grande quantité de nuances dans la ligne générale de l'évolution esthétique; ces nuances, ce sont des talents particuliers que nous estimons, qui correspondent à une heure de Paris, à une heure de la ville, à une nouveauté du paysage ou de la vie. L'étranger est plus simpliste; ce qu'il cherche à connaître, ce sont les directions nouvelles de l'art français, et le talent du peintre, son habileté particulière l'intéressent moins que la nouveauté des façons de peindre. Pourquoi tant se borner? On ne supprimera pas les cubistes ni les futuristes par une simple omission.

Henri Deluermoz compte parmi nos bons animaliers. Il en avait fourni la preuve éclatante au dernier Salon de la Société Nationale. Son exposition à la Galerie Reitlinger se compose surtout d'études, tableautins ou dessins rehaussés; mais la plus brève de ces études s'impose à l'attention par une science profonde du mouvement et de l'allure de l'animal. Peut-être préférons-nous aux descriptions de fauves, les représentations plus familières d'animaux domestiques; mais lionnes ou taureaux ont forte allure et grande vérité.

De bons paysages présentent de vigoureux arbres et de calmes lignes d'horizon. D'Espagne, le peintre a rapporté un sonore retour

de féria, où le cheval gaiement pavoisé emporte majo et maja d'un pas vif et relevé. C'est une brillante évocation du soir de fête; une des meilleures choses d'ailleurs de cette exposition, avec cette image de vieux pâtre aux coteaux de Provence d'une savoureuse et neuve coloration.

A la Galerie Durand-Ruel un beau coloriste, M. **Maniévitch**, évoque des coins d'hiver russe, des villages sous la neige, présente de clairs paysages entrevus à travers des réseaux d'arborescence. C'est un nom à retenir, car c'est de l'excellente peinture.

A **l'Œuvre libre**, des Zuloaga de premier ordre, de bons Altmann, une belle série de M. Bauche, et des paysages charmants de M. Robert Mortier, très ensoleillés, très caractéristiques.

Chez Druet, une exposition considérable de M. **Charles Guérin**, des portraits très poussés, des nus d'un modèle parfait, d'éclatantes fêtes galantes. Les harmonies de M. Charles Guérin sont des plus savoureuses qui soient. L'art très synthétique de ce peintre n'obéit à aucune manie courante; c'est de la vie saisie dans la lumière et ce n'est point exagérer que de placer M. Charles Guérin parmi les tout premiers peintres de ce moment.

A la **Société Nouvelle**, d'admirables Raffaëlli racontent une Bretagne vivante et parée de lumière. A voir aussi des Henri Martin, des Le Sidaner nocturnes, d'orageux Cottet, des baigneuses de M. Lucien Simon, de belles pages de Morrice, La Touche, Claus, Baertsoen, Griveau, Ménard, Prinet, Ulmann; mais on reverra la plupart de ces toiles à la Société Nationale et il sera temps d'en parler plus longuement.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le sabotage de la *Vénus d'Arles*. — *Le Gladiateur* du musée d'Arles. — Au musée du Louvre : la nouvelle salle Barye ; dons au musée du Mobilier. — Le futur Musée Edouard Detaille. — Le nouveau musée arabe du Bardo, à Tunis. — Mémento bibliographique.

Depuis quelques semaines on peut voir dans la galerie des Antiques, au **Musée du Louvre**, exposé en pendant de la *Vénus d'Arles*, un second exemplaire, assez différent, de la célèbre statue : c'est un moulage de la *Vénus* avant les restaurations qu'on lui fit subir. A la séance de l'Académie des Inscriptions du 27 octobre 1911, M. Héron de Villefosse faisait part à ses collègues d'une découverte très intéressante faite à l'Ecole de dessin d'Arles par un jeune architecte, M. Jules Formigé : le hasard l'avait mis en présence d'un moulage de la *Vénus* exécuté sur l'initiative d'un archéologue local, Claude Terrin, avant le départ de la statue pour Versailles en 1684,

et la montrant sous son aspect primitif (1), telle qu'elle avait été trouvée, le 6 juin 1651, dans les ruines du théâtre antique. Or, c'est une tout autre *Vénus* que nous possédons aujourd'hui ; il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à confronter au Louvre le moulage exécuté d'après celui d'Arles et la *Vénus* elle-même. Lorsque la ville d'Arles offrit le chef-d'œuvre à Louis XIV, la statue était passablement mutilée. On jugea (c'était l'esthétique d'alors, et il n'y a pas si longtemps que les idées sous ce rapport ont changé) qu'elle ne pouvait décemment paraître à la Cour en cet état. Girardon fut chargé de la rendre digne de la Grande Galerie de Versailles, où elle devait figurer, et de rétablir les parties manquantes. Après avoir soumis au roi une maquette en cire, que Louis XIV trouva de son goût (2), il refit les bras et les mains en leur donnant arbitrairement (3) le mouvement et les accessoires qu'on leur voit maintenant — le bras droit en entier, avec la main tenant une pomme, l'avant-bras gauche tenant un miroir (aujourd'hui disparu), — puis l'extrémité du nez, deux morceaux de l'oreille gauche, ce qui flotte de la bandelette derrière la tête, un grand nombre de morceaux de la draperie, et l'extrémité du gros orteil droit. Malheureusement, là ne se borna pas son zèle. « Comme il fallait faire disparaître jusqu'à la trace des blessures reçues par le marbre au cours des siècles, les formes du corps furent amincies, les hanches aplanies, les draperies desséchées » et même, constate encore M. André Hallays, « le mouvement du cou a été modifié, la chevelure plus minutieusement travaillée, les lèvres diminuées; les joues ont perdu de leur rondeur, et l'expression du visage a changée (4). » Bref, rien, ou presque rien, ne subsista plus du caractère de l'œuvre primitive : comparez la tête, d'un style si noble et si grave, modelée par le sculpteur grec à la tête simplement jolie sortie du ciseau de Girardon, le torse plein de l'original, qui fait penser au *corpus solidum et succi plenum* que Racine vantait dans une lettre adressée de Provence à son ami La Fontaine comme un des caractères de la beauté des Arlésiennes, au torse gracile de l'œuvre retouchée. Le marbre fait vraiment pauvre figure à côté du plâtre, et l'on ne peut s'empêcher de maudire une pareille transformation qui, hélas! nous a fait perdre la plus belle statue antique sortie de notre sol (5). Heu-

(1) Sauf en ce qui concerne les seins, refaits grossièrement à la suite de mutilations dont le moulage fut victime en 1796, de la part de militaires de la garnison.

(2) *Mercure galant*, août 1684, pp. 319-321. — Voir tout le détail de cette histoire dans l'article de M. Héron de Villefosse : *Un moulage ancien de la Vénus d'Arles* (*Revue de l'art ancien et moderne*, 10 février 1912, avec reprod. de l'œuvre primitive d'après le moulage d'Arles).

(3) Certains auteurs pensent que le bras droit devait se relever pour arranger la chevelure.

(4) *La Vénus d'Arles* (feuilleton du *Journal des Débats* du 10 novembre 1911).

(5) Avouerons-nous notre étonnement de trouver chez un juge délicat tel que M. André Hallays, — que nous avons d'ordinaire tant de plaisir à suivre et que nous

reusement il nous reste, pour atténuer nos regrets, le moulage retrouvé à Arles ; mais c'est une pauvre consolation.

Ce sol d'Arles vient encore de nous livrer, ces temps derniers, d'intéressants vestiges de la civilisation antique, non certes une œuvre rivale de la *Vénus* et capable de nous la remplacer, mais une charmante statuette de bronze, haute de vingt centimètres, qui a été trouvée dans des fouilles exécutées par la Commission des monuments historiques sur la place de la Major, à l'est de l'amphithéâtre. Elle figure un gladiateur dans l'attitude du combat, son corps nu recouvert seulement du court jupon entourant les reins et le haut des cuisses, les jambes protégées par des lames de bronze et la poitrine par le bouclier quadrangulaire et bombé dit le *scutum*, la tête couverte d'un casque à mentonnière et à visière mobile, le bras droit armé d'un glaive à large lame. Cette pièce exceptionnelle a été déposée au **Musée d'Arles**. — En même temps, des fouilles reprises au faubourg de Trinquetaille, où l'on avait trouvé, il y a une dizaine d'années, la superbe mosaïque de *l'Enlèvement d'Europe*, qui est un des plus beaux ornements du Musée archéologique, ont mis à jour des substructions de villas romaines encore parées de mosaïques à dessins géométriques ou à décor floral dont l'une complète la mosaïque de *l'Enlèvement d'Europe*.

Revenons au **Musée du Louvre**. On y a inauguré le 13 janvier, dans le département de la sculpture moderne, la nouvelle salle consacrée aux œuvres de Barye, singulièrement accrues depuis quelque temps par suite d'importantes donations d'un amateur russe « ami du Louvre » résidant à Paris, et grand admirateur du maître français dont il possède une réunion incomparable d'épreuves, de modè-

avons si souvent applaudi lors de ses courageuses campagnes contre le vandalisme de notre époque — l'expression d'un sentiment bien différent (feuilleton du *Journal des Débats* du 21 février) ? Il n'est pas trop offensé, lui, l'ennemi juré des restaurateurs, par cette audacieuse réfection, et même, emporté par son amour du dix-septième siècle, il ne se tient pas d'admirer la « coupable et charmante » sculpture de Girardon : « Quel prodigieux tour de force ! quelle virtuosité ! avec quel art subtil a été conduite cette nouvelle taille du marbre ! Tout est amendu, le caractère même de l'ouvrage est changé ; mais les proportions n'ont pas été altérées. L'adroite métamorphose ! » Eh sans doute ! c'est ce qu'on peut appeler « un beau crime », accompli suivant toutes les règles de l'art ; mais, enfin, quelques circonstances atténuantes, basées sur les errements d'alors, qu'on puisse et doive lui accorder, n'en est-ce pas moins un crime de lèse-beauté, que cette destruction du caractère d'un chef-d'œuvre ? Girardon, en le perpétrant, et malgré tout le talent qu'il y a déployé, n'a pas agi autrement — M. Hallays lui-même fait ce rapprochement (*Journal des Débats* du 10 novembre 1911) — que nos architectes des monuments historiques infligeant leurs restaurations aux anciens édifices, refaisant les chapiteaux gothiques, relevant des ruines des théâtres antiques et y taillant des gradins neufs afin d'y jouer au XX^e^ siècle des pièces du XVII^e^. Et l'argument que tire M. André Hallays des variations du goût aux diverses époques pour « s'épargner de désolantes certitudes » (oh ! quel usage dangereux nos modernes restaurateurs ne pourront-ils pas faire d'une doctrine aussi renanienne !) n'empêche pas ce fait désolant et trop certain : que cette transformation a « déshonoré un authentique chef-d'œuvre de la sculpture grecque du IV^e^ siècle » (*ibid.*).

les et de maquettes. Après Rude et Carpeaux, Barye est ainsi glorifié — et c'était justice — comme un des plus grands sculpteurs du dix-neuvième siècle. Le jour où cet ensemble pourra être mieux mis en valeur et complété par la collection des petits bronzes exposés dans les salles Thomy-Thiéry et Chauchard, on aura alors pleinement la vision du génie de ce maître puissant. Au vieux fonds constitué par les grands bronzes qu'on connaît : *le Lion au serpent* du Salon de 1833, jadis placé sur la terrasse du bord de l'eau aux Tuileries, le *Centaure et le Lapithe*, le *Tigre au gavial* entré au Louvre en 1848, le *Jaguar dévorant un lièvre* acquis en 1852, viennent de s'ajouter, grâce à la libéralité que nous venons de dire, les modèles originaux en plâtre de cette dernière œuvre et de sept monuments importants qui montrent Barye modeleur non moins admirable du corps humain que des formes animales. Ce sont d'abord quatre groupes symbolisant *la Guerre*, *la Paix*, *la Force protégeant le Travail* et *l'Ordre réprimant les pervers*. Ces groupes avaient été commandés au maître par Lefuel, architecte des Tuileries, en 1854, pour décorer, au nouveau Louvre, les pavillons Daru, Denon, Colbert et Turgot. Barye, se plaignant un peu « qu'on lui apportât à manger quand il n'avait plus de dents », ne laissa pas d'y travailler avec ardeur. Ce sont ensuite les maquettes des deux jeunes hommes nus, assis et accoudés sur une urne, qui accompagnaient, au-dessus du guichet du Carrousel, le *Napoléon III* équestre en haut-relief, également exécuté par Barye, et remplacé, après sa destruction en 1871, par le *Génie des Arts* d'Antonin Mercié. Toutes ces figures, à l'échelle du tiers d'exécution, sont d'une grandeur de conception tout héroïque, qui les apparente, comme a remarqué M. P. Vitry, aux œuvres des sculpteurs grecs archaïques. On trouvera enfin dans cette salle le modèle original de la statue équestre de *Napoléon Ier*, en costume antique, érigée à Ajaccio. A cette précieuse collection on a ajouté quelques belles pièces récemment acquises : un groupe, *la Chasse arabe*, d'une très heureuse composition, et cinq études en plâtre d'animaux.

De leur côté, les salles du mobilier viennent de recevoir un somptueux meuble de salon donné par la légataire universelle de M. Chauchard, Mme Boursin, qu'il faut louer de ne s'être pas laissé tenter par les sommes considérables (on a parlé d'un million et demi) qui lui avaient été offertes pour cet ensemble. Ce mobilier, qui appartint successivement au baron Double (il fut vendu 110.000 francs à la mort de ce dernier), au baron S. de Gunsbourg, enfin à M. Chauchard (qui l'avait payé 450.000 francs), se compose de deux canapés et de dix fauteuils en bois doré, de style Louis XVI, dus à l'ébéniste Ph. Poirié, et recouverts de tapisseries de Beauvais : paysages et animaux d'après Oudry sur les sièges, et, sur les dossiers, sujets

champêtres à personnages d'après Boucher. Ce sont des pièces vraiment admirables.

On a placé dans la même salle 2, sur un bureau, une très belle pendule Louis XV offrant sur une terrasse de style rocaille un chameau accroupi supportant le cadran que surmonte un Indien tenant un parasol ouvert (1). Elle provient du ministère de la Guerre et a été envoyée au Louvre par M. Millerand, en même temps qu'un petit bureau Louis XVI très simple, signé Riesener, qu'on a mis dans la salle 4, et deux superbes fauteuils (placés salle 5) ayant fait partie du mobilier de Marie-Antoinette à Saint-Cloud : décorés, au sommet du dossier, de l'aigle autrichienne et de cornes d'abondance finement ciselées, ils sont revêtus d'une soie brochée, de couleur crème, à bouquets de fleurs et de feuilles de fougères, dessinée par Philippe de Lassalle dont une exposition fut organisée l'an dernier au Musée des Arts décoratifs. On retrouve la même tenture sur un petit canapé laqué blanc provenant aussi du ministère de la Guerre et qu'on a placé dans le petit cabinet suivant, précédant les salles des dessins. — Après ces envois successifs faits au Louvre depuis quelques années par les divers ministres, il n'y a plus que le ministère des Finances à posséder des meubles de semblable valeur provenant des anciennes collections de la Couronne. Il faut souhaiter — redisons-le encore — qu'ils en sortent à leur tour et que toutes ces pièces de mobilier, au lieu de rester exposées côte à côte, étiquetées comme des choses mortes dans des salles de musée, aillent un jour reprendre leur signification et leur vie dans des galeries ou des appartements de nos palais nationaux.

§

Nouveaux musées.

Le peintre **Edouard Detaille**, décédé au mois de décembre dernier, a légué à la Société de l'Histoire du Costume son hôtel et une somme de 200.000 francs destinée à remanier cet hôtel et à le transformer en musée. Le rez-de-chaussée sera consacré aux costumes militaires, dont l'artiste avait réuni une magnifique collection, et à certains souvenirs historiques, tels que la trompette du petit Roi de Rome, sa giberne et son jeu de loto; au premier étage seront exposées toutes les œuvres personnelles du peintre : tableaux, dessins, aquarelles, à l'exception seulement de celles qui seraient jugées par ses exécuteurs testamentaires indignes d'être montrées et qui devront être brûlées par eux.

(1) Reproduite dans le premier fascicule de 1913 de la revue *les Musées de France* (avec article de M. Carle Dreyfus). — On trouvera dans cette livraison, entre autres études sur de récentes acquisitions, un article de M. Léonce Bénédite sur l'*Espérance* de Puvis de Chavannes dont nous avons parlé dans notre dernière chronique, et la reproduction hors texte de cette belle œuvre.

Dans la première quinzaine de février a été inauguré à **Tunis** le nouveau musée arabe aménagé dans les dépendances du palais du Bardo. Trois salles et une galerie, décorées de revêtements en bois sculpté, en stuc découpé ou en faïence, qu'on avait recueillis dans les démolitions d'anciens édifices, renferment, mieux groupés qu'ils ne l'étaient jusqu'à présent dans le Musée Alaoui, les bijoux, tapis, armes, orfèvreries, cuivres, meubles, vêtements, miniatures, céramiques (parmi lesquelles une superbe série de carreaux en faïence provenant d'Asie Mineure), bref les productions en tout genre de cet art musulman aux inventions décoratives si riches et si variées.

Memento. — Nous avons plaisir à annoncer la publication du second volume consacré à Florence dans la belle collection des *Musées d'Europe* de M. Gustave Geffroy (*Florence :* II. Paris, Nilsson ; in-4, 172 p., av. 159 fig. et 42 planches; 15 fr.) Une nouvelle série de monuments et de chefs-d'œuvre défile sous nos yeux : c'est Or San Michele, l'église des corporations, avec les sculptures d'Orcagna, de Verrochio, de Nanni di Banco; le Carmine, avec les fresques de Masaccio, ce génie mort à vingt-sept ans, et celles du suave Masolino; le palais Ricardi, avec les exquises peintures de Benozzo Gozzoli; les Innocenti, avec les médaillons d'Andrea della Robbia; l'Annunziata, avec Andrea del Sarto; Santa Maddalena dei Pazzi, avec le Pérugin; Santa Trinità, avec Ghirlandajo ; San Lorenzo, avec Brunelleschi, Donatello et Michel-Ange; puis, les trois grands musées qui complètent les collections des Offices : le Bargello, musée de la sculpture florentine, comme la galerie de l'Académie l'est de la peinture ; le palais Pitti, où les Florentins, les Vénitiens, et Raphaël, Titien, Rubens, Rembrandt, nous émerveillent tour à tour, sans compter la galerie des *arazzi* avec ses tapisseries florentines, flamandes et françaises ; enfin les délicieux jardins Boboli. Et de cet amoncellement de chefs-d'œuvre, que plus de 200 gravures mettent sous nos yeux, le délicat critique qu'est M. Gustave Geffroy excelle à tirer la leçon d'histoire et de beauté qu'ils recèlent.

Nous avons jadis signalé ici (1) à l'attention des amateurs et des historiens la magnifique publication en fac-similé, entreprise par M. Victor Goloubew, des deux livres d'esquisses de Jacopo Bellini que possèdent le Louvre et le British Museum. Les dessins du Louvre avaient été publiés les premiers, — quoique le volume portât le n° II. Nous avons plaisir à annoncer aujourd'hui l'apparition de la 1re partie, c'est-à-dire des dessins du Musée Britannique (*les Dessins de Jacopo Bellini au Louvre et au British Museum :* 1re partie. Bruxelles, G. van Oest et Cie ; in-folio, 134 planches avec notices et 5 p. d'introduction ; 100 francs). Comme celui de Paris, le livre de Londres semble avoir appartenu, après la mort du peintre, à son fils Gentile. Tandis que celui du Louvre (trouvé à Constantinople au XVIIIe siècle) y fut sans doute laissé en 1480, lorsque Gentile quitta la cour du sultan, celui de Londres avait passé au frère de Gentile, Giovanni. L'Anonyme de Morelli mentionne ensuite sa présence en 1530 entre les mains du patricien Gabriel Vendramin de Venise, riche amateur

(1) V. *Mercure de France*, 16 mai 1909, p. 366.

d'art. Plus tard, il appartient à l'évêque de Vicence, puis au comte Bonoma Algarotti, puis, en 1802, au marchand Gianmario Tasso, enfin à Don Giovanni Mantovani. C'est en 1855 que le British Museum l'acheta, pour la somme de 400 napoléons d'or. Les esquisses qu'il contient furent probablement exécutées vers 1445; leur genre, leurs fréquentes analogies avec des œuvres des écoles padouane ou ferraraise entre 1440 et 1450, certaines compositions retraçant des événements de la cour de Lionel d'Este, enfin le filigrane du papier indiquent cette date. Jacopo, dans ce recueil, écrit son érudit éditeur M. V. Goloubew, a fixé avec son crayon ce que les chroniqueurs ferrarais ont rapporté jour par jour de « cette cour de Mécène où l'esprit gothique, allié à un humanisme encore naïf, créait une fleur d'art d'un charme tout particulier... Lionello aimait à jouir pleinement de la vie. Son esthétique raffinée le portait vers les choses rares et gracieuses. C'est cela que nous retrouvons en ces esquisses, où l'artiste se plaît à montrer des faucons de chasse, des léopards et des singes, à célébrer la vie heureuse des villageois, à représenter des combats de chevaliers en costumes antiques ou modernes devant des loggias richement ornementées ». A côté de ces études apparaissent des compositions religieuses où souvent le décor semble être des vues de Venise. On voit quel est l'intérêt de ce recueil. La reproduction qui nous en est donnée en fac-similés d'une fidélité impeccable nous rend sensibles, malgré les tons aujourd'hui pâlis de ces esquisses, leurs qualités savoureuses et délicates. Tous les amis de l'art et les travailleurs seront reconnaissants à M. Goloubew, à M. Marty, auteur de ces admirables planches, et à l'actif éditeur G. van Oest, d'un pareil régal.

Ce sont encore des dessins, et, cette fois, non plus simplement curieux, mais émouvants de toute l'ardente et profonde sensibilité qui s'y révèle, que nous apporte un recueil, premier d'une série de volumes consacrés aux dessins de Rembrandt (*Rembrandts Handzeichnungen*. 1ter Band : *Rijksprentenkabinet zu Amsterdam*. Parchim in Mecklemburg, Hermann Freise éd.; in-4, 57 planches avec 5 pages d'introduction ; 8 marks). Il y a longtemps que nous souhaitions voir rendues accessibles à tous, et non plus réservées seulement à une élite ou aux grandes bibliothèques comme est le recueil monumental de C. Hofstede de Groot, les feuilles où Rembrandt a tracé fiévreusement, au hasard de l'inspiration ou de ses observations, tant de figures toutes pénétrées d'humanité, tant de paysages éloquents par le sentiment qui s'en dégage. Un éditeur allemand a eu cette heureuse initiative et nous promet, en volumes peu coûteux (du prix de 10 francs chacun), la publication de tous les dessins du maître hollandais. Grâces lui en soient rendues! Chaque tome, consacré à une seule collection et précédé d'une courte introduction due à un historien autorisé, formera un tout à part. Le premier, qui vient de paraître, renferme tous les dessins conservés au Cabinet des estampes d'Amsterdam, soit 57, dont un douteux. Appartenant à toutes les époques de la vie de Rembrandt, ils traitent des sujets de toute espèce : épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, scènes mythologiques, figures isolées (parmi lesquelles l'admirable *Enfant dormant* que Rembrandt dessina sans doute d'après son fils Titus), scènes de genre, animaux, vues de nature (celles-ci particulièrement belles). C'est une jouissance infinie que d'observer la maîtrise avec laquelle, en quelques traits de

plume rapidement jetés, parfois rehaussés de lavis et formant des tableaux d'un relief saisissant, Rembrandt a su évoquer et faire vivre ses personnages, baigner de poésie les sites les plus simples. Un index fournit sur chacun de ces dessins tous les renseignements documentaires désirables, et une introduction de M. Karl Lilienfeld en donne un bref, mais substantiel commentaire. Il ne reste plus, maintenant, qu'à souhaiter la publication rapide des tomes suivants.

Nos lecteurs, à qui nous avons présenté naguère la monumentale publication de l'éditeur Hanfstaengl sur le Musée du Prado à Madrid, savent quelle est la richesse de cette galerie en chefs-d'œuvre principalement de Velazquez, de Titien, de Murillo, du Corrège, de Raphaël, de Goya, de van Eyck, de Petrus Christus, etc. Le catalogue officiel de ces œuvres, excellemment rédigé par M. P. de Madrazo, n'existait jusqu'à présent qu'en langue espagnole; aussi accueillera-t-on avec empressement la traduction française qui vient d'en être donnée (*Catalogue des tableaux du Musée du Prado*, par Don P. de Madrazo, 1re éd. française, trad. d'après la 10e éd. espagnole. Madrid, imp. de J. Lacoste, in-8, XLV IV-531 p., avec 100 gr. hors texte, 114 facsim. et 3 planches; 12 pesetas). Elle a été éditée avec tout le soin qu'on requiert maintenant pour ces ouvrages scientifiques: reproduction hors texte en photogravure des principales œuvres, fac-similés de signatures, etc. Ces documents, ajoutés aux renseignements très détaillés fournis sur chacun des 2.416 tableaux inscrits dans ce catalogue, enfin une notice historique sur la formation et l'accroissement de la galerie, feront vivement apprécier cet ouvrage par tous les travailleurs

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Un double succès pour le théâtre belge. — Un article de M. Horace van Offel. — Léopold Courouble : *Le Petit Poels* (Paul Lacomblez, éditeur, Bruxelles). — M. Edmond Glesener : *Monsieur Honoré* (Association des Ecrivains belges). — M. George Virrès : *Le Cœur timide* (Mertens, Bruxelles). — M. A. Th. Rouvez : *Le Capitole* (Association des Ecrivains belges). — Grégoire Le Roy : *Contes d'après minuit* (F. de Nobele, Bruxelles). — Mme Blanche Rousseau : *Lisette et sa Panfoufle* (Van Oest, édit., Bruxelles). — M. L. Cloquet : *Les Artistes wallons* (idem). — M. Paul Lambotte : *Les Peintres de Portraits* (idem). — M. V Beets : *Lucas de Leyde* (idem). — MM. Paul Lambotte et Arnold Goffin : *Thomas Vinçotte et son œuvre* (idem). — M Sander Pierron : *Guillaume Charlier* (idem). — Du même : *L'Ecole de la Côte d'Azur* (Vromant, Bruxelles). — M. Charles Henry : *Un drame du Temps de Philippe II*. — *La Double Surprise* (Editions de *la Plume*, Bruxelles). — Mort du peintre Eugène Smits.

Le Théâtre d'auteurs belges serait-il désenguignonné? Tout nous porte à le croire. *Baldus et Josina*, la pièce de M. Spaak, avait fini par faire sa trouée en dépit de la cabale et des gendelettres (car en Belgique la littérature française ne compte peut-être pas de pires ennemis que ceux qui se réclament d'elle avec le plus de tapage et d'intransigeance). Et voici même un réel succès littéraire pour ce théâtre belge, fondé non pas, comme le prétendaient la légion des suiveurs et « singistes » (ainsi que les appela Edmond Picard), pour encourager les pièces écrites en mauvais français ou en patois belge, mais pour

provoquer une utile et féconde décentralisation, afin de garantir au contraire plus de vitalité à la production française dans ce pays en favorisant l'éclosion d'œuvres françaises bien originales, répondant à la sensibilité, à la mentalité, aux mœurs, aux ambiances, aux traditions de la Belgique. En face des entreprises industrielles et des théâtres d'affaires ouverts aux pièces des bons faiseurs de vos boulevards et des auteurs à la mode parisiens ou parisianisés, on estimait à bon droit qu'il y aurait place pour un théâtre d'art consacré à des œuvres moins exclusivement écrites pour flatter la mode et faire de grosses recettes ; théâtre où la préférence serait accordée aux poètes et aux vrais artistes d'ici. *Le Mirage d'Or*, pièce en un acte de MM. Georges et Redan, deux tout jeunes auteurs, et *la Maison aux Chimères,* une œuvre grave, voire un peu désolante et pessimiste dans le mode d'Ibsen, mais hautement conçue, solidement construite, très vivante, très scénique et en même temps très littéraire, due à Mlle Marguerite Duterme, obtinrent non seulement un estimable succès de première, mais tinrent opiniâtrement l'affiche et défrayèrent la chronique durant près d'un mois. L'événement a prouvé une fois de plus que les écrivains français d'ici ont le don du théâtre tout comme de la poésie et du roman, et de plus qu'à côté du public rechigneur et morfondu, franchement ignare plutôt que blasé, il existe un public à la fois très averti et très réceptif prêt à encourager de sa présence et de ses applaudissements tout ce qui se fait de bien en Belgique et même par des Belges, — autrement dit que le public intellectuel n'est pas exclusivement celui qui s'affichait jusqu'à présent par pose plutôt que par intérêt aux premières du Parc et de la Monnaie. Au Parc les habitués de la maison ont beau bonder le théâtre national, le jour est proche où on se passera très avantageusement de leur présence. Déjà, au théâtre de la Monnaie, nos nationaux connaissent de pleines chambrées. La reprise de *la Fiancée de la Mer* et de *Milenka*, un opéra et un ballet de feu le compositeur national Jan Blockx, a été accueillie par une foule aussi élégante qu'enthousiaste. Oiseaux de mauvais augure ou batraciens embourbés dans les marécages du préjugé, de la routine et de l'inertie en auront donc été pour leurs croassements ou leurs coassements! C'est à cette engeance dont l'influence fut toujours si néfaste et si déprimante chez nous, mais dont notre bon peuple un peu timoré et rassis s'exagérait l'importance et la compétence, que s'adressait récemment encore, en un cinglant article dans la *Chronique*, **M. Horace Van Offel**, un de nos meilleurs conteurs. Il flétrissait de bonne encre ces sinistres dénigreurs, particuliers, hélas! à notre bonne Belgique, hostiles *a priori* et d'instinct à n'importe quel geste tenté ici « en faveur d'une vie nationale plus intelligente, plus digne, plus fière, qu'il s'agisse de travailler à l'amélioration de

notre état moral ou matériel, de créer une armée ou un... théâtre, une marine de guerre ou marchande, de favoriser nos commerçants, nos industriels, nos artistes, nos savants, de nous agrandir enfin de quelque manière que ce soit par nos mérites et nos actions. » Et M. Van Offel nous montrait toute généreuse et haute initiative « attaquée de toutes parts, rongée, gâtée bêtement, comme une de ces grappes de raisin que le généreux soleil du midi ne peut sauver des ravages du phylloxéra. Heureusement, grâce à quelques esprits courageux tels que MM. Edmond Picard, Rency, Van Offel, qui rallient à leur nationalisme bien compris de plus en plus d'adhérents et qui rappellent enfin les Belges apathiques et jouisseurs à plus de conscience et de dignité, il semble que l'on pourra conjurer les progrès de ce phylloxéra et arracher enfin nos beaux et fertiles vignobles aux pires des vermines et des parasites.

Abondance de livres. Il y en a même trop pour que je puisse leur accorder l'importance qu'ils méritent.

Voici **le Petit Poels**, de M. Léopold Courouble. Fidèle à ses autochtones du cœur de Bruxelles, il nous trace des figures bien sympathiques ou nous présente des personnages comiques sans tomber dans la charge. Il mêle ce gentil monde à des aventures dont la saveur locale ne diminue en rien la portée générale et universelle, la signification la plus largement humaine et vivante. Comme les ouvrages antérieurs de M. Courouble, ce livre prouve une fois de plus que nos Belges peuvent se servir d'un français impeccable pour nous intéresser à la mentalité des simples Bruxellois ou nous décrire avec ferveur les milieux et les décors d'ici.

Dans **Monsieur Honoré**, M. Edmond Glesener raconte avec beaucoup d'élégance, de finesse, d'humour discret et d'observation agréablement satirique les aventures peut-être un tantinet longuettes d'un découpeur de viande aux halles de Liège, bellâtre, tape-dur, solidement bâti, impulsif et roublard, homme à femmes, qui se sert de ses avantages pour se hisser jusqu'aux plus hauts échelons de la société bourgeoise, parmi les notables, les capitalistes, les officiers de garde civique invités aux bals de la Cour.

Dans **le Cœur timide**, M. Georges Virrès nous initie à l'existence en somme assez médiocre des hobereaux de son pays de Limbourg, dont les occupations se partagent entre la chasse, l'élevage et la galanterie, voire un peu de propagande électorale, de dilettantisme et de flirtage sentimental.

M. A. Th. Rouvez, dans **le Capitole**, se révèle un écrivain satirique de la meilleure lignée. Fonctionnaire, il nous parle en connaissance de cause du monde des ronds-de-cuir, depuis leurs chefs, les Excellences, jusqu'au plus infime huissier ou saute-ruisseau. Et cela avec bonne humeur, sans acrimonie, en demeurant dans

les généralités ; en vous faisant voir des types et non des portraits.

Le vent est à l'humour et à la satire plutôt qu'au sentiment et à la fantaisie romanesque, serais-je tenté de croire, à en juger par ce dernier déballage de livres. Voici encore les **Contes d'après minuit**, où un de nos plus exquis poètes, Gregoire Le Roy, fait concurrence à son tour aux railleurs, aux pince-sans-rire, et aux narquois. Ils sont vraiment impayables, ces contes ; l'un surtout, *les Vrais cheveux de Napoléon*, est un chef-d'œuvre dans son genre; j'ajouterai que le livre se présente très coquettement et qu'il est agréablement illustré par M. Stan Van Offel.

Et, encore, tout un ballot d'albums ou d'ouvrages d'art édités par la maison Van Oest, aussi réputée par son goût que par son activité. C'est d'abord **Lisette et sa Pantoufle**, un de ces contes pour enfants dans lesquels la fantaisie et la verve de Mme Blanche Rousseau trouvent à s'appliquer de la façon la plus brillante, et que Mme Madeleine Franchomme a illustrés avec non moins d'entrain et de souplesse ; M. L. Cloquet, professeur à l'université de Gand, nous parle des **Artistes Wallons** avec autant de sympathie que d'érudition ; M. Paul Lambotte, très documenté, ajoute des aperçus nouveaux et de piquantes anecdotes à son étude des **Peintres de Portraits** (collection de l'art belge au XIXe siècle) illustrée de nombreuses reproductions ; M. V. Beets enrichit la « collection des Grands Artistes des Pays-Bas », d'un très intéressant et très approfondi **Lucas de Leyde**, copieusement illustré aussi ; MM. Paul Lambotte et Arnold Goffin consacrent un magnifique ouvrage de grand format au statuaire **Thomas Vinçotte**, artiste d'une si haute probité à qui nous devons des groupes et des frontons éminemment décoratifs, et des bustes de réelle aristocratie ; M. Sander Pierron voue tout un livre à un autre de nos bons sculpteurs, **Guillaume Charlier**.

Chez Vromant, M. Pierron, décidément le plus fécond, le plus actif en même temps qu'un des plus autorisés de nos critiques, a fait paraître un travail de nature à intéresser spécialement le public français : **l'École de la Côte d'Azur**, dans lequel il étudie l'action des primitifs néerlandais sur les vieux peintres de la Basse-Provence.

En fait de théâtre publié, je reçois **Un drame au temps de Philippe II** et **la Double Surprise**, deux pièces de M. Charles Henry.

Notre monde de peintres a été douloureusement affecté par la mort d'**Eugène Smits**, artiste qui se recommandait non seulement par son admirable métier, son coloris, son dessin, son souci de composition, mais encore par le choix et la beauté de ses modèles. En ces temps de réalisme trivial et de barbouillage impressionniste, il préservait le culte pour une humanité de formes harmonieuses et de

visages avenants. Il nepeignaitd'hommes et de femmes que ceux en qui les païens auraient incarné leurs dieux. Des tableaux comme **Rome** et son **Cortège des saisons** demeureront parmi les plus beaux de l'Ecole Belge.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Mrs Paget Toynbee : *Lettres de la Marquise du Deffand à Horace Walpole, (1766-1780)*, 3 vol. 63 s., Methuen. — Memento.

La correspondance de Mme du Deffand avec Horace Walpole fut connue par l'édition anglaise de 1810, que publia anonymement Miss Mary Berry, la dernière amie de Walpole. C'était un recueil de 348 lettres dans le français original, avec notes en anglais. Le succès des quatre petits volumes fut considérable et éclipsa presque, dit-on, l'intérêt de la campagne de Napoléon en Russie. L'édition française, avec notes en français, préparée par M. Artaud de Montor, parut en 1811, avec ce titre : « *Lettres de la Marquise du Deffand à Horace Walpole, depuis Comte d'Oxford, écrites dans les années 1766-1780*. Publiées d'après les originaux déposés à Strawberry Hill, Paris chez Treuthel et Wurtz, 1811, 4 vol. in-8. » Une « nouvelle édition corrigée » parut l'année suivante chez les mêmes éditeurs, mais ni l'une ni l'autre ne reproduisait fidèlement le texte de Miss Berry, malgré les assertions de M. Artaud, qui paraît n'avoir pas été de bonne foi. Deux éditions parurent encore en 1824 et 1827, avec une notice nouvelle sur la vie de l'épistolière et des notes revues ; mais on ne restaura pas les passages supprimés, au contraire, on en omit d'autres, confirmant ce qu'avait dit Brunet de la précédente édition qu'elle avait été « revue et mutilée par les soins de M. Artaud ». En 1859, dans sa *Correspondance inédite de Madame du Deffand*, le marquis de Sainte-Aulaire donna cinq lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole, non comprises par Miss Berry dans son choix de 1810 ; on les retrouve dans les éditions augmentées de 1866 et de 1877.

Une cinquième édition parut en 1864 en deux volumes, et fut réimprimée la même année, avec des avant-propos et notices diverses, dans l'une desquelles M. J.-F. Barrière, directeur du *Journal des Débats*, révélait que la notice signée A. T., qui préfaçait l'édition de 1824, était d'Adolphe Thiers. A part une phrase vraisemblablement omise par inadvertance, tous les passages supprimés dans les éditions précédentes étaient rétablis, mais on ôta un passage qui avait paru dans toutes les éditions antérieures, et les lettres du marquis de Sainte-Aulaire n'y figurent pas.

La sixième et dernière édition des lettres de Mme du Deffand

à Horace Walpole est celle que M. de Lescure publia chez Plon, en 1865, en deux volumes qui contenaient aussi des lettres adressées à d'Alembert, Voltaire, Montesquieu, le président Hénault et d'autres. Bien qu'il affirme n'avoir fait aucune suppression et avoir rétabli les passages omis précédemment, l'édition de M. de Lescure est aussi défectueuse que les autres et elle ne contient pas non plus les lettres publiées par M. de Saint-Aulaire.

Pendant un siècle, on connut 353 lettres ou fragments de lettres adressées par Mme du Deffand à Horace Walpole, et l'on ne s'attendait guère à voir augmenter ce nombre, car le marquis de Saint-Aulaire avait écrit que Miss Berry, en lui donnant les originaux des 5 lettres qu'il publia, lui avait assuré que tout le reste avait été détruit. Malgré cette assertion, répétée dans la réédition de 1877, les lettres n'étaient pas détruites. Peu après avoir publié son édition, Miss Berry, à la date du 16 août 1810, relatait dans son « journal » qu'elle avait replacé « tous les papiers Du Deffand dans leur boîte primitive qui doit rester ici », c'est à-dire à Strawberry Hill. Ils durent y rester jusqu'en 1842, année où le propriétaire, le comte Waldegrave, vendit tout ce que contenait l'immeuble. Les papiers furent acquis pour 157 livres sterling par l'excentrique David Ochterlony Dyce-Sombre, à la mort de qui, en 1851, ils passèrent à sa veuve, petite-fille de l'amiral lord Saint-Vincent, qui les légua à son neveu Mr W. R. Parker-Jervis, de Meaford, près Stone, dans le Staffordshire. C'est là que Mrs Toynbee les découvrit par hasard, il y a quelques années, alors qu'elle recherchait des documents nouveaux pour une édition complète de la correspondance d'Horace Walpole.

Ce fut une merveilleuse trouvaille. Les papiers ficelés en désordre par liasses mal assorties comprenaient, outre ce qu'avait publié Miss Berry en 1810, un grand nombre de lettres écrites à Mme Du Deffand, dont la plupart avaient été publiées, entre autres une quantité de lettres de Voltaire. De plus, les paquets contenaient quinze lettres en français adressées par Horace Walpole à divers correspondants : sept à Mme du Deffand, quatre à la duchesse de Choiseul, deux à la comtesse de Forcalquier, une au président Hénault et une à la comtesse de Viry.

Un rapide examen des lettres de Mme du Deffand à Walpole permit de constater que le plus grand nombre étaient inédites, et bien mieux, on s'aperçut vite qu'une grande partie des lettres qu'on croyait jusqu'ici complètes n'étaient en réalité que des extraits, les originaux étant biffés, page après page, à l'encre. Ce détail indique que Miss Berry traita fort irrespectueusement ses manuscrits ; elle parle bien, dans son *Journal*, de porter les lettres aux éditeurs « afin qu'on les transcrive pour les imprimeurs », mais Mrs Toynbee déclare que l'état des originaux choisis prouve que ce sont les lettres elles-

mêmes, et non des copies, qui servirent aux compositeurs. En deux cas, au moins, Miss Berry a combiné en une seule lettre deux portions de lettres différentes, et, somme toute, il ressort qu'elle n'a guère imprimé qu'un tiers des matériaux à sa disposition. Le chiffre total des lettres conservées est de 838 ; Miss Berry en a publié 348, dont 52 seulement sont entières ; jusqu'ici on n'en connaissait que 57 dans leur intégrité, en comptant celles du marquis de Sainte-Aulaire ; 296 avaient été imprimées en partie, et 485 n'ont jamais été publiées.

La totalité de cette correspondance vient de paraître à Londres en trois gros volumes, dont la page de titre porte : « **Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole, 1766-1780.** Première Edition complète augmentée d'environ 500 Lettres Inédites Publiées d'après les Originaux, avec une Introduction, des Notes, et une Table des Noms, par Mrs Paget Toynbee, Editeur des *Lettres d'Horace Walpole.* » La présente édition contient 838 lettres, dont toutes, sauf une demi-douzaine environ, sont complètes. Elle contient aussi dix lettres, dont une seulement a été publiée en partie, écrites à Horace Walpole par Wiart, le secrétaire de Mme du Deffand, pendant la maladie et après la mort de cette dernière.

Mrs Paget Toynbee recopia elle-même, avec un soin scrupuleux, les lettres retrouvées et elle collationna de même sur le manuscrit original les lettres précédemment imprimées, à l'exception de neuf lettres dont les originaux ont disparu. Elle passa plusieurs années à ce labeur, et quand une mort prématurée l'interrompit, le travail était presque achevé. « La douloureuse tâche de compléter son œuvre » a incombé à son mari. Les « Notes sont presque entièrement de Mrs Toynbee qui avait aussi préparé pour l'introduction une esquisse des notices sur Mme du Deffand et Horace Walpole, une table des lettres et, pour la Table des noms, une liste des personnes mentionnées. » Dans les notes on a intercalé sept lettres de Walpole à Mme du Deffand, déjà données dans les 16 volumes des *Lettres de Walpole*, rassemblées par Mrs Toynbee (1903-05). Onze autres lettres de Walpole à son amie, récemment découvertes à Paris, et communiquées par M. Van der Vrecken de Bormans, figurent aussi pour la première fois dans les notes. Ces lettres ne sont pas les moins curieuses ; elles permettent de connaître mieux le personnage qu'était Walpole, ce correspondant timoré, affligé d'une si étrange peur du ridicule ; c'est tout ce qui reste de la correspondance de quinze années avec Mme du Deffand. Dans l'introduction, on explique les raisons qui font croire que les lettres de Walpole ont été détruites, encore qu'on parle seulement de leur destruction présumée, mais des plus probables néanmoins. Il devait y en avoir environ 800, et, à en juger par les fragments qui restent, ces lettres en français, malgré leurs incorrections

de langue, possèdent le charme et l'esprit des lettres que Walpole écrivit en anglais ; on ne peut que regretter vivement leur perte.

Après ces détails bibliographiques, nous n'avons plus le loisir de retracer l'histoire de la marquise aveugle et de son correspondant ; du reste, qui ne la connaît? Ces cinq cents lettres inédites ne modifient aucunement la physionomie morale de Mme du Deffand ; il n'y a rien à changer au profil précis et joli qu'a tracé d'elle M. Lanson dans ses *Lettres choisies du XVIIIe siècle*, non plus qu'au magistral portrait fait par Sainte-Beuve dans ses *Causeries du Lundi*. Toutefois, il était nécessaire que toute cette correspondance fût publiée ; c'est une source inépuisable de détails historiques, de traits de mœurs, de propos spirituels, de « rosseries » du temps, dont la lecture est toujours captivante, car la marquise et Walpole avaient autant d'esprit et de rosserie l'un que l'autre, et c'est sans doute ce qui les rapprocha. Ce monumental ouvrage en trois volumes a été publié par l'éditeur Methuen, qui lui a donné tous ses soins.

Memento. — Derniers volumes parus dans la collection Tauchnitz : *The Promised Land*, par Mary Antin, une israélite russe émigrée en Amérique, remarquable ouvrage dont nous avons rendu compte précédemment; *The Grip of Life*, par Agnes et Egerton Castle, roman en deux volumes ; *Mary Pechell*, par Mrs Belloc-Lowndes, joli récit d'amour et de mystère ; *Child of Storm*, par H. Rider Haggard, nouvelles aventures d'Allan Quartemain au pays des Zoulous, et *South Sea Tales*, recueil de nouvelles par Jack London.

An Anthology of modern Bohemian Poetry, rassemblée par Mr P. Selver et précédée d'une intéressante introduction, paraît chez l'éditeur Henry-J. Drane. Les poèmes sont traduits en vers anglais (3 s. 6 d.).

Après Venise et Florence, voici *Paris and her Treasures*, par Ethel E. Bicknell, qui s'ajoute au *Paris* d'Hilaire Belloc et au *Wanderer in Paris*, de E. V. Lucas, que publie l'éditeur Methuen. Ce guide règle pour le voyageur l'excellent emploi d'une semaine (5 s.).

Le Vase du Dragon, par F. M. White, est un roman du genre feuilletonesque que Mad. Thérèse Berton a su adroitement arranger en français (P. Lafitte, 3.50).

L'Hon. Maurice Baring publie, chez Smith Elder, *Letters from the Near East*, un recueil de lettres écrites au *Morning Post* de Constantinople en 1910, pendant la contre-révolution, et au *Times* pendant les récents événements balkaniques (3 s. 6 d.).

Mr W. N. Bolderston publie pour la première fois, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, un poème du XIIIe siècle : *la Vie de saint Remi*, par Richier. Le texte du poème occupe trois cents pages ; il est précédé d'une savante introduction et suivi de notes, d'un glossaire et d'une table des noms (Henry Frowde, 10 s. 6 d.).

Dans un article sur *The Abbey Theatre*, paru dans *The Irish Review* (février), Mr Ernest A. Boyd critique sévèrement les tendances nouvelles de cette entreprise ; aux efforts des premiers fondateurs vers un idéa-

lisme élevé, un art simple et sincère, un symbolisme mystique aussi, il oppose le réalisme sordide et brutal des plus récents auteurs dramatiques irlandais qui se réclament de Synge et qui, n'ayant ni son talent ni sa maîtrise, se contentent de donner des tableaux grossiers de la vie rurale et paysanne, abaissant le drame irlandais au niveau d'une spéculation commerciale.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Wenceslas Iwanov : *Cor Ardens*, série I et II, « Le Scorpion », 3 rbl. — Valère Brussov : *Le Miroir des Ombres*, « Le Scorpion », 1 r. 50. — André Lirondelle, *le Poète Alexis Tolstoï*, Hachette, 12 fr.

La poésie russe non seulement partage le sort immédiat de toute poésie au monde, c'est-à-dire d'être incommunicable dans son essence et intraduisible le plus souvent quant à la forme, elle a de plus l'inconvénient d'être mêlée à une période de créations trop riches ou trop vastes, et dont l'influence s'est exercée jusque dans notre littérature. Peu à peu cependant les plans confondus arrivent à se situer. Des noms, des œuvres d'écrivains émergent de l'oubli, où les maintenait le voisinage un peu encombrant des maîtres du roman russe. Il est juste que ce soient les poètes, plus longtemps négligés, qui bénéficient les premiers de ce retour de fortune. En ce qui concerne Pouschkine, l'intérêt demeure toujours éveillé sur cette figure capitale du génie littéraire russe. Mais combien en dehors du petit groupe d'initiés — le même à toutes les époques — ont-ils jamais accordé à Tutschef, Fœth et Maïkov autre chose qu'une importance secondaire? Aujourd'hui ces poètes, qui furent les propagateurs d'une sorte de parnasse, tendent à redevenir des figures actuelles. C'est qu'en réalité la poésie russe — et je ne parle pas seulement de la poésie contemporaine — reçoit en grande partie ses influences du dehors. L'art n'est qu'un métier, et le plus difficile de tous, l'art des vers résume et codifie une somme d'expérience qu'il est difficile de pratiquer sur une langue, disciplinée sans doute, mais loin encore de répondre à l'idée moderne de culture.

Que la poésie contemporaine ait marché sur les traces d'un mouvement analogue accompli dans les années de 1850, et dont la première tentative remonte à Pouschkine, voilà qui justifie ses tendances et lui confère une tradition, sinon très ancienne, des plus avouables. Il est possible d'avancer encore dans cette voie de généralisation, en englobant tout le vaste mouvement littéraire dans une seule époque, un seul courant issu des sources mêmes du Moyen-âge et du romantisme allemand, tel du moins que celui-ci apparaît au début, avec ses préoccupations d'unité, ses désirs éperdûment mystiques.

Les romanciers russes, qui ne se bornent pas, comme on sait, à l'ob-

servation matérielle ou simplement psychologique du fait, ont tous plus ou moins reculé les horizons de la morale mystique. De même que les premiers romantiques allemands qui s'intitulaient *Gottsücher*, ils ont été des chercheurs de Dieu.

M. Wenceslas Iwanov, qui a rappelé le mot pour devise, doit être considéré comme un de leurs héritiers. Après des années de silence viennent enfin de paraître, à quelques mois d'intervalle, les deux tomes volumineux de **Cor Ardens**. Je n'entreprendrai pas d'analyser au juste cette œuvre d'un poète, entre tous, difficile. Lorsque nous voyageons sur un grand fleuve n'est-ce point surtout du spectacle de ses rives que nous sommes occupés? Mais si M. Iwanov est un maître — et c'est pourquoi les disciples foisonnent autour de lui — en tant que poète, il n'en existe pas moins. Avant tout, il est symboliste, c'est-à-dire que les choses ne vivent à ses yeux qu'autant qu'elles ont été revêtues d'un sens spirituel. Après cela, comme un véritable artiste, il me semble aussi bien doué des qualités les moins faites pour s'unir, et qui s'unissent toutefois, de même que les remous s'ordonnent et finissent toujours par recréer la direction initiale du courant.

M. Iwanov a débuté relativement tard dans les lettres. Son premier ouvrage : *les Etoiles-pilotes*, qui contenait mieux que des promesses, parut à une heure particulièrement trouble de l'histoire contemporaine. Le vaisseau de M. Iwanov n'était pas de ceux qui abordent sur le rivage battu de tempêtes, mais il apparaissait au loin comme un message, et grâce à lui beaucoup ont pu se frayer une route vers le large... — où ils espèrent bien découvrir l'absolu.

Aujourd'hui c'est au soleil que s'adresse le cantique de W. Iwanov, au soleil cœur des cœurs-soleils!

Une circonstance particulière enveloppe la conception de cet ouvrage. M^me^ Iwanov (en littérature Zinowieva-Annibal) a été prématurément rappelée de la vie. L'âme brisée, mais fidèle aux promesses de ses rêves, le poète se tourne de plus en plus vers celle qui désormais peuple l'infini de son rayonnement. Dans des paroles qui semblent non moins prophétiques qu'inspirées, elle-même avait dit :

> Nos anneaux en offrande à celui qui enflamme,
> A l'océan d'amour, nos anneaux d'amour!

Le sacrifice accompli, l'enthousiasme du poète restera à l'épreuve. M. Iwanov tient par l'accent à la fois du mage et du prêtre : à cette fonction se subordonnent toutes ses facultés d'artiste. Peut-être manque-t-il un peu de cette familiarité grâce à laquelle un courant d'âme spécial s'établit entre le poète et notre vision des choses. Il en attend de trop grandes révélations. En perçant du coup leur enveloppe extérieure, elles finissent par n'avoir plus de physionomie dis-

tincte, et le charme qui composait leur simple nature s'envole. Cette constatation devient particulièrement sensible dans la partie intitulée **Rosarium**. M. Iwanov s'y est fait le jardinier d'un vitrail aveuglant, mais on regrettera parfois la lumière réelle, et l'ivresse des parfums dansants sur les plates-bandes.

§

Remercions la bonne fortune exceptionnelle qui nous permet de confronter des œuvres de poètes aussi différents que MM. Wenceslas Iwanov et Valère Brussov. Aujourd'hui, c'est à force d'individualités que la vieille évolution des genres se poursuit. Nul ne prétend plus imiter. Chacun reste dans la sphère qui lui est attribuée par son génie, et s'efforce de laisser le plus de marge possible entre soi et les autres. Pourtant il n'est pas rare que l'on se plaise parmi les êtres de son élection : tel M. Iwanov. Tel serait encore M. Brussov, grâce à cet effort constant pour sortir de lui-même, s'il ne se reconnaissait victime de sa propre magie. Comment expliquer autrement cet ensemble prodigieux et déconcertant de créations réduites à vivre à l'état fragmentaire. Mais que tout paraît simple si nous n'y cherchons qu'un seul visage — celui du poète — reflété par la combinaison de mille miroirs dans le labyrinthe où sa pensée reste engagée.

De ce jeu d'apparitions dont il est conscient, M. Brussov vient d'extraire un de ses plus beaux livres : **Le Miroir des Ombres**. Mais précisément le choix de ce titre nous suggère de croire que le poète s'est ici trompé, et qu'il aura pris pour reflet la réalité même... Ce recueil, en effet, se distingue de tous les précédents par un accent d'émotion, un ton de familiarité que l'on sent bien à la maîtrise toujours triomphante de la forme n'être pas de la lassitude. Les étapes successives de *la Route et des Carrefours* devaient aboutir à cette athlétique confiance révélée ici en maintes pages. L'art, jadis un peu trop contenu, se livre à plus d'expansion. La pensée s'enveloppe de moins de symboles. Parfois même elle semble se dérouler sur un ton de confidence.

La première pièce est charmante. Elle a l'air de s'éveiller avec le chant de l'alouette « au joyeux appel de l'herbe printanière ». L'âme du poète vibre à tout ce qui naît, rayons, fleurs et feuillages. Elle invoque la mort comme une suprême étreinte. Et c'est bien cela : si parfois, comme le chien rencontré par Faust dans la campagne, l'écho diabolique des refrains d'antan revient tourner dans la pensée du poète, on sent qu'il ne l'épouvante plus.

Inversement, cette sagesse, cette volonté d'équilibre se retrouvent encore dans *Un Songe*, d'une splendeur si sombre dans le blasphème

et à mon avis un des plus parfaits poèmes du recueil. Les fragments qui suivent permettront du moins d'en saisir l'idée :

Voilà que tu m'as repris et m'emmènes — timide et de loin je te suis — à travers une ténébreuse forêt — le long d'un sentier mal frayé.

Et après des sommets et des vallées — nous arrivons au bord d'un précipice dangereux — Le monde au loin disparaît — J'éprouve à nouveau toute l'allégresse des hauts lieux.

A travers l'éclaircie des sapins, dans une ombre bleuâtre — m'apparaît, avec une croix entre ses cornes — un cerf mystérieux...

Tu pousses un cri de joie, — confiante en ton espoir, tu me fais signe — car la ténèbre va se dissiper — aux rayons de la Croix.

J'entends avec amertume, comme affalée de tout ton corps — tu me conjures de prier — Je relève mon bras dans le geste habituel au chasseur — La flèche part en sifflant.

Soudain le cerf n'est plus. — Jetant un sanglot désespéré tu t'enfuis — Mais je demeure moi avec ma tranquille audace — refoulant le soupir qui m'étouffe.

Cela peut s'entendre comme une protestation contre le rôle idéal de la Femme, conception dont on a tant abusé depuis Dante, mais jamais plus qu'à notre époque. Pourtant en expiation de ce défi jeté aux puissances mystérieuses qui s'agitent dans nos âmes, M. V. Brussov semble nourrir une sorte d'inquiétude humaine d'autant plus troublante qu'elle lui est entièrement personnelle :

Je contemple au loin, d'un regard accablé,
L'éventail multicolore des blés non encore fauchés.
Quelque part est une hutte, quelque part un hameau ;
Quelqu'un de vivant habite ici tout entier.

Ou bien serai-je étranger, dans cette sauvage plaine
Seul, pareil à cet oiseau perché sur sa branche,
Voyageur qui mêle sa voix au silence du désert,
Y apportant une douleur inconnue?

Moins que partout ailleurs, dans ce volume, se ressent l'influence des poètes étrangers, sauf celle de Baudelaire en de très rares pièces. Par contre la saine tradition des Tutscheff et des Fœth y apparaît manifeste. Signalons encore quelques poèmes d'un grand souffle où M. Brussov a affirmé plus que son *Exegi monumentum*. Un avertissement salutaire y est donné aux générations nouvelles et futures de tourner le dos au vieux dragon oriental et de se tenir prêtes à la défense de l'idéal que leur légua l'Europe.

L'excellent ouvrage de M. Lirondelle, **Alexis Tolstoï**, vient heureusement remédier à une lacune maintes fois déplorée à l'égard de la poésie russe. Peut-être l'eussè-je désiré moins soucieux du détail, et qu'il embrassât toute la merveilleuse phalange lyrique dont

le Cte Tolstoï est certainement la figure la plus attachante, mais non la plus représentative. Félicitons-nous du moins d'avoir là un portrait aussi exact que complet. De nombreuses traductions aident à l'intelligence du texte analytique, et une étude très vivante de la société russe éclaire les dessous mystérieux de l'œuvre. La conclusion de M. Lirondelle appelle cette remarque : La part d'imitation chez A. Tolstoï est certainement plus large qu'il ne la lui attribue ; mais Tolstoï fut un imitateur conscient, et c'est pourquoi M. Valère Brussov, dans sa critique, eut raison de le considérer comme un poète d'essence pouschkinienne. La vraie gloire n'est pas de planter le laurier, mais de savoir le cueillir.

JEAN CHUZEWILLE.

LA VIE ANECDOTIQUE

Pedro Luis de Galvez. — Un album de Georges Rouault. — Histoires de Jules Depaquit — Menu d'un restaurant chinois à Paris.

C'était à Cadix, en 1904, au cours d'une réunion politique. Un jeune homme venait de prononcer un discours très violent où il exprimait des opinions républicaines. Les autorités avisées, on décida de l'arrêter sur-le-champ dans la salle même où il avait parlé. Mais la vigilance des révolutionnaires espagnols est si rarement en défaut qu'elle mérite souvent le nom d'inquiétude. Quoi qu'il en soit, au moment où on allait le prendre devant le public qu'il avait enthousiasmé, le jeune orateur tira de sa poche un revolver et, le tenant braqué sur ceux qui en voulaient à sa liberté, il marcha à reculons jusqu'à une fenêtre ouverte qu'il enjamba, laissant tout interdits ceux qui le poursuivaient.

Ayant sauté dans la rue, il tomba presque dans les bras d'un vieux prêtre qui passait et qui, après un moment de frayeur, se remit en reconnaissant dans le fugitif **Pedro Luis de Galvez**, fils d'un de ses amis intimes. Le bon prêtre savait quelles étaient les idées du jeune homme, il comprit aussitôt ce qui s'était passé, et, sans dire un mot, entraîna le fils de son ami loin de la rue dangereuse où ils se trouvaient.

Après avoir passé une nuit dans la demeure de son vénérable protecteur, Pedro Luis de Galvez partit pour Cordoue vêtu en ecclésiastique. C'est là qu'il fut arrêté et condamné à 14 ans de travaux forcés.

On le mit au bagne d'Ocaña, le plus terrible d'Espagne, celui où sont enfermés les criminels les plus dangereux.

L'Etat espagnol consacre, paraît-il, la somme quotidienne de cinquante centimes à l'entretien des forçats. Or, paraît-il encore, les appétits des fonctionnaires réduisaient cette maigre somme à un reli-

quat de quinze centimes par jour destinés à nourrir et vêtir un condamné.

Pedro Luis de Galvez était au courant de ces choses et il passa deux ans à fomenter une révolte dans le bagne. Il y réussit enfin, mais les geôliers ayant eu le dessus, on l'enchaîna par la jambe gauche dans un cachot.

La chaîne scellée au mur n'avait pas cinquante centimètres de long. J'ai vu les jambes de Pedro Luis de Galvez. La gauche, qui porta la chaîne, est trois fois plus grosse que la droite.

Il resta dans ce cachot deux nouvelles années couché sur le sol humide et passant le temps à apprivoiser des rats.

Une cellule qui donnait sur la rue s'ouvrait en face de son cachot et cette cellule était la demeure provisoire d'un chanoine de Séville, amateur de tapisseries.

Parmi les rats qu'avai dressés Pedro Luis de Galvez il s'en trouvait un auquel il avait crevé les yeux. C'était son rat favori, il dormait couché sur sa poitrine. Pedro Luis lui avait attaché une ficelle à la queue, et sans lâcher la ficelle, le faisait passer sous la porte du cachot. Le rat aveugle s'en allait en ligne droite et passait aussi sous la porte de la cellule du chanoine qui ne manquait jamais ni de papier, ni de crayons, ni de cigarettes que lui jetaient de la rue des passants charitables. Le chanoine accueillait le rat fort aimablement, attachait sur lui du papier, des cigarettes et parfois un crayon.

La nourriture, comme on pense, était médiocre et peu abondante : la chair était représentée par de petits morceaux de lard que l'on ne cuisait pas afin qu'ils ne fondissent point. Pedro Luis de Galvez mettait de côté tous ces bouts de lard et, quand il en avait en nombre suffisant, il déchirait un lambeau de sa chemise dont il faisait une mèche à sa chandelle de lard, et, s'éclairant ainsi la nuit, il écrivait des poèmes et des contes sur le papier que lui avait apporté son rat aveugle.

A l'époque de son arrestation, Pedro Luis de Galvez était un inconnu dans le monde des gens de lettres et dans celui des révolutionnaires. Sa condamnation à 14 années de bagne n'avait soulevé l'indignation de personne. Il serait mort dans son cachot, si son caractère n'avait plu à l'un de ses geôliers.

Le chanoine de Séville avait été remis en liberté; il y avait quatre ans que Pedro Luis de Galvez était au bagne d'Ocaña, il y en avait deux qu'il gisait, la chaîne au pied, dans le cachot humide.

Un nouveau geôlier se prit d'une affection fraternelle pour ce pauvre condamné aux yeux fiévreux, pour ce misérable auquel les rats seuls formaient une société. Il l'avait surpris écrivant, et, ayant lu ses essais lyriques, avait été transporté d'admiration.

C'est alors qu'un journal, *El Liberal*, organisa un important concours de nouvelles.

Le geôlier vint l'apprendre un matin au jeune prisonnier, l'engageant à concourir, lui offrant de recopier la nouvelle écrite au crayon : mais Pedro Louis de Galvez ne lui répondit pas.

Le geôlier insista désormais chaque jour sur ce qu'il appelait une idée, mais sans pouvoir décider son auteur à se mettre au travail.

Cette longue détention avait usé les forces de Pedro Luis de Galvez; la chaîne avait blessé sa jambe gauche ; il n'écrivait plus que rarement et avait renoncé à toute espérance. La proposition du geôlier lui paraissait inutile.

Cependant, lorsque ce fut la veille du jour où l'on allait clore le concours de nouvelles, le geôlier vint supplier en pleurant son prisonnier de ne point renoncer à cette unique chance d'être enfin connu des hommes, et le farouche prisonnier répondit : « Apportez-moi un litre de vin et j'écrirai la nouvelle. » Le geôlier risquait de perdre sa place, il apporta pourtant le vin au prisonnier lyrique, qui, réconforté, écrivit une nouvelle intitulée *El ciego de la flauta*.

L'Aveugle de la flûte, recopié avec soin par le geôlier, fut envoyé au concours du *Liberal* et obtint le premier prix. Quel ne fut pas l'étonnement des membres du jury lorsqu'ayant ouvert l'enveloppe annexée à la nouvelle ils lurent que son auteur était enfermé pour 14 ans au bagne d'Ocaña. Ce fut d'abord un beau scandale en Espagne ; mais le roi signa bientôt la grâce de Pedro Luis de Galvez, qui devint correspondant du *Liberal* à Melilla, et obtint la croix du mérite militaire de première classe.

Pedro Luis de Galvez a écrit des pièces de théâtre : *la Prison* (drame en 4 actes), *la Senorita bohemia* (comédie en 2 actes) et des romans: *El profeta Elia*, *Rosa blanca*, *la Casa verde*, etc., etc.

§

Le peintre Rouault, homme à la fois farouche et timide, vient d'exposer à la galerie Druet **un album de dessins** d'une grande puissance. J'y ai relevé des légendes satiriques dont j'aime la fantaisie passionnée, et quelques poèmes où la satire flambe mystiquement.

J'essayerai en vain de décrire la jeunesse et la bonne humeur du juge auquel M. Rouault fait dire: « *Nul n'est censé ignorer la loi.* »

Voici d'autres juges, ils sont décorés et le Christ meurt au fond : « Nous aimons les croix et nous savons les porter. »

Le bourreau dit au condamné : « Je vous gâte, cher ami, je vous gâte. »

La dame en décolleté : « Je suis une petite grenouille qui se plaît dans son marécage. »

Le dessin qu'accompagne ce poème s'appelle *l'Aveugle et le voyant :*

C'est moi l'aveugle
vif alerte et gai
comme un moineau
pillard
Le voyant qui me conduit
est
sombre et noir
comme le soir
d'hiver
qui nous glace le cœur
O mon gai compagnon
trempe moi l'esprit
dans l'eau vive de ta
résignation
douce
et
forte
Que vois-tu donc
dans la nuit adorable
de tes yeux
la lumière de ton âme
ô bienheureux

Et voici dans la série *miserere* le poème qui donne une si haute signification au poème intitulé *Blasphèmes :*

Agneau
divin
viens
de
ma main
manger
le
pain
délectable
ainsi
parlait
ce
doux
crétin
miteux-doucereux
Mendigot devocation
aimable
vermine
ami des poux
qui aime
oh ! ma mère

le prochain
mieux
que
lui-même
agneau
divin
viens
de
ma main
manger
le
pain
délectable

M. Rouault ne met pas de ponctuation dans ses poèmes.

§

Le dessinateur **Jules Depaquit** raconte de jolies histoires. En voici deux qui se suivent.

Un acteur de théâtre de faubourg avait à jouer le rôle de Joad. En étudiant la pièce, il fut frappé par le nom d'Abner. Il accourt dans le cabinet du directeur et lui dit : « Il doit y avoir une erreur ; Racine n'était pas un fourneau, c'est Albert qu'il a voulu dire. » Le directeur lui répond : « Tâchez de respecter un peu le texte et ne vous occupez pas d'autre chose. »

Mais l'acteur était fermement décidé à corriger Racine et, le soir de la première, il bredouilla les premiers vers de la tirade :

Celui qui met un frein à la fureur des flots

mais arrivé à :

Je crains Dieu...

Il s'avança jusqu'à la rampe, et, les bras élevés, il déclama d'un air décidé :

... *cher Albert*...

et ajouta avec désinvolture :

... et n'ai point d'autre crainte.

Le public ne s'aperçut de rien.

Un auteur, en jouant *Cromwell*, récitait un fameux monologue et tordait sa moustache à l'américaine. Elle lui resta dans la main. Au fond, son domestique se tordait de rire.

Cromwell lui jeta un regard vainqueur, lança gaillardement sa moustache du côté cour et continua d'arpenter la scène à grands pas ; chaque fois que le bout de son pied rencontrait la moustache à l'américaine, il la poussait avec dédain, du côté jardin et du côté cour alternativement.

Cette fois encore le public ne s'aperçut de rien.

§

Un restaurant chinois vient de s'ouvrir à Montparnasse. Voici le menu du 5 février :

Hors-d'œuvre.

1, Loucheukién 2, Souiu 3, Chanyoutsi

Potages.

4, Fundiotan 5, Iufoutan

Poissons.

6, Liôuhouaiu 7, Iukinen

Entrée .

8, Koueihoua kiangyautchôu

9, Jouèntchâsiaôgniôujou

10, Kitiopapaofan 11, Kiuenkàn

Légumes.

12, Toûéntofou 13, Tchàohnânto

Salade.

14, Chontotsai

La suite du menu ne présente rien de particulier.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

X. Eude : *Le Corps royal du génie et les projets d'agrandissement de Granville au XVIII^e siècle*; Dechamp à Granville. » »

René Ménard et Claude Sauvageot : *La Famille. Le vêtement* (Vie privée des anciens). Avec 565 documents reproduits d'après les monuments originaux; Flammarion. 5 »

Esotérisme.

Jeanne Beauchamp : *Etudes intuitives ;* Daragon. » »

René Schwaeblé : *Chez Satan. Pages à l'Index. Possession ;* Bibl. Monnier. 7 50

Histoire

Comte Rodolphe Apponyi : *Journal,* publié par Ernest Daudet (1826-1830), avec 3 portraits; Plon. 7 50

Balkanicus : *Le Problème albanais : La Serbie et l'Autriche-Hongrie ;* Challamel. 1 50

Louis Barthou : *Mirabeau,* avec 8 pl. h. t.; Hachette. 7 50

Capitaine Francis Borrey : *L'Esprit public chez les prêtres francs-comtois pendant la crise de 1813 à 1815.* Documents inédits recueillis et publiés avec une introduction, des éclaircissements et des notes; Leroux. » »

L. Cahen et R. Guyot : *L'Œuvre législative de la Révolution;* Alcan. 7 »

Albéric Cahuet : *Après la mort de l'Empereur .* Documents inédits ; Emile-Paul. 3 50

François Castanié : *Royales amours d'une petite modiste (M^me du Barry);* Tallandier. 6 »

Anatole Claveau : *Souvenirs politiques et parlementaires d'un témoin.* I : 1865-1870; Plon. 7 50

Prince Frédéric-Charles de Prusse : *Mémoires,* publiés par le Capitaine Wolfgang Foerster, trad. et résumés par le commandant Corteys, avec 2 croquis dans le texte et 16 cartes h.t. Tomes I et II; Flammarion. 15 »

E. le Marchand : *L'Europe et la conquête d'Alger,* d'après des documents originaux tirés des archives de l'Etat; Perrin. 5 »

Jean Ruby : *La Guerre d'Orient : les Alliés balkaniques à la barre de l'Histoire;* » »

Lieut.-col. Emile Simond : *Histoire de la troisième République de 1887 à 1894.* Présidence de M. Carnot; Lavauzelle. 3 50

Littérature

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau : *L'Enfer de la Bibliothèque Nationale ;* Mercure de France. 7 50

Jean Bernard : *La Vie de Paris, 1912 ;* Lemerre. 3 50

Jean Delvolvé : *Raisons de vivre.* Frontispice et Fleuron par Lisbeth D. C. ; Figuière. 3 50

Henri Lalou : *Charles Vertel, Nathalie Oudot et Sainte-Beuve ;* Champion. 3 50

G. Noel : *Mme de Graffigny (1695-1758).* Avec un portrait ; Plon. 7 50

Jean-Jacques Rousseau : *Textes choisis et commentés* par Albert Bazaillas ; Plon (Tomes I et II). 3 »

G. Vauthier : *Villemain* (1790-1870). Essai sur sa vie, son rôle et ses ouvrages ; Perrin. 3 50

Oscar Wilde ; *Derniers Essais de littérature et d'esthétique.* Trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50

Musique

Marc Delmas : *Les Deux routes,* poème pour chant et orchestre. Paroles de René Robine ; Carl Selva. 5 »

Philologie

A. Meillet : *Aperçu d'une histoire de la langue grecque ;* Hachette. 3 50

Philosophie.

René Berthelot : *Un romantisme utilitaire.* Etude sur le mouvement pragmatiste. II : Le pragmatisme chez Bergson ; Alcan. 7 50

Etienne Gilson : *Index scolastico-cartésien ;* Alcan. 7 50

Poésie

Jean-Marc Bernard : *Sub Tegmine fagi ;* Ed. du Temps présent. 3 50

Paul Besnard : *En gardant les vaches ;* Cornély. 2 »

Joseph Dalby : *Amants ;* Auxerre. » »

H. Duroch : *Les Phantasmes ;* Figuière. 3 50

René Albert Fleury : *Des joies et de la joie ;* Bonnet, à Toulouse. » »

Alphonse Gaillard : *Ma Franche-Comté ;* Plon. 3 50

Auguste Génin : *Vers pour Elle ;* Lemerre. 3 »

Fernand Hauser : *Les Balkaniques.* Ornem. d'Edmond Rocher. Préface de Jean Aicard ; Carbonnel. 10 »

Théodore Legrand : *Vibrations ;* Figuière. 3 50

Paul de Ray : *Adam ;* Jouve. 3 50

Albert Samain : *Œuvres de Albert Samain : Au jardin de l'Infante,* augmenté de plusieurs poèmes ; Mercure de France. 7 »

Getta Socor : *Litanies ;* Lemerre. 3 »

Publications d'art

Henri Caro-Delvaille : *Titien ;* Alcan. 3 50

Louis Hautecœur : *Greuze ;* Alcan. 3 50

Jean Laran : *Daubigny.* Avec 48 pl. h. t. accompagnées de 48 notices rédigées avec la collaboration d'Albert Crémieux et précédées d'une introduction biographique et critique ; Libr. centrale des Beaux-Arts. 3 50

Pierre Lespinasse : *L'Art français et la Suède de 1637 à 1816 ;* Champion. 4 »

Antonin Proust : *Edouard Manet.* Souvenirs publiés par A. Barthélemy. Avec 39 pl. h. t. ; Laurens. 6 »

Questions coloniales

G. Desroches : *Le Maroc, son passé, son présent, son avenir.* Avec 25 fig., et 1 cart. ; Flammarion. 3 50

Questions militaires

Divers : *La Vie militaire en France et à l'étranger.* Première année, 1911-1912 ; Alcan. 3 50

Major von Hochwæchter : *Au feu avec les Turcs.* Journal d'opérations. Trad. de l'allemand par le commandant Minart. Avec 4 ch. t. ; Berger-Levrault. 3 »

Pierre Khorat : *En colonne au Maroc.* Impressions d'un témoin. Illust. d'après les dessins de l'auteur ; Perrin. 3 50

Questions religieuses

Léon Tolstoï : *Les Quatre Evangiles* (Œuvres completes, tome XXII). Trad. de J. W. Bienstock ; Stock. 2 50

Romans

Juliette Bénière : *Donat ;* Ollendorff. 3 50

Lazare Berthie : *Mon agneau, les loups et moi ;* 3 50

Gaston Chérau : *L'Oiseau de proie.* Préface de Gustave Geffroy ; Calmann-Lévy. 3 50

P.-A. Chevinay : *Liselotte ;* Plon. 3 50

Joachim Gasquet : *Tu ne tueras point...* ; Oudin. 3 50

Maxime Gorki : *Une tragique enfance.* Trad. du russe par Serge Persky ; Calmann-Lévy. 3 50

Paul Lacour : *Le Frelon ;* Calmann-Lévy. 3 50

André Lichtenberger : *Les Contes de Minnie ;* Plon. 3 50

Maurice Montégut : *Les Clowns ;* Lemerre. 3 50

Le Père Robin : *Chroniques de l'Oued-Malhouf ;* La France africaine. » »

Lucien Nolmer : *Les Amours ennemies.* Figuière. 3 50

Jules Romains : *Les Copains ;* Figuière. 3 50

Léon Tolstoï : *La Puissance des ténèbres. Le premier brouilleur. Les fruits de l'instruction.* (Œuvres complètes, tome XXVIII.) Trad. de J.-W. Bienstock ; Stock. 2 50

Mrs Wilfrid Ward : *Les Mains pleines,* trad. de l'anglais par E. Sainte-Marie Perrin ; Calmann-Lévy. 3 50

Science

Federico Enriques : *Les Concepts fondamentaux de la science.* Trad. par L. Rougier ; Flammarion. 3 50

Sociologie

Michel Bakounine : *Œuvres.* Tome VI. Avec une préface, des avant-propos et des notes par James Guillaume ; Stock. 3 50

Simone Bodève : *Celtes qui travaillent.* Préface de Romain Rolland ; Ollendorff. 3 50

Louis Delzons : *La Famille française et son évolution ;* Colin. 3 50

Raoul de La Grasserie : *De la Cosmosociologie ;* Giard et Brière. 2 50

Théâtre

Charles Marie : *La Meilleure logique,* comédie en un acte, en vers : S. n. d'édit. » »

Voyag

Gaston Deschamps : *A Constantinople ;* Calmann-Lévy. 3 50

Louis Réau : *Saint-Pétersbourg,* avec 150 grav. ; Laurens. 4 »

Robert de Souza : *Nice, capitale d'hiver ;* Berger-Levrault. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de l'auteur de *la Disgrâce de Nicolas Machiavel.* — La réforme de la prononciation du latin. — L'Exposition annuelle des Indépendants. — L'Art à Monte-Carlo. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier Universel.

Une lettre de l'auteur de « la Disgrâce de Nicolas Machiavel ».

Paris, le 4 mars 1913.

Monsieur le Directeur,

A la suite d'une réclamation qui m'a été adressée, je vous serais reconnaissant de bien vouloir faire connaître aux lecteurs de votre Revue que j'ai signé mon livre *la Disgrâce de Nicolas Machiavel* du nom de ma mère précédé de mon prénom, et que l'auteur n'est pas M. le baron Jean Dubreton, ingénieur civil, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, demeurant 2,

avenue de Messine. Dorénavant, afin d'éviter toute confusion, je signerai Jean Lucas-Dubreton.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, avec mes remerciements, l'expression de ma considération la plus distinguée.

JEAN LUCAS-DUBRETON.

§

La réforme de la prononciation du latin. — Le Conseil supérieur de l'Instruction publique, saisi par le ministre des projets relatifs à la réforme de la prononciation du latin dans l'enseignement secondaire, vient de se prononcer, dans sa dernière session, en faveur du *statu quo*.

Cette décision s'explique par le fait que les réformateurs n'étaient pas d'accord entre eux. Elle semble pourtant regrettable, car il eût été possible de se mettre d'accord sur un programme minimum, si l'on ne voulait pas satisfaire tous les desiderata des latinistes les plus compétents, comme M. Louis Havet.

On sait que chaque pays d'Europe a une prononciation différente du latin qui est due à l'influence de la langue nationale. Ces divers usages pouvaient se concevoir autrefois, lorsqu'on ignorait la prononciation exacte des anciens Romains : il n'en est plus de même aujourd'hui.

De toutes les prononciations en usage, celle de la France est la plus illogique, après celle de l'Angleterre. Encore fut-elle améliorée au XVI^e^ siècle : auparavant la finale *um* se prononçait *on* (comme l'atteste le mot *dicton* = *dictum*) et l'*s* avait cessé de se prononcer devant les consonnes, sur le modèle des mots français *teste*, *beste*, où l'*s* s'écrivait, mais était muette.

D'ailleurs on ne saurait plus parler aujourd'hui d'*une* prononciation française du latin. Dans la plupart des cours des Facultés de lettres, les professeurs ont dû adopter une prononciation rationnelle, qui est indispensable pour certains enseignements, comme la prosodie et la métrique latines, la philologie latine et romaine.

Certains professeurs de lycées ont essayé aussi d'introduire les réformes dans leurs classes : malheureusement, ils ont fait fausse route en faisant prononcer un accent tonique d'intensité, inconnu de l'époque classique.

La réforme minima à adopter serait la suivante : toutes les lettres prononcées à leur valeur ; *c* = toujours *k* ; *u* = toujours *ou* ; *y* = *u* ; *j* = *y* de « yeux ». On garderait le *statu quo* pour *ch*, *th*, *ph*, et on ne s'occuperait ni de l'accent tonique, ni des longues et des brèves.

§

L'Exposition annuelle des Indépendants sera ouverte, au quai d'Orsay (pont de l'Alma), le mercredi 19 mars. Le 18, jour du vernissage, sera réservé aux invités et aux membres de la presse. Les cartes de presse, sur la présentation desquelles on sera admis à visiter l'exposition le 17, peuvent être retirées, au Secrétariat de l'exposition, à partir de ce jour.

§

L'Art à Monte-Carlo. — Tous les ans, la direction de l'Opéra de Monte-Carlo a coutume de monter avec soin et luxe un ou deux ouvrages inédits. Cette année, elle vient d'offrir aux habitués du littoral *Pénélope*, drame lyrique en 3 actes, musique de Gabriel Fauré, poème de René Fau-

chois, avec comme principaux interprètes MMmes Lucienne Bréval et Alice Raveau, MM. Delmas et Bourbon. Cette œuvre, que nous verrons sans doute bientôt à Paris, a obtenu le plus franc succès. La musique de Gabriel Fauré a charmé tous les auditeurs par son élégance, sa souplesse et son raffinement.

Venise, paroles et musique de Raoul Gunsbourg, le second ouvrage inédit monté par la direction, a obtenu, dans une note fougueuse et pittoresque, non moins de succès.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'ENFER DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, *icono-bio-bibliographie de tous les ouvrages composant cette célèbre collection*, par Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau. Vol. in-8, 7.50.

ŒUVRES DE ALBERT SAMAIN : *Au jardin de l'Infante*, augmenté de plusieurs poèmes. Vol. grand in-18 (0,20 × 0,135), sur beau papier, 7 fr. (49 ex. sur vélin d'Arches à 20 fr.).

LA PETITE VILLE, *Paysages*, par Remy de Gourmont. Vol. in-16 carré tiré à petit nombre, dont 120 ex. numérotés sont mis en vente. 5 fr.

§

Le Sottisier universel.

Le chef mécanicien et des hommes réparaient un cheval-vapeur quand un bouchon de prise de la chaudière sauta. — *Les Annales Coloniales*, 4 mars.

M. Poincaré n'ira pas à Fontainebleau [titre]. Mais c'est là qu'il recevra les souverains [sous-titre]. — *Matin*, 4 mars.

En 1902, Chesterton fait paraître sa première étude critique, *Twelve Types*, vingt portraits d'écrivains. — M. DE TEINCEY, *Le Correspondant*, 25 février.

Mortellement blessée, une femme n'est pas morte [titre]. — *Petit Journal*, 30 janvier.

Coquilles.

Desormaux (J.). Le « Charlot d'or » d'Albert Samain. — Table systématique de la *Bibliographie de la France* (1911).

... et nous ne nous soucions pas de voir la tranquille et sereine place de l'Institut déshonorée par un pont métallurgique. — *Intransigeant*, 22 décembre.

Oserai-je déclarer que l'immuable opulence de l'alexandrin, que l'inexorable présence de la couronne d'appui, dressée debout, armée, comme une sentinelle, à la fin de chaque vers. — *Le Temps*, 24 février.

Le 27 juillet 1849, Ingres [né en 1781] perdait sa première femme... et le 15 avril 1852, âgé de 27 ans, il épousait Mlle Delphine Ramel. — *Mercure de France*, 1er février, pp. 536-537.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo

Le Home et la Santé

DÉSINFECTION DES LOCAUX

Quand un malade a séjourné pendant un certain temps dans une chambre, il est toujours bon, même si sa maladie n'était pas contagieuse, de désinfecter la pièce. S'il s'agit de diphtérie, de scarlatine, de tuberculose, affections éminemment contagieuses, dont les germes peuvent résister très longtemps, la désinfection s'impose.

A Paris et dans quelques grandes illes, fonctionne — très mal, d'ailleurs, — un service municipal de désinfection. Sur la demande de l'intéressé, appuyée d'un certificat médical, les agents de ce service se transportent à domicile et procèdent à l'opération, gratuitement pour les indigents, moyennant une rétribution proportionnelle au taux du loyer pour les autres.

Mais ces opérations administratives, faites par des indifférents pour lesquels c'est une corvée, sont presque toujours insuffisantes et sont surtout désastreuses pour le mobilier, les rideaux, les tentures, etc.

Il existe cependant un moyen bien simple et bien peu coûteux de pratiquer soi-même une désinfection rigoureuse assurant la destruction totale non seulement des germes et microbes, mais encore des différents parasites, — c'est même le seul moyen de se débarrasser infailliblement des puces !

On commence par coller des bandes de papier larges de 7 à 8 centimètres, sur les raînures des portes, des fenêtres, etc., partout où peut rentrer l'air extérieur. Comme sous les portes il y a souvent un écartement considérable, on fera bien de l'aveugler d'abord à l'aide de coton cardé. On portera spécialement son attention sur la cheminée dont on baissera le tablier jusqu'au sol et dont on recouvrira tous les joints de papier collé.

Cette obturation soigneuse est importante, car c'est d'elle que dépend l'efficacité de l'opération.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL
CRYSTOL TOILETTE
à l'usage des dames soucieuses de leur santé.
Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP PHÉNIQUE VIAL
contre
TOUX, RHUMES
CATARRHES
ENROUEMENTS
GRIPPE
BRONCHITES
PARIS, 8, rue Violenne
et toutes Pharmacies

GOUTTES DES COLONIES
GUÉRISSENT INSTANTANÉMENT
Maux d'Estomac. Indigestion
Phie CHANDRON, 20, r. Châteaudun, Paris, et toutes Pharmacies

APIOLINE
CHAPOTEAUT
DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES
Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris,
8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

Cela fait, on dispose au milieu de la pièce un grand bassin, — bain de pied, par exemple, — dans le fond duquel on met un centimètre d'eau. Au centre du bassin, on place un plat en fer dans lequel on dépose, en monticule, un petit tas de fleur de soufre; la proportion est de 10 grammes par mètre cube à désinfecter.

Ainsi disposé, l'appareil ne présente aucun danger de petites projections de matière enflammée; si celles-ci se produisaient, elles tomberaient dans l'eau au lieu de risquer de communiquer le feu au plancher.

Pour allumer le soufre, on emploie un charbon de bois bien rouge que l'on dépose au sommet du petit monticule de soufre. Puis on se retire aussitôt et, du dehors, on calfeutre la porte de sortie avec des bandes collées comme il est dit ci-dessus.

On laisse agir les vapeurs de soufre (ou acide sulfureux) pendant vingt-quatre heures; après quoi l'on ouvre et l'on aère. Si l'on a à désinfecter des vêtements, on les étalera au milieu de la pièce, sur des chaises.

Les dorures, les vernis ne craignent rien; seuls l'argent et le cuivre poli (mais non verni) sont ternis par ce procédé qui constitue la meilleure et la moins coûteuse des désinfections.

Dr Argyre.

Demandez

le Catalogue complet

des Éditions

du

Mercvre de France

Chronique Automobile

L'année 1913 verra quelques events automobiles d'une certaine importance au point de vue meetings et sommes de prix élevés pour quelques-uns.

Leur intérêt n'existe plus qu'au point de vue sportif, et c'est beaucoup, car au point de vue commercial, leur portée n'a plus celle d'une dizaine d'années. L'acheteur ne se laisse plus guider par le résultat de la course, maintenant qu'il sait que les véhicules qui prennent part à ces épreuves sont des engins spéciaux qui n'ont aucun rapport avec la voiture qu'on livre au public.

Le mois prochain, du 1er au 15 avril, aura lieu le meeting de Monaco pour canots automobiles et aussi pour hydravions.

Les prix, qui se montent à un total de 175.000 francs, ont amené un nombre important d'engagements. Les canots sont au nombre de 53, tant hydroplanes que racers et cruisers.

Les hydravions représentent 25 concurrents. C'est un gros succès, et les privilégiés qui pourront passer cette quinzaine sur la Côte d'Azur jouiront d'un joli spectacle dans ce cadre idéal.

Pour le 12 juillet, se courra sur le Circuit de Picardie le Grand Prix de l'Automobile-Club de France.

Là le succès est moins grand, je dirai même qu'il est plus que minime.

D'où cela vient-il ?

Principalement de la raison que je donnais plus haut : que l'acheteur d'automobile ne tient plus compte du résultat dans sa décision.

Mais alors, dira-t-on, reste le côté sportif. Oui, mais cela force à constater qu'au point de vue automobile, lorsqu'il n'y a plus que le sport seul, les constructeurs trouvent que c'est un peu élevé comme frais, et ma foi, les coureurs aussi, car comme prix il faut constater que le Cercle de la Place de la Concorde n'est pas généreux.

La cagnotte du jeu est riche, mais omme prix pour la Course on n'en onne pas. Aussi le nombre de con-urrents engagés est faible : vingt voi-ures et c'est tout.

Avant ce Grand Prix de l'Automo-le-Club de France, le 30 mai exac-ment, se courra une épreuve formi-able que prépare l'Amérique.

Et les Américains ont fait royale-ent les choses : comme prix ils bat-nt les records du monde entier pour importe quel sport.

250.000 francs, tel est le chiffre olossal affecté comme prix à cette preuve,

Le roi du volant qui passera le pre-ier le poteau à Indianapolis se verra octroyer la somme rondelette de cent illets de mille francs.

C'est quelque chose...

Aussi est-il possible que quelques narques françaises traversent l'Atlan-ique pour disputer ces lauriers aux narques américaines.

Une grande marque serait dans les artants certains avec deux voitures et ne seconde tenterait peut-être égale-ent la chance.

Comme dernière épreuve automobile ous aurons encore, le 21 septembre, ur le Circuit de Boulogne-sur-Mer, la oupe des Voitures légères du journal *'Auto*, qui tous les ans obtient un suc-ès régulier.

Les amateurs de virages impression-ants pourront donc, au cours de 'année, se procurer quelques émotions.

Les automobilistes ont bien failli ncore ces jours derniers être à nou-eau, et en supplément, pressurés par e fisc.

Monsieur le ministre des Finances avait pensé encore une fois à eux our faire rentrer un peu d'argent ans les caisses publiques.

On devait nous octroyer un nouveau roit fixe par voiture, droit proportion-nel à la puissance des moteurs.

Comme prétexte : puisque nous usons les routes et que les sommes ainsi prélevées serviraient à leur réfec-tion.

Comme exagération, elle est bien bonne. Dans une précédente chroni-que, j'ai déjà examiné les budgets d'entretien des routes. D'après les chif-fres, on pourrait constater que plus il y avait d'automobiles, c'est-à-dire plus nous payions, plus le crédit affecté aux routes diminuait.

Il nous est donc permis de supposer que la nouvelle somme qui devait sor-tir de nos poches aurait eu aussi une autre attribution que la route.

Heureusement, deux députés, dont les idées politiques sont plutôt opposées, veillaient, et, grâce à leur défense éner-gique, nous ont évité cette nouvelle tuile.

Je frémis en pensant à ce que mes petits-enfants et arrière-petits-enfants pourront bien payer pour leurs auto-mobiles si les ministres des Finances continuent à toujours penser aux chauffeurs, chaque fois qu'il s'agit d'impôts nouveaux.

G. Cernay.

P... à St. H... — Cette marque est recom-mandable en tous points.

S... à C... — Vraiment, n'hésitez pas, met-tez la somme en plus pour la seconde propo-sition.

B... à P... — C... B... à C... — Détails insuffisants, écrivez-moi plus longuement.

CORONA

Fabriquée a GROTON N.-Y. (U. S. A.)

MACHINE à ÉCRIRE PLIANTE en aluminium pour le voyage

Poids : 2 kil. 600

Prix : 350 fr.

CORONA pour Ecrivains, Professeurs, Militaires, Ingénieurs, Architectes, Artistes, Savants, Voyageurs, Explorateurs, Ecclésiastiques et Commerçants

CORONA Encrage bicolore, Touche de recul, Clavier Universel de 84 caractères, cinq copies à la fois, Clé Stencil.

CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO

LA COMPAGNIE REAL

Real 59, rue de Richelieu :-: PARIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

TERRAIN, r. d'Erlanger, 59. Cont. : 450 m. M. à prix : **30.000.** A adj., s. 1 ench., ch. not., Paris, 8 avril 1913. S'adr. Me E. CHAMPETIER DE RIBES, not., 10, rue Castiglione, Paris.

VENTE au Palais le 19 mars 1913, à 2 h. **Maison de rapport à Paris.**
AVENUE DE CHATILLON, N° 64.
Revenu brut : 23.492 francs. Surface : 1.390 mètres. **Mise à prix : 200.000** francs. S'adresser à Mes GUILLAUME DESOUCHES, ROGER BERTIN, DAVID, BARBÉ, avoués.

Maison, r. Claude-Pouillet, 6. Cce : 380 m. Rev. br. : 13.826 fr. **M. à pr. : 120.000** fr. Adj. 1 ench., ch. not., 8 avril, Mes BUCAILLE et AMY, 105, r. de la Pompe.

Maison VAUGIRARD, 177, et r. Nicolas-Charlet, 2 ang. r. Cce : 252m. R. br. : 18.857 fr. **M. à pr. : 175.000** fr. Propriété à **CLAMART,** r. Fauveau, 8. Cce : 17 a. 8, lib. **M. à pr. : 15.000** fr. Adj. ch. not., 1er avril. Me COURCIER, not., 17, r. Presbourg.

NEUILLY-s.-Seine. Hôtel particulier, r. Charles-Laffitte, 30, près bois. Cce : 600m. Lib. **M. à pr. 200.000** fr. Adj., ch. not., Paris, 8 avril. Mes HOUDART et GIRARDIN, not., 43, r. Richelieu.

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

RÉGATES INTERNATIONALES
de Nice, Cannes et Menton

VACANCES DE PAQUES
Tir aux Pigeons de Monaco

Billets d'aller et retour de 1re et de 2e classes, à prix réduits de PARIS pour CANNES, NICE, MONACO, MONTE-CARLO, MENTON.

Délivrés du 13 Mars au 6 Avril 1913

Ces billets sont valables 20 jours (*dimanches et fêtes compris*) ; leur validité peut être prolongée une ou deux fois de dix jours (*dimanches et fêtes compris*) moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 o/o.

Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

De PARIS à NICE :
1re classe : 182 fr. 60 : 2e classe : 131 fr. 50

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES
Vià ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN
par la gare Saint-Lazare

SERVICES RAPIDES TOUS LES JOURS ET TOUTE L'ANNÉE
(Dimanches et fêtes compris)

DÉPARTS DE PARIS-SAINT-LAZARE : à 10 h. 18 (1re et 2e cl.), et à 21 h. 20 (1re, 2e et 3e cl.). — **DÉPARTS DE LONDRES : VICTORIA** (Cie de Brighton) à 10 h. du matin (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 du soir (1re, 2e et 3e cl.). — **LONDON-BRIDGE,** à 9 h. 50 du matin (9 h. 25 le dimanche) (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 du soir (1re, 2e et 3e cl.).

Voie la plus pittoresque et la plus économique

PRIX DES BILLETS

Billets simples valables 7 jours

1re Classe	48 fr. 25
2e Classe	35 fr. »
3e Classe	23 fr. 25

Billets d'aller et retour valables 1 mois

1re Classe	82 fr. 75
2e Classe	58 fr. 75
3e Classe	41 fr. 50

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

Sur le réseau de la Compagnie du London-Brighton, les voyageurs titulaires de billets directs entre Paris et Londres et leurs au delà ont droit à tous les trains comportant des voitures de la classe indiquée sur leurs billets ; toutefois, les voyageurs de 2e classe utilisant des trains ne comportant pas de voitures de cette classe, devront monter en 3e classe, à moins qu'ils ne préfèrent payer le supplément dû pour la 1re classe.

Seuls les trains de Londres à Newhaven et de Brighton à Newhaven et vice versa en correspondance avec les bateaux de jour et de nuit comportent des voitures de 2e classe.

BULLETIN FINANCIER

Nous ne sommes guère plus avancés aujourd'hui qu'il y a quinze jours. En Orient, les Turcs et les Alliés balkaniques se regardent, sur le front de bataille, en chiens de faïence, paralysés par des forces diverses : froid, neige, misère, etc.. Donc, de ce côté-là, rien de décisif. D'ailleurs, on négocie officieusement en vue de la paix, et c'est la diplomatie européenne qui, de nouveau, essaie de mettre d'accord les parties. C'est elle encore qui s'est chargée de résoudre le conflit roumano-bulgare. Cela nous promet de sages lenteurs avant d'arriver à des solutions définitives. Quant à la tension austro-russe, on assure qu'elle touche à sa fin. En somme, personne ne veut plus de la guerre et tout le monde aspire à la paix. Il reste, il est vrai, la menace allemande signifiée par les armements extraordinaires auxquels vont procéder Guillaume II et son chancelier; mais la Triple Entente y fait déjà la réponse qui convient. En France, on reviendra au service de trois ans et on améliorera notre matériel de guerre. En Russie, on travaillera certainement de même, et M. Delcassé, notre nouvel ambassadeur à Saint-Pétersbourg, pourra suggérer à nos alliés des réformes utiles. Notre amie l'Angleterre ne restera certainement pas en arrière.

De la sorte, on penche plutôt à l'optimisme. Aussi le marché de Paris esquisse-t-il un sérieux mouvement de reprise. La rente française s'avance à 89,35, l'Espagne Extérieure à 92,90 et le Turc Unifié à 88,05.

Les fonds russes sont également fermes. Nous voyons le Consolidé 4 o/o à 95,50, le 4 o/o 1901 à 93,50, le 4 1/2 o/o 1909 à 100,25, le 5 o/o 1906 à 105.

L'Italien rétrograde à 95,35.

Le Serbe s'avance à 84,50, le Bulgare 5 o/o 1902 à 511, le Roumain 4 o/o 1898 à 90,25. L'Hellénique 1881 fléchit à 301.

Les chemins de fer français prennent une belle avance : l'Est s'inscrit à 934, le Lyon à 1.331, l'Orléans à 1.384, le Nord à 1.697, le Midi à 1.142, l'Ouest à 910.

Un mouvement notable favorise les grands établissements financiers qui tous n'attendent que la signature de la paix pour procéder à des émissions importantes.

Le Crédit Lyonnais monte à 1.689, le Comptoir d'Escompte à 1.055, la Banque de Paris à 1.775. La hausse est moins sensible sur les autres grandes banques : nous trouvons le Crédit Foncier à 865, la Société générale à 820, la Banque française à 308, l'Union Parisienne à 1.190, la Banque Ottomane à 658 et le Crédit Mobilier à 667.

Ce dernier établissement inaugurerait-il la reprise des affaires? Il procède en ce moment au placement de 50.000 obligations de 20 livres sterling, ou 504 fr., rapportant annuellement 25 fr. 20 nets de tous impôts. Cet emprunt est fait au bénéfice du gouvernement de la République de Bolivie.

Le prix d'émission est fixé à 485 fr. payables 100 fr. à la souscription et le solde du 16 au 20 mars.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en **France.** Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une **sorte « d'encyclopédie au jour le jour »** du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Sanko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France.*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.